

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

V-et.r-f.JDl A. l2.0t

The text on this page is estimated to be only 24.25% accurate

LE GÉNIE DES RELIGIONS.

Ouvrages de M. F. Flutnet. Le Génie des Régions, 2^e édit. 1 vol. in-18. Le Christianisme et la Révolution française 2^e édit. 1 vol. in-8. L'Ultramontanisme, 3^e édit. 1 vol. in-18. Les Révolutions d'Italie, 1 vol. in-8. Ahasvérus 2^e édit. 1 vol. in-18. Prométhée, 1 vol. in-8. Napoléon, 2^e édit. 1 vol. in-8. Idées sur la philosophie de l'histoire, ouvrage traduit de Herder, et précédé d'une Introduction par M. Quinet, 2^e édit. 3 vol. in-8. De la Grèce moderne. 1 vol. in-8. Allemagne et Italie, 2^e édit. 2 vol. in-8. Mes vacances en Espagne, 1 vol. in-8. Discours sur les Littératures du midi de l'Europe. Broch. in-8. Discours sur la Renaissance. Broch. in-8. De l'Allemagne et de la Révolution. Broch. in-8. 1815 et 1848, 2^e édit. 1 vol. in-18. Avertissement au pays, 2^e édit. 1 vol. in-18. La France et la Sainte-Alliance en Portugal 2^e édit. 1 vol. in-18. La République. Broch. in-8. La croisade autrichienne, française, napolitaine, espagnole contre la République romaine, 5^e édit. 1 vol. in-18. L'Impôt sur le capital dans la République de Florence, 2^e édit. in-18. L'État de siège, 5^e édit. 1 vol. in-18. L'Enseignement du peuple, 2^e édit. 1 vol. in-18. Des Jésuites, par M. Michelet et Quinet, 2^e édit. 1 vol. in-18. PABli. — IMPBIHERUS DB L. VARTIRÉT, RDE HIGKOLF, î.

The text on this page is estimated to be only 21.36% accurate

LE GÉNIE DES RELIGIONS PAR E. QUIHET. DEUXIÈME
ÉDITION, Bewae» cortlcée et ««ipnealée dfan llvre< PARIS, CHAMEROT
, LIBRAIRE-ÉDITEUR , RUE DU JABDINET, 13. 1851

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

uwvERsmr I - 4 MAR 1985 V . or oxroRO

AVERTISSEMENT D'ici LA NOUVELLE EDITION. À cette nouvelle édition est joint un livre sur les religions romaines, qui manquait à la première, pour que cet ouvrage comprît l'esprit des cultes de toute l'antiquité ; il se lie à cet autre , le Christianisme et la Révolution française, qui le continue sous une forme différente. Tous deux embrassant la religion comme la substance de l'humanité, depuis les temps les plus anciens jusqu'aux nôtres, ont pour but de faire découler les révolutions politiques et sociales des révolutions accomplies dans la conception de l'idée de Dieu, et de montrer ainsi l'histoire du monde civil se formant éternellement en sa source première. Puisse le lecteur trouver dans le sentiment in^

VI AVERTISSEMENT. partial des époques primitives réunies ici
la paix qui fortifie contre les orages des jours présents! Je ne voudrais pas
que Ton pût écrire sur ma tombe, comme sur celle de cet ancica : Il a dédié
des temples aux teippètes. E. QUINET. Paris, 14 noTembre 1850.

AVERTISSEMENT DE LA PREMIERE ÉDITION. Je me propose de déduire de la religion la société politique et civile. Longtemps on a considéré les dogmes comme l'œuvre de la politique, tandis que la proposition inverse est la seule véritable. Le Christianisme existait dans Bethléhem avant les institutions modernes, l'Évangile avant la papauté, le Coran avant le califat, le sacerdoce du Sinai avant la royauté de Jérusalem, la révélation de Zoroastre dans la Bactriane avant le développement politique de la Perse dans Suse et Persépolis*. Cet ouvrage comprend les cultes de l'Orient et leurs rapports avec ceux de la Grèce et de Rome.

The text on this page is estimated to be only 27.45% accurate

VIII AVERTISSEMENT. C'est, en quelque manière, toute la tradition de l'antiquité avant le Christianisme ; sujet qui allie une stricte unité, à une variété presque infinie. Il a naturellement pour complément la suite des religions du monde ; le catholicisme, la réformation. Mais avant de poursuivre de tels sujets, il est permis de reprendre haleine. Dans cet itinéraire des peuples vers Dieu, chaque pas mesure l'infini. Avant d'embrasser la philosophie de la révélation en général, il semble nécessaire de s'occuper d'abord de chaque culte en particulier comme s'il était seul dans le monde. Plus les systèmes religieux de nos jours m'ont paru s'agiter, se heurter, sans produire ni lumière, ni chaleur, plus je me suis attaché à des époques où il faut, pour ainsi dire, permis de parler impartialement de Dieu. Au lieu de porter l'esprit de mon temps dans ces temps reculés, j'ai cherché plutôt à dépouiller l'homme de nos jours, pour revêtir l'homme antique ; persuadé que la difficulté est de pareilles matières n'est pas d'attribuer aux instituteurs du passé la science de la postérité, mais

The text on this page is estimated to be only 28.14% accurate

AVERTISSEMENT. IX de pouvoir 9 pour un moment, retrouver en soimême le fonds encore vivant de leurs croyances. Si dans ce livre quelque chose subsiste de Tâme religieuse de l'antiquité , j'ai atteint mon but ; si> au contraire , on n'y reconnaît que les pensées laborieuses d'un commentateur du dix-neuvième siècle 9 cet ouvrage est à refaire jusqu'à la dernière page. Paris, 29 décembre 1841. E, QUINET.

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

LE GENIE DES RELIGIONS :c=i LIVRE PREMIER. De l'»
révéluⁿ pur l'arsune tie l'» nntiire* I DE LA GENÈSE SPIRITUELLE.
Plus Tesprit est inquiet, plus la nature semble im* muable. Les saisons, les
jours, les flots, se suivent dans UQ ordre constant. Les migrations des
animaux, celles des astres , sont soumises à la même fatalité; et la
succession des années ne fait que confirmer cette servitude de la terre et du
ciel. . . Au milieu de cet asservissement de Tunivers, fhomme seul ne peut
rester en repos, ni le jour, ni la nuit ; il construit des cités, des systèmes,
puis il les renverse, pour aller un peu plus loin recommencer le même
travail. Saisi de manie , en présence du spectacle immobile qui l'environne,
que veut-il? que cherche* t-il! il Tignore; mais il continue de marcher, de
s'agiter, dé briser ce l

The text on this page is estimated to be only 29.77% accurate

2 DE LA RÉVÉLATION PAR L'ORGANE DE LA NATURE.

qu'il vient d'élever, et ses actions répondent pour lui. En un mot, il change lorsque tout est invariable autour de lui ; c'est là, dites-vous, le signe de sa misère; non. c'est le signe de sa grandeur; c'est pour lui (c'est le roi de cette nature morte, roi souvent pris de vertige, comme Saül. En effet, il n'a pas tranquillement hérité du ver de terre par une succession légitime. Entre l'un et l'autre il y a une révolution : il ne se contente pas de déplacer son corps, mais aussi ses instincts, ses sentiments, ses dieux ; il convoite, il poursuit l'infini d'une poursuite éternelle, changeant de temple, de sanctuaire, de société, sans changer de désir. Otez, pour un moment, avec la liberté morale, cette convoitise de l'infini, aussitôt la vie cesse : plus d'empires, plus de peuples, plus de générations distinctes les unes des autres. Les siècles pétrifiés s'arrêtent ; il faut effacer tous les livres d'histoire civile, et ajouter un chapitre à l'histoire naturelle. Ce n'est pas que la nature soit aussi invariable qu'elle semble l'être, puisqu'on a pu écrire l'histoire de ses époques, comme celle des époques sociales. Dans les couches du globe ont été retrouvées, avec la première chronologie, les inscriptions du monde naissant. Que d'organisations essayées, ébauchées, brisées les unes après les autres, dans le grand atelier, avant d'atteindre le but du genre humain ! Depuis les reptiles ailés, les salamandres gigantesques qui rampaient au bord du chaos, jusqu'aux grands mammifères, que d'époques, d'ères distinctes, de royaumes monstrueux, de dynasties éphémères, ont régné les unes après les autres ! Enfin, l'homme s'élève, et tout rentre dans la paix. Lasse de ce

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

DE LA GENÈSE SPIAITUBLLE. 8 demiev travail, la nature retombe dans Tancienne immo* bilité; elle n'enfante phis'rien ; son dernier fils a' épuisé ses entrailles. Plus d'organisations, plus de combinaisons nouvelles. Le monde s'est-il donc arrêté? l'Esprit divin qtn Ta créé s en est-il retiré? Non, la puissance de transformation n'est pas épuisée; elle s'est réfugiée -dans le cdeUt et dans la conscien^^ de l'homme. La création continue dans son sein ; il porte en lui les Intles, la nuitimmenise, les tempêtes, le génie de formation qui tourmentaient', bouleversaient, déchiraient auparavant le sein de la nature. Du chaos de l'univers vivant surgit un nouveau chaos, plus profond, où dorment pêle-mêle ensevelis, leé ébauches, les germes, les embryons des sociétés ilturesT; Le souffle de Tetprît passe s^r la face intelligente dé l'abîme ; la lumière se fait dans là ^uit de la pensée*. Alors commencent à parsutre des êtres nouveaux, moitié corps, moitié âme, des sociétés, éen états; dani^ eèè états, des dieux, puis des institutions, des législations; des œuvres d'art, qui ont une réalité égale à la réalité I& plus sensible. La inême puissance qui avait appelé les animaux par leurs noms, appelle à haute vdx, de siëcTé en siècle, les races d'hommes, les empires, sur le seuit dé l'histoire. L'univers organisé ne produit plus de nou* vdles formes végétales, animales ; mais des formes Sd^ ciales, toutes différentes les unes des autres, s'engeh^ drent dans une succession indéfinie. A la Genèse dé là matière a succédé la Gfenëse de l'intelligence. . Je me propose de marquer brièvement dans cet ou^ vrage les phases de cette Genèse spirituelle, c'est-à-diré d'établir le li«i des civilisations entre elles, de suivre là tradition universelle, qui, du premier peuple, s^étend

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

4 DE LA BEVÉLATION PAR L.*6RGAN£ ÛB LA NATURE.

jusqu'au dernier, et de rechercher comment les jiwrs s'enchaînent dans cette grande semaine de la création de l'histoire civile. Pour rassembler dans un étroit espace .tant de sociétés diverses, je dois les dépouiller de ce .qu elles ont eu de plus périssables et m attacher à ce qui a été pour elles le pricipce de vie. Or, ce principe qui renferme tout l'esprit d'une société, où le chercher? Dans les arts, dans les lettres, dans les systèmes philosophiques, dans les institutions civiles! Sans doute, si dans chaque peuple il n'était pas un élément plus profond que tout cela , plus intime , plus inséparable de Tidée même ^ la vie sociale. Et ce génie éternellement présent, dont se forme la substance même des peiiples^ que pourrait-il jètre, si ce n'est la religion, puisque c'«8(d'elle que sor* tent^ comme autant de conséquences nécessaires, les institutions pditiqueSj, les arts, la poésie^ la philosophie, fit^ jusqu'à un certain point, la suite même des événements? Ne croyez pas, en effet, comiùtre un peuple si vous n'êtes remonté jusqu'à ses dieux. Souvent la poésie, }e\$ arts sont un vêtement de fête qui décore la douleur ; d autres fois, la liberté politique, inscrite dans la loi, ne sei!t qu'à pallier la servitude morale ; et à l'égard de la philosophie, qui ne voit qu*dle n'est pas tellement inbé* rentç à toute civilisation, qu'on ne puisse se représenter un état sans une école de métaphysiciens f Au contraire, si vous connaissez le dogme d'une société, vous savez vraiment pourquoi et comment elle vit; vous possédez son secret ; il ne loi est plus donné de vous faire illusion, ni. par le rire , ni par les larmes ; vous ne Usez pas seulement ses pensées sur son front, mais telles qu'elles sont inscrites et formées par Di^ttmême au fond de son esprit.

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

DE LA GBNiSE SPIfiiTUELLE. 5 Dans cette idée , j'entreprends d'étudier Je& rdiîgiQna des peuples qui tiennent une place dans Tbis^ire. Noua, verrons chacun d'eux surgir sur un dogme particulier» comme une statue sur ea base. Dans ce pèlerinage, à traversies cultes du passé, errants d'autel ^n autel» nous n'irons pas, infatués de la supériorité moderne, nous railler de la misère des dieux abandonnés ; au contraire,, noi^ demanderons aux vides sanctuaires s'ils n'ont pas renfermé un écho de la parole de vie; nous cbereherons dans cette poussière divine s'il ne reste pas quelque débris de vérité^ de révélation universelle; et dans tous les cas, nous remarquerons les relations de l'histoire politique avec les dogmes que ces peuples cachaient sous leurs symboles. Du milieu de ces cultes surgit le Dieu hébreu, qui doit vaincre tous les autres: son unité a ravi les esprits. Alors le chemin devient plus rapide ; le monde se précipite vers lui ; -les peuples, qui commençaient à le chercher, lui font son cortégeidès qu'ils l'ont aperçu. Le Christianisme naît ; il appuie la spciété moderne sur le trépied de l'Orient^ de la Grèce et de Idiome. Le Mabo

The text on this page is estimated to be only 15.93% accurate

ft DE LA RÉvÉtATtON PAR L*OROANfi DE LA NATURE.
Torage. Le doute s'cttipare du monde, Je Dieu étemel vaeille au fond des
cœurs ; mais ce treifrsâillefnent du scepti* cismc ne reste* pas sans fruit :
tout s* agite;)a philoso* phie« les révolutions poKtiques entr*ouvrent
ensemble TavenîT ; et nous, qui paraissions un moment au milieu de ce
speotaele, nous attendons l'éclair qui doit tout éblouir; et ramener la paix
que le monde a perdue. Vie de l'Esprit divin à travers le monde, Annales de
rEternel incamé dans le tempsT , que suis-je pour tenter cette histoire! J'ai
souvent pensé qu'un homme, avant dé mourir, se doit à lui-même de jeter un
regard sur les croyances de ses frères qui l'ont précfédé ; et pourtant , si je
ne cherchais qve le repos, je renverrais jusqu'à ma^ dernière heure cet
examen rempli de tant de* péril pour l'intéHigence ! Mais quoi ! toujours
ajourner ce qu'il y a de pins grave ! ne se repattrer que dé ce qu'il y a de plus
épbéitaère ! le pouvons'^nous! Qui me répondra d'un seul jour? personne. Il
faut donc sans autres préliminaires entrer dans le sujet qui me touche le plus
, qui m'effraie le plus» duquel dépendent tous les" autres , et qui, s'il*
renferme Tabime 5 renferme aussi la seule vérité capable de le combler. Il
DE LA TERRE CONSIDÉRÉE COMME LE PREMIER TEMPLE. . La
terre , immortelle Cybèle , ne se couronne pas seu-' lementde murailles «
mais aussi d'institutions et d'idées

The text on this page is estimated to be only 15.08% accurate

Le LA TSRfJS CONBIDÉHÉE COMME LE PtlÈMtBR
tEMFLE. Y aussi ùnmmtabkft que les toura« Dans feron vasle l^ii s'é*
veillent des pensées dont chaeune fait la vie d'une société. A ses mamelles
sont suspendus des peuples qui se nourrissent de lait divki, et dont le
vagissement couvre le hfnil du chaos. Avant que Thistoire commençât
dans)« monde / le globe avait été modelé par une main toute-puissante ; les
empiires , en se ééveloppatit , ont suivi presque f<9roéméht ces premiers
grands traits empreints dès le commence*» ment des âges. La figure des
continents, des fleuves , ' des mers , des montagnes, a presque partout
détermiaé' celle des sooiétés ; en sorte que chaque continent est uti' moule
où la Providence jette les races humaines pour qu'elles y prennent la foMie
éternelle de ses desseins ;. et le premier prophète a écrit 'son livre dané lés
lignes* muettes des continents encore inhabités. Il résulte de là que chaque
lieu de ta nature , chaque* moment de la duiée ayant son génie propre,
Représente la Divinité sous une face particulière ; de chaque form^ du
monde s'élève une révélation , de chaque révélatioh une société , de èhaque
société une Tôix dans le ch(Mf universel ; il n'est pas un point égaré dans
l'espace ou le temps, qui ne figure pour quelque chose dans la révéla* tion
toujours croissante de TÉtèmeJ. La création, d'a*^^ Iprd s^arée de son
auteur, tend de {dus en plus à se rat

The text on this page is estimated to be only 26.01% accurate

9 VE LA véviahATIQfi PAR L OEOANR DB LA NATURE. un sanctuaire particulier qui a des rapports nécessaires de ressemblance et d'harmonie avec la croyance qui s'y est développée, et qui n'est elle-même qu'un rite de la religion par laquelle chaque point de la terre se rattache à l'économie universelle. L'Asie a commencé, avec l'origine de la terre au ciel, le premier acte de la liturgie dont l'humanité est le prêtre; dans cette contrée où les formes végétales, animales, atteignent une grandeur monstrueuse, il y aura place pour des empires monstrueux qui seront dans l'histoire civile ce que le baobab « Téléphant, sont dans le monde géographique; et sur les bords de trois fleuves rois, viendront s'abreuver les empires de l'Inde, de l'Assyrie, de l'Égypte. Du sein de cette mer sans rives, du sommet de ces monts inaccessibles même par la pensée, de cet infiniment visible qui enveloppe de toutes parts l'humanité, comment ne naîtrait pas l'idée de l'incommensurable dans le temps et dans l'espace, ou plutôt celle, du Dieu sans mesure, sans proportion, sans limite? C'est dire que l'Orient sera le berceau des religions. Seulement la nature y est trop riche pour que l'homme ébloui aille chercher plus loin sa Divinité; c'est au Panthéisme qu'il s'arrêtera; c'est devant l'Asie qu'il pliera le genou, puisque l'Asie est elle-même une idole surchargée d'ornements dans le temple de la création. Tout y resplendit autour de dieux nouveaux-nés; tout les convie pour régner à s'incarner dans une nature souveraine; l'Orient sera la terre des incarnations. Cependant à l'extrémité de ce continent! riche, si fertile, si plein de choses propres à former des idoles, se trouve le grand désert d'Arabie. Il n'est rien sur la carte;

The text on this page is estimated to be only 23.72% accurate

DE LA T£RBB <: coumb="" lb="" premier="" temple="" il=""
est="" presque="" tout="" dans="" thistoire="" cest="" qu="" du=""
monde="" sensible="" s="" en="" quelque="" sorte="" loin="" de=""
toute="" forme="" signe="" et="" cr="" c="" l="" que="" n="" pure=""
dieu-esprit="" trois="" cultes="" sont="" ont="" grandi="" le="" d=""
ceux="" de-mcnse="" tevangile="" mahomet="" :="" j="" lecbrist=""
allah="" dieux="" sans="" corps="" simulacres="" idoles="" figure=""
palpable="" nu="" incorruptible="" temple="" la="" nature="" y=""
pour="" ainsi="" dire="" morte="" abolie="" seule="" redte="" debout=""
face="" dispara="" ne="" laisser="" voir="" main="" qui="" fait="" si=""
ion="" cherche="" quel="" a="" rapport="" chacun="" ces="" avec=""
reste="" on="" voit="" ju="" da="" ime="" se="" aux="" idol=""
oriental="" entre="" ce="" lui="" plac="" livre="" la:="" loi="" peuple=""
anachor="" solitude="" alliance="" .="" part="" nomade="" porte=""
partout="" g="" passe="" sur="" comme="" p="" sa="" gloire="" for=""
r="" contre="" veut="" subjuguier="" hor="" reur="" des="" formes=""
briseur="" pays="" images="" pr="" par="" cimenterre="" ajourner=""
dti="" moins="" jusqu="" vie="" venir="" triomphe="" sens=""
cependant="" bient="" lasse="" vaincu="" court="" arabe="" lui-m=""
devant="" fatalit="" loi="" choses="" retombe="">

The text on this page is estimated to be only 20.83% accurate

10 PE LA FIVÉLATION PAR LokoAME DE LA NATURE. ainsi dans ce que Ton peut appelef le dogme natorel dé rAsie. Comment le Christianisme a-t-il résisté à cette même puissance de TOrient! En le quittant. De Jérusalem il vient à Ephèse , puis à Corinthe , puis à Rome , et tou* jours s'éloîgfiant , il arrache l'humanité aux étreintes de r Asie ; entre cette contrée et lui , il place non pas seulement la loi , mais l'abîme. Découronnant la nature , H déeouronne l'Asie; et les relations del'Eurppe avec le haut Orient restent tompues aussi* longtemps que dure l'ascétisme du moyen âge. ' Aux flancs de l'Asie est attachée l' Afrique , héntage de Caïn > sillonnée par des fleuves insociables qui , hormis un seul , coulant du nord au midi , fuient la civilisation e t ne cherchent que les mornes solitudes , la patrie des sa* blés, l'Océan sans îles. L'Afrique, si Ton excepte l'Egypte/n'a point de «représentants dans le monde civil. Terre vassale au pied du trône de FAsie , elle distille la myrrhe, l'ambre-; elle produit les dattes et l'encens pour ses maîtres , mais , ni- civilisation , ni art , ni lang^ues , ni poèmes , à peine des dieux; elle n'a d'autres voix que le rugissement de ses Kons et le murmure de ses fleuves tièdes qui rongent les empires du vide. Que représente-telle! dans l'ordre civil, lesclavage muet comme elle, le désert moral où ne peut croître aucune plante dr l'hitellîgence ; dans l'ordre religieux , le fétichisme , la magie , le dieu captif dans la nature brute, dans la pierre enchantée , dans le talisman ; et sur son seuil , les sphinx , les anubis, les idoles ensablées à têtes de taureaux, de lions, de serpents , d'éperviers , hurlant , rugissant , sifflant , ne

The text on this page is estimated to be only 14.11% accurate

DE U. TEBRB CONSIDÉTEB OOLâIELfi PftE|ilEa T£MPLG. 11
semblent-ils pas marquer la souveraineté de Tanioial fiur la terre nue ,
privée encore de la royauté et des pensées d^homme? En face de ce double
continent est la Grèce , qui , baignée de toutes parts dans la mer, aura la
mobilité de l'onde* Nées de l'Océan ^ père de toutes choses , ses divinités
se multiplieront , s'évanouiront comme les flots, yne mer. aux couleurs
éthérées, qui, partout s'in^nuant, s'ouvre partout à des golfes dont les lignes
précises ont été tracées à l'équerre et les bras sculptés par le ciseau
souverain, Timinensité orientale , l'infini circonserits dans une foripe
exquise; ^'efflb-ceque«ela , si cen'^est le beau réalisée Des dieux amants de
leur beauté , épris de leo^ création i accessibles, familiers , souriront là dans
chaque chose , compae l'arti^ à aon œuvre. Psée de la Grèce , l'Italie^
s'avance dans la Méditer^ ranée pour y r^er; elle regarde à la fois l'Asie^
l'Afrique, TEurope, ea sorte qu'eue pourra aceroUre indéfiniment son
empire » en restant au cœur de ses pos-* sessions ; ce qui est tout le
contr^rede la Grèce, qui sera incapable . de conserver un x moment
l'héritage d'Alexandre ,, parce qu'elle sera trop loin de ses frontières et que
le colosse sanst^ftse se brisera en morceaux* L'Ila* lie peut décrire autour
d'elle un cercle de servitude sans quitter jamais le centre. Qui donc est
appelé , si ce n'est elle f au culte de la conquête , à la religion politique , au
rite des batailles, a l'adoration du javelot I Son vrai dieu sera la cité, ou du
moins , il sera renfermé tout enliép dans la ville éternelle autçur de laquelle
se rangeront les royaumes d'un jour. Mais, au moment oii ce cercle de
domination ne s'étendra plus , il se resserrera , il étouf

The text on this page is estimated to be only 25.56% accurate

13 DB LA RivÉLATION PAR L*OROANB DB LA NATURE.
fera l'Italie. L'Afrique, l'Asie, l'Europe, lui redemanderont leurs dépouilles, et le moyen âge expiera l'anti*quité. La Germanie sera vengée par l'Allemagne, la Gaule par la France, Carthage par Tunis, l'Ibérie par l'Aragon. Au dieu de l'orgueil succédera le dieu de l'humilité ; les pleurs du Christ à la crèche expieront les menaces du Jupiter Capitolin, et l'Italie, comme une Mère donc terrestre, s'agenouillera au pied de la Croix de la passion, Qu'en restera-t-il alors à cette terre d'expiation ! la papauté. L'empire spirituel sur les rivages de l'Occident lui sera accordé en échange de l'empire matériel ; tant il est vrai qu'elle est investie d'une souveraineté en quelque sorte inaliénable. On dirait que l'Europe a été marquée pour rester en réserve jusqu'à ce que les autres contrées soient lassées de leur fécondité ; terre froide, paresseuse, elle est fermée de toutes parts comme un enclos. A la civilisation phénicienne s'opposent en Espagne les Pyrénées, à la grecque, les chaînes de la Macédoine ; mais la plus forte barrière est celle des Alpes. Les dieux romains grandiront d'un côté de ces murailles sans pouvoir les franchir ; vers l'Asie, les masses du Caucase n'ouvrent qu'une porte étroite sur le seuil de laquelle viendront longtemps heurter les émigrations orientales. Cela suffit pour concevoir que l'Europe sera lente à faire parler d'elle ; mais aussi, quand l'humanité aura passé cette barrière, elle trouvera un vaste champ sans obstacle ; quelques grands fleuves véritablement cosmopolites, peu de hautes montagnes, point de déserts, partout un même sol, le même climat, les mêmes productions en tous genres. Si l'identité de Dieu avec lui-même doit éclater visiblement dans son

The text on this page is estimated to be only 26.64% accurate

DE LA TERRE CONSIDEREE COMME LE PREMIER
TEMPLE. 13 œuvre ; si les hommes* doivent parvenir d'abord à la même
forme de croyances , de rites , de symboles , ce sera sans doute dans cette
contrée marquée elle-même d'un caractère semblable dans «es formes , ses
produc* tions , son génie ; en sorte que l'unité de la nature y représentera , y
révélera plus qu'en aucun autre Heu Finité du Créateur. Placée entre l'Asie
et l'Europe , unissant dans sa struc*ture les caractères de l'une et de l'autre,
l'Amérique semble être une terre de médiation , faite' pour concilier un jour
le génie -de l'Orient et celui de l'Occident. Ce qu'il y a de sûr , c'est que la
nature y prépare un triomphe assuré à l'industrie et à l'esprit de l'homme ;
elle ne produit ni le cheval , ni le fer, ces deux attributs de la force ; point de
grands mammifères ; son lion est sans crinière. Que lui reste-t-il de cette
tyrannie que le monde extérieur exerçait en Orient sur la pensée de
l'humanité nais« santé î Tous les rapports sont changés. L'homme ei^ de*
venu plus fort; la nature plus faible se déconcerte et se prête elle-même au
joug. Chaque Jour il avance, chaque jour elle recule devant lui ; il est vrai
qu'il ne la possède point encore ; et défrichant , extirpant les forêts , il lutte
pour abattre les têtes renaissantes d'un monstre. Cependant il suffit de
Considérer les vallées de tant de fleuves gigantesques pour reconnaître le
berceau encore vide d'empires inconnus. Lorsque vous voyez une femme
préparer par avance la couche d'un nouveau-né , vous pensez que l'heure de
l'enfantement n'est pas loin. Or, la nature, au bord des grands lacs et sur les
feuilles amassées des forêts séculaires , a préparé des coudes qui ne sont
pas faites seulement pour les reptiles et les animaux er2

The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate

4 DE LA RÉVÉLATION PAS L'ORÔLE DE LA NATURE. RANTS, MM8
au&si pour des sociétés, des institutions, de (S idéei) qui ne naanqueront pas
à leurs berceaux ; ail milieu de la nature domptée , riirchipel indien verra
sortir un four, de Técume de. ses flots îmtnaculés, sa Vénus spirituelle. Car,
s'il en est parmi nous qui pensent que tout est fini , que la foi est tarie , que
la Cybèle est devenue stérile , il faut qu'ils sortent de cet engourdissement ,
qu'à la vue de cette prophétie, écrite sur la face de la terre, ils restent
persuadés que l'histoire religieuse et ci-^ vile n'est pas suspendue , que la
création se développe , qu'0 ta .Genèse intellectuelle. continue, que la
révélation de Tesprit par la fotme s'aocroit , que le nouveau monde matériel
livré à l'homme est pour lui le blème assuré d'un nouveau monde civil. Je
vois le temple matériel s**agratidir en même temps que la révélation de
Dieu. Le livre de la création se déroule^, une révélation nouvelle est
enfermée ^ous cette figure nouvelle du monde ; et pour la manifester, le
genre humain s'apprête à s'emparer de ce eontinent , Jusqu'à ce jour
possession tranquille et muette de rOcéan, à y decouronner la nature , à
s'élever par son art, son industrie, ses pensées, jusqu'à ce trône de la solitude
qu'elle seule oecipait avant lui. III DE LA FILIATION DU GENRE
HUMAIN. • La terre encore déserte a soif de vie morale plus que de rosée.
La scène préparée attend le personnage ; il

The text on this page is estimated to be only 22.39% accurate

DE LA FIUATION DU GENRE HUMAIN. 15 arrive ; des tribus , des iiatians y des états remplissent tie bruit les vallées jusque-là silencieuses du menée naissant ; et l'unité de caractèjre que. chacun de ces giroupes con* serve à travers la suite des générations, donné au drame de Thistoire l'unité que tout semblait rendre impossible. A peine sortie du limon , chaque rae porte dans ses traits ^ dans son cœur, dans ses pensées ébauchées , l'empreinte ineffaçable d'un sceau particulier, comme si elle eut con* tracté déjà des babittules de. corps et d'esprit au sein d'un inonde antérieur. Les siècles passeront sans pouvoir et* facer jamais cettB pfeniière empreinte. Après des milliers d'années, l'habitant de l'Égjrpte restera semblable & , rOsiris jbasané des Pharaons ; le type des Faunes se transmettra d'âge en âge dans les traits des tribus de l'Arcadie; depuis sa naissance jusqu'à sa mort, chaque peuple garder^ sur son visage le.jnasque de son dieu. * Qui a marqué de ces types indestructibles le front des races humaines? d'où viennent ces penchants , ces vocations, ces missions déterpiinées qu'aucune révolution ne peut détruire î C'est le secret de Tiitelier de laPrôvidence; car si la plupart des peuples contractent des ressem-* blances avec les lieux qu'ils habitent , il en est d'autres qui , toujours réagissant contre cette influence , semblent étrangers dans leur patrie. Malgré les flots qui les pressaient de toutes parts, jamais les habitants du Péloponèse n'ont pu prendre les habitudes de la vie maritime. Sous le ciel de la Toscane, les Étrusques gardent un tempérament étranger; vous diriez qu'ils regrettent une terre lointaine. Plus tard > les Irlandais , sur leurs grèves battues des vents, conserveront dans leur esprit l'éclat et la fleur d'une contrée asiatique ; différences qui viennent

The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate

16 DE LA RÉVÈtATION PAR L ORGAKB DE LA NATURE. en partie de ce que les races hamaines , etn milieu de tous les changements , restent dans un rapport constant avec les lieux d'où elles sont primitivement sorties , et où elles ont reçu Tempreinte et le sceau particulier que le Créateur leur a donnés avecU vie. 11 est rare qu'un peuple fleucisse où il .est né ; son tombeau est presque toujours loin de son berceau ; et le vent violent qui ne cesse d'agiter les races d'hommes , les disperse çà et là , comme la semence du palmier. Quand un peuple est nommé pour la première fois dans l'histoire , il sent déjà plutôt qu'il ne possède tout un passé inconnu dont les moments se confcndént pour lui dans une vague éternité. La Nature , en le berçant , a étouffé ses vagissements dans le fond des forêts ; le petit de Taigle , nouvellement éclos, a seul entendu , dans la solitude , le premier Cri de l'empire qui vient de naître. Ce peuple a commencé d*être; il est déjà tout lui-même, ayant une forme distincte, un caractère propre 4 des habitudes d'esprit ineffaçables , des traditions séculaires, une langue sacrée , écho d'une religion immémoriale, c'est-A-dire le miracle de l'organisation civile. Avant d*être le héros de sa race , Achille reçoit dans le sein des forêts les instructions du Centaure ; en le suivant à la course y il se prépare à traverser d'ua pied léger le champ de l'Iliade. Il apprend du vieillard contemporain du chaos , non pas seulement l'invention de Tare et de la flèche , mais aussi la tradition et le mystère des premiers jours du monde. Tout peuple reçoit de même , en secret , les enseignements de Chiron. Cette éducation se fait surtout par les migrations , puisqu'il n'est pas une tribu qui ne soit longtemps errante sur la face de la terre , avant de se fixer dans le lieu où

The text on this page is estimated to be only 29.15% accurate

DR LA FILIATION £>V 6£NJUS HUMAIN. 17 son génie naUf doit ptendre racine ; ce qui explique pourquoi le genre humain semble égaré dès le x^oromen-> cernent. Comme il ne sait d'où il vient, il sait encore moins où il va. Chaque peuple croit être le père et le conducteur de tous les autres; d^s le vrai, chacun prend conseil, non de lui-même, mais de la nature seule, à travers les routes qu'aucun pas.n'.a encore frayées. Les vallées inviplées , les fleuves , le vent qui emporte les feuilles , voilà les premiers conducteurs du genre humain ; où les fleuves manquent , on se confie à l'instinct des bêtes fauves. Les louves allaitent alors les fonda-r teurs d*Etats ; tel antre de lion est lu berceau d'un empire. La tortue sacrée, immobile au bord du fleuve Jaune, retient là , par son oracle , l'empire immobile des Chinois. Le cheval de Juda, errant dans le désert , hennit à Tap* proche du pays de Canaan. Des ar^spices interrogent le vol des oiseaux. Que de villes- bâties sur ^e conseil d'un oiseau prophétique ! Le cri du pic-vert augurai rassemble les peuples latins comme une couvée. .Les Cbaleidiens suivent des tourterelles , les Mégaréens une bande de grues. Un essaim d'abeilles marque la place de la tribu bourdonnante des Athéniens. Dauze vautoiur^ appellent au bord du Tibre le peuple vautour. Un cerf, poursuivi à travers le Palus^Méotide , marque le chemin de l'Europe à la meute des tribus germaniques. Dans leNord, le corbeau sacré , sur le frêne saoré , montre aux peuples d'Odin leurs routes sur le Wolga , et des éperviers gla« pissent au-de vcmt des Slaves . Partout les peuples nouveau* nés écoutent les bruits de la nature organisée , et croient entendre la voix de celui qui vient de les jeter dans This'toire. L'homme se fie d'abord à la sagesse du serpent , 2.

The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

18 DE LA KÉviLATION PAR l'oRGANE DB LA NATURE. à la prudence dtt hibou .. Ils ont paru avant lui dans le monde ; ils sont ses aînés dans la création ; comment ne seraient-ils pas les interprètes et les confidents de l'a Divinité î Ainsi conduits par des guides différents , les peuples arrivaient- à la place que la Providence leur avait assi* gnée à Ninive, Thèbes, Jérusalem, Athènes, Rome. Au milieu de tant d'empires dont les traces rapides s'effacent les unes par les autres , qui ne croirait que ces migrations sur la rosée du monde naissant n'ont point laissé de ves^ tiges , ou qu'au moins la généalogie des racés humaines est pour jamais perduel Loin de là , cette généalogie dn genre humain à été retrouvée hier par une découverte qui ne permet point de doute. Des monuments plus sûrs que des colonnes milliairêâ marquent à*&ge en âge , non seulement]a^ filiation , la descendance , le degré de parenté des peuples , mais aussi leur itinéraire dans un temps où ils croyaient ne point laisser de témoins derrière eux. Ces monuments sont les langues humaines ; cette décou* verte est celle de l'affiliation des idiomes de l'Orient avec ceux de l'Occident. Si , en effet , les langues de notre Europe ont , comme il est impossible d'en douter, jeura racines dans celles qui ont été originellement parlées dans le bassin du Gange et du golfe Peraïque ; si celles d'Homère, de Cam* byse , de David , - de Yalmiki , sont alliées l'une à l'autre ; si a l'extrémité même du Nord, vous retrouvez sous les neiges de l'Islande , la fleur glacée de la parole asiatique, de même que les géologues ont retrouvé l'ivoire de l'éléphant dans les glaces de la Scandinavie et l'empreinte de la végétation de la zone torride tout près du pôle, il

The text on this page is estimated to be only 15.12% accurate

. DB L'INÂ»1XrUT10N HEUOIEUSfi DE LA SOCIÉTÉ. 1&
résulte éviâeiBinent de là que les peuples aujourd'hui les plus étriugers les
uns aux âutreâ ont véôu à Torigine dans une relation intime; qu'ils ont
composé d'abord une grande famille , laquelle puisait la vie' soeîale à la
tnémd source ; que leur chemin ^t indiqué par leë vestiges et les échos, de la
parole qui relie tons tes hommes , depuis^ le premier jusqu'au dernier, dans
une même chaîne, tout ensemble physique et spirittieile. Interprétez comme
vous le voudrez cette parenté dans les idiomes , toujours vous" serez.
ramené à là nécessité d'uiie souche centrale de laquelle sont sortis les
râmeauk de cet arbre de vie que I*on' appelle l'histoire. Et cette conclusion
tirée de ce qu'il y a^ de plus intime dans le génie de l'homme , s'accorde
pleinement avec les traditions primitives, qui toutes placent à l'origine de
chaque race une même société, une mêmé^ humanité ; en sorte que des
peuples qui, depuis, avaiieit^ cru être séparés par toutes les circonstances de
Korganisation sociale , subitement rapprochés, ne forment plus /* aux yeux
de la science et de la religion , qu'une même famille ; leur parenté se
découvre , comme dans Œdipe , ' à la fin de la tragédie. IV DE
L'INSTITUTION RELIGIEUSE DE LA SOCIÉTÉ. Sans recbercher où s'est
faite cette première réunion' des honrimes sortis de la main de Dieu, soit
qu'on place' ce berceau dans la vallée de. Cachemire, ou, plus au nord;

30 DB LA BÉVJÎLATION BAR HOUGASB 0E LA NATURE.

entre les sources de Tlndus et de l'.Oxos, la question qui résulte de ce qui précède ^est de savoir comment d'une foule informe naîtra l'ordre social; en d'autres termes, par quel miracle Tbamme sortira de la voie immuable de la nature, ppur eotrer seul dans .cette voie d'inquiétude, de changements continuels, de bouleversements et de douleur, qui est celle de l'histoire. On connaît la réponse que le siècle dernier faisait à cette question. L'homme, dan^ une condition profondément abjecte, s'était élevé par degrés à quelques ébau* ches d'arts d'industrie, d'où il avait peu à peu rampé jusqu'au seuil de la vie sociale. Rousseau résume, surtout à cet égard, les opinions de son époque. Relisez son discours sur l'origine de l'inégalité des conditicms. Vous verrez combien ce lutteur héroïque subit le joug de son temps au moment où il prétend le briser. Hors de toutes lçs traditions de l'histoire, il se représente dans une forêt abstraite des hommes abstraits ^ Ces premiers nés du limon» qui reçoivent la mission de créer le monde social, sont en réalité des encyclopédistes du dix-huitième siècle violemment ramenés au chaos. Ces hommes des bois sont surtout grands raisonneurs , dialecticiens austères. Tristement et régulièrement, ils marchent de déductions en déductions. Entre chacun de leurs raisonnements, s'écoulent des milliers d'années ; ce qui en suppose un plus grand nombre encore entre l'invention de l'hameçon et celle* de la hutte de branches. Géomètres et non prophètes, la réflexion lente, l'esprit sceptique, Tâme vide, l'instinct presque nul, ces premiers inventeurs de la société procèdent comme s'ils voulaient la détruire ; ils ont le> génie qui décompose, non pas celui qui crée. Imagi*

DE l'institution BELIOIEUSE PB LA SOCIETE. 21 nation,
poésie, religion^ instincts sacras, ces sentiments qui envahissent l'ame des
hommes dès leur apparition sur la terre, sont précisément ceux que
Rousseau ne compte pour rien. Il construit de pièces mécaniques une statue
très savante ; il ne lui manque que de vivre. Voilà l'abstraction : voyons la
vérité. Si les peuples eussent commencé par les deductions^ le syllogisme,
la langue didactique de Rousseau, il est évident qu'ils seraient encore
occupés à raisonner dans les forêts. De l'animal à l'homme, il n'y a pas eu
seulement transmission régulière de la souveraineté sur le globe.
Accumulez, en effet, les siècles sur les siècles; à cette éternité joignez un
progrès non interrompu dans les inventions mécaniques. Jamais vous ne
déduirez de ces termes le prodige de la civilisation. Une œuvre d'art
quelconque ne suppose-t-elle pas une inspiration, une lueur sacrée qui
d'abord a traversé l'intelligence de son auteur et la société n'est-elle pas
l'œuvre d'art par excellence^ Ne découvre-t-on en elle qu'une succession
logique? et, par cela seul qu'elle est, ne dit-elle pas assez qu'à l'origine une
illumination spontanée, une révolution intérieure a éclaté dans le sein du
genre humain? Le monde civil n'a pas commencé par l'invention de
l'hameçon, ni par celle de la hache de pierre, du carquois, de la flèche du
sauvage, puisque toutes ces choses séparent plutôt qu'elles ne rapprochent.
On ne se réunissait pas davantage au bord des fleuves par le seul attrait (t)
d'un amour humain ; mais à peine sorti des mains du Créateur, l'homme
tendait à lui ^par tous les liens de l'âme et du corps. Le lion en naissant a
marché au désert, l'aigle a (1) Rousseau r Essai sur l'origine des lan^ties,
cfaap. IX.

The text on this page is estimated to be only 28.90% accurate

22 DE LA RÉVÉLATION PAR L'ORGANE DE LA NATURE.

volé sur la cime du mont, l'homme a marché vers la société « vers
l'humanité, vers Dieu même. Oui, Voilà le grand nom prononcé, et si vous
ne placez quelque divin instinct dans le cœur des peuples au berceau, tout
de« meure inexplicable. Quand donc la société a-t-elle commencé? Je viens
de le dire. Elle est née le jour où, d'une manière quelconque, la pensée de la
Divinité a jailli de l'esprit d'un homme qui a pu l'annoncer, la publier, la
révéler ou l'imposer à ses frères. En ce moment suprême, à la famille a
succédé l'État, à l'homme l'humanité. Une vie commune a commencé entre
les esprits, qui tous ont reconnu, adoré un même Esprit. Des individus
jusque là épars se sont réunis dans une même pensée ; les intelligences
encore vagissantes ont été pour la première fois allaitées de la même
substance ; dans l'ordre moral, on a connu un abri, un refuge, une hutte
commune. Autour du fétiche est assemblée la tribu ; un dieu national a
enfanté la nation] l'unité religieuse a fondé l'unité politique, et de l'idée de
Dieu est sortie la société toute vivante. . Si, en effet, quittant de plus en plus
l'abstraction, nous recueillons les traditions, que trouvons-nous à l'origine
de toutes les histoires, sinon le souvenir d'une vaste inspiration , et comme
d'un grand tressaillement qui fait palpiter le cœur des peuples? partout la
mémoire d'hommes élus, poètes, prophètes, voyants, prêtres, qui appelant,
rassemblant, enseignant, entraînant après eux les races humaines, leur
apprennent d'abord à marcher la tête haute à la face de l'univers, et résument
le souvenir de toute une époque de ravissements. Chez les Grecs, Orphée ;
chez les Égyptiens, Hermès ; chez les Persans, Zoroastre ; chez les Indiens,
Manou ; chez les Hébreux,

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

De l'institution religieuse de la société. 23 Moïse. Tous reçoivent la loi écrite sur la pierre sacrée : même les plus égarées écoutent en massant la révélation de Dieu par la voix de l'univers. Il n'est pas un seul dont l'occupation ne soit de saisir, d'interpréter cette parole que l'Eternel prononce dans la création, encore émue de sa présence. On se les dépeint au milieu d'une nature froide, avare, où leur premier soin fut de se défendre contre ses outrages. Mais que dans la vérité il en fut autrement ! La nature somptueuse de l'Orient les accueillit dans un jour de fête ; le premier soleil les vêtit de son rayon de pourpre. Vous ne parlez que d'inventeurs d'arts mécaniques, de constructeurs de buttes de feuillage, d'équarrisseurs de troncs d'arbres, de ciseleurs de haches de pierre ; et moi, je ne trouve partout que des prophètes, des poètes, des voyants, des prêtres, c'est-à-dire des hommes qui étaient en même temps les instituteurs, les juges et les artistes de leurs temps. Voulez-vous savoir quelle était la source d'inspiration de ces maîtres du genre humain ? Cherchez loin de vous les pensées de nos jours, et cette source intarissable jaillira de nouveau ; car ils puisaient leur science dans le ravissement que leur causait la création encore nouvelle. La première révélation qui s'est faite pour les Gentils comme pour les Hébreux se manifestait par l'organe de la nature ; elle était le trépied ; le genre humain était le prêtre. Aujourd'hui qu'après l'avoir asservie nous avons perdu toute sympathie pour son enseignement, elle se tait ; ou quand elle parle encore, nous ne l'entendons plus, tant le bruit que nous faisons dans le monde occupe nos oreilles. Au lieu que dans ces temps lointains, elle était pour l'homme le livre de la loi, l'Evangile cosmique

24 DE LA RÉVÉLATION PAR l'ORGANE DE LA NATURE.

gonique, qui, toujours ouvert^ était toujours feuilleté par les premiers prophètes. Ils y épelaient à haute voix les grandes, lettres de la loi souveraine. Ils allaient^recueillir les tfaces de leur Dieu dans son œuvre à peine échappée de ses mains, écoutant toutes les voix de la terre et du ciel, comme le dernier écho de la parole encore frémissante delà Genèse. Les peuples aussi sentaient ce travail de la création continuer en eux-mêmes, et ils étaient ravis et transportés, Déjà le soleil immacolé des premiers jours a pénétré jusqu'au fond dails le cœur de ces enfants du limon ; il en a fait jaillir la lumière spirituelle. Le souffle de TÉtemel qui agitait encore les eaux a passé sur les lèvres de Thomrae ; il y est devenu parole, langue, poésie. Tout se règle alors, tout s'établit dans l'institution humi^ine sur le modèle de l'univers ; les premiers fondateurs d'empires empruntent leur science à lA poli* tique sacrée qui régit les tonsteltations sur leurs têtes* Ils distribuent la terre en zones, à l'exempte des régions du ciel; d'où naît la propriété. Telle société, afin de reproduire d'une manière plus fidèle les lois générales du monde, se partage en trois cent soixante familles , pour répondre aux ttois cent soixante jourd de l'année; les familles en douze tribus, pour répondre au douze mois. Telle cité s'entoure de sept murailles peintes des couleurs du ciel, qui rappellent l'orbe azuré des sept planètes ; et l'état gravite autour du dieu national, cotnme l'univers phywque autour de l'astre suprême. Ce fut là d'abord l'esprit des institutions humaines ; législation véritablement primitive, puisqu'elle n'est rien que le reflet dans l'ordre moral des institutions et de la législation de l'univers visible. Les jours, les années, le soleil renaissant,

The text on this page is estimated to be only 29.51% accurate

M l'institution RELIGIEUSE DE LA SOCIÉTÉ. 2S fêtaient
Téternel anniversaire de la création, avant que l'homme parût; il imita ce
premier culte, et l'ordre civil fut l'abrégé de l'ordre universel. Ainsi, l'idée
de Dieu révélée par Torgane de l'univers, telle est la base que partout
l'histoire profane. et sacrée, la tradition, les monuments, assignent à
l'édifice de la société civile. Cette idée exprimée, défigurée, relevée,
changée sous toutes les formes, voilà la cause permanente, la substance
même de la société et de l'histoire* Un peuple est compté pour quelque
chose le jour où il s'élève à cette pensée. Il prend alors rang de bourgeoisie
dans l'humanité, et toute nation commence par se décou- vrir en Dieu.
Faut-il encore à ceci une confirmation! voyez si les premiers essais de
l'humanité sont, en réalité, aussi méprisables que l'abstraction les
suppose. Jetez vos regards le plus loin qu'il vous sera possible dans
l'horizon du passé, qu'apercevez- vous, que trouvez-vous A l'extrémité des
siècles par-delà toute chronologie? des huttes de feuillage ^des abris de
roseaux? tout au contraire, de grands monuments, et comme de grandes
pensées debout qui bravent* tous les âges. Les pyramides d'Egypte, les
temples de Thèbes, ceux de Persépolis, les monuments de Mycènes, voilà
les premières huttes du genre humain; et, dans un autre ordre de choses,
les livres de Moïse, les poèmes d'Hésiode, voilà les livres avec lesquels cet
enfant apprend à lire. 3

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

36 D6 LA IU&vélation PAR LOItOANE DB LA NATURE.
DES MIGRATIONS DES RACES HUMAINES DANS LEORS
RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DES RELIGIONS. La société vient de
nutre de la première révélation ; et sans. rechercher si cette constitution
native a été d*abord empreinte d'une telle unité qu'on la puisse regarder
comme une sorte de cotnmunion primitive du genre hn-* main dans le sein
de la nature primitive, tous ayant sous le même ciel, même langage , même
culte, même litur« gie imitée des processions des astres , il est certain que
partout subsiste la tradition de cette fraternité dans le berceau , époque qui ,
privée de succession^ de changements appréciables , semble moins
appartenir au temps qu'à l'Étemel. Quelle qu'ait été , da^s le réel , cette
condition , source de toutes les autres» elle change; et c'est Te ptemi^acte de
la Genèse sociale. Le moment vient où les peuples en-^ fants. trahissent , en
grandissant , des instincts , des peu* chants différents. Pour les développer,
ils ont besoin de s'attribuer des territoires distincts ; ils se séparent. Abritée
jusque-là sous l'aile de l'Eternel , la couvée abandonne le nid ; les peuples ,
que tourmente un avide ins« tinct de changements, vont diviser la terre, qui
était auparavant la propriété inaliénable du même Dieu. La première et
mystérieuse constitution de l'humanité se rompt ; le polythéisme naît , avec
lui le partage , la plu* ralité des nations , des états , des empires , des
sociétés , des langues , qui , malgré leurs diversités , conserveront

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

DES MIGRATIONS DES RACES HUMAINES. (1 empreinte du sceau origine). L'édifice de la nature s'écroule; celui de Tart. commence; l'histoire civile s'ébranle; et sans doute «c'est à cette ancienne forme de l'humanité, debout comme une tour gigantesque, que se rapporte, dans l'Ancien-Testament, l'emblème de Babel. Qui ne voit dans la chute de cette tour géante une expression de la langue du monde naissant pour figurer l'écroulement de la première unité religieuse et civile? ; , Nous sommes parvenus à l'idée suprême de laquelle naissent les sociétés. Donnons-nous le spectacle de leur dispersion. Après avoir creusé le sillon des vallées > comment la Providence a-t-elle ensemencé la terre! comment a-t-elle partagé les races /les attirant vers tel lieu, les repoussant de tel autre? Suivre le mouvement des peuples répandu sur le monde » c'est suivre la tra

The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate

^8 DB LA REVELATION PAR l'öBOANE DB LA NATURE.
retraite qu'il n* aura pas besoin de fortifier. Là, il s'en* dor

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

D£\$ MIGBATIONS PB» BACE8.HUMA|N£S. 29 Eafin, plus ù l'ouest se trouve la race de Cke^üÿ noire^ les cheveux crépus» qui, confinant par un tague horizon avec les peuples fabuleux aux têtes de chiens et de loups, consacrant la servitude du corps par la s^ervitude de Tesprit, prend pour dieu ranimai; agenouillée devant le serpent ou le lion, elle sort par là, en quelque mai^ière, de Tenceinte de la société civile. Les deux autres raoes la relèguent en Afrique.; comme la salamandre , elle va y chercher une terre de feu. Du milieu de l'Inde nue colonie sacerdotale apporte à cette race le principe de la vie sociale, migration qui arrive en Afrique par lechemhi de l'Ethiopie ; elle suit les flots du Nil ; de Méroé descendant à Thèbes, puis à Memphis, les peuples roulent comme Tonde ; ils se grossissent des affluents des tribus de l'Arabie et de la Nubie ; les croyances , les lois , les dieux de L'Egypte s'amassent ainsi et s*accumulent , dans le Delta, avec le limon de la vallée. Ce sont là les trois acteurs qui ouvrent la scène ; Thisr toire primitive de la haute Asie n'est rien autre chose que la lutte de ces races. Semblables aux animaux sculp* tés sur les monuments dé Fersépolis et qui cherchent linutuellement à se dévorer^ les empires d'Assyrie , de Perse, d'Egypte , se poursuivant et s'acharnent l'un contre l'autre. Les peuples vainqueurs s'établissent, ou pour mieux dire se superposent sur.ies peuples vaincus. Nouvelle forme de l'humanité, la lutte des hommes de couleurs différentes se résout dans rétablissement des castes; et des dieux basajiés, noirs,. blancs, «divâtres, soumis les uns aux autres dans une hiérarchie céleste, consacrent la première origine de l'inégalité, des conditions civiles. Cependant la seconde époque des migrations corn3.

The text on this page is estimated to be only 24.55% accurate

30 DE LA ïïà^ihATt09tvAn l'organb de la Nature. mence. L'Asie regorge dépeuples, de traditions. Il faut qii'eHe débordé ; quinze cents ans avant le Christ , les peuples pasteurs, nomades, qui avaient partagé i'Égypte, sont expulsés; 4te vont fonder Tyr^ quittant le désert pour Ift mer. Une émigration plus solennelle les suit. Moïse entraîne le peuple hébreu ; il remonte le golfe de Suez , tourne le pays de Canaan , vient longer la mer Morte par l'est , et pénètre dans la Judée par le coté opposé à l'Égypte. Ce peuple , encore humide des eaux de la mer Rouge 9 entonne le oantîque : « Je célébrerai rÉtemel . n L'Ëtemèl est ma force. Il a précipité dans la mer le •• cheval et 4e cavalier. » C'est là son premier cri en venant au monde., car ce moment marque véritablement la naissance du peuple hébreu , jusque-là retenu dans la nuit de la servitude. Cet hymne de grâce donne le ton à toute Ba poésie ; l'écho se retrouvera dans le chcmt de Déborah , dans les Psaumes , dans les prophètes, surtout dans Isaïe. Plus tard) il sera^ transformé dans l'Apocalypse; c'est le cri de l'humanité pour la première fois sortie de la maisoil de servitude , de la terre des castes , du temple du polyUiéisme et de la matière. Jeté de siècle en siècle , il retentit encore aujourd'hui dans toutes les églises de la chrétienté, où il rappelle, non pas seulement l'affranchissement d'un peuple; mai^ l'affiranchissement du monde , non plus la seule migration hors de l'Égypte , mais la migration de l'âme du miHeu des sens dans la terre promise de l'éternité. A Tégard des Hébreux , leur société entière est fondée sur le souvenir des migrations , puisque leur institution principale, la Pâque , n'en est que la représentation solennelle. Tout un peuple assistait , ce jour-là , debout , la ceinture aux reins ,

The text on this page is estimated to be only 19.37% accurate

DtBS BUGAATIOMS D£8 BACB» HUMAINES. 31 ■ avec le vêtement da vojrageur, au repas qui était la com« mémoration de son pèlerinage sur la terre. Ces voyagea forent » en effet , pour les.Hébreisix , Ja cause d'âne trans« formation qui ne fut nulle part aussi complète. Errants , ils deviennent séd^itaires ; pasteurs , ils se font agriculteurs; ils quittent le désert .ils ôitrent dans des villes : Jérusalem s'élève comme la tente de tout un peuple ; Jéhovah n'est -plus le Dieu nomade du désert de Téga* rement ; son tabernacle errant se fixe; il est désormais le Diai , non seulmment un , mais immuable , eelui dont les fondements. ne passeront pas , qui convertira le monrde à son unité comme a son immutabilité ; il possède un tem^ pie Y et l'époque de cette construction devient elle-même l'ère fondamentale de l'histoire des Hébreux. Vers le temjps^ù Moïse conduisait les Hébreux en Ju*» dée, d'autres transplantations de peuples, sortis des même lieux « eurent des consé(pienees bien différoites» L'Orient , plein de pensées , visite pour la première fois rOcddent; l'Asie va porter la vie et l'intelligence dans les vallées jusque-là muettes de la Grèce. Moment vérita^ blement religieux que celui où des peuples pleins d'un avenir indéfini attdgnent pour la première fois une con^ trée encore nouvelle comme eux, les Phéniciens l'Attiq^e, les Égyptiens l'Argolide. Les prêtres du Delta portent leurs mystères à Eleusis , et le sphinx de Memphis arrive par des routes inconnues au pied du Parnasse. Ces invasions furent, dans l'antiquité, ce qu'a été, dans les temps modernes , l'arrivée des Espagnols sur les rives du nouveau-monde, avec cette différence, que les étran« gers récemment débarqués en Grèce s'associèrent les ha** bitanis qu'ils y trouvèrent. C'étaient des peuples (Pela*

32 DE LA RÉVÉLATION PAR L'ORQANÈ DE LA NATURE.

ges) qui , ne sachant encore quel nom donner à leurs dieux, n'avaient eux-mêmes aucun nom dans l'histoire civile ; ils se cherchaient eux-mêmes au milieu de leurs (in)ormes murailles cyclopéennes , qui semblent marquer l'enceinte et le plan informe de la cité à venir. Lorsque ces émigrations par mer furent achevées , d'autres commencèrent; les vallées du Taurus ont été l'étroit passage où n'a cessé de s'entasser les races humaines, qui se pressaient sur le seuil de l'Europe. Il y avait là des hommes de race éthiopienne, des Sémitiques; des Mèdes, qui tous étaient en contact permanent les uns avec les autres. Le Caucase fut le nœud par lequel la civilisation persane et indienne resta étroitement attachée à la grecque; et Prométhée, figure vivante de cette société, lié au double sommet de ces rochers , tenait à la fois à l'Orient et à l'Occident. De là, une partie des peuples helléniques arrivent aux bouches du Danube , puis en Thrace , en Thessalie : toujours entraînés vers la Grèce méridionale , ils atteignent enfin la plaine de l'Attique. Chaque vallée de la chaîne de l'Olympe enfante sa tribu avec son dieu particulier. La population qui pousse devant elle toutes les autres est celle des Doriens , la plus grave , la plus forte , la plus noble de toutes. « Que Dieu , disaient-ils, nous donne le bien dans le beau. » C'était là leur devise! Ils débouchent entre l'Olympe et l'Étée , pénètrent en Étolie; de là , par le détroit de Patras , ils envahissent le Péloponèse , qui, de ce moment , prend leur caractère et ne cesse plus de leur appartenir. En pesant ainsi sur le midi de la Grèce , ils forcent une partie de ses peuples à chercher un refuge dans les îles où ils les suivent encore. En un moment , toute la population

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

PES MIGRATIONS DES RACES HVMAmBS. 33 lation
rayonne du contiDenjt dans les îles de la Médi-' terranée. Les Doriens
ferment la marche des envahis-» seurs, comme les Normands qui fermé
celle des invasions au moyen âge. Ainsi , deux grandes émigrations ont eu
lieu presque en même temps : celles des Hébreux et des Hellènes^ (Jn
peuple va s'enfermer dans une retraite sans issne^ On ne le conniutra que si
on le> foule aux pieds. Un autre fait alliance avec tout ce qu'il rencontre ;
personne n'ai^ mera le monde autant que lui ; toute la gloire de cette terre, il
la possédera sâeUS partage. Pendant que la Grèce s'enivrera de joie dans les
fêtes olympiques \$ Israël sera traîné , les mains derrière le dos y sur tous les
gnatâf chemins de l'Asie. Après cela , l'un mourra avec toua les dieux du
passé ; l'autre mourra en ^fantant dans le Christ le Dieu de l'avenir : image
des pensées du iaonde et de celles de la solitude. Du reste , la trace de ces
mouvements de peuples ne se retrouve pas seulement dans la filiation des
langues et des traditions. Les vestiges les plus frappants sont ceux que l'on
découvre dans la religion. Chaque société se personnifiant dans son dieti ,
lui attribue tons les faits de sa vie collective.; elle le revêt de son propre
passé : sous Jéhovab est tout Israël , comme sous H^cule est toute la race
des Doriens. Ceux-ci sont'-ils entrés dans le Péloponèse , c'est Hercule qui
reprend son héritage. Le même peuple fait-il alliance avec l'Étolie , c'est
Hercule qui épouse Déjanire. Ainsi s'écrivait le droit public. Voulait-oQ dire
que les peuples ,de Thrace avaient envoyé une colonie civiliser Tîle de -
Lesbost c'était la lyre d'Orphée qui avait été entraînée par les flots ju^quesur
.c(»

84 DE LA HÉVÉLATION PAR L'ORGANE DE LA NATURE.

rivages. Un état adoreur d'Apollon avait-il fondé une colonie dans la Cyrénaïque c'était Apollon qui avait enlevé une jeune fille, et qui, sur un char traîné par des cygnes, l'avait conduite en Libye. Plus le peuple grandissait, plus se multipliaient, s'accroissaient les aventures du dieu » et Thistoire sociale était - ainsi enveloppée, résumée dans V histoire religieuse. D'ailleurs, l'impatience du genre humain pour prendre possession de la Grèce, cette terre promise du Paganisme, fut si grande, qu'il y arriva par tous les chemins, par le nord, le midi, par la terre et la mer; d'où résulte « une double conséquence : premièrement, il ne faudra pas s'étonner si, plus tard, on retrouve l'Asie dans le génie de la Grèce, et le dogme oriental sous les formes de l'Occident ; deuxièmement, cette diversité de races, de peuplktes, groupées, séparées ou mêlées dans ces petites vallées, marquent, par avance, quelle sera la prodigieuse variété des Croyances, des dialectes, des kaditions) des coutumes et des irtigions grecques. Toutes les parties de l'humanité envoient un représentant dans cette civilisation. C'est la terre de la variété, de même que la Judée est celle de l'unité. Les religions orientales se concentrent comme en un foyer dans la mythologie hellénique, le culte persan de la lumière dans le culte d'Apollon, le sombre génie de l'Égypte dans les mystères de Dionysus, le mysticisme matériel de la Phénicie dans les rites d'Aphrodite. De plus j les peuples, dans leurs migrations, consacrent à leur dieu national les lieux où ils s'arrêtent ; c'est leur manière de prendre possession des territoires, chacun voulant tenir son droit de l'auteur même des choses;

The text on this page is estimated to be only 14.19% accurate

ce qui constitue, avec la propriété, la prééminence féodale
l'hommage - lige du genre buxian au pied du seigneur mm* verain , du
maître céleste qui seul possède , d'une manière inaliénable , le grand
domaine terres trcs^ Le chemin, des Doriens est marqué ainsi par les
sanctuaires et les sta^ tions d'Apollon ; celui des Arcadiens par k» vestiges
d'Hennès ; celui des mobilesloviens par la trace du loCh bile Neptune ,
et les Péla^ges vagabonds , sans propriété^ sans territoire limité,. sans
pi^trie disliiie, IdsstiUderM rière eux au hasard leurs dieux informes ,
pierres brutes qu'ils s'effrent confusément à la surface de la terre, ima-* gea
d'un peuple ébauché » qui ne s'est pûs encore élevé jusqu'aux sentiments de
la per^nni^té ei de Torgttisa^ tion sociale. Les tribus laisswl ainsi sur leur
passage, une enceinte, un temple, unnuara,- une pierre s»érée« leur
itinéraire est marqué par ritiaériard âesidiesn. Cependf^it les migrati^s ne
s'arrêtent pas en Grèce. Devant les peuples qui desc^daient du nord de la
Xhraee,; avaient fui ces mêmes Pélasgea que nous venons d'cren^ contrer.
Ils a^^rivent en Toscane , où ils fondent les.devM villes cyclopéennes. Ils y
trouvent le peuple le plu» an-^ den d'Italie, les Ooibriens,. dérape cdtique,
qui s'étaient insinués par les deux extrémités des Alpes. D'autre J^t;, les
peuplades caucasiennes qui arrivaient d'Orient ,- pé« nètrent par l'Ulyrie et
la vallée de l'Èridan. Les Étrusque^ , précédés du pic- vert augurai ,
prennent ce chemin. Encore à demi Asiatiques, puisque leur science n'a pas
été acquise en ItaJie ^ et que plusieurs de leurs oiseaux sacrés n'ont jamais
paru dans les climats d'Eu-» rope., ib transportent l'Orient tout armé au
milieu de cette foule de petits peuples, Énotriens. Sahins,

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

66 DE LA RÉVÉLATION L'AR t'ÔRGA^ tÉ LA NATURE .

Osques , qui tous avaient perdu depuis longtemps \eû traces de leur origine. Les Étrusques s'établissent entre r Arno , le9 Apennins et le Tibre. Que Ton se représente sur les débris des murailles pélasgiques, un palmier d'Asie égaré parmi la végétation du nord de l'Italie : o'est le sfuetaele du génie étrusque au milieu des peuplades étrangères qui Tentoureilt et tendent de plus en plus à l'étouffer. Les émigrations d'origine dorienne, ionienne, ne dépassent pas les rivages; et\ sorte que l'Italie) qui fut grecque à la surface , ne le fut jamais? dans le coeiu« La guerre de l'Orient et de l'Occident, du génie étrusque et du génie latin ; voilà la question qui s'agite chez elle. Les populations de races diverses , au lieu de former des états distincts , comme en Grèce , s'entassent peu à peu dans la même cité. Oh trace, avec une charrue atielée d'un cheval et d'une vache, l'enceinte de la ville. On sème dans ce sillon des fruits et du blé. Vous savez quelle moisson en sortit. Rome fut le couronnement du monde antique , parce que les races , jusquelà séparée» et égarées » se retrouvèrent et contractèrent alliance entre elles , qi^e leur long divorce finit , que le mariage fut de nouveau institué entre elles , qUe si elles se firent une Ipngue guerre intestine , elles arrivèrent du moins au sentiai'ent de la fraternité devant la loi ; en même temps, tous les dieux auparavant ennemis de l'Orient , de l'Occident , du Nord , du Midi , comYnunièrent ensemble dans un Panthéon qui fut le sanctuaire d'une sorte de catholicisme païen. L'antiquité profane était close ; elle ne pouvait aller plus loin. Tel est le second acte des migrations universelles , et comme la seconde journée du monde civil. Les états qiif

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

DES MIGRATIONS D'ÉTRANGERS. 87 naissent de ces migrations nouvelles sont Jérusalem / Sparte ^ Athènes , Rome. Bientôt ils parviendront à leur maturité ; et cette règle de l'histoire naturelle , qui veut que la durée de la vie se mesure par le temps de l'accroissement, se retrouvera dans leur histoire: prompts à croître, prompts à mourir , ces états, que Ton pourrait appeler de seconde formation, passeront plus rapidement que ceux d'Assyrie, de Perse et d'Égypte. Us vivront plus vite , mais d'une plus noble vie. Après eux , que va-t-il arriver? Le monde civil va-t-il périr? Au contraire, il va renaître. Pendant toute la durée de la société* grecque et romaine , des populations celtiques s'étaient insinuées en silence dans l'Europe, au nord des Pyrénées et des Alpes . Là elles croissaient librement avec les herbes des forêts sacrées. Par intervalle, elles sortaient de ce silence; elles apparaissaient au milieu de la pompe de la civilisation païenne, comme la mitaine mystérieuse dansée au banquet de Balthazar. Un jour, elles accoururent pour étouffer Rome dans son berceau. Qui n'eût pensé que leur mission était de Revenir les bêtisseurs des Romains? Jeunes , nombreux , aventureux , que manquait-il pour cela aux Celtes? Et pourquoi , en effet , ne furent-ils pas chargés de renouveler le monde après la chute de la société romaine? Parce qu'ils . s'étaient heurtés trop tôt contre un état revêtu d'airain dès sa naissance, qu'ils s'étaient usés dans la lutte contre une civilisation encore dans toute sa force , qu'ils avaient trop senti le joug et l'épée de César, et servi trop de fois d'ornement aux triomphateurs. Un de leurs ancêtres avait pu dire : Je ne crains qu'une chose, que les dieux tombent sur

The text on this page is estimated to be only 23.21% accurate

â8 DE LA ItfVfLATJON PAB l'oROANE DE LA NATURE. ma
tête, l^s cieux s'étaient en effet appesantis sur eux. Rome, par la main de
Torquatus, aVait enlevé son ooUier à la race celtique. Elle ne sentait plus
cette ivresse d'avenir oéoessaûre, non pas seulement à raccomplissement ,
mais à la conception des grands desseins ; de plus , le9 dieux celtes, en«e
cojivertissant à la foi du Capitole, avaient, pour ainsi dire , dépouillé , au
nom de leur race, l'originalité, l'indépendance, la souveraineté natives.
Encbainé dans le Panthéon latin , c'est par le lien religieux qu'ils renaient
leurs peuples dan^ la servitude de Rome. Enfin , il est des peuples qui
servent de précurseurs aux. autres ; ils sèment et ils ne moissonnent pas. Us
4>attflsent des villes ; ils ne les habitent pas. Ils ont riastinct de» grandes
entreprises ; ils ne les exécutent p\$4- La Providence les rejette comme de
magnifiques ébauches. Les Pélasjges sont les précurseurs des Grecs , les
Étrusqued^ des Romains , les Oeltes des Germains et des^ Fciinks. L«s
Pélasges oonstruisent des cités pour L'éternité ; ce sont d'autres peuples qui
viennent les habi^ ter. A l'égard des Celles, qu'ont*ils laissé t Quelle parole
écrite t quels monuments l quels artst Des débris de langues, de peuples, de
traditions; le fantôme du roi Arthtts dan^ son cK&teau abandonné, le vague
écho d'Ossian , ce. Jénémie celte , assis sur les /ruines de toute une race
d'hommes.; des dieux incertains, captifs, dont aqonn ne pouvait
découronner le Jupiter grec et romain. Nul ne fègne qu'à la condition de
faire tôt ou tard régner son dieu; cette famille de peuples n'était plus un
instrument assez neuf pour achever de briser le moule de la religion antique.
Il fallait pour cela le marteau d'Attila. Pi)9 le temps des guerres contre
Mithridate , de nou>

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

Dfi MIGRATIONS DES RACES HUMAINES. 39 velles migrations parties de l'Orient,* et presque des mêmes lieux d'où étaient sortis les Hellènes , c est^à-dtre des frontières de la Médie , suivent les pentes du Taurus*, approchent de la Colchide y puis , brisant les chaînes à fer qui fermaient le^portais du Caucase, viennent se ras^sembler sur les bords de la mer Noire. Ce sont celles qui, aux quatrième et cinquième siècles , ont renouvelé U mcnde. Sans doute , elles auraient smvi ^e même chemin que les précédentes , et elles auraii^nt reproduit les. mêmes scènes, si elles eussent.obéi à la seule pente de la. naturel Mais la puissance romaine était encore debout; aussi se détournent-elles longtemps ^u. centre de, la civilisatieki antique. Après avoir quitté le Don , elles rentrent *]Leurs dieux s'appellent en traversant la terre sur des chars traînés par des loups attelés do vipères. Ils atten^dent . aux embouchures des "fleuves ; que les cadavres s'y entassent. Leur seraient est par la proue du vaisseau ,

40 DE LA RÉVÉLATION PAR l'ORGANE DE LA NATURE. par le bord du bœucier, par la corne du cheval , par la pointe de l'épée. Xeur déluge est une nier de sang. On voit' d'abord que de telles croyances encore vives ne sont pas faites pour se confondre avec les croyances amollies de rOlympe. La tradition est rompue. La société va changer de dogme. Odin ne -peut devenir l'esclave résigné de Jupiter ; il ne peut pas davantage s'asseoir tranquillement au sein de la tolérance dans le Panthéon romain. S'il se soumet, ce sera devatitun dieu non seulement supérieur à tous les autres , mais plus jaloux et plus nouveau que tous les autres. En effet, les peuples germaniques regartient derrière eux ; ils voient le Dieu inconnu qui les ^usse. Tant que la puissance romaine ne cède sur aucun point, les migrations continuent de prendre le chemin du ncird ; mais le jour où oette barrière faiblit, elles changent de route, et commencent à se répandre dans la vallée du Danube. Longtempis, la vieille société reste convaincue que tout le danger pour elle est dans le Nord. Pendant qu'on cherche les barbares dans la Scandinavie, ils dé* bouchent entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Lorsque Rome s'aperçut de son erreur, elle se porta en avant, et fonda l'empire d'Orient, Byzance fut une tête de pont jetée en avant de la civilisation antique, Mais la communication des barbares ne fut point rompue; alors tout fut dit. Que servaient les victoires de Gretmanicus en Germanie , d' Agricola en Bretagne ? La race germnnique, pareille à Antée, retrouvait toute sa force en touchant le sol d'Orient. Pour régner sur la société païenne, c'était peu de l'abattre, il fallait encore donner l'empire à un dogme nouveau. Alaric, Attila, Genseric, ces terribles

DES MIGRATIONS DES RACES HUMAINES. 41 rois mages, partis des mêmes contrées que les rois porteurs de Tencens, de la myrrhe et de Tor, entendent les vagissements du Dieu nouveau -né dans la crèche de Bethléhem ; ils lui apportent à leur tour les offrandes du glaive, la coupe pleine du sang des vaincus, et Tor de la civilisation antique. Le même génie qui les pousse à renverser l'autorité politique de Rome conduira leurs fils à renverser son autorité religieuse; et tel Germain qui, au cinquième siècle, ne brise que des murailles, aura pour descendant celui qui, Sous le nom de Luther, brisera l'esprit de la ville des traditions. h.

1 LIVRE II. Itib tu MteilMIMfe. I COMMENT LA TRADITION ORIENTALE A JÊTÉ PERDUE ET RETROUVÉE. Toute révélation vient d'Orient, et, transmise à TOccident, s'appelle tradition. L'Asie a les prophètes ; l'Europe a les docteurs ; tantôt ces deux niondes, écbos de la même parole, ont entre eux un même esprit ; ils s'atti* rent, ils se confirment l'un l'autre, et gardent le souvenir de la filiation commune ; tantôt leurs génies se repoussent comme deux sectes ; leurs rivages semblent se fuir, du moins ils s'oublient, pour se retrouver et se confondre plus tard ; et jamais l'accord ne se rétablit entre l'un et l'autre, que de cette harmonie ne naisse avec un dogme nouveau, pour ainsi dire, un dieu nouveau ; en sorte que le tableau de ces alternatives d'alliance et de séparation, d'unité et de schisme, est aussi celui des époques principales de la vie religieuse et de la tradition universelle. Le livre le plus occidental de l'Orient, la Bible fait à peine mention de la haute Asie. L'horizon du peuple hébreu ne s'étend pas au delà de la Mésopotamie ; tout au plus, Biar intervalles, touche-t-il à la Bactriane ; les Indiens et les Hébreux ont vécu cachés, les uns aux autres, dans une solitude claustrale. Ils ne se connaissent

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

COMMENT LA TRAWÏION ÔKIENÏALE A ETE PERDUE. 43
pas. Ils appartiennent à une lignée différente. D^{ail}Wttrs[^] le peuple de Moïse a bientôt retrouvé ses titres av[^]csa généalogie. Il e&t le fils de Jébovah, le premier né du Très Haut. Il vit dans- la demeure deVEtemel. Qu'a«t*il besoin de s[^]inquiéter davantage de son passé et de cher* cher plus loin ses origines? Au contraire, les dieux hellénique[^] étant nés de ia première union de l'Occident et du haut Orient, il seinUe que la Grèce aurait du, mieux qu'une autre» entretenir le souvenir de sa filiation. Pourtant, il n'en fut rien. Là Grèce conserva, sans savoir d'où ils venaient, le fond des dermes asiatiques. De là tout le caractère de eett« société. En naissant, la mémoire déjà obsédée de tradi[^] tiens qui lui ont été tninsmises à son insu, l'elle s'étônoe d'eHe-même ; elle cherche d'où viennent, àvee sa parole déjà adtevéee, ses dieux toui-puisaants dès le berceau» Bientôt, elle se persuade qu'elle seule dans le monde a tout inventé, imaginé, créé ; eomme elle remarque sur-[^] toQi d'étonnanteis ressemblances entre ses dogmes et ceux du Nil ou de TEuphrate, elle croit sincèrement que l' Asid lui a pris ses idoles, que la terrer ei.tière ne pense, ne vit, ne respife que par cette âme légère qud[^]le s imagine dispenser à toutes choses. Dans la [^]uite de son histoire, elle ressemble à la statue de Pygmalion, qui s'anidne dé la vie du sculpteur lui-même. La Grèce, comme Galatée, est deftcetHlue de son piédestal de marbre, pour s'appro-» cher des objets qui l'entourent. D'abord, elle rencontré l'Egypte et ses religions, puis, sans s[^]tonner, elle dit en souriant : C'est moi. fluA tard elle touche la Perse ; elle voit de près le grand culte du soleil , a[^] trmps de Xénophon ; elle dit: C'est encore moi! Elle

44 DE LA TRADITION. continue ainsi d'étendre son existence à tout ce qui l'environne, jusqu'au jour où elle vient à rencontrer le Christianisme, c'est-à-dire, une doctrine si étrangère au monde, si sévère, si austère, si ennemie des fêtes olympiennes, si différente de tout ce qu'elle avait aimé, chanté, adoré, que saisie, pour la première fois, d'une stupeur religieuse, elle s'écrie par la voix de tout un peuple, en présence de saint Paul : Ce n'est plus moi ! Dans son voyage en Egypte, en Phénicie, Hérodote fut un des premiers qui remarqua l'infatuation ingénue de ses compatriotes. Il ne put la corriger. La Grèce continua de voir tout l'Orient avec les yeux de l'Ionie, et de cette ignorance même naquit son originalité au sein de l'imitation. Alexandre seul ébranla cette illusion. Poussé par l'amour de l'inconnu, il arriva aux bords de l'Indus. Un instinct divin le ramenait au berceau de la race dont il était le premier représentant. Il touchait le mystère des origines de la civilisation grecque. Il put montrer aux Hellènes dans les monts sacrés de l'Inde, la mine d'où étaient sortis leurs dieux. Ce fut la fin de l'esprit grec, qui s'évanouit en même temps qu'il perdit son erreur. En brisant ses limites, il cessa d'être. Cependant, la pensée de la haute Asie s'insinua dans les écoles d'Europe. L'Inde fut rapprochée d'Alexandrie. La tradition universelle se retrouva pour un moment, et le Christianisme scella, en naissant, la seconde alliance de l'Orient et de l'Occident. Pendant toute la durée du moyen âge » ce lien est de nouveau rompu, comme s'il n'avait jamais existé. Loin de se rechercher, de s'attirer l'un l'autre, le génie de l'Europe au moyen âge et celui de la haute Asie se re

poussaient mutuellement. Qu'avaient de coïncider l'ascétisme du premier avec les splendeurs de la nature équinoxiale! Le culte de la passion, enseveli parmi les bruyères du Nord, dans le linceul des cathédrales, appelait-il le soleil du golfe de Bengale? Et qu'avait besoin du trésor des Indes le Christ gémissant, flagellé, crucifié, du douzième siècle? Aussi les croisades, dans leur esprit de conquêtes, ne prétendaient qu'au Golgotha. Un tombeau près du désert de Syrie, le triste jardin des Oliviers, encore trempé de la sueur de la passion, Tabsinthe desséchée du Calvaire, une terre nue pour un Dieu nu, voilà ce que l'Europe convoitait de l'Asie; tandis que le haut Orient, avec sa nature prodigue dans tous les règnes, devait rester fermé à l'esprit mystique de ces générations, comme la terre des enchantements condamnée et du démon des voluptés. Il est certain, en effet, qu'aussi longtemps que le dogme de la spiritualité a régné sans partage, la communication avec la haute Asie est restée interrompue. Inutilement, le Vénitien Marc-Pol retrouve le continent perdu des Indes, deux siècles avant que le Génois découvre l'Amérique. Ce chemin rouvert est bientôt oublié. Les rivages de l'Orient et de l'Occident se repoussent encore. Les relations entre eux ne se rétablissent véritablement que lorsque l'industrie, au xv^e siècle, relève les sens -et la nature de la condamnation portée contre eux par les temps précédents; et le moyen âge finit le jour où l'Orient, avec toutes les pompes de la vie extérieure, est rendu à l'Occident par la découverte du cap de Bonne-Espérance. En ce moment l'ascétisme achève de disparaître. La matière longtemps immolée par les macérations

The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate

46 DE LA IHADtTIOK. reparaît triomphante tous les traits de l'Asie. Au culte de la divinité succède l'esprit de l'industrie. L'Occident adhère encore une fois à l'Orient ; une ère nouvelle commence. La race européenne a rejoint son berceau ; l'humanité se replie un moment sur elle-même , comme le serpent des symboles qui noue son anneau autour du globe. Il faut rendre cette justice au XVIII^e siècle, que sous la raillerie il cache une sorte de pressentiment d'une renaissance orientale. Ce pressentiment, il est vrai[^] allié au scepticisme , naissait surtout du désir de trouver dans l'ancien Orient une société rivale de la société hébraïque; il faut ajouter que les encyclopédistes ne connurent de la Perse et de l'Inde que ce qu'en avait dit Hérodote. Voltaire surtout , allait le premier au-devant de cette société perdue. Une foule de fragments attestent, vers la fin de sa vie, son impatience toujours croissante : dans son empressement à, saisir tout ce qui pouvait' disputer au génie hébraïque la couronne de l'Orient y il fut souvent trompé par des ouvrages supposés. Il fonda en partie sa religion complaisante pour le haut Orient , sur un prétendu manuscrit asiatique , le Zour-Yedam » qu'il fit solennellement déposer à la bibliothèque royale. On a reconnu que l'auteur , qui devait être antérieur de plusieurs siècles à Moïse» était -en effet un jésuite, missionnaire du XVII^e siècle. Voltaire trop confiant . trop crédule! le roi du scepticisme pris à la fin dans ses propres embûches ! qui s'y serait attendu? C'est qu'il était facile alors de s'abîmer sur l'Inde et sur la Perse. Les bibliothèques d'Angleterre possédaient, il est vrai , quelques lambeaux des anciennes langues de

The text on this page is estimated to be only 17.53% accurate

COMMENT LA TRADITION ORIENTALE A ÉTÉ PERDUE. 4T
ces peuples, marqués dès le temps de Cyrus; mais personne en Europe n'en
évoquait même l'alphabet. Pendant des siècles d'années le trésor des
souvenirs de cette civilisation avait été gardé par le génie de la
solitude. Quel mystère va-t-il être soulevé! Comment le sceau qui
a été apposé sur les lèvres muettes de l'Orient sera-t-il brisé! Comment les
paroles ensevelies vont-elles se ranimer et révéler la pensée, les croyances,
les dix perdus de l'extrême Orient! Quel est celui qui laissera le premier
son nom à cette découverte? C'est Anquetil Duperroft. Il fut le Marc-Pol
du dix-huitième siècle. Une feuille « dérobée à l'un des livres sacrés de la Perse
tombe par hasard sous ses yeux. A la vue de 668 caractères dont la clef
était perdue, ce jeune homme (il n'avait pas vingt-trois ans) sent
consumé d'une curiosité infinie il se représente toute la sagesse du monde
antique cachée sous cette lettre enchantée et il fait serment d'apprendre cette
langue que personne n'entend plus en Europe. Il ira Tépéier au bord du
Gange. Dans cette idée, il prend un engagement de volontaire dans un
détachement de la compagnie des Indes. Il part; lui-même raconte comment
il sortit de l'hôpital des Invalides, à pied, tambour en tête. Ce jeune
soldat, qui emportait dans son sac une Bible, les Essais de Montaigne, la
Sagesse de Charron, arrive dans les Grandes-Indes; et son engagement
, il entreprend seul, sans ressources, d'immenses voyages par terre, afin de
mieux fouiller les souvenirs de la contrée. C'est ainsi qu'il parcourt, un
pistolet à sa ceinture, sa Bible à son arçon, la distance comprise, entre
Bénarès et les

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

46 ' DE LA TRADITION. côtes de Coromandel. C'était le temps de la guerre des Anglais et des Français. Maltraité par les uns et par les autres, il remonte à Surate. Là , enfin , il rencontre des prêtres persans , qui avaient conservé dans l'exil les anciens monuments de, la liturgie des mages , à peu près comme les Hébreux traînés en captivité ont partout conservé les livres de Moïse. Il retrouve cet ancien culte du feu , ce reste de flammes qu'Alexandre ,n' avait pu éteindre et qu'une population sans patrie ranime aujourd'hui de son souffle. Sa curiosité commence par exciter la dé

COMMENT LA TRADITION ORIENTALE A IXT PERDUE. 49

D'autre part, l'Angleterre, restée maîtresse des Indes, achevait d'en prendre possession par la science. Un Français a retrouvé la langue et la religion des peuples persans ou zends. Un Anglais, William Jones, a retrouvé la langue des anciens peuples hindous. Depuis que cette double civilisation est rentrée dans la tradition vivante, chaque société a été, en quelque sorte, rejetée sur un autre plan. Par-delà les dieux de l'Inde, on aperçoit dans les montagnes de l'Asie les dieux Indiens. L'Olympe recule jusqu'à l'Himalaya. Peu à peu l'Occident recueille les dépouilles et la sagesse de ce vieux monde, manuscrits apportés par les missionnaires et les voyageurs, hymnes, genèses, liturgies, rituels, épopées, codes de lois écrits en vers, drames, philosophie, théologie, scolastique. Une partie de ces manuscrits, encore inédits, sont de notre temps ce qu'était l'Iliade et l'Odyssée pour Pétrarque, qui dévorait inutilement des yeux le premier exemplaire d'Homère transporté de Constantinople à Venise. Ce que Lascaris et les réfugiés de Byzance firent pour la renaissance des lettres grecques, William Jones, Anquetil Duperron l'ont fait de nos jours pour la renaissance orientale. Dans la première ardeur des découvertes, les orientalistes publièrent qu'une antiquité plus profonde, plus philosophique, plus poétique tout ensemble que celle de la Grèce et de Rome, surgissait du fond de l'Asie. Orphée cédera-t-il à Vyasa, Sophocle à Kalidasa, Platon à Sancara? Les dieux de l'Olympe recommenceront-ils leurs luttes contre les anciens dieux orientaux, ou, les uns et les autres cessant de se disputer des cieux trop étroits, ne se reconnoîtront-ils pas au sein de la tradition universelle? Tout ce que le passé 5

60 DE LA TBAomm. renferme d^rdigioQ , tous les éléiDents saerép de la tradition 96 rapprochent subitement daps un chaos divin , ppur enfanter, il semble , une forme nouvelle de l'huma • nité. Car ce qui se passe dans la science éclate avec plus d'évidence encore dans la vie civile et politique. L'Occident s'informe de l'Orient, non seulement dans le passé, mais dans ie présent. L'Europe adhère désormais à l'Asie par les faits comme par les idées , par les intérêts comme p^r la tradition: Chaque peuple veut mettre le pied sur cette terre où le Sphinx jette de nouveau son énigme; et ce n*est pas seulement l'Europe qui se rapproche de l'Orient : celui-ci sort de son immutabilité , il apprend les disciplines modernes. UEurope , pour gouverner l'Asie , n'a plus besoin, comme Alexandre, de revêtir la robe asiatique. Constantinople a quitté le turban. Quel ordre nouveau sortira de la fusion , des épousailles de ces deux mondes , de ces traditions qui se ravivent , de ces langues mortes qui se délient dans leur sépulcre embaumé! En même temps que l'Ancien-Testament du genre humain s'augmente des pages retrouvées dans les Bibles de l'Inde et de la Perse, ne faut-il pas que le Nouveau se développe, qu'il dévoile, qu'il étale de plus en plus l'esprit enseveli dans la lettre? et si, au xvi« siècle, la renaissance grecque et romaine, achevant de clore .le moyen âge, JBL donné au monde une forme, une parole nouvelle, si elle a éclaté en même temps que la réformation religieuse , neAToyons-nous pas de nos jours la renaissance orientale correspondre déjà à une réformation nouvelle du monde religieux elciviH Tant ilest vrai que le passé en se creusant a toujours fertilisé l'avenir, et que le premier n a cessé d'être la prophétie que le second vient consommer.

DE LA RENAISSANCE ORIENTALE. Si n DE LA
RENAISSANCE ORFFINTAW;. Le génie de l'industrie , les découvertes, les
voyages, n'ont pas seuls préparé le rétablissement de la tradition de la haute
Asie. L'imagination ^ en même temps que la science, se tournait peu à peu
de ce côté. Elle visitait, sur les vaisseaux marchands ^ les rivages
nouvellement retrouvés ; elle les rattachait à ceux de l'Occident par
d'impalpables anneaux. Les brises de l'Europe, celles de l'Asie unissaient
leurs parfums dans de rapides hyménées. De ces épousailles des vents
allaient naître, sur la surface d'un océan inviolé , des formes , des images,
des fantômes nouveaux qui devaient flotter bientôt dans le ciel agrandi des
poètes. Même sous une apparence sceptique , la poésie des modernes
redevient religieuse y en consacrant le lien de deux mondes rendus l'un à
l'autre ; et les marques d'une renaissance orientale éclataient à l'origine'
même de la renaissance grecque et romaine. En effet, les Portugais , qui, par
la découverte du cap de Bonne-Espérance, ont rendu l'Asie à l'Europe , sont
aussi les premiers qui aient couronné par l'imagination l'alliance que
l'industrie venait de renouveler. Ce peuple ne paraît qu'un moment dans
l'histoire , et c'est pour accomplir ce miracle. L'œuvre achevée , il retombe
dans le silence. Comme il n'a eu qu'un moment de splendeur , il n'a aussi
qu'un poète . un livre. Mais ce poète est Camoens qui ouvre à l'imagination
les portes de l'Orient;

52 PB LA TRADITION. ce livre est celui des Lusiades , qui rassemble , avec tous les. parfums du Portugal, l'or, la myrrhe , Tencens du Levant , trempés souvent des larmes de l'Occident. Pour la première fois , le génie poétique de l'Europe quitte le bassin de la Méditerranée ; il rentre dans les océans de l'ancienne Asie. Sans-doute , les souvenirs de la Grèce et du monde chrétien accompagnent le poète aventureux au milieu des, flots qu'aucune rame n*avait encore effleurés. On peut même dire que / sous ces cieux brûlants , on retrouve dans ses stances brûlantes une angoisse qui ressemble au mal du pays. Les images, les regrets, les espérances , les fantômes divinisés , les sirènes de l'Occident surgissent du fond des eaux. Ils se balancent autour du navire, et c'est pourquoi le poème de Camoens est véritablement le poème de l'alliance de l'Occident et de l'Orient. Vous retrouvez tout ensemble les souvenirs de l'Europe et les tièdes senteurs de l'Asie, dans ce génie qui est Taccord de la renaissance grecque et de la renaissance orientale. En même temps que vous entendez encore, le murmure des rivages européens , l'écho du monde grec , romain , chrétien ^ vous entendez aussi retentir à l'extrémité opposée ce grand cri de Terre ! qui fit tressaillir le quinzième siècle au moment des découvertes des Indes et des Amériques ; vous sentez à chaque vers que le vaisseau de l'humanité aborde des rivages depuis longtemps attendus ; vous respirez des brises nouvelles qui enflent la voile de la pensée humaine ; et les cieux des tropiques se mirent dans le flot le plus pur du Tage. Si les dieux de l'ancienne civilisation , transportés sous un autre ciel , semblent s'y réparer, s'y rajeunir, d'autre part, que de formes , que de créations inspirées immédiatement par

DE LA RENAISSANCE ORIENTALE. 53 cette nature renouvelée dans la solitude ! Le fleuve -du Gange, depuis si longtemps perdu, est personnifié comme dans Tépée indienne du Ramayana. Le Titan grec qui veut fermer le passage au vaisseau de Gama qui porte l'avenir, sort tout ruisselant des mers équinoxiales, agrandi de toute la différence de la mer des Indes à la mer des Cyclades. Il n'est pas jusqu'à cette langue portugaise, si guerrière et si molle, si retentissante et si naïve, si ridie en voyelles éclatantes , qui ne paraisse ^n interprète , un truchement naturel entre le génie de l'Occident et le génie de l'Asie orientale. Mais ce qui fait le lien de tout cela, est-il besoin de le dire c'est le cœur 'du poète ; c'est ce cœur magnanime qui embrasse les deux mondes et les unit dans une même étreinte de poésie , dans une même -humanité, un même christianisme. Vous retrouvez partout une âme aussi profonde que l'Océan , et , comme l'Océan , elle unit les deux rivages opposés. Je ne puis, me décider sitôt à quitter Camoenjs; et pourquoi ne laisserais-je pas paraître ma piété pour ce grand homme 1 Tout me plaît de lui} sa vie d'abord, sa poésie, son caractère, son grand cœur. Seulement j6 m'étonne que son nom n'ait pas été plus souvent prononcé de nos jours i car je ne connais aucun poète qui réponde mieux, qui s'associe mieux à une grande partie des idées et des sentiments répandus dans ce siècle, puisque cette épopée sans batailles , sans sièges , toute pacifique (chose presque inouïe), n'offre que Téternel combat de l'homme et de la nature , c'est-à-dire la lutte dont les écrivains de notre temps nous ont si souvent entretenus. Il y a des dialogues formidables entre le pilote 5.

The text on this page is estimated to be only 24.22% accurate

84 MB LA tRADITtON. et rOoéan; d'aA« part, rhûmanité triomphante mir son vaisseau pavoisé; de l'autre; les caps , les ptomontoires, les tempêtes , les éléments vaincus par Vihdustrie. N'estce pas là tout Tesprit de Aos temps! L'Spo^ée qui les re^ présente le mieux n'est pas celle du Taése ; elle est trop romanesque. Ce n'esl pias celle d'Ariosté ; où sont partlii nous aujourd'hui la grâce , la isél^ité , le sourire de ce dernier des trouvères f Ce n'est pas davantage celle de Dante. Le moyen âge eét déjà si loin de nous! Mais le poëme qui ouvre avec le seizième siècle Tère des temps modernes , est celui qui , en scellant Talliance de l'Orient et de rOccident , célèbre l'âge héroïque de l'industrie , poëme non plus du pèlerin ; mais du voyageur, surtout du commerçant) véritable Odyssée au milieu des factoreries, des comptoirs naissants des Grandes -Indes et du berceau du commerce tnodeme , de même que l'Odyssée d'Homère est un voyage à travers les berceaux des petites sociétés militaires et artistes (

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

DE LA LITTÉRATURE ORIENTALE. 6^e de l'Orient! Ge fat surtout pour d'écouter leurs opinions les plus hardies , que les écrivains de cette époque se couvrirent quelquefois du manteau de l'Asie. Ceperidast,- le nom est prononcé : les esprits se disent de te d'éc Bientôt on abordera cette terre \ les d'écrits railleux ^ pré* curseurs » voifi p&tsseT devant eDk uHë autre génératië -qui prendra véritablement possession de ce sol par III science et par la pensée. Quelques années après Anquetil Duperron , et comme pour servir de commentaire à cette science naissante, u!l second voyageur, qui devait prédire dans les lettres une révolution analogue , Bernardin de Saint-Pierre errait presque sur les mêmes rivages. C'est avec lui qte l'imagination , la poésie française j va ^ pour la première fois j recevoir un baptême nouveau parmi les flots du grand Océan. Avec lui , une âme nouvelle s'insinue dans le dix-huitième, siècle. De son voyage dans les mers de Camoens , il ramène deux personnages hors sous ce ciel étranger, Pau) et Virginie. Tout vous dit d'abord qu'ils ont, dès leur première heure , respiré une autre air, vta d'autres étoiles que nous. Leurs douces pensées , plus savoureuses que le fruit du dattier, ne se sont pas épâ« nouies au milieu de nos villes. Ils ont reçu leur éducation loin des passions , des souvenirs de notre continent. Leur langue même , d'une suavité inconnue , est semblable à la langue des fleurs dans une île nouvellement émergée du fond des mers inviolées. Rappelez- vous ^ dans leurs dialogues , cette morale qui semble naître du spectacle des objets qu'ils ont chaque jour sous les yeux , et éclore avec les fleurs qu'ils ont semées. Ils ont appris à épeler, non dans les livres de notre Occident , mais dans celui

56 DE LA TRADITION. dont les pages sont les montagnes non encore parcourues» les cieux non encore explorés . les étoiles non encore interrogées , les forêts vierges qui se mirent dans une mer vierge. On pourrait comparer Virginie à quelques figures de la poésie sacrée des Hindous , Sacontala , Pamajanti; çt Ton serait étonné de voir comment le même sol , les mêmes harmonies ont produit les mêmes êtres poétiques dans l'esprit des Orientaux et dans celui d'un homme de l'Occident. Virginie est, dans le vrai, de la même famille que les jeunes filles et les Apsaras des poèmes indiens. Même douceur, mêmes instincts ^ même piété pOur les plantes, même tendresse pour toute la nature vivante, seulement tout cela rendu plus touchant par le Christianisme. S'il fallait parler des Études de la nature , qui ne sent qu'elles ont été faites dans le voisinage des GrandesIndes? Ne retrouve-t-on pas la douceur d'un créole dans cet amour pour les fleurs, pour les eaux, pour les plus petits insectes t Si l'Indien épargne , dans sa mansuétude universelle, les rameaux des forêts et jusqu'à la rosée des nuits , Bernardin de Saint-Pierre ne fait-il pas éprouver un sentiment tout semblable , recueilli , il semble , à la même source? et de tout cela , ne résulte- 1 -il pas l'im*pression d'un Brahmane chrétien? Je n'ai encore rien dit du poète souverain qui a, mieux que tous les autres , cimenté l'union de l'Europe et de l'Asie. Il fut un des admirateurs les plus naïfs de Bernardin de Saint-Pierre, qu'il venait complimenter sur Paul et Virginie, au retour des batailles. Il a marqué l'alliance de l'Occident et de l'Orient , non seulement par la parole, mais par les faits, par la grandeur des projets, par la vie politique et militaire. N'avait-il pas

DE LA RENAISSANCE ORIENTALE. 57 tracé dans son esprit la route de la France depuis le Nil jusqu'au Gange ^ à travers la Perse ^ Le nouvel Alexandre ne voulait-il pas recommencer le travail de l'ancien? Il a écrit le poème de l'alliance en traits de sang , depuis les Pyramides jusqu'aux frontières de cet autre Orient qui commence au Kremlin. Le connaissez- vous ce poète qui étouffait en Europe ? Il s'appelait Napoléon. Il a fait passer plus qu'aucun autre , dans le cœur de la France , l'esprit et l'âme de l'Asie. Ses poèmes écrits sont ses proclamations. Il a changé non seulement l'esprit et les institutions, mais aussi la langue de son pays. Lorsqu'il disait : « Vous êtes descendus des Alpes comme un torrent , » ou encore: « Je suis le dieu des armées, » était-ce la langue diplomatique du siècle de Louis XIV ? N'était-ce pas plutôt la parole d'un Mahomet occidental? Et comment s'en étonner, puisque son éducation s'est faite à Aboukir, au Kaire, au mont Thabor? D'autre part , l'Angleterre concourait-à cette même re-naissance orientale. Aux travaux purement scientifiques des William Jones , des Wilson , des Colebrooke , répondaient, dans un esprit semblable , les œuvres d'art et d'imagination; chaque écrivain débutait par un poème asiatique. Dans les poètes de l'école des lacs, dans le panthéiste Schelley, dont les drames semblent calqués sur les drames indiens, il serait si facile de trouver l'influence orientale , qu'il suffirait , pour la montrer, de rappeler le titre et le sujet de la plupart de leurs œuvres ; mais , sans entrer en trop de détails superflus , je m'arrête au poète qui les résume tous. Dès 1809 , lord Byron avait projeté une excursion en Perse. Ce voyage fut changé en un séjour de près de deux ans en Morée et

58 M LA tÉAWTION. à Coristantinopte. Voilft ûh nouveau lien d'or et de diamant qvÀ unita TEurôpe et l'Asie. Combien de fois le poète ne rappellera-t-il pas qu'il a touchié de ses mains , foulé de ses pieds cette terre où croissent Volivier et le cyprès , oik leà femmes sont plus douces que les roses , où la ros^ est la snltané du rossignol , où tout est divin , excepté la pensée de l'homme ! Le voyage de ChildeHarold, ce pèlerinage du désespoir, qui commence et finit dans les mers et sur les riVa^s du Levant, montre assez où est la patrie tidoptive de son imagination. Il visite la nature immobile , léâ horizbtls harmonieux de rOrient , nobles sépulcres du passé { où tout est redevenu silence , repos, douceur, enchantement. Et d'où vient la beauté dé ce pôême) qui, dès les premiers mots, a ravi le monde, si ce n'est du contraste de cette paix , de ce repos de la nature orientale , avec les pensées troublées , les tortures morales qu'un homme de l'Occident ^ sorti du milieu de nous , vient y apporter! Athènes , Troie , Corinthe , dormaiettt soUs les roses et les bliviers. Soudain , elles retentissent d'un cri aigu; d'une plainte lamentable. Au loin ^ la mer était cahne ; le isoleil s'assoupissait sur les flancs parfumés des montagnes. Une molle langueur était répandue dans tout l'horizon , et voilà que soudain ce bleu cristal des mers du Levant réfléchit l'image , la tourmente spirituelle des peuples d'Europe. Là voix de l'Occident, le cri discordant denoè sociétés s'est échappé d'un cœur brisé , au milieu même des harmonies du climat de l'Asie ; c'est là tout le voyage de Childe-Harold. Il a r^empli des cris de détresse de nos sociétés défaillantes les paysages si calmes , si éternellement sereins de l'Attique , des Cyclades , de l'Asie mineure ; ces cris ont

The text on this page is estimated to be only 15.72% accurate

PB LA |Kp|iA|fifA¥

60 DB LA TRADITION. que les contrées d'Orient, Ahriman, Ormuzd. Les dieux du culte persan viennent à sa voix effleurer de leurs pieds de feu les neiges des Alpes. Etrange préoccupation de l'Asie jusque sous les t)rumes d'hiver de la Suisse allemande. Telles sont*, dans cette poésie, les figures de rOccident, un mélange du chevalier et du pacha, la féodalité anglo-normande jointe au fatalisme musulman, l'Ecosse d'Ossian mariée à TAsie de Mahomet? A Tégard des Orientaux, je ne nommerai que le Giaour, demichrétien , demi-mahométan , ou plutôt un renégat du Christianisme et de l'Islamisme, le scepticisme réuni de deux religions, de deux mondes, le double blasphème de l'Europe et de TAsie. Il s'écrie en mourant dans le monastère du mont Athos. «• Je n*ai pas besoin de paradis, mais^ de repos ; » car il n'a que l'apparence du flegme oriei^tal. Le calme est sur son front ; la tempête est dans son cœur. Il n'est point assis, demi-enivré d'opium comme ses frères, sur un rivage embaumé. Son cheval fougueux l'emporte ; lui-même est aiguillonné, flagellé par toutes les passions de notre civilisation haletante. Comme des métaux brûlants et de nature difi^érente, qui se fondent et se tordent dans la fournaise, passions, souvenirs, angoisses, préjugés de notre société chrétienne et de la société musulmane, toutes les douleurs s'unissent dans cette âme à la fois d*or et de bronze. Enfin, s'il faut parler des femmes qui donnent la vie à ces compositions, Gulnare, Medora, Kaled, Zuleika, Leila , d'où viennent-elles? où sont-elles nées? ne sont-elles pas toutes filles de l'Asie? Gardez-vous cependant de les chercher en Orient; vous poursuivriez des songes. .Si elles portent l'empreinte de l'Orient, elles ont aussi reçu celle de

The text on this page is estimated to be only 23.46% accurate

t>E LA BENAÏSSANCE ORIENTALE. 61 rKu)i*ope. Sous ces fronts impassibles/ sous le calme de ces créatures de marbre, couvent les colères, les inxiétés^ les teHipête's morales. d^ notre société d'Occident. Où est la résignation, où est l'apathie dans ces cœurs, en ré^ vollel Par l'âme, ce sont nos sœurs. La plus calme de toutes, la plus Orientale en apparence, Médora, sur le haut de son rocher, est trop rêveuse, trop pensive, trop promptement brisée, pour être une véritable Algérienne* La mélancolie des lacs d'Ecosse. est voilée à travers ces paupières sous lesquelles se reflète l'azur de la mer de l'Atlas, et le Christianisme bat dans ces cœurs musulmans» m SUITE. L'influence du génie oriental sur le génie allemand ne date pas d'hier; il est même impossible d'assigner le temps où elle a commencé, puisqu'elle se retrouve dans la constitution même de la langue, qui semble puisée immédiatement aux sources de la parole orientale, dans l'ancienne langue des Mèdes, dont elle a -conservé plus qu'aucune autre l'impreinte et les aspirations (-). Suivre depuis la Perse jusqu'à la Scandinavie cette langue qui d'orientale devient peu à peu occidentale, changeant de couleur en même temps que de ciel, ce serait, suivre pas à (*) Grimni. Deutsch. Granrim; t. T, p.. 177. E, Bumouf. Yaçn^, rxî.viî. 6

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

pas la migrtàkn des péfçles gerifxsnAjaes. Dafts eeeilsti* gement de demettrey si les former» snrliqties ont disparu, kiend des instincts, le génie même de la race sont restée sur le Bhià ce qu'ils étaient sur la mer Noire. De nos jt^urs même, an milieu du tumulte du mondé, l' Allema* gne na-t-elie^pas étonné l'Occident par un génie de coti^ templationquiTa fait regarder d*un gr^d nombre comme une sorte d'Orient chrétien, une Asie dans rEoropet Dans ses anciens j^mes, lorsque la race gernumlque est encore païenne, elle est presque toute orientale par la pensée. Ses dieuxnéhuleux, pluvieux , sous les frênes du Nord, appartiennent à la même famille que ceux qui sont nés du premier regard de l'aurore sur les montagnes sa* créés de la Bactriane. Cet Odin, dont le crâne est la voûte des cieux, dont l'œil est le soleil, dont les cheveux épars (^) sont les rameaux chevelus des forêts, dont les ossements sont les rochers du globe, n'est-il pas allié de près aux divinités indiennes 1 Ijs panthéisme, que le Christianisme n'a vaincu qu'à demi, se réveille presque toujouï» urée le génie germanique. Après avoir reparu timidement au ihoyen âge, sous la naïveté virginale f) des poètes de la cfaevalerfe, il a été encore de lios temps le principe yita] de l'esprit allemand dans la poésie comme éaasê' la philosophie. Ces observations suffisent pour expliquer le caractère pai^ulier que lia renaissance orientale a reçu de l'Allemagne. Celle-ci n'a point eu de Camoeçs dans le golfe dé Malabar. Ses vaisseaux ne l'ont point transportée sous des cieux éloignés. La plupart de ses poètes^ de ses (*) Rlg-Veda,.

The text on this page is estimated to be only 22.26% accurate

De'JJA fîSNAISSANCE ORIENTALE. 63 écrivains sont restés immobiles à ses foyers, et malgré cette apparente inertie, il n'est aocim peuple qui repro* duise avec plus de li^rité, phis d-intimité, riïnpressioii dn Levant ; ^énomèEie singulier, darît on a vu la cause {Nnneipiile dans ce qur précède, D*unepart, lAllemagne, sans sortk de ses frontières, trouve dans son propre passé Yécho de ce génie aèiatique. {3le sent, eUe pense, elle imagine naturellement a la manière des Orientaux. D'autre part, le caractère iiational n'est pas assez fixe pmir Miprimer sa forme aux objets orangers. Génie noBiade, qui transpOTte facilement sa tente de sièdes en «ècle&, de régions en régions, il affecte de se dépouiller pour mieux revêtir un autre temps, un autre climat. Son originalité ht plus vive est de disparaître, quand il lui plaît, sous l'objet qu'il imite. Joignez à cela que la langue de l'Allemagne moderne s'étant formée en partie sur la traduction des Ecritures, rOrtent biblique a exéréé sur son esprit une action de chaque jour. Pendant le nwyen âgé, le Nouveau-Testament avait, pour ainsi dire, fait oublier l'Ancien. Les pères de l'Eglise éclipsaient les prophètes. Le Christ se détachait peu à peu de Jéhovah ; c'est-à-dire que le Dieu de l'Occident teiidait à se séparer du Dieu de l'Orient. Un des résultats de la réformation fut de rétablir le lien entre l'un et l'autre. Réunir dans la même langue vulgaire l'Ancien-Testament et le' Nouveau, la lettre do Mo'ise et de saint Paul, n'était-ce pas montrer à tous les yeux que l'Asie et 4'Europe n'ont qu'une seule parole, une seule vie scellée dans un seul livre! L'alliance renouvelée de Jéhova'h et du Christ marqua ainsi celle de l'Orientet de l'Occident.

64 DE LA TRADITION. . De plus le fondement de la réforme reposant en partie sur l'examen des Écritures , les textes de l'Ancien Testament attirant quelquefois tous les yeux , il était naturel que l'Allemagne abordât l'Asie par la Judée, comme le Portugal y était entré par la presqu'île des Indes. Après avoir interprété Moïse et David avec la même liberté qu'Homère et Sophocle, le moine était venu de faire servir les monuments, les livres sacrés de Bénarès et de Persépolis à commenter ceux de Jérusalem. Tous les rayons du soleil d'Asie se concentraient peu à peu pour éclairer les mystères de la Bible. Cet esprit nouveau de la critique des Écritures parut surtout dans le livre de Herder Sur le Génie de la poésie hébraïque. Jamais, assurément, théologien n'avait encore si bien dépouillé l'esprit et la religion de l'Occident. On dirait qu'il est né sur cette terre de lumière , et que son intelligence est baignée des rayons du Sinaï. Comme Joseph à la cour de Pharaon , il explique à l'Occident , avec la sagesse patriarcale , les songes du vieil Orient. La science , la philologie relèveront quelques erreurs de détail ; mais ce que nul ne niera, c'est que la poésie hébraïque est interprétée., dévoilée, exaltée dans ce livre, avec un esprit véritablement hébraïque. Herder redevient un compagnon de Job, d'Isaïe, de Moïse-, et personne ne mérite mieux que lui le nom de prophète du passé. Il ne commente pas la Bible du fond d'une bibliothèque', mais avec cette imagination que les Gésenius, les Ewald , ces maîtres de la science , ont presque toujours confirmée , il se transporte sur l'Horeb , dans le désert , sous un palmier près de Jérusalem. Là il ouvre sa Bible , il évoque les objets qui l'environnent ; les palmiers, les

DB LA BKNAISSANCE ORIENTALE. 65 lions., les vents qui portent les nuées , rendent témoignage de la poésie des prophètes; il feuillette, pour ainsi dire, tout ensemble la nature et la Bible , comme un érudit qui compare deux copies d'un même original ; et Tunivers entier devient le commentaire des Écritures. Depuis Tap* parition de cet ouvrage, la science des langues , de l'histoire a tout changé , excepté cette première vue , qui , de plus en plus confirmée, a été étendue au reste des îvres sacrés de TOrient. Une sorte de divination lui tenant lieu de science , Herder fut pour le génie asiatique ce que l'auteur de Télémaque a été au xvii* siècle pour la critique et le sentiment de Tantiquité grecque. ' Ce que Herder tentait de faire par la critique , Gk)ëthe le réalisait par des poèmes dont il cherchait le sujet dans le fond de TAsie. Quelquefois il prenait pour thème une légende indienne, qui devenait Iode du Dieu et de la Bayadère; perle du golfe de Golconde ciselée par un lapidaire de Weimar; d'autres fois il s'inspirait de FIslamismç. Sous le titre de Divan /il composait un recueil de poésies asiatiques qui semblent détachées des voûtes de la mosquée^ de la Mecque. La pensée, Tâme, la couleur même de ses paroles, appartiennent si bien à l'Asie,, le Christianisme surtout y a si peu de part , que le poète d'Occident se trahit sealement par les détails de la forme et du rythme, jamais par le sentiment ni par les croyances. Où est ce contracte rendu si pathétique dans les écrivains anglais, entre le repos d^ formes orientales et le tumulte des pensées de l'Occident! On n'en. retrouve pas la moindre trace dans l'esprit de l'Allemand, Vous diriez que laso* dété â laquelle il appartient est ayssi tranquille , aussi 6.

The text on this page is estimated to be only 10.07% accurate

66 D^ LA TAADITIOK. immuable qite lia société asiatique.
Sauvât même cet équilibre voua déconcerte cpmme un déguisement. Voua
voudriez qH un' {gouvernement, une plainte 9 U9 «aiuriret veua fît décemviir
v(

The text on this page is estimated to be only 9.05% accurate

DE LA 9ENAI88Â|fCE ORIENTALE. 67 1^ rinfluenoe asiatique est visible daôs 1^ ouvrages do Goethe « eÛe deviei^t une sorte de servitude dans quelques autres. ^1 est éviclent que Goërres, dans son Tableau des Religions (^) , s*est formé sur le modèle des philosophes du Gange , bi^ plus qiibe sur les éeoles grecques ou toloainea. Son ouvrage est mie ^pcte de Pourana ecdden* tal. Te) auti^ écrivain , Rackert , ne se^ contente pas dlpiiter la pensée de TOrient ; il la fait revivre dans ta rbytbio^ asiatique, de^mèote'qu-auxvif mède, on iinilail dans hpV^ langue ks^ naêtres d'Horace ou de Pimtate. Gpiai|ie&t rejNrodair l'impression dç ces dialogues des peries e(de^ pierreries aju bord de TOcéan , ou du soleil et de la rose , ou du murmure dei fleurs cueillies dans l^hanl II suffit de diise que cette poésie persane» deyenî^e populaire au bord du Bbinr , émeut le cœur de TAUemand, comme parle souvenir d'une seconde patrie. Parenté oatureUe çntte l'Orient et TAllemagne, l'art, pqur les associer, u'a besoin que de les rafqprocher. Oes^ deu:i^ génies \$*appèllent aux deux extrànités du temps, y IJy malajr a a ^m écho dans les Alpes ; et si la civilisatîoir gallorJromaine semblait se retrouver au xvi* siècle dan^ 1^ ajonuments de l'antiquité classique , de même le génie gecmanique semble aujourd'hui se compléter, se oonfir*^ quer par çeu9^ de la Perae et de Tliide. Cette alliance imh. ,turelle eikprwe même uue des plus grandes énigmes dé notre tenqps. GaiT, si l'og demaudie p^tMirquoi l'AUamAlgti'a de nos jours a eeule évité c\$ q^ie Von a appelé la* littérale^ 4u 4és^p(9ir ; po^rquin elle Wa pae vépété à soa tour I4 plainte que l'Occident a fait eiit

68 DE LA TRADITION. Byron ; pourquoi des figures aussi calmes que celles de Herder, de Goëthe, ont paru chez elle au milieu de la tourmente du siècle, dira-t-on qu'elle seule est sur les roses et que le reste de l'Europe est sur les charbons ardents ? Croit-on qu'elle n'aurait pas aussi d'étonnantes plaintes à faire entendre si elle ouvrait la bouche ? Ne se sent-elle pas désabusée, menacée, ébranlée comme les autres ! Assurément : La vraie différence à cet égard vient de ce que le scepticisme allemande un tout autre caractère que celui du reste de l'Occident. L'Allemagne, en effet, ne s'est pas arrêtée dans le pyrrhonisme de la société grecque et romaine, tel qu'il a été résumé par Lucien, par Lucrèce et par Voltaire. Elle a douté de tout, excepté de la pensée. Son doute, moins tranchant, n'a pas été jusqu'à nier la vie en soi, l'être lui-même. Le panthéisme l'a préservée de l'athéisme. Quand elle a le mieux ébranlé la tradition, elle l'a plutôt transformée que détruite ; car le Christianisme, étant entré presque tout entier dans les théories de ses métaphysiciens, n'a jamais été aboli, même un seul jour, dans les esprits ; en sorte qu'elle a passé de la religion à la philosophie, sans secousse, sans violence, sans traverser par-delà les limites de la science et de la foi, ces régions du vide absolu, habitacle des morts, qui brûle la plante des pieds et dessèche jusqu'au cœur des vivants. Jamais elle ne s'est trouvée un seul moment en face du néant, et ce souvenir n'empoisonne pas le présent pour elle. Lorsqu'elle s'est égarée, c'est qu'elle a voulu étreindre l'incommensurable, aspirer à l'inaccessible. Or, cette douleur de l'orgueil vaincu dans la lutte avec l'infini est celle de Jacob terrassé sous les genoux de l'archange ; ce

DE LA RENAISSANCE ORIENTALE. 69 n'est pas celle de l'âme qui vient de se démettre devant le ver de terre ou Tatome des épicuriens. Comment doit-elle s'étonner qu'étant restée orientale dans son scepticisme / l'Allemagne n'ait pas senti, autant que les autres, la douleur attachée au scepticisme de l'Occident? Elle n'avait pas connu le rire de l'esprit à la ruine; devait-elle connaître le désespoir, compagnon de cette joie? Rassasiée du dieu des Brahmes, des Alexandrins, de Spinoza, où est la merveille, qu'elle n'ait pas jeté tête à terre d'un peuple entier, qui, mené dans le désert, hors de l'enceinte de toutes les traditions, a perdu dans le sable la trace et les pas du genre humain? * Dans le vrai, son scepticisme est personnifié par Faust, lequel n'a rien de commun avec la philosophie de Lucien, de Montaigne ou de Voltaire. Étrange sceptique, qui dévore la soif de tout savoir, le breuvage du spiritualisme l'a enivré. Il aspire avec une ardeur désespérée au principe de vie, de vérité. Il convoite, le pouréuit, il prétend le posséder dans chaque objet. Il le demande à la nature, à la science, aux passions humaines, au monde, à la solitude. De ci, en ci, son esprit effréné poursuit la lumière des lumières. De ce fait souverain, il est précipité. Il succombe sous une doctrine qui ressemble plus à celles de l'Antiquité orientale qu'à celles du dix-huitième siècle; car Faust ne s'est pas couronné de ses mains dans une obscure rivalité avec le grain de sable; il a au contraire lutté contre l'Éternel, dont il voulait usurper l'empire. Deviendra-t-il tel que les dieux? Voilà toute la question: Est-ce la maladie des encyclopédistes? N'est-ce pas plutôt l'orgueil du premier homme sous l'arbre de la science du bien, et dit mal? ^

The text on this page is estimated to be only 15.54% accurate

70 j>s u la^omoN. Voulez-vous , en effet, mesurer les degrés différents de cette échelle i^ doute I avancez encore de quelques pas. Vous êtes descendus de cerclies en cercles dans la nuit orageuse de Paust Croirez-vous que nulle part il n'y ait par-delà cet abîme nia abîme plus profond ! Descendez encore. Sous oet«nfer| iljr a l'enfer de Méphistophélès, Là est vraiment U borne du néant. Il B*est permU à pior^ sonn^ d'entrer plus, avant dans }a demeure du' vide. La logique , la dialectique occidentale, ont tout détérioré, jusqu'à la place de l'espérance. Arrêtez-vous ^ saluez le dieu des éternelles ténèbres. Le scepticisme de l'Orient et celui de l'Occident sont aux prises dans le double jeu lafiH phéanf d^ Faust et de Iféphistophélès. Chez l'un se wè^ lent en^e à l'impiété l'enthousiasme , l'ardeur .de Tâme, l'hymne né de l'aurore , et je ne sais quel éclair de désir qui , par intervalle , s'allume dans le chaos. Chez l'autre, Sout est subtilité byzantine , ircHiie , nuit sans chaleur et ^s QjCAge , dégoût incurable » poison , sophisme , eoaiiî d'une lociété vieillie. Deux génies, deux philosophies , deux mondes, s'entrechoquent dans ce dialogue maudite L'Europe a heurté VAm, L'air a retenti mcore une foia d^ cbop d'Ormuzd ^ d'Abrimaa. C'est , en effet , dam, le principe mme de la philoso^ pbie; dans Thfibitiide générale de la pensée , que semblant surtout revivre aajourd'lnii l'esprit et la tradition de rOri^t. Comparez à cet ^ard les systèmes aotuds éà la métaphysique ^lemannde ^vec ceux de l'Inde., vous trouverez entre eux de telles ressemblances , que ce sera souvent un effort de découvrir en quoi ils diffèrent. Ces analogies , ces traits 4^ ressemblance peuvent tous se résumer sous le nom de. pantbéisme » qui lui-mêm^ résume

The text on this page is estimated to be only 15.88% accurate

COTfBIIfiNT O^ A BfrtriSAGné LfiS.ftËLIGIONS. 71 tort le gétép ëê YAm, Ne cwftz pas expliquer le tenouveilcment de ce système aeaJ^OKt fêter un conccters fortuit de circoiMtonees , ni par k géhê ptttrtfettlfer *! teHe MstftBtion civfle. Eti nAÉinetonpir qtierA^fe pénétré dans la poésie , tfaiïs h i>>Stiqae Ôe rOccidtrt , ' d» s'feisintïè' anssi dans ses ^trines ; la métaphysique scelle â soir tour l'alliance éb detfx raoH^e*. Voilà la grande affaire qui se passe aujourd'hui daiis la philbsophie. Ee pahthéisme de IXWieni, transferaié par rAliëmogne , correspond à la renaissance orientale, de mftne que l'idéalisme de Platon , corrigé par Descartes, a couronné , au dix-septième sfecle, la renaissance grecque et latine; COMifENT ON A ENVISAGÉ LES REUOXÔNS £»E yAMTIQ^ITÉ. La progressfon j'quê est la vie de toute histoire, semble (Tabord manquer essentiellement à celle des religions , puisque la plupart des cuftes , au lîeii de se confirmer, de se continuer l'un l'autre , paraissent faits pour se détruire ; d'où il arrive que souvent les (fieus d'une époque sont les démons de cellfe qui.lît remplace. Les âivinilés suprêmes de l'Inde deviennent les génies impurs de la Perse (') ; à TAstarté de Phénicie succède , sans changer de nom , T Astaroth des Hébreux. Sous mille formes hideuses , les Olympiens d'Homère assiègent l'imagination r • (*) E. Burnouf, Commentaire sur le Yaçna> p» 9, 42, 79, SO.

The text on this page is estimated to be only 27.22% accurate

« 72 OE LA iftADtTION » « de la Grèce repentie. Toute YÈgy^e hurle par la voix de ses Anubis autour de saint Paul du désert , et l'Occident peuple son enfer des dieux de l'Orient. Il est certain , en effet , que la piété comme l'incrédulité ont également méconnu la tradition profane. Les premiers chrétiens , rencontrant un paganisme suranné » jugèrent de tout son passé par cette ruine. Si une idée , un dogme s'offrait encore au milieu de tant d'emblèmes contradictoires 5 c'était, selon eux^(^j), une invention tardive pour colorer < d'une ombre de philosophie une ombre vide et infernale. Le Christianisme jeta avec raison l'ana* thème sur ces restes menteurs, véritable spectre de l'antiquité. Ce fantôme voulait contrefaire la vie. Il priait du bout des lèvres ; il feignait la jeunesse et les croyances d'Orphée ; il restaurait , balbutiait les hymnes du monde naissant dans une société morte. Ce sépulcre blanchi fit horreur à des hommes qui apportaient dans le monde la foi jaillissant des sources du Golgotha. Par une raison opposée , les encyclopédistes du dix-huitième siècle ont confirmé cette condamnation. Les uns, pour mieux faire triompher la philosophie, poursuivaient une ébauche du christianisme jusque dans le cœur même du paganisme : c'est l'école de Voltaire. Les autres , prêtres d'un culte abstrait , toujours cherchant la chimère de la religion naturelle , sans s'apercevoir que leur idéal n'était rien que l'esprit de l'Évangile, étaient ramenés , en suivant un autre principe, au même mépris de toutes les religions positives : c'est l'école de Rousseau. Unité ^ spiritualité , personnalité du dieu du vicaire savoyard , (M Eusèbe, Propp. evang. lib. li, p. 3; lib. m, p. 124. Saint riément cVA texnm Irie. Strom., Mb. i, p 27«.

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

COMMENT ON A BNVSSAGÉ LBS RELIGIONS. 73 ne sont-ce pas les- dogmes chrétiens sous une forme métaphysique! Et la liberté morale tant de fois invoquée par lui) qu'est-ce , en réalité , sinon le principe de l'Evangile substitué à la fatalité païenne! On connaît le livre qui , au dernier moment du dix-huiv^{tième} siècle, a résumé le mieux ce double scepticisme. Ce sont les Rains de Volney . Pour augmenter la nudité de ses doctrines, Tuteur a placé le désert de Syrie partout à l'horizon , et Tesprit cherche en vain une oasis dans ce monde de sables. Le ton souvent exagéré n'empêche pas de sentir le souffle vrai de ht révolution française qui semble entraîner, balayer tooles les traditions , au milieu des palais écroulés d'une ville d'Orient. Volney venait d'assister à la première réunion des états > généraux, qui explique pourquoi son livre est le tableau d'une assemblée constituante du genre humain. A travers les décombres des temples de Palmyre , que Vesprit niveleur agite encore, toutes les nations arrivent l'une après Tautre à la grailde tribune , d'où elles parlent au monde. Cette foule est présidée par le fantôme ou le génie des ruines. Chaque culte y a son représentant. On voit paraître tour à tour les législateurs , les prophètes, les rois, le peuple , la classe distinguée , les hommes simples^ les prêtres , souvent l'auteur lui-même. Païens , juifs , chrétiens, indiens, guèbrés, mahométaAs, viennent successivement exalter leur croyance. De tumultueux dialogues s'engagent entre les classes , les conditions , les nations accumulées dans cette Josaphat de la philosophie. Le résultat de cette discussion solennelle à la face des éternelles solitudes , au pied des colonnes prosternées, à la lumière de la lune ensevelie dans les nuées, 7

The text on this page is estimated to be only 24.91% accurate

:7.4 DB LA TRADITION. e\$ qu'ils ont tous été ia proie ou rinstrument de la fraude ; que les cultes ne sont que mensonges ; que les siècles réunis, les cieux amoncelés , n'ont enfanté que tyrannie , détresse, aveuglement; que l'humanité, depuis sa naissance , est la dupe de quelques hommes ; que dans cet immense concours de ce que la terre a produit de peuples, d*empires , de créatures intelligentes , tous ont été ou trompeurs ou trompés, hormis deux personnages, le fantôme et l'auteur. Après cette déclaration , qui ne laisse debout que l'esprit des ruines , que faire , que penser, que résoudre! Le 4ésespoir serait, il est vrai , sans remède, s'il n'était corrigé par la f«ryeur des premiers temps de la révolution française. Mais cette persuasion où étaient nos pères , qu'eux seuls possédaient la vraie doctrine; ce fanatisme philosophique respire dans chaque ligne de Yolney . Il déclare la guerre à tout enthousiasme , quand lui-même est sur le trépied. Il ôte la mitre à tous les sacerdoces, et il est plus tranchant, plus dogmatique qu'aucun- autre. De son autorité privée , il s'érige , dans cette assemblée du genre humain, en grand-prêtre de la révolution française. . Aux encyclopédistes' français a succédé l'école allemande , qui, relevant les doctrines d'Alexandrie, a râiabilité le Paganisme avec assez d'éclat pour donner quelque ombrage tant aux sceptiques qu'aux croyants de nos jours* Le panthéisme de Schelling marqua le commence^ ment de cette restauration ; et la nouvelle Alexandrie eut de l'autre coté du Rhin ses Jamblique et ses Julien. Me. 1er indifféremment , sans presque nulle acception d'époques , les doctrines qui se sont suivies souvent à de longs intervalles dans le développement des cultes , c'est le ca

The text on this page is estimated to be only 23.41% accurate

COMMENT ON A ENVISAGE LES RELIGIONS. t6 ractère de cette école nouvelle , qtii a dépensé à refaire les dieux tout le génie que d'autres ont mis à les détruire. La chronologie étant supprimée , les siècles confondus , nivejés par cette hardie synthèse ^ le speclack de la durée n'existe plus ; histoire sans progrès , sans déclin , parce qu'elle est sans succession. On ne sent plus -les croyances naître, grandir, vieillir. Vous ne voyez pas sortir, par une transformation continue , de la religion là poésie / de la poésie la science , de la science le doute; Plus de' nuances , plus de variations , plus de révolutions dans le travail du inonde, in té rieur^ mais une foi immobile sous uii ciel immobile. L jndivi lualité des .peuples , celle des dieux , la figure des temps s efface par degrés , sous une impression d'égalité, d'identité absolue, qui ramène insensil>leinent toutes les difSérences à un même culte, un même dogme, un même livre , un même dieu. L'ouvrage de Goërres représente l'esprit de cette école, au mêtie titre que celui de Vòlney représente l'école des encyclopédistes. On dirait qu'il s'est proposé de recueillir dans un moment abstrait tous les moments , ou plutôt d'effacer de l'histoire la notion du temps ; en sorte que si Thomme pouvait juger l'humanité au point de \ue de l'Etemel , je ne doute pas que ce ne fût , en effet ,- par quelque méthode de ce genre. Dans cette histoire artificielle , où les sociétés naissantes reçoivent un reflet des sociétés surannées , où tous les points' de la durée se rapprochent jusqu'à se confondre, où l'enfance s'explique par la vieillesse, Éden par Alexandrie, chaque époque est industrieusement composée , mélangée , formée de toutes les autres ; de là, ces peuples primitifs, auxquels T Allemagne attribue , au sortir du chaos , la science accumulée

76 DE LA TRADITION. dans les^coles de philosophie. Ils rappellent ces enfantsgéants de Michel -Ange , qui portent sur leur front , avec la sagesse des vieillards , le sce^u des années éternelles. Nés d*bier, ils enseignent les docteurs. Ils montrent du doigt aux patriarches , aux prophètes chauves et courbés, le mot de l'avenir sur la marge du livre dont ils tournent la page. Ce ne sont pas des mensonges de l'esprit, puisque le mensonge tout seul né fait pas la beauté ; mais qui oserait dire qu'ils ont jamais vécu! Telles sont, en général , les doctrines qui ont été répan* dues sur les religions de l'antiquité , lorsqu'on les a considérées dans un esprit sérieux ; car , sous le nom de mythologie , elles ont été plus souvent livrées à Tamu* sèment des enfants , ou tournées par les écrivains en ornements de style. Les dieux sont devenus des métaphores; c'est*à*dire qu'avec la prétention de remonter à Tantiquité, on commençait par en étouffer l'âme. Que dirait*on d*un historien qui , * voulant expliquer les dixhuit derniers siècles du monde civil et politique , supprimerait par la pensée le Christianisme tout entier, ou ne l'envisagerait que comme une parure des lettres! Il ne ferait qu'imiter ceux qui, méconnaissant le génie du l'aga« nisme , n'ont saisi dans l'antiquité qu'une humanité oratoire et fictive. Entassez tous les faits qui ont marqué la destinée d'un peuple ^ ne négligez aucun nom , aucun fût de colonne. Qu'est-ce que tout cela , si vous ne me parlez de ses croyances! Vous m'avez montré son corps; c'est jàm âme que je voulais connaître. Il est vrai que le moyen de trancher toute question sur le Paganisme est d*en détourner les yeux avec horreur. Pour en montrer les vices il suffit d'y op*

COMMENT ON A ENVISAGÉ LES REU6I0NS. 77 poser l'Évangile, à Texemple des premiers panégyristes, les saint Clément, lesEusèbe, qai instituaient une sorte de procès entre le Christianisme et le Paganisme , sommant la raison humaine de condamner l'un ou l'autre ; dans cette alternative, il ne restait que Tanathème. Aujourd'hui, le procès achevé , il est permis sans danger de rendre justice aux religions tombées , d'en relever l'esprit, de les considérer comipe l'Ancien Testament du monde profane, véritables préparations (^) pour se rap« prêcher de la loi nouvelle. Toute prophétie n'est pas ren* fermée dans Jérusalem. Le même esprit qui éclate dans les visions du Mosaïsme s'agite , s'efforce , balbutie sous les visions des Gentils. Les lions couronnés de Persépolis, les sphinx d'Egypte, prophétisent comme les dragons d'Isaïe ; et le monde ancien estla figure du nouveau, non seulement chez les Hébreux , mais aussi chez les peuples profanes. Dans le polythéisme, l'homme avide de Dieu, après l'avoir divisé, croit le ressaisir tout entier dans les veines des métaux, dans le sillon des flots, dans l'éclair de la flamme, dans l'horreur des forêts. Tout lui est autel , offrande , sanctuaire. Chaque sommet lui est un Sinaï et la nature est sa Bible, Peu à peu il regarde avec curiosité l'univers , et n'y trouvant que des membres épars, son délire s'accroît. Une sorte dé fureur l'attache à sa proie invisible ; il ébranle , il renverse le temple pour atteindre le dieu. Plus tard , il fouillera dans son intelligence. Il amoncellerà autour de lui ses propres (*J C'est même à cette conclusion qu'aboutit l'opinion de saint Clément , que la philosophie a été pour les païens un moyen de préparation, comme la loi pour les Hébreux , w; ô v^pioç t^T; £Çpx(o(ç. Stromat., Hb. ii. p. 282. 7,

The text on this page is estimated to be only 26.40% accurate

78 DJB LA TRADITION . ruines < mettant, sa dernière espérance à chercher sous ses cendres cette unité perdue, ce grand tout sans partage , dont il. a rompu Talliance. Telle est la progression cachée sous le vertige apparent des religions antiques. Le moyen , en effet , d'admettre que des sociétés aient vécu brillantes pendant des milliers d'années , et qu'elles n'aient été fondées que sur la recherche du vide ! Quoi! ces empires qui ont fatigué la terre de leur longue existence , si solidement assis que Ton ne découvre près» que aucun changement dans la lente succession des siè'* clés qu'ils ont parcourus, ces États immenses par la durée comme par l'étendue ne renfermeraient que le néant dans leur sein! Et le dogme social qui les a fait vivre, qui leur a donné. une éternité terrestre, ce dogme ne contiendrait pas une parcelle de la vérité suprême qui seule communique la vie, la grandeur et la durée! Au cœur de ces civilisations composées d'hommes semblables à nous , il n'y aurait eu que l'éternel ver rongeur, le serpent impur, retiré dans le fond des temples pour dévorer la substance de l'État ! Et le principe éternel du bien ne surgirait nulle part Non! cela n'est pas; cela n'a pas pu être. Un rayon de l'éternelle vérité a jailli à travers le soupirail de ces temples monstrueux ; et ce rayon , tout faible, tout brisé qu'il était, a suffi pour donner à ces cités éparses , à ces sociétés formées de races ennemies , la consistance du granit pendant près de vingt siècles. Quand je n'aurais d'autre gage de la vérité de ce qui précède que la grandeur de ces empires , je me dirais que le régime du faux absolu -n'a pu prévaloir si longtemps sur la terre. Je chercherais si le fondement de ces sociétés n'est pas, au contraire, quelques débris de vé

The text on this page is estimated to be only 18.20% accurate

DES RÉVOLUTIONS RELIGIEUSES. 79 rites primitives, de dogme universel. Je m'attacherais à ces éclatants débris comme au signe inaliénable de la fraternité, de l'unité originelle des traditions et des générations humaines. Plus s'accroîtrait pour moi le nombre de ces dogmes primitifs, plus aussi s'agrandirait, à mes yeux, la famille des peuples assis autour du même foyer; surtout, je me garderais de répéter que les institutions religieuses ne sont rien qu'imposture, puisque j'aurais admis d'avance que les premiers instituteurs de 9 peuples, pour entraîner le monde, ont eu, d'abord foi en eux-mêmes. Le mensonge tout seul, que produit-il? ne le savons-nous pas? Qui doute encore qu'il n'est de mensonge si pesant qu'il ne soulève la postérité curieuse? Avec un peu de fraude, on prend pour un moment la place d'un autre au soleil. Mais on ne soulève pas les monuments. On ne bâtit pas les temples d'Égypte, les cathédrales du moyen âge, ni on n'établit le dogme qui soutient non seulement les édifices de pierre, mais tout l'édifice social du genre humain. DES RÉVOLUTIONS RELIGIEUSES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES RÉVOLUTIONS SOCIALES. Un premier regard jeté sur le Paganisme en général ne laisse voir qu'un inextricable chaos de fables, de croyances dans lesquelles il semble impossible de démêler ni progrès ni déclin, malgré la succession des révolutions. Images d'une éternité morte, des traditions immuables font croire à l'immutabilité des doctrines; voilà pourquoi

80 DE LA TRADITION. on a presque toujours tenté de ramener les religions antiques à un même ordre d'interprétations et d'idées , sans s'apercevoir que le système varie d'âge en âge , que l'histoire des dieux a ses époques comme l'histoire du globe; que le changement des dynasties divines implique nécessairement une révolution dans les idées humaines ; que souvent même les dieux , sans changer de visage , changent d'esprit et de nature ; qu'en un mot, malgré la permanence des noms , rien ne ressemble moins au dogme d'une société vieillie , que le dogme d'une société naissante. Retrouver les variations du Paganisme , ce serait découvrir la cause suprême des variations de la vie sociale dans toute l'antiquité. * Malgré les différences des rites, je ne puis voir dans les cultes principaux d'Orient qu'une seule et même religion partagée en autant de sectes que d'empires; le même dogme leur communique à tous le même génie. Le miracle permanent de la nature vivante, représenté sous des emblèmes sacrés ; la vie de l'univers circulant dans les veines des dieux ; la fête de la création reproduite dans la liturgie du genre humain ; la naissance, la mort, le renouvellement des choses ; cette trinité visible devenant l'un des mystères du sacerdoce, surtout l'incarnation des immortels sous la figure du monde, telle est la constitution originaire du Paganisme. Considérez tour à tour la Perse, l'Inde, la Chaldée, la Phénicie, l'Égypte^ Vous serez étonné de n'avoir pas changé de dogme. Echos les uns des autres, les Védas du Gange, les cantiques de la Médie, les hymnes de Thèbes forment un même chœur dans le temple de l'Asie. Tous les empires s'agenouillent devant le même univers. Sous des noms différents,

DBS RÉVOLUTIONS RELIGIEUSES. 81 Mithra, Indra , Osiris, le même soleil, œil du monde, les éblouit de son regard, et partout les étoiles du même ciel répandent ensemble leurs rayons dans les mêmes symboles. Conformité dans le dogme, qui se retrouve dans les constitutions politiques, puisque le panthéisme est entré partout en Asie, dans le gouvernement par rétablissement de la royauté théocratique, dans les lois civiles par la confusion du droit privé avec le droit divin. Le dieu étant tout, il faut qu'il possède tout. Le roi, son représentant, est seul propriétaire (^) de la contrée ; l'humanité n'a que l'usufruit de la t^erre (lont le dieu a la souveraineté inaliénable. C'est la première forme du droit dérivée de la première institution des cultes. Si la Grèce a porté le schisme dans la tradition, ce n'est pas que ses dieux n'aient été originairement de la même nature que ceux d'Orient. La grande âme du monde vivait dans le sein azuré de son Jupiter; il tenait dans sa main la chaîne des êtres, comme le Brahma de l'Inde. De la flûte de Pan s'exhalait l'harnionie universelle ; elle avait sept tuyaux pour marquer l'accord des sept planètes. Les immortels jouaient en naissant avec des astres d'or. Sur le mont Cœta, les danses circulaires des prêtres figuraient l'orbe invisible des étoiles ; et l'orgie de Bacchus marchait vêtue de la robe traînante d'Asie. Cependant, malgré tant de conformités extérieures, on appliquait peu à peu un sens tout nouveau à d'antiques symboles. Jusque là, l'homme n'avait adoré que la nature : il va commencer à s'adorer lui-même. C'est le rite de la Grèce, qui se personnifie de mille manières sous la figure des Olym(») Genèse, c. xlviii, v. 22, Niebuhr, Hist. rom., t. III, p. 131.

82 DE LA TRADITION piens. En leur attribuant ses propres actions^ elleles fait complices detsoh passé. Époques à demi Oubliées J génie particulier des races et des tribus, origines, guerres, alliances, tout ce qu'a renfermé la vie sociale dans des temps privés de mémoire, est résumé dans les vies olympiennes, qui se grossissent de chacun des nuages de la tradition. En même temps que les travaux d'Hercule représentent ceux du soleil dans les douze demeures de l'année, ils figurent les travaux de la race des Doriens dans leurs demeures changeantes» depuis laThrace jusqu'au Péloponèse. Au lieu des pensées immuables de la nature, les pensées capricieuses des peuples remplissent, assiègent, informent peu à peu l'âme des Olympiens. Le dieu vit du sduiBe de l'homme ; 6'est-à-dire que le principe delà religion a changé; Forgeuil humain s'est relevé, le dogme de l'incarnation, sur-lequel reposait tout l'Orient, a disparu. Ce n'est plus la Divinité qui descend sur la terre et qui prend par pitié le visage de l'homme ; c'est l'homme que Tessor de sa pensée élève jusqu'à la région suprême. Du milieu du vil troupeau des êtres, le pasteur Ganymède est emporté au sein de l'infini par l'aigle souverain ; le genre humain boit le nectar ; il s*enivre ; sa volonté devient sa loi, l'héroïsme son dogme. Et comment cette révolution dans les croyances n'aurait-elle pas produit une ère nouvelle dans la société civile ? Le peuple, après s'être couronné sur l'Olympe, pouvait-il chercher ailleurs qu'en lui-même la source légitime de la puissance, de Tautorité, du droit! Il ne dépend plus, il ne relève plus que de lui-même ; par où l'on voit le rapport de ces religions nouvelles avec la forme politique du monde grec et romain. Appliqué à la vie sociale, le système

The text on this page is estimated to be only 16.96% accurate

DSS luhrolutIOKS SËUGIBUSËS. 83 d'apotWose des races ou de l'humanité tout entière avait pour conséquence évidente le gouvernement de l'humanité par elle-même ou par les races consacrées, ce qui n'est rien d'autre chose que le système de la démocratie ou de l'aristocratie, tant de la Grèce que de l'Italie. La théocratie a été remplacée par la république. Athènes et Rome jaillissent toutes armées, comme Minerve, du front du genre humain déifié. Cependant, il reste au Paganisme une troisième révolution à subir : elle arrive du temps d'Alexandre ; Évhémère y attache son nom. Le sens primitif des dogmes achevant de se perdre de plus en plus, on vit paraître cette doctrine toute nouvelle : Qu'au lieu des dieux ne représentaient ni la nature ni l'humanité ; qu'ils avaient été jadis des rois ou des tyrans qui plus tard avaient été exaltés par la servitude des peuples. Cela admis, que restait-il de l'institution primitive du Paganisme ? Rien, évidemment. L'homme avait bien pu s'incliner devant l'emblème du dieu-univers ; mais au lieu d'un Brahma, distributeur de l'existence, d'un Jupiter, artisan du monde, d'une Isis revêtue de l'azur des cieux étoilés, lorsqu'il ne vit plus que des rois de Crète ou de Libye, tout fut fini. Le culte devenu mercenaire, disparut des esprits ; la facilité avec laquelle se répandit la doctrine nouvelle montre assez combien étaient éteintes les croyances passées ; trois siècles avant l'avènement du Christianisme, le Paganisme avait cessé de vivre. Rome surtout adopta sans réserve le dogme d'Évhémère. mère, et c'est chez elle que ce nouveau paganisme a fait une société nouvelle. Dans le vrai, Rome n'a jamais adoré que Rome, emprisonnant, enchaînant dans le Ca

84 PB LA TBAPtnoN. pitole , Gomme autant d*otagos sacrés , tous les dieux de Tunivers. S^arés de leurs peuples 9 de leurs pays , des dieux qui les avaient fait naître, véritables spectres aux* quels personne n'attachait plus aucune idée, ils ne servaient qu'à consacrer le triomphe de la ville éternelle. Ce fut bien pis sous les empereurs : alors on vit la doctrine d'Evhéroëre passer dans les lois, dans les mœurs, c est-à-dire, le despotisme dans le ciel sanctionner le despotisme sur la terre. Une suite d'hommes placés au faîte du monde civil , les Césars , grands-prêtres de la théologie nouvelle , se proclament dieux de la descendance légitime des Osiris ou des Jupiter; et en faisant leur apothéose, ils n'étaient rien que des logiciensrqui s'appliquaient les doctrines de leur temps en matière de religion , puisque le peuple les plaçait dans le ciel quand ils omettaient de s'y fânger eux-mêmes. N'est-ce pas la conclusion de la plupart des vies des Césars dans Suétone? Il fut mis au rang des dieux., « non pas de bouche seulement, mais par la persuasion du peuple , non ore modo sed ei persttatione vulgi (^). Le Paganisme est-il assez dénaturé! De chute en chute, le dieu est devenu empereur. Comment s'appelle-t-il? Il s'appelle César; puis , tombant toujours plus bas , il s'appelle Caligula , Claude, Néron. Cependant , au milieu de cette décadence de l'institution religieuse, l'homme, à plusieurs égards, s'enrichit des dépouilles du dieu; la part de l'autel devient de plus en plus petite. La terre , le domaine sacré , est de plus en plus partagée, sécularisée. Au droit diviit a succédé le droit privé; au prêtre le jurisconsulte. Le propriétaire, (*) Suétone, lit), t, p. 138. ^

DES RÉVOLUTIONS RELIGIEUSES. 85 qui, en Orient, était Brahma ou Odris, est maintenant le père de famille ^ l'individu. L'homme s'étant délivré de ses dieux, et se trouvant par hasard seul et sans contrôle dans l'univers, en profite pour s'arroger par le stoïcisme l'indépendance absolue dans l'ordre moral, par la loi civile la souveraineté plénière sur les choses. C'est là l'esprit du droit romain. Le premier effet du Christianisme, en ramenant Dieu dans le monde, sera de rétablir, par les biens de l'Église, un dieu sacré. Dieu reprendra possession du globe; l'homme rentrera sous son vasselage; il lui fera de chef hommage-lige de sa personne. La terre redevenue sainte, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs la donnera au prince; le prince la transmettra au vassal; et ce sentiment de hiérarchie, de dépendance de l'infini, se mêlant à toutes les relations de la nouvelle société, servira de sanction au système des fiefs, que l'on ne parviendra jamais à expliquer entièrement, si l'on ne commence par rattacher ainsi les révolutions du droit de propriété aux révolutions mêmes de la loi religieuse. Voulait-on savoir quelle fut, à la nouvelle du Christianisme, la dernière tentative des religions païennes! Si ces cultes eussent pu conserver l'administration du monde, je suis persuadé que c'eût été par le moyen qu'ils essayèrent. Au bruit de la doctrine qui ravivait les vices, le Paganisme lui-même se ranima comme un affreux Lazaré. Il jeta encore dans son agonie une lueur extraordinaire; voyant de quel côté penchait le monde, il consuma sa dernière heure à se transfigurer. Chose incroyable! ce corps délabré essaya de lutter de jeunesse, de spiritualité, d'idéalité y de pureté, avec la parole nouvelle. Cet effort 8

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

83 P[^] Uh TRADITION, fut souçu daçs Alçx^{^^}drie par les plus nobles intelli-» gences , les Porphyre , les Proclus , les Plotin , les Julien ; car la philosophie sentait qu'elle avait frappé trop fort la foi antique ; pour sajuver l[^] religion , elle lui prêtait sea doctrines; de là ces dieux. des corps qui. soudain se coh* vertissent en dieux, de lesprit , emblèmes da la métaphysique la plus subtile. Le Paganisme ainsi réparé , exalté, rentré dans l'école de Platon en même temps que les saints pères. P[^]ar cette conversion , il trompe un moment le monde , d'autant plus qu'à cette heure suprêiae , il ne se confiait pas aux dieux, exténués de la Grèce et d[^] Rome. Mais il appelait du fond de l'Orient dçs divinité» ipoins connues , qui tenaient de l'éloignçment un reste de prestige. C'est pour cela que le Mithra des Persans, le dieu de la lumière, purificateur, rédempteur, médiateur. (car il portait tous les titres de la /oi nouvelle) , fut partout opposé dans rOccident au di[^]u de l'Evangile. Vêtu de la robe des Mèdes[^] ^rmé du poignard sacré , ce Mithra fut véritablement le dernier lutteur qui combattit pour le monde profane. Les empereut[^] ^ au nom 4e la vieille société , propagèrent son culte avec une ardeur désespérée ; sous un masque mystique , il se répandit dans les Gaules et dans l'Allemagne , partout affectant les formules du Christianisme ; mais il était trop tard ; il rencontra partout l'image des douze messagers de la Judée qui l'avaient devancé. Kn ce nioments ce dieu nourri de la lumière du çoleil persan disparut devant la lumière invisible du Christ: ce fut le dernier jour du Paganisme. Ces religions çn mourant s'étaient contreditesellesmêmes. EUesavaient voulu transformer leurs idées corporelles en une idéalité mystique : dans cette révolution , elles s'éyanouirent.

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

DES RÉVOLtNiONfi ItfiLi&ÏEUSES. 8? Telles sont en abrégé les principales variaticms des ie-^ ligions antiques , • en suiyant l'ordre des temp^. Premièrement, apothéose de la nature, c'est le paganisme d'Orient; secondement, apothéose de l'humanité , c'est le paganisme de la Grèce; troisièmement, apothéose de la cité , c est le paganisme de Rottie ; quatrièmement , apothéose de la philosophie , c'est le paganisme d'Âlexàndrie. • . . * Il étaittenops que le Chriistianismë arrivât ; toutes les voies avaient été essayées dans la philosophie , la poésie, la science. Les intelligence» étaient à bout , les épteuvéé finies, les mystères comblés. Après tant d'efforts, on avait embrassé une abstraction ; oh touchait au désespoir; il fallait ou mourir ou se tenouveler dans le sein de rEtemel. Le geiire humain ,. haletant > épuisé, dégoûté de lui-même, fit comme le disciple bieii-aimé; il pencha iatête^ et se reposai dans l'ample sein duChrist. VI DES RÉVOLUTIONS RELIGIEUSES DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'ART. Apres avoir déduit de la société religieuse les formes de la société politique, il reste à confirmer le même principe en l'étendant aux arts , dont ie lien avec les cultes est plus apparent encore. Quel est, en effet, le but de Tatt? Je réponds': la beauté ; solution trop élémentaire , dites-vous -, et surtout trop antique. Essayons cependant dé nous y attacher ;

88 DE LA TRADITION. elle. peut nous mener plus loin qu'il ne paraît. Car, la beauté , où est-elle ? Dans une fleur, reprenez-vous , dans un rayon de soleil, dans le sourire d'une créature mortelle. Oui, sans doute, elle est dans toutes ces choses. Mais qu'elle y est incomplète , puisqu'elle y est périssable ! Au lieu de ces objets qui ne vivent qu'un jour, au lieu de cette lueur qui n'a qu'une splendeur empruntée que serait-ce , si l'on rencontrait quelque part la fleur qui ne se fane jamais , le parfum qui ne se dissipe jamais, le sourire qui jamais ne se convertit en pleurs ? Alors seulement , ne le pensez-vous pas ? nous toucherions à la beauté , principe et fin de toutes les autres : Or, cette beauté, qui se communique sans s'épuiser, cette splendeur souveraine, sans lever et sans coucher, sans jeunesse et sans vieillesse, quelle peut-elle être, si ce n'est l'image même que vous vous faites de la perfection , que rien ne peut ni outrepasser ni altérer, c'est-à-dire l'idée par laquelle vous vous représentez Dieu lui-même ? Oui , n'allons pas plus loin ; le Dieu-Esprit, voilà l'éternel modèle qui , sous une forme ou sous une autre , pose éternellement devant la pensée de tout artiste qui mérite ce nom. Ce qui revient à dire que l'art a pour but de représenter par des formes la beauté infinie , de saisir l'immuable dans l'éphémère , d'embrasser l'éternité dans le temps , de peindre l'invisible par le visible. Arrêtons-nous à cette idée ! et voyez combien de conséquences en jaillissent comme d'un foyer ardent. Premièrement , pour exister, l'art n'a pas besoin de l'homme. Avant l'apparition du genre humain sur la terre, l'univers était un grand ouvrage d'art qui publiait la gloire de son auteur. La beauté avait été réalisée et comme in

DES RÉVOLUTIONS BEUGIEUSES. 89

carnée dans la nature naissante. Non, non, ne croyez pas que les premiers poèmes aient été ceux d'Homère ou de Moïse ; ne croyez pas davantage que les premières sculptures aient été faites par une main mortelle. Le plus ancien, constructeur de temple est celui qui a bâti le monde. De même, voulez-vous savoir quels ont été le premier poème et la première peinture ! Il est facile de le dire. Ce furent le premier lever du soleil au sortir du chaos, le premier murmure de la mer en réponse de ses rivages, le premier frémissement des forêts au toucher de la lumière immaculée ; ce fut aussi l'écho de la parole encore vibrante de la création. Voilà la première poésie, le premier tableau, dans lesquels a été peint l'Eternel. Nul peuple n'était encore dans le monde, l'idée d'art était déjà complète. L'ouvrage et l'ouvrier étaient en présence l'un de l'autre ; et si ces sortes de rapprochements n'étaient trop souvent arbitraires, on pourrait ajouter qu'il existait déjà une sorte d'image anticipée, de la division des arts ; que, dans ce sens, les chaînes des montagnes étaient l'architecture de la nature, les sommets et les pics sculptés par la foudre, sa statuaire ; les ombres et la lumière, le jour et la nuit, sa peinture ; le bruit de la création-entière, son harmonie, et l'ensemble de tout cela, sa poésie. De ce qui précède il résulte que ni la nature ni l'art ne sont copiés l'un sur l'autre, puisque l'un et l'autre dérivent d'un même original, qui est Dieu. Quel que soit l'objet qu'il veuille représenter, l'art le crée, pour ainsi dire, une seconde fois. Ni l'architecture, ni la sculpture, ni la peinture, ne copient servilement une partie du monde extérieur. Ils ne reproduisent pas davantage l'image d'un homme en particulier : Quel est donc le modèle de 8.

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

90 .DS LA TBADITION. leur imitation { Je Tai déjà dit, le beau en soi, le vrai par excellence. Continuons , si Ton yeut , de les appeler arts d'imitation, mais . ajoutons qu'ils imitent rÉtemel. Par où Ton voit qu'il faut ranger les artistes en deux familles distinctes : les uns faits pour l'esclavage , qui copient les formes de l'univers , sanç y rien ajouter, sans y rien retrancher ; les autres (ils sont libres et souverains), qui imitant, non pas seulement le visage et le corps de la nature » mais, ses . procédés de formation et son intellî* gence * pour mieux rivaliser avec elle. On demandait à Raphaël oii il trouvait le modèle de ses vierges : « Dans une certaine idée ,

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

DES REVOLUTIONS RELIGIEUSES. 91 Si , au contraire , il abandonne le réel pour se livrer sans réserve à l'idéal , il tombe dans le vide. Entre ces deux extrémités se trouvent une foule de nuances qui constituent les différents degrés du vrai, du faux, du mauvais et du pire. Toute œuvre belle est véritablement morale, parce qu'elle exprime l'harmonie du monde et de son auteur. Elle est dans l'équilibre des choses , dans le plan de la Providence , dans les conditions de la justice éternelle, ou plutôt elle est un abrégé de l'ordre général. Il suit encore de là que les arts ne sont point , comme on le répète souvent , des objets de caprice et de fantaisie ; qu'ils ont , au contraire , plus de réalité qu'aucune des occupations du monde. En effet , je tiens pour réel tout ce qui est vrai, pour chimérique tout ce qui est faux. Le positif est probablement , dans votre opinion , ce qui ne défaille point , ce qui ne périt point ; et / à 06 titre, -je ne connais rien de plus positif que rétemel. Mais l'homme mortel , ce grand mot , est-il fait pour cette créature que Ton appelle l'homme? Oui, il est fait pour lui , et c'est à cela que je voulais arriver. N'avez -vous jamais été frappé de penser que cet être fragile produit de ses mains fragiles des choses qui ne passent pas , qu'il va mourir demain , et qu'il laissera après lui un livre écrit sur l'écorce d'un arbre , une statue , moins que cela , une toile éphémère , et ni les années ni les siècles n'effaceront les lignes de ce livre ; et les empires passeront auprès de ce piédestal , et cette statue restera inébranlable , ou si elle est renversée, ceux qui viendront bientôt la redresseront, et cette toile que peut déchirer un souffle survivra elle-même à plus d'une race d'hommes! Pourquoi cette immutabilité , si ce n'est parce que , entre toutes les pensées

92 de; LA TRADITION. éphémères de son temps, Tàrtiste s'est attaché à l'unique idée impérissable , souverainement positive , c'est-à-dire à quelque chose de divin, qui , comble un piédestal indestructible , soutient son œuvre et Télève au-dessus des atteintes de la durée. Tout s'altère, tout succombe, tout meurt, excepté elle , qui , même ensevelie , reste belle d'une beauté incorruptible, comme les mathématiques restent vraies d'une vérité éternellement immuable , qui peut être enfouie. ou voilée, mais non vieillir ni changer. Le spectateur mobile disparaît ; Tart , fondé sur Téternel, subsiste. En faut-il des exemples^ Us sont partout. La Grèce antique est brisée en pièces , et la statue de sa Niobé-est encore à cette heure debout comme une veuve sur un sépulcre. L'empire romain , où est-il t Dans la poussière de la

DES RÉVOLUTIONS RELIGIEUSES. 93 étudier, palper, imiter des idoles retrouvées dans Florence ou dans Pise! les vénérer comme des œuvres sacrées! les inaugurer au fond des temples de l'Invisible ! Oui , sans doute ; car ils retrouvaient dans ces formes exquises de l'Antiquité les rayons égarés de cette même beauté qu'ils poursuivaient eux-mêmes à la recherche de la révélation. Dans le vrai , les écoles grecques et celles du moyen âge n'ont été en guerre que dans l'esprit des théoriciens de nos jours; voyez, au contraire, par quels sentiments elles s'alliaient, et combien elles étaient d'intelligence. Les artistes grecs s'étaient élevés au-dessus de leur culte ; des hauteurs du Paganisme, ils avaient entrevu la lueur du Christianisme; au milieu même de la sensualité païenne, ils avaient annoncé par avance le miracle de la beauté spirituelle. Ainsi ils tendaient les bras à l'avenir, et ces prophètes de civilisation ont été les médiateurs naturels des peuples et des cultes. N'est-il pas vrai que Virgile , à peine païen , donne la main à Dante , que Sophocle mène à Racine \ N'est-il pas vrai que Phidias et Pégasus se retrouvent , sous d'autres noms , dans l'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange? Et malgré la différence des temps et des lieux, malgré la contrariété des religions , qui semble devoir tout rompre , d'où vient que , loin de s'exclure, de se repousser, de se renier, ces hommes s'attirent , s'appellent , s'embrassent à travers l'étendue des siècles \ Vous en savez la raison : c'est que tous puisaient leur éclat dans une même source de lumière , leurs beautés particulières dans une même beauté suprême, leurs poèmes dans une même source de poésie ; que , séparés et ennemis par tout le reste, ils étaient entrés dans le même règne de l'immuable , où ils se sentaient tous fils

94 VE LA TRADITION. du même père , je v>ea?f dire du même dieu de l'art , de la beauté et de rharmonie. Parvenus à ces termes , nous pouvons déjà , en nous y arrêtant , répondre à cette étonnante question , souvent élevée de nos jours :

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

DES RÉVOI,UTIOKS RELIGIEUSES. 95 a plus de culte intérieur, plus de patrie , plus de cité , plus de foyers, plus de famille, plus de France , alors, oui , ils ont raison : Tart et te poésie sont dans le même sépulcre que l'Etat! Le beau moral n'est plus qu'un leurre, et vous tous qui tentez encore d'en retrouver les vestiges, ou par le pinceau , ou par le ciseau . ou par là' prose , ou par les vers , écrivains , artistes^ sculpteurs , peintres, vous êtes les plus insensés des hommes; égarés' pour toujours , sans espoir de retrouver votre chemin , il ne vous rçste qu'4 vous asseoir à coté les uns des autres , sans plus ri^n imaginer, sans plus rien oser ; ca^ il n'est point de peinture du vide , point d'architecture du néant, point de poésie de ce qui n'est pas, et la mort toute seule est incapable d'enfanter même un rêve dans* le tombeau. Mais, au contraire, si tout ce que je' viens de dire est faux, s'il n'est pas vrai que cette société soit morte , s'il n'est pas vrai que Dieu ait déserté le monde , tout est sauvé; l'infini nous reste; que nous faut-il de plus! Au lieu d'être des insensés , ceux dont je parlais tout à l'heure, et qui tentent d*entretenir parmi nous lareligion de la beauté , ceux-là ontpoulr èuK l'éternelle raison. Ne nous hâtons donc pas de désespérer de l'avenir. Si la vie nous échappe , gardons-nous d'en rnédire. Surtout ne frustrons pas d'avance les nouveaux-nés dans leurs berceaux.. Qu'ils grandissent! ils feront ce que nous n'avons pas su faire. Je reviens. Si tous les' artistes de l'humanité tendent au même but, cette alliance est surtout évidente dans ceux qui appartiennent au même ordre de civilisation. Quelle que soit la diffl'érence.des procédés^ des instruments, des moyens d'exécution, tous s'attachent danâ le

96 VIE LA TRADITION. même temps à Timitation du même modèle. Ne me deuilandez pas ici la définition du beau abstrait et souverain; j attendrais, pour répondre, que roh m'eût donné celle de l'infini, de l'absolu, du vrai suprême; Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'idéal des artistes n'est point une abstraction née

DES RÉVOÏXTIONS RELIGIEUSES. Ô7 respire dans les formes de la sculpture et dans celles de rarchitecture. Ce n'est pas assez. La maison de TInvisible n'est pas seulement ùnè œuvre d'architectes et de statuaires ; le^ peintres y ont aussi mis la main. Elle est revêtue intérieurement des fresques du treiziè^ie et du quatorzième siècle. Ce seront ou les vitraux du Nord, on les mosaïques des Byzantins, ou plutôt les peintures de Giotto, de Buifalmacco, d'Orcagna, de Fiesole, dans les églises de Toscane. Là encore quelque culte de la passion du Golgotha ! quel règne de l'esprit ! quel dépouillement de la matière et du corpà ! On ne saurait, il semble^ s'insinuer plus avant dans l'empire des âmes , et cepen^ dant je n'ai point achever La merveille est loîh d'être accomplie. La cathédrale est muette, elle va parler; la musique va couronner les autres arts. Des chants «^élèveront du milieu du silence deis voûtes. Quels seroht-ilst Le chant grégorien, le Dies irœ, le Te Deum; et l'expression de ces mélodies liturgiques est tellement conforme à celle du monument, que vous diriez que ces^ chants s'exhalent des lèvres des statues et des figures rayonnantes sur les vitraux et les fresques, comme un grand chœur d'êtres surnaturels. Tant il est vrai qtife le même modèle invisible est apparu à tous les artistes qui ont donné \% vie à cet ensemble, architectes, statuaires, peintres, musiciens, et ce modèle est le Christ lui-même. Qu'ai -je voulu dire par là? N'ai -je voulu qu'amuser un moment votre imagination ? Loin de là, j'ai voulu établir que l'idéal q«i règne sur toute une civilisation est la religion, que c'est elle qui donne à tous les arts d'une même société le même air de famille- et d'alliance, en sorte qu'un seul d'entre eux étant connu, on pourrait, en quel* 9

98 DB ul tradition. que manière, retrouver tous les autres. D'où résulte cette loi générale, que les révolutions dans les arts sont déterminées par les révolutions dans les religions. Voulez-vous donc savoir en Combien d'époques se partage l'histoire des arts) commencez par chercher combien il y a eu d'époque dans l'histoire des cultes, et vous aurez vous-même répondu. Autant de fois a changé la figure sous laquelle l'homme s'est représenté la pensée de Dieu, autant de fois a changé son idéal dans les œuvres d'imitation. Sur ce principe, les mêmes variations que nous Qvons reconnues plus haut dans les religions nous serviront non seulement à marquer les phases des révolutions dans les arts, mais à déterminer la nature de chacun d'eux. Remarquez , avant tout, la différence de la foi et de la poésie, du culte et de l'art. Ce- dernier, en réalisant- par des formes palpables l'idée de Dieu, telle qu'elle est conçue par les peuples ou imposée par la tradition, l'altère et la transforme inévitablement. D'abord il se contente de copier les types consacrés par le sacerdoce. Il fait en quelque manière partie de la liturgie. Nulle liberté, nulle invention dans, le choix ni dans la forme des objets représentés ; plus, la foi est profonde, plus l'artiste est asservi. Cependant peu à peu l'imagination se substitue à la Coutume. Les formes se perfectionnent en acquérant plus de liberté. Le génie individuel se crée dans le sanctuaire même une. croyance particulière ; il change, il innove à son gré; il suit, au lieu de la voie des ancêtres, celle qu'il se fraie lui-même ; du sein des religions positives, il aspire à la religion absolue; en sorte que l'on peut établir que l'art ne grandit

The text on this page is estimated to be only 28.51% accurate

DES BivOLUnONB RELTQIEUSES. 96 qu'aux dépens de la tradition, et que, né du culte, mais inclinant à Thérésie, il tend lui-même à détruire son berceau. Gela posé, la première époque des religions commence en Orient avec Thistoire civile des peuples de la haute Asie : panthéisme visible, infini matériel, culte de la na[^] ture, du Dieu-univers, de la création qui n-'a point encore éprouvé la souveraineté de Thomme. Par quelle sorte d art visible cette forme de religion pourra-t-elle «tre représentée? Il faudrait découvrir un art qui pût s élever à une certaine perfection sans que la figure de l'homme y laissât son enjpreinte. Eln est-il de isemblable! Un seul, l'architecture.. En effet, ni les[^] colonnes, ni les frontons, ni les portiques, ne sont formés sur le modèle de la figure humaine. Les chapitc[^]aux rappelleront'peutêtre l'épanouissement des palmiers et des acanthes ; les obélisques, les pics de granit de la vallée d'Egypte. Mais, dans toutes ces choses, c'est la nature toute seule, géologique ou végétale[^] qui pose devant l'artiste ; ce n'est pas l'humanité, absente encore de ses œuvres. Joignez à cela que de tous les arts, Tarchitecture est celui qui est le mieux approprié au génie d'une société formée en castes. Le plus souvent,- il est l'œuvre de, générations continues, non celle d'un individu. Tout jun peuple met la main aux pyramides ; personne n'y laisse son nom ; et par cette double raison» tirée de la constitution religieuse et civile, le génie de l'Orient sera représenté par l'architecture. C'est en Orient que cet art atteindra d'abord, avant tous les autres, un genre de sublimité qui hier encore faisait battre des mains l'armée française dans les ruines de Thèbes.

100 . DE ^A TBADITION-. La seconde révolution dans l'histoire de\$ religions a éclaté en Grèce. C'est alors que l'humanité, pour la première fois, s'est, adorée ell^-même. .Quel art reproduira cette phase nouvelle dans l'idée de Dieu? Quel est celui qui saura faire l'apothéose dé la créature et mettre l'humanité sur le piéde^taH Ai -je besoin de m'expliquer davantage!Ce sera la statuaire; Voilà quel sera^l'art de la Grèce, celui qui n'appartiendra véritablement qu'à elle ; mais de cettç origine même naîtront les lois principales qui devront le régir. Si la statuaire est dans son principe l'apothéose de Thomme, si, elle représente le genre humain qui a pris l'Olynpe pour piédestal, n'est-ce pas une conséquence nécessaire. de diviniser son modèle, de le dépouiller de tout ce qu'il a de changeant, d'éphémère, de mortel ? Assurément. Il faut qu'il .soit soustrait à toutes les circonstances variables du temps et du lieu, c'est dire en d'a^^tres ternies que la statuaire .représentera r humanité nue et a bstraite. Elle la revêtira du divin comme d'un manteau. Elle s'attachera à exprimer l'esprit de toute une vie, plutôt qu'un accident particulier. L'objet de son imitation sera Thomme immortalisé et qui^ dans son orgueil, a bu déjà le breuvage olympien. Elle voudra pour ses. personnages au moins des. demi- dieux, quand ce ne seront pas des dieux. En un mot, toute statuaire est une apothéose. Art païen, c'est par le Paganisme qu'il atteindra toute sa hauteur. Chez les Romains, la religion étant, à quelques égards, la même que chez les Grecs, l'art y fut aussi le même en apparence. Seulement il a fléchi, parce que l'idéal avait fléchi avant lui. A l'adoration, de rhumanité sur l'Olympe ils avaient substitué le culte de la cité poli*

DES RÉVOLUTIONS REUGIELSES. 101 tique. Aussi, les arts dans lesquels ils ont été véritablement inventeurs sont ceux qui ont servi à décorer la ville, non pas de statues et de temples, mais de portes, de voies, de colonnes triomphales, monuments qui marquaient l'apothéose de la cité, et qui faisaient de Rome la ville éternelle ou la demeure des dieux terrestres." Avec le Christianisme, une nouvelle révolution religieuse est consommée ; cette révolution en fait éclater une autre dans les arts ; elle produit même, en quelque manière, un art nouveau. L'humanité, jusque-là divinisée par les Grecs, abdique devant le Créateur, elle ne règne plus sous les traits de Jupiter. La sensualité païenne est condamnée ; le crucifix est l'emblème de ce nouvel idéal, et un art moins sensuel, puisqu'il ne relève que du sens de la vue, devient, par "excellence, celui des temps chrétiens : c'est la peinture. Que reste-t-il de l'apothéose de Rome ? Les personnages n'apparaissent plus exhaussés sur un piédestal supérieur à tout l'univers visible. Ils ne vivent pas dans une éternelle immobilité, ni dans le repos céleste de l'empyrée. Au contraire, ils sont en proie à toutes les agitations de la vie terrestre, environnés de tous les détails qui déterminent le mieux l'impression du temps et du lieu ; l'homme n'est plus considéré abstraitement ; c'est un certain homme dans un moment particulier. De là vient que tout ce qui sert à fixer le caractère individuel est du domaine de cet art, le costume, la couleur, le ton des objets ; et la personne divine et humaine, après avoir été consacrée par le Christianisme, a fondé ainsi chez les modernes le règne de la peinture. De plus, le Christianisme a sinon créé, au moins révoqué le génie de la musique, le plus spirituel des arts, puis.

102 DE LA TRADITION. qu'on dirait qu'il arrive jusqu'à l'âme, comme la voix du Dieu-Esprit, sans l'intermédiaire des sens. Le Protestantisme, qui, dès l'origine, a exclu du temple les autres arts, a conservé et développé ce dernier. C'est; au Veste, celui qui de tous peut le mieux se passer d'une croyance formelle et d'un symbole fixé par la tradition. Son époque de perfection n'est pas celle de la foi; c'est l'époque de la philosophie. Mozart et Beethoven sont les contemporains de Kant et de Hegel. Enfin, au faîte des arts s'élève la poésie, qui jusqu'à un certain point les embrasse tous. Elle est architecture, car elle construit et édifie; sculpture et peinture, car elle met en relief et montre aux yeux de la pensée le monde intelligible; surtout elle est musique et harmonie, et c'est là son essence. Avec elle s'achève l'échelle de la beauté visible. Si l'on veut monter plus haut, on demande à l'art ce que la morale et la religion peuvent, seules donner. Dans cette confusion se trouve l'abîme, avec lui le vertige. Toute poésie qui veut dépasser ses limites naturelles défaille dans le vide; franchissant le dogme, elle tombe dans le rêve. Après le développement régulier de la poésie grecque dans Athènes, la ville de la beauté, vient le développement extrême et anormal dans Alexandrie, la ville du mysticisme. Non seulement la poésie a des rapports généraux avec tous les autres arts: elle se divise en plusieurs genres, qui ont chacun une analogie particulière avec l'architecture, la sculpture et la peinture. Premièrement, sous la forme la plus instinctive, elle est lyrique. C'est le premier cri de l'humanité éveillée dans l'infini. Elle chante l'Éternel à l'exclusion du temps, le Dieu sans la créa

The text on this page is estimated to be only 26.72% accurate

DES RÉVOLUTIONS RELIGIEUSES. 108 ture, l'être en soi plutôt qu'en les êtres en particulier. C'est par là que toute la civilisation commence ; poésie du temple et de la cathédrale , la seule que voulut admettre Platon dans sa république , elle s'assortit à l'architecture religieuse. Ses stances s'élèvent comme des colonnes sacrées. Elle est faite pour retentir dans le sanctuaire ; c'est là qu'elle est à sa place

104 ^DE LA TBAUTION. Au contraire , le poème dramatique est l'œuvre de la démocratie. Partout le drame a grandi avec elle. Le théâtre se développe en Grèce dans la démocratie des Ioniens plutôt que dans l'aristocratie des Doriens. Chez les modernes , il éclate , non pas au sein de la race féodale , mais dans la suprême égalité de l'Eglise. Les mystères se jouent d'abord dans les cathédrales. Composée pour les barons, l'épopée du moyen âge a surtout été chantée et paalmodiée dans les cliâteauxforts. Le drame a toujours été fait pour le peuple. En Orient, chez les Hindous, on l'excluait durangdes livres sacrés.EnOccident,iln y apointde drame véritable tant que durent les institutions du moyen âge. Ce poënle n'^st arrivé à sa perfection que depuis deux siècles , c'est-à-dire depuis l'émancipation de la démocratie. Au reste » si le drame a quelque analogie avec l'un des arts dont j'ai parlé plus haut , évidemment son alliance est avec la pehiture ; ni la comédie, ni lia tragédie ne changent leurs personnages en demi-dieux , à Tiinitation de. la statuaire et-de l'épopée. Elles leur laissent leur génie personnel , souvent même leur laideur ou physique ou morale ; en sorte que la peinture est un drame muet, comme le poème dramatique est une peinture vivante. Architecture, sculpture, peinture, musique, poésie, tels sont les degrés par lesquels il est donné à l'imagination humaine de tendre jusqu'à l'immortelle beauté. C'est là l'échelle de Jacob sur laquelle s'élèvent constamment les rêves de l'esprit de l'homme. D'un côté , elle s'appuie sur la terre; de l'autre , elle touche au ciel. Mais sont-ce là , en effet , tous les arts par lesquels on peut gravir vers la beauté? Je crains bien d'avoir omis le premier et le plus important de tous. Les modernes n'y pensent

DES RÉVOLUTIONS RELIGIEUSES. 105 guère dans leurs théories : les anciens n'avaient garde de l'oublier jamais. Et cet art souverain , quel peut, il être , si ce n'est celui de la sagesse, ^de la justice , de la vertu , ou, pour tout comprendre'4 la fois, l'art de la vie? En effet, toute vie humaine. n'est- elle' pas en soi une œuvre d'art? Chaque homme en naissant n'apporte-t-il pas dans son cœur un certain idéal de beauté morale qu'il doit peu à peu révéler, exprimer, réaliser par ses œuvres? Je ne cacherai pas la moitié de -ma pensée ; oui , il y a du Phidias dans chacun de nous , parce qu'il y a du Phidias dans toute créature morale.. Oui , chaque homme est un sculpteur qui doit cordger'sort marbre ou son limon jusqu'à ce qu'il' ait fait sortir de la masse confuse de ses instincts grossiers une personne intelligente et libre. Le juste , c'est-à-dire celui qui règle ses actions sur un modèle divin , celui qui sait , quand il le faut, dépouiller la vie mortelle , comme le sculpteur dépouille le marbre , pour atteindre la statue intérieure^ Socrate buvant la ciguë , saint Louis sur le lit de cendre , Jeanne d'Arc dans la mêlée; qui nommerai-je encore? Napoléon, ditesvous? non pas Napoléon empereur, mais Napoléon sur le pont d' Arcole ^ en un mot , quelque nom que vous leur donniez, le héros et le saint, voilà le dernier terme et le comble de la beauté sur terre. Voilà le poème, le tableau, l'harmonie par excellence ; car c'est une harmonie vivante , un poème vivant. L'œuvre et l'ouvrier sont intimement unis et confondus; il n'y a rien au delà, si ce n'est Dieu lui-même^

LIVRE I^{er}. Des religions Indiennes* DE LA RÉVÉLATION PAR LA LUMIÈRE. DES VÉDAS. DE LA RELIGION DES PATRIARCHES.

L'histoire des religions étant la généalogie de l'Eternel dans les Bornes du temps , il serait impossible d'en saisir les commencements, si cette difficulté ne rentrait dans celle de savoir quel monument contient l'expression de la société la plus ancienne. Ramenée à ces termes, la question est résolue, puisque nulle part, ni dans les hymnes des Grecs, ni dans le Zend-Avesta des Persans , ni même dans les livres de Moïse j^h , l'homme et la nature ne paraissent si nouveaux que dans les Védas C) des Indiens ; ces chants , dont les critiques les plus exigeants (*) bornent l'antiquité à quatorze cents ans avant le Christ , font revivre l'époque patriarchale , qui dans la Bible est plutôt indiquée que remplie par les noms et les vestiges des tribus "d'Abraham. A quel âge , en effet , à quel ordre moral correspon(*) Dans la Genèse, on connaît déjà l'argent monnayé et l'écriture. Genèse, c. XXIV, v. 16.^ De Wette, AltTestam. p. 184, 185. (*) Rig-Veda-Sanhita, liber primus, edidit Frid. Roisen, 1838. (•) Colebrooke, Asiat. Res. t. VII.

The text on this page is estimated to be only 26.17% accurate

DE LA REVELATION PAR LA LUMIERE. 107 dent ces hymnes? A la condition la plus simple dont aucune tradition donne l'idée : véritables prémices du monde social ; point de corps[^] la nation » -point d'état / de peuple, de gouvernement visible , mais des tribus , des chefs de famille entourés de leurs troupeaux , cherchant de cime en cime sur les Alpes indiennes l'herbe la plus nouvelle, sans autres richesses que celles qu'ils peuvent emporter sur leurs chariots ('); allumant le feu sur les hauts lieux en frottant l'une contre l'autre deux branches sèches P) , puis brûlant, pour se frayer un chemin ou se préparer une den[^]eure, les forêts vierges ; sans outure, sans propriété fixe, sans temple, sans domicile [^].marquant chaque station par un cantique et une pierre sacrée ([^]) , déjà livrés à !• guerre qui a pour objet (1) d'occuper un pâturage, de défendre , d'attaquer, d'augmenter le troupeau , auquel d'ailleurs tout se rapporte, comme à la source de vie , prière, industrie, poésie, croyances.: en un mot, les premiers rayons du soleil baignant sur un sommet d'Asie la première société vagissante et suspendue encore à la mamelle de la vache nourricière (') , tel est le tableau que présente chacun de ces hymnes de porteurs. J>f'est-ce pas aussi l'idée [^]ue l'on peut se former du genre de vie des patriarches errant avec le feu du sacrifice sur les sommets de la Mésopotamie! [^] Plus cette condition est primitive , plus il importe de voir comment a jailli la révélation en ce moment duquel (M Rig-Veda-Sanhita, p. 263. (•) Rig-Veda, p. 18, 136, 138, 199. (•j Rig-Ved.a, p, 45. • (*) Rig-Veda, p. 232. (*) Vaccis insignes. Nos participes reddevaccarum. Lacté plehaa facite yaccas. Yacca? uberil[^]us nos alentes.

1.08 t)ÊS RELIGIONS' INDIENN'ÉS. ont dépendu toue les autres. A cet âge , l'antiquité est partout sen^lable; rhumanité vit dans la tribu. Lés* modernes ont plus d'une fois imaginé l'hymne de l'homme naissant; reste à voir jusqu'à quel point cette invention ressemble à la réalité. Buffon surtout a essayé de retrouver dans la nature qtielque image de ce berceau; et personne n'est , en effet , rentré plus avant que lui dans ces temps sans mémoire. Pour expliquer la première révélation du monde sensible , il suppose , il décrit le premier réveil du premier homme : ses yeux s'ouvrent ; il se lève, il s'approche d'un arbre , puis du fruit, puis il entend le fruit qui tombe. Il acquiert ainsi l'un après l'autre le sens du toucher j de l'ouïe , de l'odorat ; et bientôt rassasié de cette scienôe précoce, il retombe dans l'antique sommeil , image de la mort pour laquelle il est fait^ Rien ne manque à cette progression^ue d'avoir été continuée. L'homme physique est né ; l'homme moral sommeille encore. Qui lui ouvrira les yeux de Tesprit? Il a Gueilll ^ fruit terrestre ; mais le fruit de l'âme , où le cueillera- t-ii? Le goût du eiel, du divin, comment le connaîtra-t-il?, A quel arbre infini ira-t-il Tassôuvir? Ici la iraditbn orientale achève d'elle-même le tableau commencé par rhistorieh de la nature. Le premier peuple sort de son premier sommeil, c'està-dire l'ancienne, Tétéfrieille nuit se dissipe; l'aube luit sur l'univers; et il faut s'être approché des rivages de l'Orient pour savoir comment ^lle frappe , enveloppe , inonde, investit toutes choses. Dans nos climats, c'est à peine si l'on peut se représenter ce miracle de la lumière naissante. Cependant, si, malgré cette différence , malgré l'expérience du monde , nul ne peut encore assister indif

DE LA RÉVÉLATION PAR LA LUMIÈRE. 109

féremment à ce prodige de chaque jour, à cet instant où la nature ensevelie est rendue à la vie, quelle dut être l'impression du premier rayon de la première aurore sur le premier homme ? Il aperçoit à cette lueur immaculée la création immaculée comme elle. L'univers, pour la première fois, lui est montré, dévoilé, révélé. Comment ce rayon matinal, précurseur, ne serait-il pas pour lui le premier envoyé de l'invisible lumière, l'organe du Créateur qui arrive et fouille jusqu'en son cœur pour en guérir la plaie, la figure de la parole visible qui, par delà tout horizon, jaillit du sein de l'Éternel. En ce moment est née la tradition, le souvenir de la conversion de l'homme et de Dieu, le principe de toute la société orientale, laquelle repose, en effet, sur l'idée de la révélation du monde physique et spirituel par la lumière. Telle est l'impression générale que laissent les hymnes indiens, anniversaire du premier matin du monde civil. Vous sentez par degrés l'aube visible éveiller, exciter, provoquer l'aube de la pensée, et ce premier ravissement à la vue de l'univers devenir le fond et l'âme du premier culte. Aussi la plupart de ces cantiques célèbrent, dans une foule innombrable de nuances, comme autant de génies précurseurs, la nuit qui s'efface d'intelligence avec l'aube qui pâlit, le crépuscule qui se colore, les heures vermeilles, puis les libations incertaines, les titillements, les oscillations de l'aurore, jusqu'à ce que le *Adscendens in sublime cœlum, cordis morbum meum, sol, patet* (Rig-Veda, p. 98). *Nox et aurora eadem mente sociantur*. (Ug-Veda, p. 233. *Ita enim iterum quiescens*. 10

110 DES RELIGIONS INDIENNES. di  U entier, plénier, jaillisse avec le regard dévorant du premier soleil d'Asie; en sorte que cette théodicée de la nature commence d'abord à poindre, puis s'accroît à vue d'oeil , se dilate , et remplit à la fin tout l'espace en même temps que le rayonnement de la lumière elle-même. - D'abord passent confusément dans la nuit des dieux vages, inférieurs , les g  nie   des vents sur les sommets des montagnes , les aveugles Marutes , humides de gouttes de pluie. (*)• Vous les entendez qui mugissent dans l'ombre sur leurs chars attelés de biches tachetées. Ils marchent comme des hommes enivrés. La terre tremble. Ils pressent dans la tourmente les flancs des nues (^ comme la mamelle des vaches. Ils bondissent comme les chevreaux. L'homme impatient du jour, les invoque ; il appelle les tempêtes, pourvu qu'elles viennent du ciel, non de la terre f). . A leur soufflée , le foyer s'est allumé de deux branches heurtées l'une contre l'autre. Il s'est montré, il a souri, il a jailli, le feu, le céleste Agnis (*), le précurseur, le messenger des dieux, le purificateur, le gardien diligent des sacrifices , le père de la foudre. Il est arrivé sur son char traîné par des chevaux rouges. Une forêt lui est donnée en i  acrifice. Il consume, avec sa pâture préparée, la chevelure (^) de la terre ; et les flammes hennissantes , au vol tortueux , ouvrent une large voie à son char. Sa voix ressemble au mugissement du taureau. Il éloigne les oiseaux 1  ) Rig-Veda, p. 71, 72, 74, 170. (  ) Kig-Veda. Nubem mulgent, \S2. (  ) Rig-Veda, 72. (*) Ignia. Rig-Veda, p. 84, 140, 143, 1 19. (  ) Lac  r  t comam terrae, p. 134.

DE LA RÉVÉLATION PAR LA LITURGIE. 111 de proie et les bandes de loups qui traversent les grandes eaux ; puis il disparaît rassasié ; il s'éloigne sans bruit ; il se retire invisible dans la demeure des dieux. Mais, les étoiles se sont levées. Le feu a réveillé (') de bonne heure les deux gémeaux , les Asvins , gardiens du seuil céleste. Plus rapide que la pensée de l'homme, leur char appuie l'une de ses roues dans le firmament, l'autre sur les cimes inhabitées de la terre. Ils lancent dans la nuit leurs traits au but. Appelés par la prière nocturne , ils descendent des hauteurs du ciel ; ils viennent s'asseoir au foyer du pâtre sur la triple natte consacrée. Avec leur nourriture matinale, ils reçoivent le doux breuvage (2J et l'offrande de l'hymne ; en récompense , ils font germer l'orge , sourciller l'eau vive sous l'ongle de leurs chevaux ; ils ouvrent les étables avant l'aube » rassasient les troupeaux , remplissent de lait blanc les mamelles de la vache noire , empêchent qu'elle ne s'écarte dans la nuit , ou la ramènent lorsqu'elle est égarée dans le fond des cavernes (31. Aux Asvins ont succédé les Aubes (4) ; déjà elles ont attelé leurs vaches rousses , qui ne sont jointes au timon que par la pensée du conducteur du char. Les Aurores, toutes pareilles ont enfanté (^1 le monde en manifestant la lumière. Elles ornent tout , comme le guerrier orne l'armure. Les enchanteresses montent, s'élèvent, grandissent; (M P. 31,241,252. {•) AsviNA piBATAM MADUU. — Asvini, bibite douce, p. 24. (*; Rig-Veda, p. 127, 257. — La légende des troupeaux de Cacus se retrouve dans les Védas. (Voy. p. 17). (^ Rig-Veda, p. 92, 93, 95, 184, 236. — Creuzer, Symbolik, 3^e édition, p. 516, 591. ') Rig-Veda. Génitrices mundi.

112 DES RELIGIONS INDIENNES. elles ont ouvert en souriant les portes de la lumière ; elles ont dispersé le troupeau des rayons dans les pâturages. Comme des chasseresses, elles ont mis en fuite les ténèbres ; les oiseaux , les quadrupèdes ont suivi leurs pas. Levez-vous ! Tesprit de vie est arrivé. Exsurgite ! vitalis apiritiis advenit. L'Aurore a donné aux esprits la conscience (») ; elle a apporté les discours sincères , dévoilé les fautes cachées , révélé le monde comme un trésor enfoui. Enfin, les Aubes éternelles ont disparu à leur tour; les étoiles se sont enfuies comme des voleurs (2). La lumière sans voile, le soleil, le jour d'Orient , Indra f), qui donne une forme à ce qui manque de forme ; Indra , le voyageur céleste (1), l'archer nomade, à la chevelure d'or, a vaincu les ténèbres; il les a lui-même ensevelies dans sa splendeur. Il est monté au plus haut du ciel ; Armée des rayons (*) incréés, les rois de l'air, les anges indiens le précèdent. Ses chevaux aux flancs roux , aux pieds blancs , au front armé de floches, se sont purifiés dans la rosée ; il se rassasie des sucs et des prémices de la nature. Les prières affluent dans son sein , comme les eaux (^ dans le lac. Tout pâlit devant lui ; quand il a paru , on ne peut adresser de cantiques à aucun autre. En lui est l'unique puissance , Tunique sagesse (') Plus (*) Fecerunt Auroræ mentes conscias. (•) Fures veluti. t»/ Rig-Veda, p. 10, 48, 9Q, 97, 103. (^) Viiitor in cœlo. Fulgidum jubar. 1^1 RaiHorum prodiit ugmen. («I Rig-Veda, p. 103. 1^1 Kig-Veda. Unicum est Indræ robur, unica sapientia, p. 110. Omnia révélanle.

DE LA REVELATION PAR LA LUMIERE. 113 grand que le ciel, plus grand que la terre, c'est lui qui a ouvert les profondeurs des monts, et posé les fondements de l'espace céleste ; avec lui, la lumière des lumières est née, le monde manifesté, le dieu glorifié, la première révélation consommée. Tel est le Jéhovah des patriarches indiens : il se détache du sein des Aurores, comme Jéhovah du milieu des Elohim (*), sur la montagne sainte. Sa voix gronde dans le tonnerre ; il pousse les nues comme des armées. On croit entendre quelquefois l'accent des cantiques de Moïse ou des plus anciens psaumes (^j : * < Je chanterai la vie » toire d'Indra, celle qu'hier a remportée l'archer ; il a » frappé Ahin, il a partagé les ondes, il a frappé la première des nuées. » La pluie si précieuse à des tribus de bergers est l'eïTet de sa victoire sur le génie ennemi qui flétrit l'herbe des pâturages. Indra aiguise ses traits comme le taureau ses cornes ; il poursuit des flèches de son carquois f) le dieu dévorant, desséchant ; il délivre dans les cataractes du ciel les eaux mugissantes, comme les vaches dans l'étable. Le spectacle fréquent de la tourmente sur une montagne d'Asie s'associant ainsi à l'idée de combat, le Sébaoth indien s'entourne de ses phalanges célestes ; et de la nue déchirée sort à grands flots le démon pluvieux (4) de ce culte de bergers. (*) Herder, Geist der Ebraischen Poésie, t. I, p. 43, 44, 81, 168.— Strauss, Die christliche Glaabenslehre, p. 410. In dem mit Jèhovali selbst identificirten Engel mehrerer Theophanien. Genèse, cap. II, XI, XIII, XXXI. (*} Rig-Veda, p. 54. Altitonans, 117. i») Rig-Veda, p. 54. (*j Pluvius Indras. Jupiter pluvius, o,ui\$ p(ov Aîa. Rig-Veda, 123. Orphica, 19. — Goërres, Mythengeschichte, 1. 1, p. 131. — Creuzer, Symbolik, 3* édition, p. 522, 54S. 10.

114 DES RELIGIONS INDIENNES. Au reste , l'alliance d'Indra et de Jéhovah vient surtout de ce que l'un et l'autre sont supérieurs à la création. Comme Torbe delà roue du chariot contient les rayons (^), de même Indra embrasse l'enceinte de cet univers; il s'étend par delà la clameur des hommes dans le combat^ par delà les fleuves , par delà les monts, par delà toute créature (^). Il a fait la terre à Timage de sa puissance , il enveloppe de son immensité (^ Tair, Téther, le ciel; seul il a fondé les choses qui existent hors de lui. Ce langage diffère-t-il beaucoup de celui de la Bible! N'est-ce pas la première unité du Dieu des patriarches! Et ne semble-t-il pas que Ton voie se confondre à l'origine de l'histoire, dans la splendeur du foyer d'Abraham, les cultes qui , plus tard , se sont partagés et divisés comme la parole humaine? Vous sentez dans ces hymnes , avec la simplicité grossière de la vie de bergers , la fraîcheur de la rosée du premier jour du monde, avant qu'elle ait été foulée par aucune créature , ni desséchée par les heures et les pensées brûlantes ; surtout vous respirez l'air puissant des sommets de la terre. Une sublimité naturelle se communique à tout, agrandit tout; jamais aspirations semblables ne sortirent d'une terre de plaine. La rareté des objets , leur grandeur, leur monotonie même , l'immensité de l'horizon , une perspective qu'on ne peut méconnaître, la tourmente , le soleil levant, le feu, le troupeau répandu dans les vastes pâturages aux confins des régions tempérées , le silence ou plutôt l'absence de (M Rîg-Veda. RadioB Tûied veluti orbis, ita Indras illa omnia amplectitur. (*) Rîg-Veda,p. 223. (*) Magnitudine tua omnino istud universum amplecteris, p. 54. |04, 122. — Decoravit cœlum stellis, 136.

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

DE LA RÉVÉLATION PAR LA LUMIÈRE. 115 la société civile , tout vous ramène à l'impression du premier ranz des vaches des premiers pasteurs ou Armaillis sur les pentes des Alpes indiennes : société , langue , poésie nourrie de lait. Au milieu de ce spectacle^ le sentiment qui frappe le plus , qui revient le plus fréquemment, est celui de la communion du genre humain dans le sein de l'indéfectible lumière. Les tribus nomades n'ont entre elles encore, il semble, d'autre société que cette i Impression commune de la même aurore qui leur com-r munique à toutes , au même instant, la même lueur intérieure ; c'est aussi le lien des vivants et des morts : « Us sont morts ceux qui ont vu l'aurore d'hier ; nous la voyons aujourd'hui; ceux-là aussi mourront qui verront T aurore de demain (^). »» Les peuples , les familles éloignées, les générations se sentaient vivre d'une vie commune , puisée au même rayon (^) . Même aube , même âme* pour tous, même humanité; ce fut la première alliance. Ajoutez que la langue- de ces hymnes , mêlée d'éclat et dç douceur, comme le soleil sur la rosée, semblé elle-même la langue emmiellée de l'Aurore; et ce qui. achève de confirmer encore le sentiment de la communion de tous les hommes dans ce premier culte, c'est la facilité de reconnaître au fond de cette langue patriarcale les mots principaux, f) de nos langues modernes, (M Rig-Veda, p. 235. (•) Rig-Veda. Isti profecto iidem sunt radii sohs quibusfinem patres nostri assecuti sunt, p. 224. i*) Je ne cite ici que quelques unes des fo'rmules qui reviennent le plus fréquemment : Agne devan vaha, ignisdeos vehe. — Tiuh NAH VAHATAM , ter nobis vehite. — Tvam nah adya, tu nobis hodie. -r- Trayas trinsatam vaha , très triginta vehe. — • Mata devan am , mater deorum. — Pita dyauh , pater dies. — Sapta wat

116 DES RELIGIONS INDIENNES. comme autant de perles au fond d'une mer transparente. D'autre part, la sublimité d'Indra n'exclut pas les habitudes de la vie des bergers. A la magnificence de cette théologie de la nature se joint la liturgie d'un peuple encore enfant ; car ce même dieu que quelques traits ont placé à côté de celui de la Bible est encore enveloppé dans le retable sous les langes des pasteurs. Ils se réjouissent au milieu du cœur de l'homme, comme la vache dans le pâturage (i). Lorsqu'il grandit le plus, il n'est pas le roi, le souverain des peuples; c'est encore un dieu patriarcal, père de la famille, de la tribu (2). Il a faim, il a soif d'une soif éternelle dans son ciel brûlant (^). On l'attire principalement par la promesse d'un abondant breuvage. Le berger le convie familièrement à son offrande journalière de lait, de beurre, de miel. Il s'assied près du foyer, pendant que ses chevaux ailés sont appelés à l'abreuvoir (*). D'ailleurs, lorsqu'il paraît, la rosée des nuits a déjà commencé à éteindre sa soif. Les torrents, les fleuves, les lacs, lui ont versé sa libation (

DE LA RÉVELATION PAR LA LUMIÈRE. 117 paître ('). L'idée de ce ciel embrasé, de ce dieu éternellement insatiable dans les déserts du firmament, jointe à celle de la faim chez des tribus toujours inquiètes de trouver leur pâture, à la manière des oiseaux de proie : voilà la première cause de la libation, de Toffrande, du sacrifice auxquels il semble impossible de découvrir dans cet âge nul fondement mystique (»). Dans l'immortalité même, elles ne convoitent que la pâture du dieu. En effet, ces festins donnés par les patriarches au premier dieu sont bientôt suivis d'une prière intéressée (^j. Que veulent-ils? que demandent-ils? Tout ce qui se rapporte à la vie de bergers : la santé du corps, une arme, un domicile (car ils sont nomades), une nourriture assurée (^), de la pluie, une source, de l'herbe haute dans un meilleur pâturage (*j, un chemin aisé dans la migration («), des chevaux rapides, des vaches remplies de lait, un abri contre la bête fauve, un remède contre la première morsure de l'âme, qui dévore sa proie comme le loup un cerf altéré (') ; quelquefois une sainte pensée, une méditation féconde ; puis, par un prompt retour, la prospérité de la tribu, le salut de la brebis, du bœuf, des hommes, (*] Rig-Veda, 187, 170. Ad cibum sacrificalem illi cadebant aquee. (') Satiamini dulci cibo, p. 170. Nostræ immortalitatis causa, in cælo cibos egregios largire nobis, p. 189. — Dans le Zend-Avesta, le sacrifice est déjà en partie spirituel. — Yaçna. Comm. Burnouf, p. 116, 333. (*) Fruere iis, deinde consilium divitiis nobis largiendi fac. (^1 Fasce ventrem. Rig-Veda, p. 22, 263. (') Rig-Veda, p. 81. Bono gramine ita signem ad locum duc nos. (•) P. 80. (^) Rig-Veda, p. 215. Me conficiunt ærumnæ, lupus velut sitientem cervum.

118 DEH RBLIUIONS INDIENNES. des femmes, de la génisse.
(i), surtout une longue vie. « Laisse-nous jouir de toute la durée de la vie. »
C'est le cri de ces premiers hommes insatiables de jours, i* Ne la* tranche
pas par le milieu, puisque après avoir fait la vieillesse de nos corps, tu nous
as donné des fils pour nous nourrir. »♦ Ce désir de vivre longuement (2) est
encore un des traits par lesquels les patriarches indiens se confondent avec
les patriarches hébreux. Le monde civil commence par une assemblée de
vieillards^ de même que la terre encore nouvelle apparaît déjà chargée de
chênes centenaires. Dans tout cela, où sont Tascétisme, Tesprit d'expiation,
de sacrifice, qui deviendront plus tard le principe de l'Orient en général, et
de l'Inde en particulier? Quoique ces hymnes semblent d'abord se confondre
tous dans la même antiquité, je crois cependant entrevoir qu'ils
appartiennent à des âges très différents ; et. Le même esprit de critique
qu'Ewald P) a appliqué de nos jours aux Psaumes, sera sans doute plus tard
appliqué aux Védas. Dans ces religions agrestes, vous voyez déjà poindre
les religions savantes qui leur succéderont, d'autres dieux à peine ébauchés (

The text on this page is estimated to be only 25.54% accurate

DE LA »\SLATION PAft LA LUMIERE. Il9 Asviiiis (*) ont trois roues à leur char ; il y a pour eux trois places au foyer, trois autôls qui répondent à trois mondes ; ils viennent trois fois dans la nuit, trois fois dans le jour; ils arrosent trois fois de miel le sacrifice. D'ailleurs, Thomme vient de naître ; il ne sait encore où trouver sa pâture, et déjà il demande la pâture de son âme. Dans le demi-jour, dans le crépuscule de l'intelligence, il mêle, il confond incessamment la matière et l'esprit (^), et ses pensées-s'envolent au-devant de la félicité espérée, comme de jeunes oiseaux vers le nid (^J. Unité de Dieu, polythéisme, panthéisme, tout est contenu à la fois dans son premier culte, de même que l'enfant en ouvrant les yeux ne voit d'abord qu'un seul être qui les renferme tous. Voilà pourquoi ceschants de bergers nomades sont devenus le livre sacré par excellence, le principe de la liturgie et de la civilisation indiennes. Ils sont à l'égard de cette société dont ils renferment Tâme, ce que les cantiques de Moïse et de Déborah sont pour la société hébraïque ; tout repose sur eux, tradition, loi, coutume, institution (^| ; d'où il résulte que, malgré la simplicité qui en fait la vie, chaque époque les détournant du sens naturel pour en tirer une signification de plus en . * * (*) Rig-Veda, p. 62. (») Rig-Veda. Sursùm mens nostra propter illius adventum erigltur hymno, p. 255. — Creuzer, SymboVtk, 3« édition, p. S\^, — Extraits du Spécimen de Rosen. — Méditons la lumière du soleil éclatant. Splendidi solis lucem meditamur* (') Meœ cogitationes evolut ad ditissimse vitse impetratlonera aves veluti ad nidos. Rig-Veda, p. 40; — L'hymne est offert comme une nourriture. Cibum veluti offQFO hj'mnum , p. 121. Comp. Pindare, Neméennes, ode III. (M Institutions de Manou, liv. I. — Sancara, sive de theologuinelis vedanticorum. F. H. Windiscbmann, p, 50,

120 DES RELIGIONS INDIENNES. plus spirituelle et mystique, ils ont semblé à la fin contenir la science suprême ; et plus«d*un écrivain de l'Occident les considère encore comme une œuvre laborieuse et métaphysique du sacerdoce ('). C'est ainsi que dans la Bible il est tel chant de pâtre pour demander une source ou de la pluie, qui, transformé par la théologie du moyen âge, est devenu l'emblème spirituel de la nouvelle al*liance. Le docteur s'est substitué au berger. Si le culte des Yédas offre des ressemblances avec celui des Hébreux, il est presque entièrement semblable à celui des Persans : même image d'un dieu lutteur, guerrier, pour qui la création est le produit de la victoire ; même lumière qui remplit le berceau de ces deux peuples ; même foyer sacré, mêmes hymnes ; il n'est pas jusqu'aux noms et aux paroles liturgiques qui ne soient souvent les mêmes (^ dans les Yédas et dans le Zend-Avesta. J'ajoute que l'activité, l'énergie, le génie nomade et guerrier de ces premiers dieux indiens, surtout si on les compare à ceux qui ont succédé, montrent assez qu'ils sont les dieux d'un peuple montagnard tout ensemble pasteur et guer*rier('). Par intervalles seulement, et comme la tiède bouffée iM Goërres commence l'histoire des religions indiennes par la métaphysique de l'Oupnekhat. C'est commencer l'histoire du Christianisme par la scolastique. Mythengeschichte , p. 71, 117, 129. •— Frid. Rosen Rig-Veda, Adnotationes, p. 35. 1*1 Les Asvins des Védas se retrouvent sous le même nom dans le Zend-Avesta. — As' pina ca yavanô, Asvinosque juvenes.— Bopp, Vergleichende Grammatik , p. 240. — Le sacrifice porte le même nom dans les deux langues : Yaçna dans le zend , Yadjka dans le sanscrit. — Burnouf, Comment, sur le Yaçna, p. 7, 79 342, 345, 368. (») Comp. les chants de guerre, p. 99, 208, 210, 211, 212, au psaume xviii. — Voy. Ewald, Die Psalmen, p. 51.

DE LA RÉVÉLATION PAR LA LUMIÈRE. 121 de Tair des plaines, un accent de langueur énerve Tac* cent agreste de leurs cantiques. « Que les vents nous soient doux! Que la nuit, le crépuscule, le ciël, Tair, le roi des plantes, le soleil, les troupeaux, tout soit rempli de douceur I » Ce ton est si nouveau, qu'il semble qu'un changement de lieu ait pu seul produire ces changements dans les instincts. Les pasteurs, les Armatllin indiens descendent des hauts plateaux dans les basses vallées. A Indra va succéder BrahiQa. Le premier, toujours luttant, agissant (>), était celui de bergers nomades qui respiraient la vie puissante des montagnes. Le second est celui d'un peuple assis au fond des vallées, et que nourrissent de voluptés les tièdes parfums des nénuphars éclos dans les golfes de Golconde et du Bengale. De tout ce qui précède, il résulte que la première révélation de l'Orient, terre du soleil, se résume dans l'idée de lumière (2). Le premier rayon qui a déchiré la nue a réchauffé le genre humain, limon nouvellement pétri dans le chaos du monde civil. Cette lueur éclaire, consacre; couronne en un moment tous les hauts lieux. Quand le fond des vallées est encore dans l'ombre, elle révèle la terre par les cimes, la société par les dieux, l'Inde par l'Himalaya, la Judée par le Sinaï. la Perse par le Taurus, rionie par rida, laGrècepar l'Olympe. Lamême Aurore, frappant à la fois, comme un Memnon sonore, tous les (*) Multaagenti. Rig-Veda, p. 211. (*) Rig-Veda. Lumine révélat, p. 137. Sol orania revelans, 1.35. — Herder, Von Geist der Ebraischen Poésie , t; I , p. 62, t II , p. 81 . Aelteste Urkunde des MenschengescUiechts^ t. I, p. 28, 78. — Les symboles du temple de Jérusalem appartenaient en grande partie au culte de la lumière. — Vatke, Die Religion des Alt. Testaments, p. 324, 624. 11

122 DES RELIGIONS INDIENNES. peuples naissants, jaillit à la
 fors dans le sein enflammé d'Ormuzd, d'Osiris, d'Apollon; partout la terre
 amoureuse répond an premier regard du ciel, en semant la rosée des
 hymnes. Aux cantiques des tribus d'Abraham, sous Tazur de Chaldée,
 s'unissent les prières des Indiens, des Persans ; et au loin, dans l'Occident,
 avec le premier murmure des forêts, le tremblement des flûtes (') de la
 Grèce répond dans les hymnes d'Hon.ère aux hurlements des loups, aux
 rugissements des lions. Une même révélation s'exhale pour tous du sein des
 Aurores immuables dans le ciel immuable de l'Asie. Le soleil est l'œil de
 Mithra dans les Védas, l'œil d'Ormuzd dans le ZendAvesta p; , Tœil de
 Jupiter dans les Orphiques et dans Sophocle ; chez tous c'est le héros ,
 l'Archer qui lamre ses traits au but f). Les dieux fraternisent dans le berceau
 , ou plutôt le même dieu se manifeste à tous sur les hauts lieux dans le
 buisson ardent. Les Elohim des Hébreux , les princes du ciel de Chaldée ,
 les chérubins à Tépée de flamme qui gardent le seuil de l'azur étemel , les
 anges étincelants des Persans se distinguent à peine de la famille des Aubes
 indiennes, des rois de l'air (^), qui apportent avec l'hymne matinal les
 contemplations pures. Par delà toute immensité , Indra , Jehovah habitent le
 même séjour ; la lumière est leur vêtement , leur envoyé, leur demeure , leur
 parole , leur être même ; en sorte que l'un et l'autre , aux confins de l'éther,
 au-dessus de la foule des patriarches éblouis et prosternés, se confondent,
 (M Homeri hymni In matrem deorum. (•) Rig-Veda, p. 240. — YaçîA, p.
 349 (*j Psaume ix , 6. Ewald , p. 105. Dans Job, l'a urore apparaît comme
 un héros qui disperse les malfaiteurs. (*) Aeris regibus. Rig-Veda, p. 225.

DE LA GKNÈSË 1NUIBNN£, 128 au sein d'une même unité,
dans le même torrent incréé d' splendeur et de vie. Parfum du monde
naissant ! Rosée encore inviolée I Prémices des jours nouveaux! Montagne
sainte, d'où découlaient les saints hymnes, oùêtes-vous 1 Quel chemin
ramène à vous? Blancher incorruptible! aube sacrée! lumière des lumières,
je t'appelle comme t'appelaient nos pères. Ils t'ont vue dans ton éclat , et moi
ne verrai» je que ton ombre? Lève-toi dans mon cœur, Aurore divine ! hâte-
toi ! les heures se passent , la mort s'appro* che , l'immense nuit
m'environne. II DE LA GENÈSE INDIENNE. DE LA RÉVÉLATION DE
L'INFINI PAR L'OCÉAN. Des siècles sans noms se sont écoulés ; le dieu
naissant est déjà suranné ; le premier culte s*efface. Appelé chaque jour par
l'ancien hymne, le soleil, Hiérophante fidèle, a conduit, sans tarder, les
processions des astres nomades dans les chemins de l'Ether, et cependant
tout a changé de face, La vie patriarcale disparaît ; les peuples , las d'errer,
s'arrêtent" dans la demeure qu'ils ont choisie. Plus de pasteurs sans domicile
, à travers de vagiies pâturages , mais des royaumes (i) formés par l'unité de
croyance, des rois consacrés dans ces Etats fixes , des Nemrods indiens, qui
conquièrent la terre pour la donner (*) Colebrooke, On the Vedas, p. 38.

124 DES RELIGIONS INDIENNES. aux prêtres (i) ; dans les forêts encore émues du bruit du char des vents, çà et là (qui le croirait) , des solitaires , des ascètes (2) , qui , las de la figure de ce monde à peine entrevu , «e retirent au fond de Thébaïdes primitives; des anachorètes , fils du chaos , qui en contemplent le dernier travail ; à la place du sacrifice tout pastoral du lait , du beurre , du miel , le sacrifice du cheval des races guerrières ; puis bientôt , presque sans nulle transition , le sacrifice mystique (3) de l'homme intérieur par le sacerdoce; le dieu des pasteurs éclipsé , absorbé , remplacé par le dieu des prêtres, lui-même sacrificateur et victime (*) tout ensemble : telle est la révolution qui vient de se consommer. Par quels changements â-t-elle été préparée? Autant les monuments en sont authentiques , autant les origines en sont cachées , puisque c'est le génie de l'Orient d'attribuer à toutes les variations religieuses la même antiquité; soit désir de les couvrir du même prestige, soit impuissance réelle de distinguer les temps dans un passé trop uniforme. Les Védas renferment sous le même titre l'époque des patriarches et celle des théologiens , comme la Bible confond , dans le Pentateuque , les traditions de Moïse avec celles des Lévites. Après le ravissement causé par la création, devait naître le besoin de l'expliquer. L'hymne fait place au système , la prière au précepte ; le culte du berger est relevé , interprété , transfiguré par le prêtre. Ce qui était instinct, poésie chez l'un, devient, chez l'autre, ré(M Yadjour-Veda. Colebrooke.p. 75. («) Rig-Veda. Colebrooke, p. 78. (•) Sama-Veda. Colebrooke, p. 88. (*) Rig-Veda. Colebrooke. p. 35.

DE LA GENÈSE INDIENNE. 125 flexion , doctrine. L'homme , ce sophiste suprême , s'est déjà dégoûté de la naïveté de ses pères : des croyances si simples ne suffisent plus à l'ambition de ce nouveau-né ; ce passé d'un jour commence à l'ennuyer; s'il ne peut le renier, il faut qu'il le transforme. Il se met à raffiner sur le nom ^u dieu (*) des patriarches ; la faim , la soif, qui tourmentaient le pâtre , sont aujourd'hui la soif de l'esprit (2) , la faim de l'intelligence ; cette pâture grossière , dont il était si avide, est maintenant le fruit des œuvres. Pour concilier ses croyances d'hier avec sa science nouvelle , il étend incessamment le sens naturel au moyen du sens mystique ; il ne sent plus, il médite. Grâce au don de subtilité native, la vie humaine commence à s'enchaîner, la contradiction à disparaître ; l'esprit se substitue à la lettre. C'est l'origine de la doctrine incommunicable de tous les sacerdoces. En voyant, dans les religions, le dogme de l'ascétisme succéder sitôt aux dieux affamés (^) de Tépoque précédente, et la terre partagée entre des ermites , des ascètes, des cénobites (*) , qui cherchent des retraites inaccessibles , afin de mieux se dérober à la nature même, il semble que l'homme , en entrant dans le monde , effrayé du don de^a vie, la repousse, se hâte de fuir par delà le chaos, pour se recueillir et se rejeter dans l'esprit incréé ; il ouvre , à peine né , un gouffre d'abstraction ; il s'y (^) Colebrooke, p. 50. f] Aitareya. Colebrooke, p. 53. (»j La faim et la soif s'adressent à l'esprit. Aitareya-Upanischiad. Colebrooke, p. i9, Ullam quafitatemnon habehat nisi/amem. Oupnekhat. Anquetil-Duperron, t. I,p. 101. (*) Moundaka-Oupanichat.' Extrait de l'Atharva-Véda , p. Poley. p. 6, V. 11. 11. /i^^uĩ y\ 0'^ If.

126 DES BEUGIONS INDIENNES. plonge, Achille enfant , dans les eaux d'un Styx spirituel; et cette métaphysique, cette subtilité dès le berceau, sont telles, qu'on refuserait obstinément d'y ajouter foi , si , d'une part , les monuments écrits n'excluaient pas le doute; si , de l'autre, la plupart des sociétés ne présentaient , dès l'origine , un caractère semblable. Quelles sont, en effet» les premières questions que le genre humain s'est posées? Précisément les plus grandes, les plus difficiles , celles qui , aujourd'hui encore , cou« vrent tous les bruits de la terre. D'où est sorti cet univers qui l'a précédé d'un jour? Pourquoi la création at-elle commencé? D'où vient-elle? où va-t-elle? Quia fait la lumière? qui a fait la nuit? Stupeur, étonnement , inextinguible curiosité , qui se retrouvent , presque dans les mêmes termes, au début des Yédas de l'Inde, du Zend-Avesta des Mèdes, des Eddas des Scandinaves. L'homme tiré du néant se retourne , il regarde en arrière ; il voit sur la face de la nature déserte la trace d'un dieu disparu. A cette vue, il se trouble, il s*agite, il se met à la recherche de l'invisible^ le voilà sans retour égaré dans l'infini. x D'ailleurs , si les deux époques de ces premiers cultes se distinguent aussi clairement que l'instinct et la réflexion , elles sont encore marquées dans l'Inde par des traits particuliers : les lieux mêmes diffèrent ; une scène nouvelle s'ouvre pour un dieu nouveau. Ce ne sont plus les steppes, les lieux élevés, où l'eau trop rare manquait sans cesse aux troupeaux, où la découverte d'une source, la possession (') d'une citerne, étaient un événement ce-* (*) Rig-Veda. Rosen, p. 213. Le» Marutes font entrer les vaches dans Teau jusqu'au genou. P. 72.

DE LA GENÈSE INDIENNE. 127 lébré dans les hymnes , où une soif brûlante tourmentait le berger et le dieu. Au contraire , l'image continuelle des flots annonce un changement de demeure : le peuple des patriarches est évidemment descendu des monts. L'immense mer s'étend , pour la première fois , sous le regard de l'homme; il boit avidement des yeux l'espace sans bornes; et à la révélation par la lumière sur les hauts lieux , s'ajoute , près des golfes , la révélation de l'infini par l'Océan. La mer primitive, non encore profanée par la rame ; un désert vivant, qui rejette lui-même toute souillure, que jamais nul voyageur n'a parcouru; un ciel terrestre qui se confond par delà tout l'horizon avec l'incorrupible éther; un Être incommensurable, à l'haleine de géant , qui tour à tour gronde , murmure , se tait, se meut, s'acquiesce, s'apaise, s'endort, et semble créer en rêvant. Quel mystère nouveau ! quel étrange envoyé du Créateur ! quelle source intarissable de formes, de signes, d'embûmes divins ! Comment cette immensité paresseuse, ciel et terre tout ensemble , moitié dormante , moitié veillante, bercée sur elle-même, toujours ancienne, toujours changeante, dont la forme n'est qu'illusion, vagues, ondes , écume , bulles d'eau , comment cette immensité ne révélerait-elle pas une figure nouvelle de l'infini? En effet , le dieu nouveau naît de son sein , et toutes les harmonies de Brahma sont avec l'Océan ; lui-même s'appelle le premier né des eaux (i) ; il flotte depuis l'éternité dans (M Narayana.— Mon origine est au milieu de l'Océan. Colebrooke, p. 33,48,75.— Son cœur est au milieu des eaux, p. 139, Mundum ejus, mundum aquæ. Oupnekhat, t. II, p. 400. — Quidquid existit aqua est-. Id. Tout ce qui existe est semblable à une bulle d'eau , p. 304, et ailleurs, l. 1, p. 13. p. 100; t. II, p. 14,251, 253. — Ses yeux sont comme le nymphœa, et son nom est Orient. Sancara. Windisch

128 DES RELIGIONS INDIENNES. le calice humide d'un lotus ;
ses yeux sont tels que le nyraphsea. Ame , parfum de l'Océan , sa parole ,
exhalée du milieu de la mer sans rives , passe comme la brise f] ; elle est
recueillie d'abord par trois solitaires (*), enfants des eaux. Sa pensée f) ,
illusion flottante , sirène éternelle , se balance sur les ondes éternellement
pacifiques , et l'œuf du monde surnage comme la couvée d'un invisible
alcyon. Ces harmonies sont plus frappantes encore si on les compare à
celles du culte précédent ^ car, dans la première révélation , l'infini
jaillissait , éclatait plus prompt que le rayon de Taurore; actif, diligent,
instantané , comme l'esprit de la lumière : dans la seconde , le dieu encore
humide des flots a, pour ainsi parler, le naturel indolent de l'océan de
Golconde : loin d'être dévoré de la soif d'Indra , il se suflit à lui-même ,
toujours comblé, toujours rassasié , principe de tout , mêlé à tout, comme le
sel à l'eau marine (

DE LA 6ENÈSB INDIENNE. 129 volonté , accablé d'une
langueur infinie , Tesprit des eaux se réveille à demi; ses doux yeux de lotus
s'ouvrent à la lumière , et dans ce premier regard (

130))BS iEUGIONS INDIJ^NNBS. rf la mort n'était pas, ni l'immortalité. Mais Lui (' lui-même , et il eut peur ; c'est pourquoi aujourd'hui » l'homme a peur quand il est seul. Cependant il pensa : " Il n'est rien hors de moi ; qui craindrais-je t... et cette » terreur s'éloigna de lui; mais il ne sentit aucune joie, » et c'est pourquoi l'homme est triste quand il est seul. •» A la terreur succède le désir. Le grand Solitaire, l'ascète par excellence , souhaite l'existence d'un autre que lui-même; et ce désir, à peine né, devient le germe des choses. Le dieu se fait homme (^j sous la figure du monde; le soleil est son regard, les vents son souffle, les rayons sa chevelure , la terre ses pieds , les saints livres ouverts (\$) sa parole. Première incarnation. Il remplit ainsi de lui-même le non-être. Pour combler sa propre solitude , il parcourt tous les degrés de l'exis*(1) Littéralement , cela respirait sans haleine, seul avec elle («a pensée). (■) Aitareya. Colebrooke, p', 50. I») Yadjour-Veda. Colebrooke, p. 64. (*) Yadjour-Veda. Colebrooke, p. 64. Oupanichat, extrait de V\r tharva'-Veda , p. Poley, p. 8, (") Vox aperti'Vedœ; ventus ejus spiritus est, cor universum, a pedibus ejus terra. Is enim internus omnium creaturarum animus est. Sancara. Windischmann, p. 144.

DE LA GENÈSE INDIENNE. 131 tence, depuis rinfiniment grand jusqu'à Tinfifiiment petit. Toujours se poursuivant, toujours se dérobant à ses propres étreintes , il forme de sa propre substance chaque couple de créature , depuis Téléphant jusqu'aux fourmis et aux plus petits insectes (*) , tombant toujours plus bas, plus il s'efforce de s'atteindre, de se retrouver, de se ressaisir lui-même tout entier , dans l'unité de l'esprit incréé ; première idée de la chute originelle. De plus , pour se produire dans le monde visible , il a dû se diviser, se limiter f). Cet océan sans bords s'est donné un rivage ; ce coursier céleste (^) s'est imposé un frein ; cette âme sans parties s'est partagée entre les diverses formes de créatures , comme les membres de la vache consacrée sur Tautel des pasteurs ; d'où l'idée que le monde est un sacrifice permanent de l'Éternel [*]. L'infini souffre dans les bornes du fini ; l'Esprit a sa passion dans Jes liens du corps. L'ancien des êtres s'offre à Itti-même chaque jour en oblation. Première forme du sacrifice mystique dans lequel le dieu (^) est à la fois le sacrificateur et ht victime. Enfin , si cet Esprit , principe de tout , explique la vie de l'univers , reste à expliquer la mort. De là , en face du dieu créateur, il en estiin autre qui détruit tout ce que fait le premier. Du culte des patriarches et des guerriers, iM Coiebrooke, p. 64. (*) Rig-Veda. Colebrooke^p. 33. Sancara. — WindischmanD, p. 145. Totum universum cum equo divino comparatur. l*) Aswamed'ha. Colebrooke, p. 61. (*3 Colebrooke, p. 35. ('] ". Quel fut le séjour de cette victime divine que les dieux sacrifièrent! quelle était sa forme! quelle fut Toblation! quelle la prière! " Rig-Veda. Colebrooke, p. 35.

132 DES RELIGIONS INDIENNES. il a gardé le sentiment de la faim et de la soif; il dévore ce qu'il produit, armé de dents dévorantes, ce Saturne indien se repaît de lui-même. Par lui, les feuilles se dessèchent , la jeunesse .devient vieillesse , le fleuve s'engloutit dans la mer, Tannée épuisée achève sa carrière dans l'automne. S'il était livré à lui-même , le monde serait bientôt anéanti ; mais une troisième personne du même infini est le dieu réparateur, médiateur, qui se transforme incessamment pour tout réparer à mesure que le dieu de mort se transforme pour tout anéantir. Ainsi , création , destruction ,, renaissance (^) , trois formes de l'existence universelle , représentées dans l'Inde par les trois personnes du même être : Brahma , Siva, Vichnou; dans l'Egypte, par Oçiris^ Typhon, Orus; en Perse, par Ormuzd, Ahriman, Mitbra; en Occident, par Uranus , Saturne, Jupiter ; partout les trois dynasties souveraines , emblèmes de la même nature , éternellement ancienne , éternellement mou« ran te , éternellement renaissante. Première forme de la Trinité : c'est le trépied sur lequel sont assises toutes les religions de l'antiquité. Cette division se répète chez les modernes : Jéhovah crée le monde des sens, le Christ l'abolit, l'Esprit le répare en l'expliquant. Incarnation , chute, sacrifice du dieu , trinité , ce sont là les vestiges de ce christianisme primitif, qui, conservés en traits frappants dans l'ancien culte de l'Inde, se retrouvent partout de même au cœur de l'Asie. Par où se confirme ce qui a été précédemment avancé , que l'Evan(*) « Il n'y a que trois dieux , »♦ Tisha eva devatah. Colebrooke, p. 269, p. 57, p. III. B. Burnouf. Préface au Bhagavata-Purana, p. 30.

DE LA GENESE INDIENNE. 133 gile n*est pas seulement prophétisé par la Bible, mais qu'il est déjà annoncé, préparé, figuré par l'Ancieii Testament , non seulement des Hébreux , mais du genre humain tout entier ; qu'ainsi Tarbre spirituel qui ombrage aujourd'hui le monde est déjà enveloppé du premier germe semé dans le sillon du chaos. Je vois la vie re« ligieuse , comme la vie organique , se dilater en une succession indéfinie de forines qui se contiennent , s'engendrent, s'annoncent les unes tes autres. Au delà du sacrifice de l'Evangile, j'aperçois un autre sacrifice; par delà le calvaire de Judée, un calvaire plus lointain ; pat delà les prophètes de l'ancienne Alliance, d'autres prophètes plus anciens ; puis , aux derniers confins de la tradition , les patriarches déjà remplis de jours , qui reçoivent sur le premier Thabor le premier Testament de l'Étemel. Au reste , le trait dominant et presque exclusif de cette première philosophie religieuse , c'est le sentiment de l'Être , un, souverain, inaliénable, duquel tout émane, et dans lequel rentrent ces personnes divines,' réunies aussitôt que séparées. Immense affirmation de la vie universelle , qui n'a été proclamée avec autant de solennité par aucun autre peuple. Cette conscience profonde de l'Être en soi, de l'absolu , de l'infini, «st la première pierre de fondation (') de la société civile , et la question de savoir par où doit commencer l'histoire des religions est ici résolue pour la seconde fois. A l'origine des révolutions humaines, l'Inde a fait plus haut que (*) « Le sage voit cet être mystérieux dans lequel l'univers existe perpétuellement, reposant sur cet unique appui. » Yadjour-Veda. Colebrooke, p. 57. 12

134 DES RBL16ION8 TNDIBNKES. personne ce que Ton peut appeler la déclaration des droits de l'Être; c'est là véritablement ce qui marque sa fonction dans Thistoire, tous les dogmes n'étant qu'une conséquence de ce premier credo de l'humanité en la vie infinie. Je ne sache pas dans l'antiquité un culte qui ne soit implicitement contenu dans cette profession de foi du dieu en lui-même : " Rien n'est plus grand que. moi. Comme les perles sont suspendues aux colliers, tous les êtres dépendent de moi ; je suis la lumière dans le soleil , la prière dans les livres sacrés , le parfum dans les fleurs, l'éclat dans la lumière, la vie en toutes choses , et l'éternelle semence de l'univers. Je suis l'esprit de la création, son commencement, son milieu et sa fin. Dans chaque espèce je suis la plus noble : entre les astres je suis le soleil ; entre les éléments , le feu; entre les monts , l'Hymalaya ; entre les eaux , l'Océan ; entre les fleuves , le Gange ; entre les serpents, l'étemel serpent qui se noue autour du monde ; parmi les chevaux , je suis celui qui est né de l'écume de la mer ; parmi les conducteurs des chars , je suis le conducteur des chœurs célestes ; et parmi les paroles, je suis la parole divine (^). »♦ Ce Moi divin , cette société de l'infini avec lui-même , voilà évidemment le fondement , la racine de toute vie , de toute histoire , de toute religion , de toute société particulière , puisque cette conscience de l*Éternel n'est rien que la plénitude de la durée , et qu'il est impossible de creuser plus avant sans tomber dans le vide. Cette unité suprême absorbant tout , la pluralité des dieux n'existe (*) Bhagavad-Gita.

i>£ LA QStfè»B INDIENNE. 135 pas encore ; ils dorment mêlés
 et confondus dans le sein mystérieux de la grande âme. L'homme , penché
 sur l'océan de l'Être, n'a point vu encore le peuple des fantômes, Sirènes,
 Avatars, sortir du fond des ondes. La Vénus indienne elle-même ne s'est
 point soulevée de Técume des flots du Bengale. L'Esprit seul en a ridé la
 surface. Comment cet abîme d'idéalité va-t-il se peupler des formes de la
 mythologie l Comment de l'unité n^tra le polythéisme l Comment l'éternel
 Solitaire aura-t-il pour cortège la tourbe bruyante des divinités corporelles
 qui rempliront bientôt l'imagination de l'Inde? Que feront ces dieux enfants
 , qui, nés de. vierges (*)., ornés de turbans et de pierreries, vont s'éveiller
 sous .l'aile des oiseaux frissonnants au premier souffle du mar tin? C'est là
 une nouvelle époque dans la Genèse des religions. Le grand lis des eaux qui
 renfermait dans son calice la première âme des choses , s'est épanoui au sor
 leil des patriarches , et ses semences , dispersées par le\$ vents , ont fait
 partout germer les dieux. Le flot de l'Être se précipite de sa souroç , la vie
 se divise , l'abstraction se personnifie ; le passé commence à s'accumuler, et
 peut déjà se raconter. Il est temps de quitter l'hymne pour le récit, les Védas
 pour les épopées, l'Orphée de l'Inde pour son Homère. (*) Harivamça.
 Langlois, 1. 1, p. 269.

136 DBS RELIGIONS INDIENNES. III DE LA RELIGION INDIENNE DANS SES RAPPORTS AVEC LA POÉSIE ÉPIQUE. C'est une des conditions vitales de la société de découvrir les uns après les autres les richesses du passé, à mesure qu'elle a besoin de prendre un essor nouveau. Le même siècle n'a pas vu reparaître à la fois toutes les splendeurs de l'antiquité. Ces flambeaux ne se sont rallumés que successivement, et les uns après les autres. Dès que le moment arrive où le moyen âge doit sortir de sa nuit, Virgile commence à renaître avec le génie latin. Il devient l'instituteur de l'Italie moderne, et le conducteur de Dante rouvre les portes de l'avenir. Plus tard, quand cette force s'arrête, que le siècle assoupi a besoin d'une seconde impulsion, c'est Homère qui, dans Constantinople, sort de l'oubli. Entouré du cortège des orateurs, des poètes grecs, il dissipe, à son souffle, le moyen âge, et crée la renaissance. Quelquefois ce sont des modernes qui, le lendemain de leur apparition, re* tombent dans l'obscurité, et sont copame s'ils n'avaient jamais été. Mais leur action, un moment suspendue, n'en est bientôt que plus puissante. Tel fut Shakespeare. S'il est oublié par le xvii* siècle, il revit de nos jours, et cette résurrection a provoqué celle de l'Allemagne : en sorte que ces hommes peuvent être regardés comme d'ardents messagers qui, de loin à loin, viennent marquer l'aurore des grandes journées du monde intellectuel. Aujourd'hui, l'Europe est lasse ; elle l'avotie elle-même.

L'ÉPOPÉE INDIENNE. 137 Parcourez l'Angleterre, l'Allemagne, la France; partout, avec des visages divers, vous trouverez haletant et vivant d'une même ombre de vie, les hommes attachés, non au présent, mais à l'attente d'une chose qu'ils ne savent comment nommer. Virgile, Homère, Dante, Shakespeare, ne suffisent plus pour repaître ces esprits magnifiques. Il faudrait, disent-ils, de nouvelles sources d'eau vive pour nous assouvir dans notre désert moral. Et voilà qu'en effet soudainement jaillit du rocher un flot d'inspiration qu'aucune génération n'a encore détourné à son profit; voilà que des noms jusqu'ici ignorés sont prononcés, des langues, des religions perdues sont découvertes, des dieux retrouvés. Une poésie inconnue, la poésie indienne, commence à se révéler. Par delà l'Homère grec, un Homère indien se montre à l'extrémité des temps, puisque les critiques les plus modérés placent sa naissance mille ans avant le Christ. Hâtons-nous donc de nous tourner de ce côté; voyons ce qu'il peut être une Odyssée, une Iliade au bord du Gange. Qu'avons-nous de commun avec ce génie que le temps et l'espace ont mis si loin de nous! Que faut-il en espérer pour l'avenir? Quel bon ou mauvais augure en tirer? Virgile et Homère ont prêté quelque chose de leur vie au siècle de Léon X et de Louis XIV. Quel siècle rendra au souffle de cet Homère du golfe de Golconde? L'Inde, comme la Grèce, a deux épopées principales. Sous les titres du Ramayana et du Mahabharata, elle a son Iliade et son Odyssée. Si l'étendue des œuvres fusait seule leur importance, cette littérature serait, sans contestation, la première de toutes, puisque le moindre de ces poèmes renferme ou moins trente mille vers. Le 12,

136 DES RBU6IONS* INDIENNES. tiers du Ramayana a été publié dès 1800 à Sérampore ; mais , dans le trajet des Indes en Europe , le vaisseau qui portait une' partie de cette cargaison fit naufrage. Le premier et le troisième volume parvinrent seuls en An-* gleterre. Il y a quelques années , Willielm Schlegel ^ persuadé sans doute que la question littéraire de notre temps est celle de la renaissance orientale, a entre^ pris une édition complète des deux épopées. Cette publication n'est point terminée , en sorte que, dans l'état actuel de la critique » ces grandes masses de poésie sont encore en partie inconnues. Colosses de Thèbes enseveli** jusqu'au front dans les sables , on n'aperçoit que leurs diadèmes. Cependant les fragments mis à découvert suffisent pour déterminer le genre et le caractère de l'ensemble, de même que» sur une partie d'un animal perdu, les naturalistes reconstituent le tout vivant dont elle a été détachée. La forme de ces compositions exclut l'idée d'une analyse littérale. S'il fallait ici marquer le caractère du poème d'Arioste , vainement voudrait-on suivre un à un tous les pas de ce génie capricieux. A peine entré dans le labyrinthe enchanté , on perdrait le fil qui échappe souvent au poète lui-même. Or le sentier vagabond d'Arioste est une voie droite et classique auprès de celle du poète indien. Pénétrons-nous donc au hasard dans cette immense forêt vierge , et suivons-nous tous les sentiers que ^ nos yeux rencontreront. Bientôt nous serions égarés sans espoir, s'il est vrai que l'on ne peut mieux expliquer l'exubérance de ces poèmes qu'en les comparant à celle de cet arbre indien dont les branches, en retombant à terre , s'y attachent , s'y divisent, s'enracinent, pour

•*v j^ . •■ ^♦*.-' LËPOPEK INDIENNE. 139 sent des rejetons qui deviennent eux-mêmes des arbres, lesquels se ramifient de nouveau, et, germant, se re-» produisant , se multipliant ainsi en chaque endroit, forment une forêt qui n'est , pour ainsi dire , qu'une seule plante d'où s'exhalent toutes les harmonies d'un même continent, parfums vivants , murmures, bourdonnements de la nature des tropiques. Où est le germe , où sont les branches , où est le tronc de cet arbre infini 1 De même , dans ces épopées, chaque incident tend à devenir un poème. Que ferons-nous pour ne pas nous perdre dans cette immensité 1 nous imiterons les Européens quand ils veulent s'établir au sein des forêts vierges des grandes Indes; Ils se hâtent d'y tracer de longues voies droites qui aboutissent à des points déjà connus. J'établirai ainsi plusieurs divisions dans l'examen de ces épopées encore immaculées comme les savanes et les forêts où le condor et le boa ont seuls jusqu'à présent fait leur séjour. Je cherche-» rai les rapports de cette poésie avec son auteur, avec la religion nationale, avec la nature asiatique, avec les institutions civiles et l'histoire des Indes en général. D'abord , je veux savoir quelle a été la condition du poète lui-même. Son nom est Valmiki , et notre siècle ne passera pas sans que ce nom soit inscrit à côté de ceux d'Homère , de Dante et de Shakespeare ; car Valmiki est de la famille de ceux qui résument toute une civilisation.. Comment a-t-il vécu 1 comment a-t-il composé son ouvrage 1 Ces questions sont résolues par le fait , dès le début du Ramayana. Cette épopée, comme celle de Dante, met d'abord en scène la personne du poète. Retiré sous les ombrages d'une forêt sacrée, dès les premiers vers il se prépare par une longue purification.

140 DES RELIGIONS INDIENNES. à recevoir l'inspiration divine. Tout annonce en lui un homme de la caste des prêtres , qui épure son esprit pour le rendre digne de produire le poème national des 'Indes. Son sanctuaire est dans le fond des vallées. Il fait ses ablutions dans les eaux divines du Tomosa. Ses disciples lui apportent au bord du fleuve ses vêtements religieux, et quand il sort des flots , son esprit sans tache est prêt à reproduire fidèlement les images impérissables que les dieux voudront y imprimer» Qui ne voit le sens profond caché dans ce début t Où est Thomme qui , avant d'accomplir sa tâche, n*a besoin d*une ablution intérieure? Où est celui qui ne s*est baigné dans le flot des douleurs humaines avant de recevoir, selon Vexpression orientale, la seconde vie, c'est-à-dire celle de Tinspiration 1 Où est le philosophe , l'artiste , qui n'a une fois au moins lavé la poussière de ses rêves au bord des lacs immaculés et rafraîchi son front dans l ' abîme insondable! Tout poète , avant de commencer son œuvre , ne se recueille* t4I pas dans le secret des forêts, ou dans le secret de son cœur: Byron dans la mer des Cyclades, loin des bruits de l'Angleterre; Chateaubriand dans les forêts de l'Amérique du Nord ; avant eux, Camoëns,'dans la solitude de TO* céan ; Milton, dans la solitude des ténèbres ; Dante, dans la solitude plus aveugle de l'exil? Les peintres du moyen âge, plus poètes encore que peintres, s'agenouillaient. avant de prendre leurs pinceaux, et ils commençaient par adorer en eux-mêmes l'image qu'ils allaient représenter. C'est-à-dire que nul n'entre dans le royaume de la poésie, de la philosophie , de la raison , sans passer par une épreuve quelconque , et cette idée est inscrite en traits ineffaçables au seuil de l'épopée indienne.

l'épopée indiennk. 141 La scène suivante achève de donner à ce début toute sa valeur. A peine le poète indien s'est-il préparé par la prière et la macération , à peine est-il parvenu à Tétat de sainteté , que le dieu suprême Brahma descend des hauteurs jdu ciel, et vient le visiter dans sa hutte de feuillage. Valmiki le reconnaît à travers ses traits mortels. Il se prosterne pour l'adorer ; puis, lui présentant un siège fait de bois de sandal , après lui avoir lavé les pieds , il l'invoque par le salut étemel. ,Le dieu lui ordonne alors de chanter Rama , le héros de la caste guerrière : « Achève, lui dit-il f le poème divin de Rama. Aussi longtemps que les monts s'appuieront sur leurs bases , et que les fleuves poursuivront leur cours , le Ramay ana sera répété par la bouche des hommes , et tant que le Ramayana durera , mes mondes infinis te serviront d'asile. » Que peut être \tne œuvre ainsi imposée par la religion, si ce n'est un acte du culte , une épopée sacerdotalel Tel sera, en effet , le caractère de cet ouvrage. Mélange du prophète et du guerrier , il tiendra du Coran et de l'Iliade. Ce qui manque aux civilisations grecque, romaine , moderne , un poème épique né de l'inspiration de la caste des prêtres sera l'attribut particulier de la civilisation indienne. Dans l'Iliade, qui est voisine de cette antiquité, combien le principe de l'inspiration n'est-il pas différent ! Homère est entièrement affranchi du génie du sacerdoce. C'est un vieillard qui va librement de ville en ville , non un prêtre attaché à un sanctuaire r « Chante, déesse» la colère d'Achille, » voilà ses premiers mots. C'est lui qui commande et s'impose à son dieu ; c'est lui qui l'aiguillonne. 11 règne dans son œuvre , et , par ce début , on sent déjà que l'art grec a conquis une pleine indépen

142 D&S «EUGI QNS INDIENNES. dance. Il dispose à son gré des événements et des traditions ; il les change comme il lui plaît. Les cieux mêmes lui sont soumis, car il les orne à sa fantaisie ; et toujours orthodoxe, pourvu qu'elle soit belle, sa croyance renfermée déjà un septicisme prématuré. Dans l'épopée indienne , au contraire , le poète est soumis en esclave au dieu qui le visite et lui prescrit son œuvre , comme un rituel liturgique. Il se prosterne la face contre terre au seuil de son poème ; le caractère du génie oriental est ainsi représenté dans ce premier dialogue de Valmiki et de Brahma • du poète et du dieu ; ou plutôt il n'y a ici ni poète, ni artiste, ni poème, mais un dieu, un prêtre, un sanctuaire, une cérémonie solennelle, l'offrande de la parole harmonieuse ; car ces épopées sont placées au rang des livres sacrés : elles sont pour les Indiens ce que le Coran est pour les mahométans, l'Evangile pour les chrétiens. C'est sur ces livres ouverts que se prêtent . les serments dans les actes de la vie civile et politique ; et ce caractère, sacré peut-il être exprimé avec plus de force que dans les vers suivants : «< Celui qui lira le récit des actions de Rama sera délivré de tous ses péchés ; il sera exempt de tout malheur dans la personne de son fils , de son petit-fils. Heureux qui, écoutant le Ramayana, l'a compris jusqu'à la fin ! heureux qui seulement l'a lu jusqu'à la moitié I II donne la sagesse au prêtre, au noble une noblesse nouvelle , la richesse au commerçant , et si , par hasard, un esclave l'écoute , il est lui-même anobli (^) . Après que Valmiki a reçu ainsi l'ordre du ciel, ne pensez pas qu'il se jette soudainement au milieu des événements (^) on retrouve une promesse semblable dans le poème tout charmant de Tjiurel.

L'Épique indienne. 143 nements de son poème. Le génie de l'Orient ne procède pas avec cette impatience. Avant que l'action commence, il faut encore assister à une des scènes qui peignent le mieux la nature contemplative de l'Homère indien. Troublé par l'inspiration qui s'approche, accablé du fardeau de sa pensée, le poète s'assied au pied d'un arbre séculaire. Là il rêve aux vertus, à la noblesse, à la beauté de son héros, et cette méditation est le sujet de son premier chant. Vous voyez ainsi par avance le plan entier de son poème se dérouler au fond de sa pensée. Il aperçoit, dit-il, dans son esprit tout le sujet de l'histoire de Rama, aussi distinctement que le fruit du dattier dans le creux de la main. Il mesure lentement dans son intelligence l'étendue de ce poème, océan merveilleux rempli de toutes les perles des Védas. Cette scène, qui suit de près celle de l'apparition du dieu, donne au début du Ramayana un caractère de contemplation et d'extase qui répond à tout ce que nous savons de la religion et des habitudes d'esprit du peuple indien. Le poète voit des yeux de sa pensée son œuvre plus parfaite assurément qu'il ne la fera jamais : n'est-ce pas là, en effet, le moment le plus beau de tout ouvrage humain ? Combien Homère est loin encore de cette idée ! Il est aussi impatient que le génie de l'Occident. Dès les premiers mots, il se précipite sur son sujet, comme un aigle de l'Olympe qui s'abat sur un troupeau, tandis que Yalmiki plane d'abord dans la plus haute nue avant de descendre à la réalisation de son dessein. Longtemps il contemple l'idéal des événements et des choses qu'il décrira plus tard | création intérieure de figures que personne ne verra, d'harmonies que nulle oreille mortelle n'entendra; genèse

144 DES RELIGIONS INDIENNES. des formes impalpables, beautés, sommets inaccessibles, parfums non respirez, lumière, strophes, voix dont le poème ne sera que l'écho ou l'ombre atténuée. Nous-mêmes nous admirons dans les œuvres des poètes et des sculpteurs les personnages et les figures qu'ils ont créés. Que serait-ce donc si nous pouvions entrevoir ces images, ces êtres moraux, non point tels qu'ils ont été imparfaitement réalisés par des instruments incomplets, le ciseau, le pinceau, les langues humaines, mais tels qu'ils ont apparus, dans leur nudité idéale, à l'esprit de leurs auteurs ! Il n'est point d'artiste qui n'éprouve une douleur sincère en comparant à l'œuvre qu'il a rêvée celle qu'il a exécutée, et c'est la différence de ce modèle intérieur et du plan réalisé qui sert de préambule au *Ramayana*. Qui ne serait frappé de la grandeur de ces idées, rangées ainsi qu'une avenue de sphinx intelligents à l'entrée du monument ? Admis dans l'intimité du poète du Gange, nous avons vu naître ses pensées, fantômes divins à peine revêtus de la parole. Reste à savoir comment, du fond de cette solitude, son œuvre, en ces temps reculés, a pu être répandue et conservée dans la mémoire des hommes. J'ai montré ailleurs (*) de quelle manière une question semblable a renouvelé de nos jours la critique à l'égard d'Homère. Qui croirait que la plus grande lumière sur cette question nous vienne des bords du Gange ? C'est pourtant ce dont il est facile de se convaincre. Pour achever sa confession, Valmiki raconte en effet de quelle manière son ouvrage a été porté de bouche en bouche ; et l'on est étonné d'apprendre, dans ce récit, que des institutions (*) De l'histoire de la poésie. Homère. V. Allemagne et Italie.

L'ÉPIQUE INDienne. 145 poétiques, parfaitement analogues à celles de la Grèce héroïque et de l'Europe féodale, se retrouvent dans la presqu'île en deçà et au delà du Gange : des rapsodes qui chantent les fragments d'épopée nationale, des ménestrels qui sont eux-mêmes récompensés par les auditeurs, comme ceux du moyen âge. Il faut citer ici textuellement cette partie du Ramayana, qui fournit des points de comparaison si évidents entre des sociétés que tout d'ailleurs semblait séparer. " Le poème du Ramayana étant achevé, Valmiki se demanda : Qui le fera connaître au monde? En ce moment, deux disciples se jetèrent aux pieds du sage, tous deux illustres, à la voix mélodieuse, tous deux habitant un ermitage. Ayant regardé ces jeunes hommes ingénus, il leur dit, après avoir baisé leur front : — Apprenez le poème révélé ; il donne la vertu et la richesse : plein de douceur lorsqu'il est adapté aux trois mesures du temps, plus doux s'il est marié au son des instruments, ou s'il est chanté sur les sept cordes de la voix. L'oreille ravie, il excite l'amour, le courage, la tendresse, la terreur. — Après avoir ainsi parlé, le sage enseigna aux deux jeunes hommes tout le poème de Rama. Dès qu'il l'eut confié à leur mémoire, il leur dit encore : — Que cette histoire soit chantée par vous dans l'assemblée des sages, au milieu du concours des princes et dans la réunion des bons. : — Ces deux jeunes hommes, l'exakte ressemblance du héros, l'image réfléchie de ses perfections, éminents dans les livres sacrés, dans les mystères de la musique, chantèrent le poème en présence des sages ; et les dieux descendus de l'empyrée, et les génies et les princes des serpents furent ravis d'en

146 DES fISUGIONS INDIENNES. tonnement et de joie. A des temps marqués*, les deux princes bien -aimés recommençaient leurs chants ; et les sages se réunissaient par milliers pour les écouter, les yeux immobiles de plaisir et d*adkniration. Et ils s'écriaient : 0 le grand poème ! Tirnage fidèle de la vérité ! D'anciens événements nous sont montrés comme s'ils se passaient sous nos yeux. Ceux qui chantent ce poème dans .cette langue de miel sont deux princes d'une origine divine. 0 que ce chant est pur ! les mots justement réglés sont unis entre eux par un art inouï. Ainsi rd^ouis par leurs chants , un sage leur présenta un vase rempli d'eau consacrée , un autre des fruits de la forêt , un troisième de riches vêtements , ou un vase de sacri^ce , ou un siège fait de bois de sandal. D'autres leur souhaitaient une prospérité sans mélange , ou appelaient sur eux une longue vie. »»» Voilà donc , sur les bords du Gange , les rhapsodes d'Ionie et les ménestrels du moyen âge. Il faut ajouter que le caractère de la théocratie est encore empreint dans cette, institution. Ces rhapsodes indiens ne yont pas réjouir de lieu en lieu le festin de leurs hôtes , à la manière des Grecs. Us seraient plutôt semblables à ceux du moyen âge, qui ne chantaient guère l'épopée carlovingienne que dans les châteaux de la féodalité. C'est dans une assemblée choisie que se répète le poème de Valmiki. Composé par un prêtre , c'est surtout par xles prêtres qu'il doit être entendu. Les classes inférieures, les sou* dras, ne jouiront pas du bienfait de cette poésie. Ils soi^t exclus du monde idéal , comme ils le sont en quelque manière du monde politique et civil. Le Mahabbarata ne commence pas sur un ton moins

LEPOPEË INDIENNE. 147 pieux , car il s'ouvre par une conversation de religieux dans un monastère consacré au dieu Braiima. Lessoli* taires prient un de leurs connpagnons de raconter son histoire. Celui-ci cède à leurs instances ; il répète toute une épopée dans les intervalles des sacrifices, et Tlliade orientale est chantée dans une cellule d'eritiite. Au teste , le sujet de Tun et de l'autre de ces poèmes est une guerre religieuse. Dans Tun et dans l'autre , le héros ya secourir les ermites , les prêtres , les solitaires , dont les autels et les monastères sont menacés par une race ennemie. Souvenir des luttes de deux peuples, de deux religions, c'est de ce chaos social qu'est sortie l'organisation des castes de la haute Asie : en sorte que l'épopée est ici le commentaire de la législation , et que la tradition poétique lient la place de l'histoire. A ce fond du sujet se rattachent , comme autant de rameaux au tronc, plusieurs scènes qui peignent, sous ses aspects divers , la société asiatique , le rd dans son palais , le brahmane dans son ermitage, le héros sur sa litière embaumée , les cérémonies ^du culte , les bûchers des funérailles , les prêtres sur des chars doux comme la pensée, }es armées précédées de troupeaux d^éiéléphants enivrés , les bayadères , les forêts retentissantes de l'écho des hymnes et des prières, liturgiques, les cités semblables à des lacs féconds en perles , les Solitudes ^ les. fleuves , les mers , tout le tableau de là nature des Grandes-Indes td qu'il est encore malgré les révolutions des temps. Il est surtout impossible de ne pas remarquer d'étranges ressemblances entre le principe de cette civilisation et celui de la civilisation catholique, un principe commun, Tascétisme, une sorte de chevalerie , des chartreuses païennes , des

148 DES RELIGIONS INDIENNES. anachorètes plongés dans la macération, des pèlerinages» et dans le dogme, une trinité divine. Ne semble-t-il pas que cette société soit l'image anticipée de la société féodale, représentée dans les poèmes de chevalerie S Arthur et de la Table ronde ? L'analogie serait complète, si Ton oubliait cette unique différence : d'une part, en Orient, le panthéisme, le dieu confondu avec la création ; de l'autre, en Occident, la personnalité de Dieu distincte de l'univers. Voilà par quel abîme ces deux mondes sont séparés. Cet abîme est plus profond que l'océan qui les divise. Après cet aperçu général, je cherche les rapports de l'épopée indienne avec la religion, et je ne tarde pas à découvrir un fait si extraordinaire, qu'aucune autre littérature n'en présente de semblable. N'est-il pas étrange de penser que tous les héros de ces poèmes sont des dieux incarnés, qui ont consenti à revêtir les formes et les douleurs de l'humanité? Rien pourtant n'est plus vrai. Encore faut-il ajouter que ce, ne sont point, comme dans Homère, des dieux qui, n'empruntant de l'homme rien que sa beauté et sa sensualité, gardent au sein de ce changement la félicité inaliénable de l'Olympe. Non ; la figure humaine n'est pas seulement un masque pour les divinités des Grandes -Indes, c'est une incarnation dans le sens le plus réel, et« pour tout dire, le plus chrétien. Pour relever l'univers de sa chute, le dieu fait homme souffre, gémit, pleure, combat, accepte toutes les conditions de la vie humaine, jusqu'à la mort même ; aussi Rama n'est-il rien que le dieu Vichnou, qui a consenti à devenir le fils d'un ancien roi, et à parcourir toutes les chances de la vie terrestre. Mais ce qui est manifeste

l'épopiée indienne. 149 dans le héros principal du peëme , ne laisse pas d'être vrai, à Végard des autres personnages. Si vous les pressez et les poussez à bout, vous finissez toujours par reconnaître en eux quelque divinité ou quelque verbe fait homme , au degré le plus élevé comme au plus abaissé de Téchelle sociale. Chez ces rois qui régneront vingt mille ans , chez ces ascètes qui passent dans l'abstinence et la componction des siècles de siècles, il n'est pas difficile de soulever le masque et de retrouver l'Être suprême. incarné dans le prêtre , le guerrier, le monarque. Mais si vous voyez passer un niendiant porteur d'un parasol et d'une urne à demi brisée pour solliciter les aumônes des soudras , malgré cet abaissement , ne vous fiez pas trop à rapi>arence ; sous la figure de ce mendiant est caché le dieu Siva , qui vient expier ainsi je ne sais quelle faute commise à l'origine, de l'éternité. Le dieu étant ainsi caché sous chaque personnage , cette épopée mériterait-bien mieux que celle de Dante le titre de Divine comédie. En même temps que les dieux sont cachés sous la figure des héros , ils ne laissent p̄is de se montrer dans les cieux. Ils se retirent dans leurs domaines p^irticuliers, ou ils se rassemblent sur le sommet du mont Mérout C'est sur cet Olympe indien ^ue se retrouvent, image anticipée de la Grèce et de l'Egypte , les ancêtres des divinités occidentales : Maya, la reine de l'illusion, couverte du voile qui s'étendra plus tard sur l'Isis du Nil ; Cricna , le dieu du soleil entraîné par les chevaux que doit régir Apollon ; Siva, qui brandit le trident qu'il doit léguer à Neptune ; l'Aurore avec son char traîné par des perroquets; la déesse Prithivi entourée des panthères qu'apprivoisera Cybèle ;et au-dessu3 d'eux tous'Brabma, 13.

The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate

150 DES RELIGIONS INDIENNES. qui , pour coUiei^, porte à
6on cou la chaîne des êtres que recueillera Jupiter. Il y a loin de ces
émanations de rHimalaya aux formes de l'art de Phidias. » Du feu du
sacrifice surgit un être surnaturel , d'une splendeur incomparable, puissant,
héroïque , marqué du fiigne des augures , couvert d'ornements divins , égal
eâ hauteur au sommet des montagnes , redoutable comme le tigre , aux
épaules et aux Aanes de lion , étincelani comme la flamme du soleil , ' les
mains couvertes d'an* neaux , le cou entouré d'un colUer de vingi-sept
perles^ les dents semblables au roi des astres : il tenait embrassé comme
une épouse bien*aimé^. un lai^ vase d'or, m-» crus té d'argent , et rempli de
la boisson ambrosienne des dieuXi Il dit: — Jesuis une ânanation de
Brahmadescendu sur laterre< Puis il devint invisible. En ce moment, les
appartements des femmes rayonnèrent de joie , comme lorsque l'air brille
des rayons de la lune automnale. » • Ce qui résulte des réflexions
précédentes , c^est que le dieu, étant partout et immédiatement présent,
s'inceu*ne à la fois dans plusieurs héros , dans une famille , dans toute une
race d'hommes. Il converse avec lui-même, il S3 cherche, se poursuit,
s'interroge, se répond, sans laisser presque aucune place à l'humanité pour
agir et so développer. Les dieux se font hommes; les saints, les ascètes, les
héros , de vertu en vertu deviennent dieux. Nul ne reste dans une condition ,
une forme précise. Tout s'agite au sein d'une même personne infinie, de
l'Être éternel, qui éternellement se transforme dans chaque créature, dana le
brin d'herbe, la vague du fleuve, le prince des serpents, le roi des hommes;
de telle sorte que l.e héros de l'épopée n'est que le héros du panthéisme.

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

I[^]-ÉPOPSE IN{>I£NN£. 161 Dans la poésie homérique , les dieux et les hommes se partagent l'action ; leurs fortunes sont distinctes ; vous ne risquez pas de les confondre. Le ciel et la terre se font , pour ainsi dire , équilibre , et c'est une des causes d'où naît la sérénité, de la poésie grecque. A l'extrémité de l'antiquité , chez les Romains , les dieux ont presque disparu, du moins ils n'ont conservé que le masque. Dans Virgile.[^], des combinaisons purement humaines ont pris la place de la foi et de la religion ; c'est le défaut opposé à la poésie indienne , qui , pour ainsi dire^{*} e[^], enivrée n'est qu'un acte de foi plutôt qu'une œuvre d'art. L'Inde est la poésie ; la Grèce est le poète. '. [^] D'ailleurs, des monuments ne retracent pas seulement l'histoire des croyances, ils peignent aussi au vif la nature physique et le climat de la haute Asie. A mesure que le héros voyage dans les forêts primitives [^] il interroge son guide sur l'histoire et la naissance des montagnes , des fleuves ; Les images du berceau des choses occupent autant

152 DES RELIGIONS INDIENNES. partie des scènes du Ramâyana. De nouvelles organisations terrestres fournissent, en surgissant, de nouveaux épisodes ; le monde physique semble éclore incessamment au souffle du poète, et jusqu'au dénouement il grandit comme un héros, en même temps que le monde idéal. C'est ainsi que la naissance du Gange sert de sujet à l'un des fragments les plus fameux de l'œuvre de Valmiki : En ce temps-là, la terre était pavée de tourterelles et d'oiseaux célestes ; les sages virent la chute du Gange de la hauteur de l'Éther jusque dans le fond des vallées. Pleins de surprise, les dieux eux-mêmes vinrent, sur des chars traînés par des chevaux et des éléphants, pour as

L ÉPOPÉE INDIENNE. 153 •» Et le roi de§ honjmes, montrant le chemin aux flots, s élança sur sonchar resplendissant, pendant que le Gange se précipitait sur ses pas ; les dieux, les sages, les génies, avec le prince des serpents , avec le roi des aigles et celui des vautours, suivant les roues de son char , atteignirent le Gange, le souverain des.fleuves, le purificateur de toute souillure, r Ici le génie oriental déborde aussi bien que le fleuve. Ce roi qui, sur son char d'or, montre le chemin aux flots sacrés ; ces créatures quiTentourentet représentent l'univers appelé à ce spectacle ; cette assemblée de serpents , de crocodiles , cette multitude de dieux traînés par dés éléphants, voilà l'Homère indien dans sa pompe accoutumée. Je remarqué, à cet égard, que dans la poésie grecque, lorsqu'une puissance de la nature se mêle à l'actïony c'est presque toujours sous des traits humains et sous une forme d'art. Au lieu du fleuve , vous eussiez vu ici un vieillard pencher son urne d'or, d'où se seraient é^coulés des flots intarissables. Chez les Indiens , l'homme n'a point encore imposé sa figure à tous les objets qu'il divi* nise. Le Gange , pour être fils des montagnes , ne laisse pas de conserver sa forme naturelle; il a déjà une pensée , une volonté; ii a une âme, et n'a point encore de visage. Enfin, les rapports des héros avec tout le régime animal sont un des traits les plus originaux de l'épopée indienne. Non seulement les chevaux de Rama pleurent comm€ les chevaux d'Achille , mais l'homme en général fait alliance intime avec la société des animaux. Le sage roi des vautours , le hardi chef des singes, le prudent roi des serpents , -se lient par des traités avec le roi des

154 DES RELIGIONS INDIENNES. hommes; Thumanité ne semble point encore commander d'une manière absolue à la nature asservie. C'est le moment qui est indiqué par la Bible, alors que les hommes conversaient familièrement avec les animaux. Deux personnages surtout, Sigravo et Hanumann, les princes des hommes des bois, les rois de la création animale, à la voix de tonnerre, égaux en hauteur à la plus haute montagne, se liguent avec le héros Rama. Ils stipulent une étonnante convention au nom de toutes les créatures inférieures: M Ils s'approchèrent, dit le poète, du bord des flots, et creusèrent l'Océan de la pointe de leurs javelots, montrant par là que l'Océan tout entier est esclave de Rama. •* Acte de vassalité de l'univers physique, premier homme, mage lige de la nature muette envers l'humanité, sa suzeraine. En général, lorsque, dans ces poèmes, on voit surgir devant soi ces formes colossales de la création animale, il semble que tout ce monde perdu ait quelque analogie avec le monde retrouvé de nos jours par Cuvier, et que la scène se passe au milieu des mammouths, des paléothériums, des mégathériums et des autres créatures gigantesques dont la science rassemble de nouveau les ossements. En même temps que les empreintes de la végétation du monde naissant ont été conservées dans les feuilles des schistes, ainsi que dans un livre clos par le Créateur lui-même, on dirait qu'elles ont été éternisées sous une autre forme dans les images et les peintures de ces compositions épiques, en sorte que l'effet de cette poésie est de rejeter votre imagination par delà tous les temps connus, dans les époques dont la géologie peut seule refaire l'histoire; tant il est vrai que la plus haute

l'éfopés IMDIEKNB. 15Ô poésie et la plus haute science, loin de s'exdure, se recherchent , s'expliquent , s'alimentent et se confirment Tune l'autre. De l'examen de la rdigion et de la nature, si l'on veut passer au tableau^ de la vie civile et domestique , ii faut entrer dans la cité par excellence, Uyodhya, fondée par Munoo, le roi des hommes. Une description que j'abrège ici ouvre le seuil de cette ville antédiluvienne, où sem-^ blent entassées l'une sur l'autre Ninive, Gomorrhe et Ba-' bylone : M Sur les bûrds du fleuve était l'illustre cité bâtie par le roi des hommes, une vaste cité, dont le circuit est dé douze journées de voyage.; ses maisons s'élevaient jus* qu'aux nues. Arrosée d'eaUx jaillissantes, ornée dé bosquets et de jardins, elle était entourée d'une muraille infranchissable ; les accords des instruments de musique et le frémissement des armes s'y faisaient en-i tendre tour à tour ; elle était remplie de bayadères, par^ Courue dans tous les sens par des éléphants et des che-^ vaux, visitée par des marchands et des messagers de toutes les contrées, et sans cesse retentissante du bruit du char des. dieux. Pareils à une mine de -diamants, «es murs d*enceitkté, formés de diverses sortes 4e pierreries, l'entonraient comme. un collier ,^et les toits résonnaient des sons du sistre, de la flûte et de la harpe. Personne dans cette cité ne vivait moins de mille ans. Aux échos répétés des prières sacrées, elle était remplie de banquet» et d'assemblées d'hommes heureux. Parfumée d'encens, de guirlandes, de fleurs et d'objets de sacrifice, dont le cœur s"enivrait, elle était gardée par des héros égaux en force aux éléphants qui portent l'univers comme une totir^

156 DES RELIGIONS INDIENNES. par des guerriers qui la protègent, comme les serpents à trois têtes protègent les sources du Gange. Le feu des sacrifices y était entretenu par un peuple de prêtres qui tenaient éternellement leurs esprits et leurs désirs sous un joug volontaire. » Telle est la Troie indienne-. Le chant pieux des Yédas couvre le retentissement des armes. Mélange de volupté et d'ascétisme, c'est un temple pour les dieux, plutôt qu'une cité pour les hommes ; et par là elle est conforme au génie de Tépopée qui se meut autour de ses murailles. J'ai vu Mycènes, Argos, Tyrinthe, la ville d'Hercule ; je puis affirmer que ces cités divines ne furent jamais que des bourgades en comparaison de la demeure réelle ou imaginaire de l'Hindou indien. Dans ce séjour d'ascétisme se succèdent lentement d'étranges dynasties de rois, dont chacun vit des siècles de siècles ; ils remplissent par des austérités inexorables cette vide éternité. A genoux, immobiles, les mains tendues vers le ciel, on dirait qu'ils figurent des siècles de prières et de contemplations, règnes d'extase qui passent comme un songe. Chaque peuple résume ainsi ses souvenirs dans la personne de chefs imaginaires faits à sa propre image. Chez les Hébreux, les patriarches sont des émirs doués d'une sorte d'immortalité terrestre. En Italie, l'histoire de Rome est ouverte comme un large sillon par Evandre, laboureur et pasteur ; dans l'Inde, les premiers rois sont des figures ascétiques, après avoir évoqué, du fond des forêts, par une contemplation muette, les premières formes de la société civile, conservent leurs empires par la puissance seule de la méditation ; et c'est une des grandeurs de cette poésie de faire dépendre ainsi

LÉFGPÉE INDIENNE. 167 du recueillement d'un esprit les révolutions du monde* Cependant, après ces extases séculaires, ne vous étonnez pas s'il reste peu de place pour Tactioii, et n'allez pas chercher la fougue de l'Iliade dans ces épopées de la solitude. Au-dessus du roi est le prêtre. Il vit retiré, tantôt comme un anachorète dans un ermitage au fond d'un bois sacré, tantôt dans la cellule d'un monastère semblable à ceux du catholicisme ; à chaque occasion importante, le roi va le visiter, se prosterner à ses pieds et lui demande conseil. Au souffle de ses lèvres, les mers sont agitées, les vents s'arrêtent, les extrémités de Tuni vers tombent dans la confusion ; le soleil est éclipsé par la splendeur de son esprit.. La nature tout entière s'effraie de ses aus* térités. Les dieux eux-mêmes ont peur du prêtre qui s'élève au-dessus d'eux par la vertu. Les créatures s'écrient : — O Brahma! si ce sage continue ses macérations, rien ne peut empêcher que l'humanité ne devienne athée. Jamais, dans ses légendes les plus hardies , le Christianisme n'a attribué tant de puissance à ses ermites que l'Inde à ses brahmanes. Us traversent le monde en achevant leur prière. Le feu de leur colère ressemble à celui des sacrifices, et ils régneront en souverains dans le poème aussi bien que dans la nature et la cité. Le héros surtout leur est aveuglément soumis. Instruit par le prêtre dans les livres sacrés, il est son élève , son instrument. Il rappelle le pieux Enée, non pas l'Achille grec, car il tient moins de la caste guerrière, que de la caste sacerdotale. Il a les épaules du lion, les yeux cou* leur de la fleur du lotus. Par sa pâleur, il ressemble au lis des eaux, et son haleine est enribaumée comme l'hal

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

lié DES ICÉLIGIONâ INDIENNES. leine àt ftymphiea. Avant de
eotnmetrcer le combat , il fitcomplir ses dévotions matinales. Il se prépare
aujt balfttHes par rabstinencè, et, revenu de la mêlée, il rafraî* ehit encore
son âme par la puissance des saintes aastérités. Souvent il se couvre du
cilice des religieux. Douèètir, componction, obéissance, scrupule, ce sont là
les tertus de ce héros sacerdotal. Au milieu des guerriers, il ressemble i un
feu de sacrifice entouré par les prêtres. l*ous âes devoirs sont résumés dans
ces paroles que Rama reçoit dé son père au moment ou il va le quitter pour
la première fus : * •* O mon filéf sois humble et courtois. Obéis aux
brahmanes dévoilés à l'étude des Védas ; reçois leur instrtM^tion cbulme le
breuvage de l'immortalité. Les brahmanes sont grands ; ils possèdent la
source de la prospMtéet du bonheur. Poirr assurer l'existence du monde, ils
ont été envoyés parmi les hommes comme des dieux terrestres. Ils sont les
gardiens des Védas et des lois immuables de la vertu ; ils possèdent aussi la
science des archers. Sois constamment à cheval , ou sur un char, ou sur un
éléphant. Instruis-toi dans les arts policés ; envoie-moi de sages messagers.
Ayant parlé ainsi, le roi des hommes dit eneore : — Va , mon fils. Et ses
yeux se remplirent de larmes, et sa parole fut brisée par ses san• Cherchez
un idéaV semblable dans le héros, où le trouverez-vous î Ce n'est pas sous
la tente d'Achille ni d'Ajax. Il faut traverser toute l'antiquité classique et
pénétrer au cœur du Christianisme. Les relations du guerrier et du prêtre
indien sont précisément celles du preux chevalier et de Termite dans les
romans de la Table ronde. Par«

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

LKPOPËE INUIËNNË. 159 ceval le Galloisf, Lancplot dii Lac , Tristan , o^t le même genre de vie que Rama , Bharata , et les autre\$ b^ro» éi race indienne. Comine ces derniejr^j iW poiirsuivent un idéal de perfection morale sous legjmboule du ^aint QraaU Une éternelle macération est infligée aux un^^ ^nrimt aux autres. Seulement le cbe\^alier errant dans la triatÂ ibrêt 'des Ardenne s'arme coqtre les sédu^tifn^s .de aoU cœur plutôt que contre les enchantement^ d^ U natuiê extérieure. Qui eût pensé que l'épopée de la féodalilé chrétienne avait son analogqe dans ia vallée du Galigt^ et qui eût cherché dans le golfe du Bengale 1^ cbevalef»Q rêveuse de la Bretagne enchantée par Merlin ?. Cette res* semblance entre les personnages.se retrouve dans laetiûti du poëm«. Un même genre de vie devait produire 4^ épopées analogues. . i Dès le commencement, le roi, dans sa ville gigantesque, supplie les dieux de lui accorder une postérité. La Divinité suprême descend sur la terre et s*inci|rne dans U personne de quatre fils du monarque. Ces béros-diiçax grandissent avant la fin du premier livre. Biei^tpt instruitii dans les Yédas, le chef des prêtres vient demander leuf secours contre le roi des infidèles. Le père hésite d-^lioril à livrer ses fils aux dangers d^ la guerre ; il veut partir à leur place. Cependant, dominé par l'autorité du sacer-r doce, il exécute ses ordres. Rama et son frère reçoieht des armes enchantées ; parmi ces armes se trouye un W^ que les rpis et les djeux sojit incapables.de bapder.. On l'apporte en présence des jeunes princes e(d'une gr«Q4k assemblée de peuple. Il est important de voir comment cette situation tout homérique a été traitée par)e poët^ indien. ^

160 DES BELITILONS INDIENNES. « Le vertueux brahirmjie s'adressant alors avec joie à ttama, lui dit : — 0 toi dont le bras est puissant, prends eet arc divin, incomparable, essaie ta force naissante. A ces paroles du sage. Rama répondit : — Je banderai cet arc céleste, et, lançant la flèche au but, je montrerai ma force. • — C'est bien, reprirent le roi et le prêtre. Alors Rama banda rapidement Tare d'une seule main. Cependant la multitude assemblée le regardait ; puis, eh souriant, il ise prépara à décocher un trait. Mais, par la force de Rama, Ijarc bandé se brisa au milieu. Le ^on sourd reiisembla à Técroulement d'une montagne ou au rugissement du boa sur les sommets des monts de Sukra. Ébranlés par le bruit, tous furent renversés contre terre, hormis le prêtre , le roi et les deux descendants de la race des Rughous. •* Il est impossible de ne pas penser ici à Tare d*Ulysse. Sauf l'hyperbole de la fin, on dirait une page d'Homère tombée sur l'Indus de la cassette embaumée d'Alexandre. Après une suite de combats, dans lesquels le sacerdoce intervient toujours, le glorieux Rama est exilé dans le fond d'une forêt par ordne de son père, qu'ont abusé de faux soupçons 5 ce vieux roi ne tarde pas à se repentir de son injustice, et c'est une des parties les plus belles de ce poème, que l'épisode oii le monarque, à la barbe séculaire, se livre à une douleur sans bornes. Cette figure, jusque-là impassible et muette, s'éveille ainsi au sentiment de la vie réelle par celui du désespoir. Ce roi, qui devait se croire immortel, se sent faillie à la première atteinte de la douleur. Cette scène est trop grande pour que je n'en cite pas quelques traits. Le poète montre d'abord le changement survenu dans cette même ville

l'épopée indienne. 161 qu'il avait dépeinte comme le séjour de la félicité permAnente. Depuis qu'elle est privée de son héros, eHe est semblable à la mer, qui retombe dans le silence quand les vents ont cessé de souffHer, ou à un autel dépouillé quand le sacrifice est achevé ; puis il porte la scène dans Tinté* rieur du palais : •• Obligé d'entendre la plainte de la mère de Rama, le roi fut rempli d'angoisse. A la fin, transpercé par Tai^ guillon des regrets et fermant ses yeux, il s'évanouit àur ^ sa couche. Après quelque temps, ayant recouvré ses sens, puis voyant la reine près de lui, il lui adressa ces paroles : — O reine ! je demande l'oubli à mains jointes ; par l'amour de' ton fils, n'ajoute pas le poison à. mes blessures brûlantes. Mon cœur est ulcéré, et tes paroles sont pour moi aussi terribles que les éclats du tonnerre. Tu connais les passions de l'homme; je te conjure dans mon agonie ; ne m'achève pas, moi qiii suis déjà blessé et terrassé par les dieux. En entendant ces paroles gémissantes, la reine fit taire sa douleur, et les mains jointes, la tête prosternée aux pieds du roi, elle répondît : — -O roi des hommes ! pardonne-moi : privée de réflexion dans l'excès de mon malheur, j'ai dit ce qui ne devait ppint être prononcé. Celle qui est suppliée , les mains jointes, par son époux semblable aux dieux, est perdue dans cette vie et dans l'autre, si elle repousse ses prières. Quai-je dit dans ma détresse t La souffrance détruit l'intelligence ; la doulear détruit la mémoire , la douleur détruit la patience ; il n'est point d'ennemi plus destructeur que la douleur. La blessure causée par un tison ardent ou par une arme meurtrière peut être guérie; mais, ô roi ! la détresse qui vient de l'âme est sans remède. Les 14.

The text on this page is estimated to be only 19.17% accurate

162 DES 8fiU6U>V8 DiDIEKI^ES. sages xùêmes^ ceux qui étaient doux> patients, instruits dans les habitudes de la vertu, sont tcHïibés au-dessous du ver de terre, quand ils ont été atteints dans leur cœur par le dése^oir. Ces jours écoulés 4iepuis le départ de mon fiU sont pour moi comme des siècles; ma douleur s'est accrue comme les eaux du Gange, qu^d la froide saison est passée. — Pendant que lareiiAe achevait ces paroles,. le jour déclina et le soleil se coucha. f< Mais le roi, épuisé de douleur, répondit :— Heureux ceux qui reverriont le visage de Rama sembliU^e à la paie lui]« d'automne oi^ au nénuphar épanoui! Heureux ceux qui le verront revenir des forêts , lui, semblable à Tépîle dans sa course oélestel Mais pour mc^i, ô reine ! mon cœur se brise ; la douleur a consumé mon souffle, e| n^a vie est semblable au rivage emporté par les ondes d'un fleuve. »• ~ Voilà enfin que cette poésie fait éclater des douleun» humaines. Les systèmes, les abstractions du culte sont oubliés; à travers la différence des temps et des lieux,, nous rçti:9uvons l'homme semblable à nous. Cette plaintQ se joint aux plaintes immortelles de la poésie occidentale , et ce vieux roi, sorti de Toubli, y a grossir le chœur lamentable des vieillards consacrés par le deuil, Priam, Os^sian, le père du Cid, le roi Lear. Le monarque in^dien manquait à cette assemblée funèbre. Après la mort du roi, Bhrarata rassemble une armée pour aller à la recherche de son frère et lui offrir rempire. Cette armée est composée d'un million d'hommes de pied, de cent mille cavaliers, de neuf mille éléphants caparaçonnés. Il entre avec cette multitude dans le fond des forêts. Il traverse le Gange , et demande conseil

The text on this page is estimated to be only 16.83% accurate

LSPOPfiE INDIENNE. 169 à un brahmane retiré ^dans la solitude. Ce brainnane^ dans sa hutte de feuilles, abrite et nourrit par miracle cette immense réunion d'hommes. A sa parole, des palaia s'élèvent dans le désert. Cette incant^Uon de Tunirér^ par la prière du prêtre e\$t pleine de solennité. Pendast qu'il reste plongé dans la méditation, touâ le^ êtres

i^mm 164 DES RELIGIONS INDIENNES. rêveries, le langage même, sont tout semblables à ceux de Saint -Preux sur les rochers de Meilleraie, de Rousseau dans Tile de Bienne, de Werther dans les forêts de l'Allemagne, de Paul et Virginie dans Tîle de France. Je ne sais même si, dans les écrivains que je viens de nommer, l'intimité de l'homme et de la nature a jamais été exprimée par des traits aussi vifs que dans le passage suivant du Ramayana : « Après avoir longtemps habité les forêts, Dusha* Rutha, semblable à un dieu, séduit par la grâce de ces collines, montrait en ce moment à son épouse bien-aimée les sommets lointains, et il lui parlait ainsi : — O ma bien-aimée, ni la perte de mon royaume, ni l'absence de mes amis ne m'affligent, quand je contemple le front sublime de ces montagnes. Vois ce sommet que visitent les oiseaux et où les métaux abondent ; ses pics s'élèvent jusqu'aux cieux. Les flancs de ce roi des montagnes ressemblent à des veines d'argent; d'attirés fois ils paraissent resplendissants de l'éclat des diamants, ou couverts des fleurs de l'asclépias gigantesque; et ceux-ci, enlacés des nœuds des scolopendres, sont taillés en cristaux. Le bananier, le baobab, le dattier, y répandent leur ombre. Des couples d'oiseaux se poursuivent sur le bord des rochers. Vois ces retraites embaumées où s'abritent les petits de la tourterelle. La montagne avec ses cascades, ses fontaines jaillissantes, ses murmures, ses tressaillements, ressemble à un éléphant enivré de fruits sauvages ('). Où est celui qui resterait insensible à ces tièdes > (*) On se souvient des ours enivrés de raisins que la critique a tant blâmés dans Alala. Valmiki confirme ici avec éclat M. de Chateaubriand, qui, en 1796, ne pouvait connaître le Ramayana,

l'Épopée indienne. 165 haleines qui 8*élèvent par bouffées du fond des vallons tout chargés de parfums? Dussé-je passer ici avec toi ma vie entière , le regret ne m'atteindrait pas. Au milieu de ces fleurs et de ces fruits, je sens se réveiller en moi tous mes rêves. Les sages qui m'ont précédé ont avoué que la solitude, dans le fond des forêts, est, pour les rois, aussi douce que l'ambroisie. Vois les plantes fleuries de la reine des vallées briller dans la nuit comme la flamme d'une offrande. Vois çà et là ces berceaux de délices formés par les tiges dû lotus et recouverts des feuilles du blanc nénuphar !.... Ayant parlé ainsi, Rama descendit du haut des rocherd, puis il montra à son épouse Sita le doux fleuve du Gange ; et le prince aux yeux de lotus, s'adrcssant de nouveau à la fille du roi, qui ressemblait à la lune émergée de Tombre dés forêts , lui dit : — Vois ce fleuve amoureux avec ses îles que' fréquentent les cygnes ; ses bords ombragés ressemblent à la grotte du dieu des richesses. C'est ici que les solitaires, se lais* sant glisser sur les lianes , se baignent dans la saison sacrée; et les mains levée& fils font retentir des hymnes au soleil. Alors les arbres et leurs rameaux agités par les vents secouent leurs fleurs et leurs feuilles dé chaque côté du fleuve, et la montagne semble frémir et tressaillir jusqu'en ses fondements. Vois, ô ma bien-aiméel les têtes des fleurs s'incliner soûs la brise ; écoute les notes cadencées du rossignol caché dans l'ombre, et répète ses accents prolongés. Oui, j'aime mieux contempler avec toi ces sommets. bleuâtres , que résider en un palais.... C'est ainsi que Rama, le chef de la race des Rughous, conversait avec son épouse au bord du fleuve ; et , traversant w

The text on this page is estimated to be only 14.19% accurate

166 ^ DES il^UG.IOKS INIH&NNES. |â montage , il apparaissait à ses yeux comme B*il eêà été Qmhelli par un ençhanta»ent. » On pourrait comparer repassage au tableau des amowrai d'Afclain et d'Eve d^ns le Paradis perdu, ou encore aux vèveries de Tristan et d' Yseult dans les vieux poètes Cão* daux , surtout dans la rédaction allemande de Gottfnd de Strasbourg. Il y a même des expressions qui semUenl empruntées toutes vives de Werther ^ àAiala et du Génie 4u Chrïstianitme, Une seule chose distingue cette ^i«* que poésie antique de la poéûe moderne de rC)cci4ent» c'est que l'amour bumain y est. comme. enseveli dans Tamour de la niiture. Au sein de la solitude^ Sita, la com** pagfie du. héros, nest qunn des ornements du spectacle de la création. Ce n*est pas elle qui y donne seule Tâme et la vie; car elle ti'estpas, comme Julie, Atala, Vir-* ginie , la pensée , le parfum caché en toutes choses ; elle n*est qu'une fleur de plus dans la forêt sacrée. D ailleurs^ au moment même où le héros se livre à l'impression de la nature , il la combat par ses austérités ; le Werther Indien vit sous le cilice. Mais c'est précisément eetta volupté mêlée d'ascétisme, sous le ciel des tropiques, qui fait de Rama le représentant fidèle du génie des races hindoues. Rama, vêtu de ThaUtdo pèl^n» refuse Tem^ pire. Il se retire en quelque sorte du poème, pour vivre de la conteniptiondes flots , des bois, des, monts. De la même manière le peuple indien s'est retiré de Thistoire et du fnone réd s afin de vivre plongé dans Le ravisse*^ ment de la nature. Lui ajussi a refusé l'empire de rAne^ qui lui offrait son diadème. Au lieu de s'abandonner ais génie de l'action ,et des conquêtes, ainsi que tous lem

The text on this page is estimated to be only 16.34% accurate

pcsptes vcimtis, i\ a mieux aimé, au fond de ses forêts
inmaetillées, s'enivrer d'extases, de parfums, de silence. Plus d'^ttne foisj et
toujours Taineiiient , Vbistoiire Ta pro* voqué i sortir de sa tallée. il a
éonttmié de vivre avec l'enchanteresse, sans vouloir quitter ses. ombrages
paci« fiques ; le monde entier a passé devant lui, et toutes les ^ace8<
humaines Tonl visité à leur tour, sans que rien ait jamais pu rarraeher à son
extase. L'ascétisme a été le principe de la poésie de l'Inde et de l'Occident
au' moyen âge, parce qu'il a été dans ces deux soeiétés un principe de
civilisation. L'humanilë , à sa naissance, enlacée de toutes parts dans les
liens de la nature extérieure, ne poit lui échapper qu'en la niant. C'est là un
effort nécessaire de la liberté morale pour lénster à la tyrannie de l'univers
tout entier. Avssi les hères de la haute Asie, an miliôUF de leurs vallées
enchan-^ téés et de toutes les amorees des sens, sont des asoètes (fat
combattent intérieurement oemlre le despotisme des choses extérieures .
C'est dans leur âme que l'épopée place avec raison ses plus merveilleuses
batailles. Ce sont eux qui fondent réellemeiît, avec le règne intime de Tftme
H de la liberté morale, celui du genre humain. Comme les pères delà
Thèbaïde, au temqpsdes séducticms de l'empire romain , ils ferment leurs
yeux et leurs oreilles à tqul l'éclat , à tous les bruits du monde sensible ; ils
entre*» tiennent, conservent, alimentent en eux-mêmes la eonsdence de
l'humanité, menacée d'être étouffée, en naissant, sous les ravissements d'une
sensualité exubérante. Les nacérations prodigieuses de ee peuple de prêtres
dans le jardin de l'Asie, qu'est-ce autre chose qu'une protestation de la
pensée pour rétablir J'équilibre entre 1^

168 DES RfUGIONS INDIENNES. matière et respjritf C'est le pr^Inier combat duquel clépen'* dront tous les autres. L'homme sera-t-il le maître ou l'esclave de la. nature! Telle est la question posée à lori* gine de toute société; et plus la nature est puissante, plus la réaction .des hommes doit Têtre ; ce qui explique Tascétisme des brahmanes dans leur contrée enchantée, des pythagoriciens dans la Grande- Grèce, de l'Italie et de l'Espagne au inoyen âge. Les saints qui , à l'origine de la civilisation chrétienne, combattirent, comme l'hydre ou le Python renaissants, les instînets de la nature païenne, voilà les Hercules et les Tbésées de l'humanité moderne^ De nos jours, tout est changé. L'ascétisme a cessé d'être un principe dominant de civilisation et de poésie. Pourquoi cela? Parce que l'humanité a trouvé des forces danslalutte, que son indépendance est désormais conquise sur l'upiyers; que, loin d'avoir à redouter la tyrannie du monde extérieur, chaque jour elle le dompte et le plie à ses nombreux caprices; que la pensée détourne les fleuves, comble les vallées ; que la matière s'enfuit et disparaît devant le joug de l'esprit, que l'homme n'est plus enseigné par la sagesse du serpent ni par l'oiseau des aruspices, qu'enfin il ne craint plus d'être vaincu et retenu captif par la nature ; ce grand duel s'est terminé à son honneur. Qu'a-t-il besoin de lanierl ill' enchaîne àson char. Il semble, au reste, que la société indienne n*ait jamais su être jeune, tant il entre de réflexions, de combinaisons, de calculs philosophiques, dans son premier poëme, où se mêlent d'ailleurs des sentiments qui ont du naître à des époques trèd éloignées les unes^ des autires. L'Iliade et l'Odyssée, avec tous les caractères d'ufi peuple nais-*

l'épopée indienne. 139 sans, si simplicité, naïveté, ignorance des choses métaphysiques ont dû paraître et l'autre, presque spontanément et tout armées, du front de la Société grecque, tandis que l'épopée de Yalmiki résume déjà le génie d'un peuple qui a traversé toutes les phases, épuisé toutes les doctrines de la vie sociale : cosmogonie, genèse, traditions de l'enfance du monde qui attestent surtout l'enfance de l'intelligence humaine; souvenirs d'une lutte de deux races primitives, monuments de la formation du peuple indien, sentiments de mélancolie, d'attendrissement, rêveries d'une société déjà rassasiée d'elle-même, écoles de philosophie, scepticisme, ironie, sectes métaphysiques, royauté des logiciens, marques d'une religion et d'une civilisation au déclin; tout cela rassemblé, mêlé, ordonné dans une même œuvre, comme les productions des diverses époques de la nature sont superposées dans les flancs d'une même montagne, depuis la roche primitive et la végétation antédiluvienne, conservée loin du jour dans les feuilles de l'ardoise, jusqu'à la fleur nouvelle que vient de ronger dans la rosée l'insecte né du matin. Aussi, appliquant à ces poèmes la théorie que j'ai réfutée pour Homère, croirais-je volontiers qu'ils sont l'ouvrage, non d'un homme, mais de diverses générations qui ont accumulé leurs pensées les unes sur les autres. Vous passez brusquement de l'époque du chaos à celle de la métaphysique, des hommes des bois à l'école des sophistes. Dans le berceau de ce peuple est le livre de sa vieillesse, et vous diriez que sans enfance il est né dans l'éternité. Veut-on savoir ce que peut être le scepticisme antédiluvien dont je viens de parler? On sera étonné de voir combien il ressemble à celui de notre temps : 15

The text on this page is estimated to be only 17.02% accurate

199 DES BELIGIOV3 ÎKDtfiNirBS. .. a Le roi dei logiciens
s'adressa ainsi à Aanm pew réprouver : — 0 Rama I que rintelligence d'un
ascète tel q[H^ toi i^e descende pas au niveau des imaginations vol*g^rres !
les livres sacrés ont été composés p^r des honrimes ndiroits afin de tromper
les autres et de les induire à faire 4#s donations. Toute leur doctrine , la
voie : Offres des sAcricés , consommes-vous dans les austérités
religieuses ! Je j^i^ne, la macération. Faites des dons au sacerdoce... Q rai r
ne seras-tu donc jama:ic> sage ! Oe qui se laisse (pupher et goûter par les
sens .est seul digne de tes désirs. Tous les rqs tes prédécesseurs sont
tombés sps la main d'airain de la mort. Nul n.e sait ce. qtt*ils sont devenus
ni Q\k ils sont allés; on croit les voir partout où loi^ déaire qH'ils ^oiept ;
cependant l'univers est plongé dsfis l'incer-? ti(ude. Il n'y a dans ce n^onde
rien d'assuré , e(. ce monde fnê^e , où est-il ? . n En en^ndant ces
sentiments athées , lUma , semr t>lable à un éléphant furieux, répondit : —
Je ne me s^us* trairai pas plus aux commandements de mon père qii'un
cbpval dompta n'abandonne le char, pu qu'une épqusa obéissante ne délaisse
son époux. Je ne serai pas plus ^anlé par tes paroles qu'une montagne ne
peut l'être par le choc de l'ouragan. » Sous les lianes des tropiques , le
scepticisme ne parlet-i) pas ici la langue de Voltaire ! L'étonnement , la
colère de ce jeune éléphant furieux, blessé par l'étemel serpenti c'est le seul
trait qui nous rejette dans une société antique. La société indienne n'est
point encore familia-^ risée avec le .doute. Elle regûnbe violemment contre
l'aiguillon. Mais quoi qu'elle fasse, le venin est entré au cœur de sa poésie)
il n'en sortira plus. Etrange début

The text on this page is estimated to be only 23.40% accurate

L'éPOPÉE tNDtBNNE. ITI pour un peuple; que le blasphème in[^]é à Thymnë encore vibrant de la création et le sceptreisme au sortir dtt ehàt)8 ! Cet épisode est le livre de Job de la Bible indienne. S'il est vrai cependant que la force virile consiste à s^e contenir[^] se limiter, se maîtriser soi-même, une secrète! faiblesse est cachée sous la puissance monstrueuse dea poètes du G[^]ngë , et c'est là- pour eux le signe de Ted* fance. Comme ces jeunes éléphants enivrés dont l'image leur est si familière , ils traversent en s.e jouatit , dans leurâ sirjets, les forêts impénétrables, la création toui entière , et souvent Une liane suffit pour les embarrasse!' et les arrêter. Ils sont possédés de leur sujet bien plus qu'ils ne le possèdent ; errant à travers l'immensité , tou^{^^} jours un é{pisode.peut s'ajouter à l'épisode qui précède ; il n'est aucune raison tirée de la nature des choses pour poser un terme à leurs compositions. Le dénoûment n'en est vraiment possible que dans l'éternité. A l'égarct de leur style, il est ce que l'action est elle-même, aussi riche en rubis , en topazes , en pierreries , aussr plantu* reux que les flancs sacrés de IHimalaya ; par où ihi diffèrent surtout de nos poèmes du moyen âge , dans les-[^] quels l'expression indigente ne suit Faction qu'à grand'peine[^] ainsi qu'un serf suivait à pied son seigneur emporté par un cheval caparaçonné. Accoutumés au demi-jour de nos contrées[^] nous sommes facilement éblouisl de ces trésors prodigués de la parole orientale. S'il était vrai pourtant que l'art dût être seulement ttne imitafioii de la nature[^] ce style remplirait toutes les conditions de là perfection , puisqu'il est évidemment le reflet du hixe de la création Sous lé ciel de la haute Asie. Que peut- il donc y matt

172 1>B8 RELIGIONS INDIENNES. les objets qu'il rencontre. Il n'est pas rare de trouver dans ces poèmes, pour un seul objet, jusqu'à cinquante comparaisons accumulées qui écrasent la vie sous le far*^ deau de l'image. L'homme est comme détrôné par la nature , et sa pensée tarie ou éclipsée par les rayons de ce soleil trop puissant , œil de Brahma 9 qui dévore ce qu'il contemple. L'expression , cependant , est quelquefois simple , nue , soudaine. Ce contraste vous saisit ; vous erriez depuis plusieurs jours au hasard dans une forêt inhabitée ; ses profondeurs ne résonnaient que des murmures de la nature vivante ; des fantômes sans voix , des reptiles ailés se dressaient confusément i travers les rameaux frissonnants ; l'horreur croissait. Soudain vous découvrez des pas dans cette solitude ; un cri s'élève près de là , le cri d'un homme semblable à vous ! Ici se retrouve la question posée en commençant : Quelle place occupera la poésie indienne dans l'histoire de l'art? Eclipsera-t*elle dans les esprits la poésie homérique? la remplacera-t-elle jamais? Nul monument, nul brin d'herbe pensant ne peut tenir lieu d'un autre , et ce serait une critique bien futile de se hâter de déprécier la Grèce par l'Asie, ou l'Asie par la Grèce. Il y a place, Dieu merci, dans la nature et dans Tintelligence de l'homme , pour tous les poèmes du passé comme pour tous ceux de l'avenir. Seulement la perspective danis l'histoire est changée. Le génie hellénique se rapproche de nous à mesure que dans l'éloignement nous apercevons le génie indien se lever au bout de Thorizon. Loin de détrôner le vieil Homère , ces monuments nouvellement révélés feront éclater encore par leur richesse même son art , sa simplicité , son habileté instinctive. Lnde

l'épopée indienne. 173 fera ressortir la Grèce; THimalaya encadrera l'Olympe. Dans Topinion du dernier siècle, L'auteur de l'Iliade passait pour un disciple aveugle de la nature seule. Peu s'en fallait qu'on ne le tînt pour oriental. Depuis qu'on peut le comparer à son frère du Gange , la précision de son desisin , la fermeté de ses formes, deviendront plus inani-festeis pour tous. Il rentrera plus étroitement dans la famille des génies de l'Occident, ou du moins il apparaîtra comme le «médiateur souverain entre l'Occident et rOrient : colosse de Rhodes qui s'appuie sur les deux rives. Si Ton demande, en outre, quelle sera l'influence directe de cette renaissance orieatale, il est évident qu'ellB entrera pour quelque chose dans les conceptions de Tave* nir, puisqu'une société tout entière ne sort pas du tombeau sans agir d'une manière quelconque sur les imagi*nations humaines. Il est vrai que le génie indien ne sera dans aucun cas pris pour modèle , son caractère ^tant de n'avoir ni règle fixe , ni loi irrévocable. Mais, sans deve* nir un code littéraire, il grossit la tradition universelle. Toutes les fois que les modernes s'emparent d'une donnée grecque pour la traiter à leur tour, ils ont à lutter coi^tre une œuvre parfaite, laquelle ne laisse presque rien à ajouter ni à retrancher. Où est la main qui peut refaire le marbre sculpté dans Athènes! Tout au contraire, la poésie de l'Inde est une mine de Golconde , où l'or, les métauxprécieux , les pierreries, sont souvent mêlés avec des éléments encore bruts. De ces masses confuses l'Occident pourra dégager (et il l'a fait déjà), non dés formes, mais des couleurs, des traditions, des images qu'il animera de sa vie, un métal nouveau pour rempKr)e moule de.^a pensée. 15,

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

m DES. KETOIONS INDIENNES. Car Tesprit de l'homme est aujourd'hui partout pré[^]sent sur la terre; son berceau de la Troade et du Latium ne suffit plus à ses rêves ; et pour exprimer sa pensée telle que le Christianisme la agrandie , ce n'est pas trop de toutes les formes, voix, accords, parfums que ce globe peut produire en chacun de ses climats. Le temps est passé où , l'industrie s'isolait dans les frontières[^] de chaque Etat , le commerce des choses se bornait à un échange difficile dans le sein d- un même royaume. Les productions de toutes les contrées sont rassemblées dans le grand festin de la société moderne ; et lorsque la matière est ainsi transportée, échangée d'une zone à une autre, qui voudrait que la pensée restât seule stagnante dans un point de l'espace . et que chaque poésie Têut et mourût sans contact sur la glèbe où elle a pris naissance] Il n'y a plus de relief de la glèbe dans la vie réelle ; il ne peut plus y en avoir dans le monde idéal; et c'est justice[^] quand le corps [^]t affranchi , que l'esprit lèsôit à sa matière, habitant de toute la terre , contemporain de tout le passé. Non , non , ne craignons pas de paraître trop infatués en nous attribuant pour patrie ce globe en son entier, et osons fièrement embrasser sans partage, du levant au couchant et d'un pôle à l'autre pôle, tout ce grain de sable, dans l'infini. Il semblait illimité dans l'antiquité, parce qu'il était inconnu. Depuis qu'il a été mesuré « tout son prix est tombé. Que faut-il désormais pour le franchir en un moment? Il n'est plus besoin pour cela d'être un habitant de Rome. Dans la vie la plus obscure, le cœur le plus, enchaîné le traverse plus vite, sur l'aile du Christianisme, que ne faisaient autrefois les dieux d'Homère.

The text on this page is estimated to be only 24.87% accurate

LE PANTHÉISME INMBN. 179 DU PANTHÉISME INDIEN
DANS SES RAPPORTS AVEC L'INSTITUTION DE LA FAMILLE ET
DES CASTES. - Une société faite entièrement à l'usage du panthéisme
est pour l'Occident un monstre-dans l'organisation civile ; on le croirait
impossible, s'il n'avait existé. Que peut faire un homme & un peuple
enveloppé de tous côtés par une divinité qu'il touche de ses mains, qu'il
voit de ses yeux) qu'il entend^ sent, goûte en toutes choses ! Evidemment
sous le joug de cette idée, il faut qu'il demeure immobile \ il n'ose pas
tuer un insecte (/) parce que le dieu est caché sous l'éphémère. Pourquoi
agir ? pourquoi changer ? il ne reste qu'à s'abstenir. Si le peuple indien
n'est lui-même que l'Éternel incarné dans la société humaine, pourquoi
lutter, pourquoi combattre, pourquoi substituer une volonté privée,
tumultueuse, à celle de l'être souverain qui vit dans le cœur de l'État ? Loin
de songer à s'imposer au reste du monde, ou à dépasser ses frontières, c'est
à peine si cette société se résoudra à les défendre ; elle sera conquise
aussitôt que connue. L'Inde, subjuguée d'abord par Cyrus, est enlevée aux
Perses & par Alexandre, aux successeurs d'Alexandre par les Parthes, aux
Parthes par les Tartares, aux Tartares par les mahométans & aux
mahométans par les chrétiens ; matière patiente dans la main de son dieu, sa
condition naturelle est de ne s'appartenir jamais. (*) « Tuer un insecte, un
ver ou un oiseau, est une faute qui cause la souillure. » Lofs de Manou, liv.
II, st. 10.

176 DBS RELIGIONS INDIENNES. Une seconde conséquence qui dépend de la première , c est qu aucun nom d'homme ne surgit avec éclat dans le passé de ce peuple ; la famille est absorbée par son chef, le chef par la caste, la caste par le dieu. Tout se perd , tout s'engloutit dans cette immensité. Alexandre lui-même n*a pu laisser une empreinte sur cet océan humain; et lorsque vous vous familiarisez avec cet étrange système, il semble que vous entriez dans le règne de l'éternité , où il n'y a plus ni jour, ni nuit , ni soir, ni matin , ni changement, ni succession. Ce qui a permis de distinguer ailleurs les périodes de l'histoire, ce ne sont pas tant les révolutions des époques que la variété, l'importance des individus dans lesquels ces changements- se personnifient. Que l'on imagine , au contraire , un peuple chez lequel la personne disparaisse entièrement devant l'Etat ; il est évident que les individus , les générations même ne pourront se distinguer à la distance de quelques siècles, que la route des temps ne sera plus marquée , ni divisée même par des tombeaux ; qu'à proprement parler, il ne restera que l'idée des castes , lesquelles étant aujourd'hui ce qu'elles étaient hier, le siècle dernier, et ainsi de suite, en remontant à l'infini, il n'y aura point d'histoire d'un peuple semblable , non plus que des bananiers' de ses vallées ou des flots de l'océan Pacifique. Société sans individus, elle vit, elle respire, elle ne peut se mouvoir; elle est à l'homme moderne ce que le règne végétal est au règne animal , le cr}ptogame au ver de terre. Si , dans l'Occident , tous les souvenirs de l'antiquité païenne étaient abolis , et qu'il ne restât que le tableau des institutions du moyen âge , on serait forcé , par le seul spectacle d'une société partagée en maîtres et en ser*

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

LE PANTHÉON INDIEN. 177 vateurs , en nobles et en serfs , de supposer des guerres , des invasions , des révolutions , 'd*on serait peu à peu sorti le monde moderne; et sans connaître les noms d'Athènes et de Rome, on heurterait partout leurs débris: Cette supposition, appliquée à la société indienne, devient la réalité. Ce peuple n'a point d'histoire^ il est vrai, mais sa constitution porte les traces de tous les bouleversements antérieurs , et son passé se rencontre tout entier dans ses lois. Le caractère "dominant de cette première constitution de l'humanité orientale est d'avoir été octroyée par Dieu même (^). La loi est d'institution divine; elle a été révélée comme celle du Sinaï , non , il est vrai , au milieu des éclats du tonnerre , sur les flancs de la montagne ébranlée , mais dans le silence d'une contemplation ascétique ; car elle tombe nonchalamment des lèvres à demi assoupies de l'Eternel , et la religion indienne conserve dans la Genèse de l'humanité la même douceur indolente que dans la Genèse du monde matériel. Des vieillards s'approchent d'un anachorète qui vit plongé dans la méditation. Au nom des hommes nouveau-nés , ils le conjurent de leur enseigner la loi, l'institution sociale; Termite cède à leurs prières ; il leur révèle les commandements de l'Être suprême; après quoi, il déclare qu'il est lui-même cet être incarné sous la figure du sage Manou ; d'où il résulte que le dieu de l'Inde est aussi son Moïse ; et de ce panthéisme si naïvement inscrit dans la loi , je vois déjà sortir les traits principaux de la société orientale. En effet, si l'on ne s'arrête qu'aux apparences , on est frappé de la mansuétude de ces tables de la loi indienne. (') Lots de Manou, H V i.

The text on this page is estimated to be only 20.98% accurate

IT3 DES RBfilGIONS mi5IEKNGi&. Parents les uns des autres , tous les êt^es antitiés et in à-" niraés sont respectés comme autant de nembres de \A grande fanfiiUe de Dieu. La vie d'un oiâeau, celle d*utie^ antilope, d'un cheval, sont estimées suivantlé rang que ces êtres occupent dans la hiérarchie universelle.; fouler' le gazon , froisser les rameaux des bois , est un sacrilège qu'il faut expier pa^ le jeûtie , puisque les choses ont uti droit indépendant des personnes. D'autre part, les femmes sont protégées au même titre que les fleurs du chemin, les lianes-, les gazelles des forêts , la rosée du matin , et toutes les ehoses splendides de la création. Leur condition est, sinon efficacement relevée, du moins ornée , fêtée par la loi ^ qui leur fait de la grâce une obligation civile : « Que les noms des femmes soient agréables, doux, r harniomeux, faits pour l'imaginiition , de. bon augure , p terminés en longues voyelles , et semblables à des pam rôles de bénédiction: » Elles ont, en quelque sorte, un droit poétique ^ quoique , dans la réalité , leur existence ftoit étouiTée par la polygamie. Car si dans l'Occident Tiinion du Christ et de son Église, une, indivisible, est kl figure spirituelle , le principe du mariage chrétien , atx eoiitraire , en Orient ., l'union multiple du dieu et de la nature , l'É épousailles inntimbrableâ et toutes légitimes de Brahma ^ sont la figure et le principe religieux du ma* riage orientàL L'Indien peut épouser toutes les castes régâiâ?ées dont se compose l'Etat , de même que le dieu a épousé chacune dès formes animales, végétales ' otl brutes dont se compose la hiérarchie de l'univers. Yoil&r le fondeRKot. sacré de là polygamie , qui n'est rien que le princif^edù panthéisme appliqiê à Tinstitution de la famille; et si l'on suit cette idée, on trouve encore que

The text on this page is estimated to be only 8.25% accurate

dam ce iftfrifige du diett et àé la natave lé firsimer îest tout , et.
l^ resta n'est qu'appàvence , fiction , néant : iao^e de cette tmie frâilie
orientale dans laquelle le ^f absppbeenlui tous les droits,*loute eaûstence,
puiequa U mère et les enfants (^), étant ses premiei» esclatesj sçnt un
véritable néant devant lui. A un point de vue plus gâiéral , oii peut di«e
^qnie dana^ KuiaitutiDn de la famiUa. sj:>it divine , anit bwnainev
VPriektt n*a cojenû, c^l^cé, inauguré quja^ la règne do Père. Seul , le pèfe
y est complé pour quelque ehaaè sus la t^rre ^t dai^s le eiel ^ le jTéh^vah
de l^nci^ne alliance,' sai^s ppstérité , sai^s compagnon ,. f^ne)ui-n)ême'
toute sft p^r«nté ; spp 61^ es| encore absorbé» confondu dajis sa splende^ir
, il e^t; laal di^nai^lcYf , possei^eurda palrw im^ine Gél^l^; etc-^st fuissi le
pafiH^^èf e du pè^e dans la lîmjlle huinaip^ de l'antiquité : i) a s^l)a
i^aitude de la vie sociale , n'y ayant , pour ainsi dire , ni famteaSt ni
enfants^ n^ais des eficlaves devant k H|aStr«r Àasû ë^t^ dans le sans' Ip
plus ^tfict du droit cjue le fila^de rbemma vient ai| noonde avec le fils da
Dieu dans la Qth-^ cl|e de Bethléen^. L§ .faniille saebèva sur la téPra
oomipadans les cieux; I4 persanfie delà leinme» celle de Tenfant, sont
inyiolableroent consacrées dai^s le abonde , ffk inène tea^pa- que les
personnes du Fils et de rSsprifc s'asseyent, dans les cieux , à côté du Père.
La maiacM^ de l'homme se remplit en même temps que la maison de
V^tecnel. D'ailleurs,)a véritable famille en Asie, c'fst.la caste, (*) Une
épouse, un fils et un esclave ne possèdent rien pa^* euxmêmes ; tout ce
qu'ils acquièrent est la propriété de celui dont Ils dépendent. Lois de
Manou, liv. viii, st. 41

190 DEI RfIL'fiOLIt IMDIENN&S. qui est aussi le irait
particulier Avl droit oriental ; nul ne peut sertir 4e celle dans laquelle il est
né ; chacune a ses rites et ses vertus particulières ('): ce qui suppose dans le
même état plusieurs sociétés établies , assises Tune sur Tautre. D'où a pu
naître un si étonnant accord de la faî« blesse et de la force t Pourquoi, dans
ce premier n^onu* ment de Vînégalité des conditions, les hommes se sont-
ils naturellement superposés les uns sur les autres, comme des couches
d'une argile inerte f Pourquoi ceux qui sont au plus bas de Téchelle ont-ils
accepté le fardeau Comment le fils, dès l'origine, a-t-il hérité , sans
murmurer , delà sujétion du père Pourquoi ce sceau de servitude imprimé
sur lejs uns f pourquoi cette marque de domina** tion inaliénable qui
couronne les autres ! Un principe in* contesté par tous a pu seul donner la
sanction à un ordre de choses si extraordinaire. C'est ce principe que je veux
rechercher. Lorsque les écrivains du dix-huitième siècle ont tenté de
remonter à la source de l'inégalité, ils se sont arrêtée à l'usurpation par la
violence. Selon eux , la force matérielle a tout fait ; et voilà, au contraire ,
dans un monu«ment authentique de l'ancien droit , l'homme qui, dès
l'origine, se démet devant Dieu ; le prêtre occupe le sommet de cette
première organisation. C'est le droit di.in de la pensée proclamé dans la
première charte du genre Immain. Au-dessous de la classe des prêtres vient
celle des guerriers. Qu'est-ce à dire! un peuple encore armé au milieu de la
société, un peuple' qui continue de menacer du glaive les classes
inférieures! Le fait de la conquête (*) Lois de Manoti, ïiv. n, st. 23-5.

LE PANTHEISME INDIEN. 181 peut-il être indiqué plus clairement ? Seconde Cause d'inégalité sociale qui devait encore échapper en partie aux publicistes du siècle dernier ; ils étaient trop loin d'événements de ce genre pour en déduire leur théorie ; au lieu que les esprits de nos jours, par une raison opposée, sont peut-être trop disposés à chercher dans la seule usurpation des races le principe des inégalités sociales. Qu'est-ce, en effet, que la conquête ? Nous l'avons vue, au commencement de ce siècle, s'étaler sous des formes orientales. Interrogeons-nous donc. Je suppose un peuple maître de lui-même, c'est-à-dire, il a un territoire qu'il s'est approprié, avec lequel il ne fait qu'un même corps ; il a des lois qui naissent tout ensemble de la nature de son génie et de celle de la contrée. Je n'examine pas si ces lois sont bonnes ou mauvaises, libres ou tyranniques, peu importe en ce moment ; il a des institutions, un gouvernement, et, si l'on veut, des tyrans qui lui sont propres. Jusque-là tout est bien. Car enfin, tel qu'il est, il compte pour quelque chose dans le monde : c'est au moins une unité dans le nombre des peuples. Maintenant quelque chose de nouveau se passe ; un peuple étranger, d'une autre langue, d'un autre sang, d'une autre race, vient frapper à ses frontières. Pourquoi, à cette nouvelle, un enthousiasme profond a-t-il saisi tous les hommes et pourquoi les femmes envoient-elles, le front serein, à la frontière leurs frères, leurs fils, tout ce qu'elles ont de plus cher ? Est-ce seulement pour se couvrir de leurs corps et est-ce seulement la crainte de la mort qui pousse tous ces hommes au combat ! Non ! il y a dans cet accord un pressentiment lointain, et le soin de l'avenir tout entier se soulève en ce moment dans les cœurs. Je 16

The text on this page is estimated to be only 27.98% accurate

163 DES HÉTIGTIONS INDIENNES. poursuis. Le peuple[]] oppose sa poitrine à ses envahisseurs[^] il est vaincu ; c'est une de ces journées qui décident du sort. des États. Pourquoi,[^] à cette nouvelle, l'abandonne-t-il un frémissement de mort, tel qu'il est impossible de le décrire à qui ne l'a pas ressenti, s'empare-t-il de tous ceux qui ont survécu? pourquoi les hommes de fer pleurent-ils ? Sont-ce des larmes de peur ? Croyez-vous qu'avec la journée perdue il n'y ait eu que des vies mortelles laissées sur le champ de bataille? Croyez-vous que l'Inconséquence s'arrêtera à la prise des villes» à la dépré[^] dation des champs? Ah ! les champs reverdissent plu[^] beaux, les pierres se relèvent d'elles-mêmes [^] les morts ressuscitent dans la personne de leurs fils et de leurs des

LE PANTHÉISME INDIEN. 183 cenaires. L'instinct même de la vie sociale disparaissant , l'accablement devient si profond , qu'ils oublient qu'ils àe sont jamais appartenu à eux-mêmes; la déchéance pèse non seulement sur leurs fils, mais sur tes fils de leurs fife, çt sur toute leur postérité. Avec l'intelligence, l'idiome s'altère; peu à peu ces fantômes de peuples, sans pensées , sans souvenirs, sans espérance, deviennent > pour ainsi dire, muets; leur iangue morte est l'héritage des dieux. Enchaînés les uns aux autres, ils ne peuvent s'allier légitimement : point de mariage entre eux dont il né naisse une postérité pire qu'eux-mêmes; en sorte que , loin de profiter au moins de l'immobilité qui est dans tout le reste, ils sont seuls entraînés à un progrès continu dans la déchéance et dans la mort sociale. Tel est le droit public de rOrient. L'Inde, la Perse, l'Egypte, sont assises sur des peuples terrassés, cariatides vivantes qui jamais ne rejettent le fardeau. Il résulte de cela qu'établir que l'institution des casieri est née de la conquête, c'est reculer la question au lieu de la résoudre, si l'on ne montre en même temps pourquoi la conquête qui a pesé sur toute la terre n'a produit qu'en Asie ses pleines conséquences. Il faut, par la même raison , en dire autant du droit divin ; et toujours, soit que l'on s'attache à l'un ou à l'autre de ces systèmes, ou à tous les deux ensemble , il reste à expliquer, par un principe particulier à l'Orient, une organisation qui ne se trouve que là. . Dans cette idée , s'il est vrai que la polygamie est , selon ce qui précède, le panthéisme institué dans la familje, je tiens pour certain qae la caste est le panthéisme institué dans l'État. La société orientale, formée à l'image

184 DES RELIGIONS INDIENNES. de son dieu , se compose comme lui de parties subordonnées les unes aux autres. La première caste , celle des prêtres, est née de sa bouche (*) ; la seconde, de ses bras; la troisième , de ses cuisses ; la dernière , au teint noir, est formée de ses pieds (2). Comme en s*incarnant dans le monde physique il est tombé de chute en chute dans les formes les plus infimes de la nature , il fallait, par analogie , qu'il se trouvât une échelle, un abîme de dégradations continues dans la Genèse sociale. En un mot , les parties de l'Etat sont éternellement, immuablement assujetties les unes aux autres, ainsi que les membres A'isibles de la divinité même ; et puisque la famille divine se corn* pose de trois personnes étrangères les unes aux autres, et pour ainsi dire de trois dieux ennemis, it y a aussi trois parties (3] principales et séparées dans la famille du genre humain : partout au sommet,, le sacerdoce; puis les classes militaires d'où sortent les rois. A l'égard de Tindustrie, qui a pour but de dompter la nature, il est évident quelle ne peut être qu*impie dans une société qui repose sur Tadoration des forces de Tunivers vivant ; d'où la conséquence que les commerçants doivent occuper le dernier rang de cette organisation, aux limites mêmes de la mort religieuse et civile. Au-dessous d'eux sont les classes des laboureurs, des artisans, qui, vivant dans une lutte perpétuelle avec cette même nature dont ils corrigent, répriment , asservissent la puissance , vivent par là même dans un état permanent de désobéissance , de révolte religieuse ; ce qui forme là pire espèce d'esclavage, puis(*) Lois deManou, liv. I, st. 31. {*) Bliâgavata Purâna, éd. Çurnouf, p. 105. (

LE PANTHEISME INDIEN. 185 qu'ils ne peuvent vivre sans travailler, ni travailler sans pêcher, ni pêcher sans être rejétés hors de la loi civile. Labourer, n'est-ce pas déchirer le sein de la déesse (') ? Défricher les forêts, n'est-ce pas souiller sa verte chevelure (3) ! li suit encore de là que la doctrine, faisant elle-même partie du dieu, ne peut être conomuniquée qu'à ceux qui sont purs ; ce qui revient à dire que pour recevoir l'enseignement il faut déjà avoir la sainteté, et que les livres divins sont éternellement fermés à ceux auxquels ils manquent le plus (3). Cercle maudit qui aliène de Dieu tous ceux qui ne le possèdent pas par droit de naissance. Pour ôter l'espérance de la terre ^ il fallait commencer par lui interdire le ciel. Par là on voit clairement où est le fondement de l'organisation des castes; il est évident qu'il tient au principe même des religions orientales ; et ces idées s'enchaînent si nécessairement, que pour réformer le ^ inégalités sociales il eût fallu réformer la nature même du dieu, en proclamant son indivisibilité absolue ; de telle sorte que. Ton ne pouvait ni modifier les lois de la famille sans bouleverser le dogme, ni changer le dogme sans changer la famille. L'histoire des religions antiques n'étant rien autre chose qu'un démembrement continu de la divinité première, il (1) u Quelques personnes approuvent l'agriculture ; mais ce genre de vie est blâmé par les sages, puisque le bois armé d'un fer tranchant déchire la terre et les animaux qu'elle renferme. » Lois de Manou, Uv. x, st. 84. (*) « Four avoir coupé des arbres'portant fruits, des cépées, des lianes, des plantes grimpantes, ou des plantes rampantes en fleur, on doit répéter cent prières du Rig-Veda. » Lois de Manou, Uv. ii, st. 142. (*) Lois de Manou, Uv. ii, st. 36. 16.

186 DES RELIGIONS INDIENNES. en est résulté un démembrement tout semblable dans l'ordre civil. Au commencement, à l'époque patriarcale des Védas, la société est Une comme le dieu. Nulle trace d'inégalité d'origine; plus tard l'État se divise ; les castes se multiplient, en même temps que les membres de l'unité souveraine ; et lorsque enfin les dieux inférieurs fourmillent de toutes parts, que l'Être semble lui-même se disjoindre et s'aliéner dans le ciel , je vois sur la terre presque autant de castes aliénées de l'État que d'industries et de familles. Ce qui achève de confirmer cette idée, le voici : où le panthéisme a régné dans la loi, la caste a fait le fondement de l'ordre social ; où ce principe a manqué, elle n'a pu s'établir, témoin la Chine! Cela est plus frappant encore à l'égard des Hébreux ; car si la défaite d'une race suffisait pour consacrer la déchéance sociale, nul peuple n'eût été sitôt réduit en caste. Où n'a-t-il pas été conduit en captivité? en Egypte, en Chaldée, en Perse, partout on le rencontre les mains liées derrière le dos, flagellé par les guerriers et les sacerdocees d'Asie. Mais le vrai prodige dans l'histoire du peuple hébreu , c'est qu'on ait réduit son corps en esclavage et non pas son esprit. Il est resté un, indivisible, insoumis, comme son Dieu. Dans l'ordre civil , il n'a été absorbé par aucune des sociétés qui l'ont vaincu , parce que dans l'ordre religieux son culte n'est devenu le complément d'aucun autre. Sa personnalité , son individualité a été sauvée avec celle de Jéhovah ; sous cette cuirasse divine, il a résisté, même dans l'esclavage, à tout le poids de l'Orient; et lorsqu'il a été le maître, il n'en a point établi dans son sein , sauf la tribu des Lévites, les inégalités sociales qui partout ailleurs étaient flagrantes,

LE PANTHÉISME INDIEN. 187 Une égalité sublime éclate entre les Hébreux , qui n'ont entre eux que Jéhorah pour terme de comparaison. D'un côté l'Eternel, de l'autre le peuple hébreu, voilà les deux pouvoirs politiques de la grande charte de Judée. N'est-ce pas au sortir de la charrue que Saïl monte au trône? David n'a-t-il pas été berger! Les prophètes ne naissaient-ils pas souvent de la dernière classe du peuple? Amos n'appartenait-il pas à la condition la plus pauvre, qui partout ailleurs en Asie avait moins de prix qu'un insecte? Egalité de tous les membres de la cité temporelle devant le roi deâ cieux, voilà la constitution" d'où devait sortir la religion universelle. Comment le Christ aurait-il surgi du milieu des castes de l'Inde, de la Perse et de l'Egypte? Le Dieu de l'Egalité ne pouvait naître qu'au milieu des tribus, des familles de la Palestine, déjà nivelées sous la loi du Très-Haut. Ce qui n'était vrai que pour le peuple hébreu , le Christ l'a étendu à la terre entière ; par lui chaque homme est devenu habitant de la grande Sion . En Occident, aussi longtemps que le panthéisme fait l'aine des religions grecques, on aperçoit des débris de caste. Cependant un grand changement est survenu. La caste sacerdotale a disparu avec le droit divin. D'ailleurs l'homme, épris de lui-même, ne songe plus à épargner la nature : il ne craint plus d'enfoncer la charrue dans la jouirine de la Cybèle; l'agriculture et l'industrie se sont relevées de Tanathème. Puis, bientôt, les dieux olympiens formant une seule famille née du même père souverain, ont, pour ainsi dire, une valeur égale les uns aux autres. Et ce système religieux, réfléchi dans l'Etat, produit d'abord, avec le sentiment de parenté, la phrénésie

188 DES RELIGIONS INDIENNES. trie (i), c'est-à-dire, la confrérie ou famille politique, qui est la base de la démocratie grecque. L'homme, toujours hors de lui-même» s'étale au grand jour de la place publique, comme le dieu sur les gradins des monts. Les douze olympiens d'Homère, siégeant sur les sommets, discutant, à la face de l'univers, les décrets de la politique céleste, sont le premier aréopage ; sur le plan de cette société divine se forme la société politique dont Périclès est le Jupiter. Tout au contraire, les dieux italiens, romains, sont, en quelque manière, isolés de la vie universelle. Us ne régissent pas sur les cimes inhabitées au milieu de la nature seule. Leur originalité native, c'est d'être des pénates, captifs dans l'intérieur de la cité ou de la maison. Divisés en couples légitimes, ces époux célestes qui jamais ne se mésallient, qui naissent et meurent ensemble (^, sans divorce, voilà la consécration du mariage indissoluble dans l'ancienne société romaine. Chaque famille a dans l'intérieur de la maison ses rites (3), son sacerdoce, son culte personnel, son Jupiter gardien (f), qui, aidé du chien, veille au seuil du domicile ; c'est-à-dire que les divinités incommunicables sont devenues une sorte de blason ou d'armoiries célestes appendues au foyer d'une société aristocratique ; et comme le pauvre aussi bien que le riche a son olympé recelé sous son toit, c'est le culte privé qui sera le premier fondement du droit privé. (*) V. Platner, *Beiträge zur Kenntniss des attischen Rechts*, c. vi, Gans. *das Erbrecht*, t I, p. 327. (*) Varro, *De ling. lat.* iv, 17. — Amobee, *Adv. gentes*, iii, 105. (*) *Ut cum aruspex respondit ut suo* (lui8

DU PANTHECSMË INDIEN. 189 Ennobli à ses propres yeux par ses lares domestiques , jamais le plébéien romain ne tombera au rang du soudra de rinde. Tant que ces humbles génies, couronnés de romarin et de violettes (*), rient à son foyer, il sent qu'il est lui-même quelque chose dans le monde des esprits. Il s'agite , il se relève , il lutte, dans l'enceinte des lois, sans se révolter, ni se résigner. Il ne commence à désespérer (*) de la justice sociale que lorsque Catilina l'avertit qu'il n'y a plus pour lui de laire familial ; car ce ne sont pas les dieux de marbre, mais les petits dieux d'argile, qui sauvaient, dans Rome, la dignité humaine. Assis près de l'âtre du pauvre, ces pénates grossiers, mais immortels, maintenaient éternellement vivants, éternellement imprescriptibles, les droits de la personne, et seuls ils empêchaient le caste de s'établir. C'est dans leur assistance , leur sympathie , leur fidélité éprouvée, que le misérable puisait sa force ; et tel qui rentrait désespéré des mépris du sénat, retrouvait à la vue du patron de ses pères le sentiment de son droit. Toute la puissance du patricien ira échouer contre ces divinités de plâtre; comme il ne peut briser ce génie de l'individu, de la famille, il lui sera également impossible de ramener l'organisation orientale. D'autre part, le plébéien, pour triompher, n'avait besoin que de rencontrer un point d'appui dans le monde divin. Il vient de le trouver, et cela suffit pour tout changer ; de ce moment même, l'usurpation de la puissance militaire et de la puissance (*) Hic Rostrum placabo Jovem, laribusque paternis Thura dabo, atque omnes violè jactabo colores. (Juvénal, sat. xii, v. 89.) (*) Nobis la rem familiarem nusquam ullum esse. Sailuste, Catil., C. XX.

190 DES RELIGIONS INDIENNES. sance sacerdotale, au lieu de rendre Taristocratie invincible, devient le principe de sa faiblesse. L'ordre des patriciens ne parle plus de si haut que le sacerdoce indien. Sa discussion n'est plus dans les cieux ; il a beau s'emparer de l'autel comme d'une tribune, la démocratie peut l'y suivre ; elle l'y suit, en effet, pour tout envahir ; et ce qui, à la fin , survit de cet ordre de civilisation , ce qui en est la partie immortelle, est précisément cette religion privée, traduite dans la langue des lois. Qu'est-ce, en effet, que le droit romain, sinon la science accumulée des pénates et des lares domestiques? Le Christ naît, et bientôt le monde semble retomber dans l'organisation orientale que la société grecque et la société romaine avaient eu tant de peine à briser. Si vous ne considérez que les apparences, tout est semblable dans la hiérarchie de l'Orient et dans celle du moyen âge. Voyez et comparez! Le clergé catholique qui couvre l'Occident vers le dixième siècle, n'est-ce pas la caste des brahmanes ? Des barons, partout soumis au sacerdoce, partout oppresseurs des classes conquises, voilà sans doute la classe' militaire des Indes , de l'Egypte , de la Perse. Les bourgeois des villes qui ont obtenu, acheté la concession d'une charte, n'est-ce pas la classe des commerçants des lois de Manou t au bas de cette échelle, le serf diffère-t-il beaucoup du soudra? Ajoutez que ces inégalités paraissent d'autant plus irrémédiables qu'elles sont H quelques égards consacrées par le dogme de là prédestination. Je crois voir le moyen âge tout entier naître du seul dogme de l'inégalité de l'amour divin, le petit nombre des élus qui consterne le cœur humain {«) (*j Fénélon , De la prédestination et de la grâce, p. 336.

LE PANTHÉISME INDIEN. 191 former une sorte d'oligarchie céleste, sanction de la féodalité terrestre ; et la grâce donnée sans mérite ('), ni démerite, appeler le règne du bon plaisir, sur la terre conàrae dans le ciel. Un Dieu qui a des préférences, des prédilections gratuites, faisait taire aisément le cri de la faiblesse asservie; et comment des hommes inégaux devant lui auraient-ils songé à se plaindre d'être inégaux devant TEtat? Quoi! la Providence chrétienne aurait gardé quelque- reste des jalousies dit destin de l'ancienne alliance, et le Dieu de saint Augustin serait encore le Dieu du privilège? Pourquoi non , si son unité; jointe à sa personnalité suffit pour tout sauver? Est-il donc vrai que le monde soit rejeté dans T ancienne servitude? Je pense, au contraire , qu'il touche à l'égalité, c'est-à-dire à la réconciliation des castes, puisque l'ordre sacerdotal^ qui ailleurs a tout divisé, va tout réunir ici. En Orient, l'enfant succédant à son père dans le temple, la traditioa de l'Eglise étant ainsi toute charnelle, cette possession absolue du dieu était le patrimoine exclusif de la caste interdite même aux roi^ ; tandis que le clergé du moyen âge est éternellement ouvert, comme la doctrine même,, aux autres classes. C'est dans son sein que se réconcilieront, après leurs luttes séculaires, le brahmane et le paria. Partout ailleurs est l'inégalité; dans le cloître seul, le roi mérovingien, carlovingien, devient l'égal ou l'inférieur du serf delà glèbe. Le Frank et le Romain, le vainqueur et* le vaincu, s'unissent dans la fraternité du monastère. Frère ^ il faut mourir^ voilà le lien de toutes (') £)ebetur merces bonis operibus si fiant; sed gratia, quœ non debetur, prsecedit ut fiant* Ck)ncile d'Orange. Bossuet» Hist.- des va

Id2 DBS RELIGIONS INDIENNES. les castes, de tous les débris, de toutes les inégalités du passé. Classe sacerdotale, militaire, commerçante, eupatrides, patriciens, plébéiens, soudras, affranchis, prolétaires, serfs, mainmortables, esclaves publics, privés, de la terre ou de la personne, sous quelques noms que l'inégalité des conditions se soit montrée, exprimée dans l'histoire, toutes ces différences vont se perdre et s'évanouir dans le sacerdoce moderne, de même que les dieux grands et petits, de la terre et des eaux, de la plaine ou de la montagne, vont se perdre dans la suprême unité du Dieu chrétien. La hiérarchie, cessant dans le ciel, cesse aussi peu à peu d'être consacrée sur la terre; l'égalité qui règne entre les personnes de la famille céleste s'établit dans la famille civile; de l'unité de Dieu naît enfin la conscience de l'unité du genre humain. Ajoutons pourtant un mot. Chacun, il est vrai, peut entrer dans le sacerdoce catholique et y jouir d'une certaine égalité; c'est en cela, principalement, que la caste instituée par Grégoire VII est un progrès sur celle des Brahmes ou des Égyptiens, Mais ce système n'en est pas moins une caste, puisque personne ne peut en sortir. Quiconque épouse l'Église meurt à l'esprit de famille; il n'est, il ne peut être ni époux ni père. Il est, à cet égard, séparé du reste des familles humaines; c'est par là que le principe de la caste survit sous une forme détournée, dans toutes les sociétés soumises à l'Église romaine. Nous verrons plus tard les peuples emprisonnés dans ce débris d'organisation païenne, se débattre vainement pour entrer en pleine possession des libertés modernes. Dans ces sociétés, il ne peut, il ne saurait y avoir de liberté vraie, durable, logique, que

LE DRAME INDIEN. 193 pour rhomme de caste, c'est-à-dire pour le prêtre (») . Les autres n'en auront jamais que Tombre. LE DRAME INDIEN DANS SES RAPPORTS AVEC LA RELIGION. Le vrai moment du drame, pour les peuples comme pour les individus, est celui où, discutant pour la première fois leurs croyances , ils se débattent au sein du Dieu de leurs pères entre la foi et le doiite. L'homme ne devient un personnage tragique qu'en acceptant cette lutte avec l'Eternel ; car, aussi longtemps qu'il obéit passivement, il conserve l'unité avec la paix intérieure ; par une raison opposée , lorsque la révolte est achevée , que l'incertitude est finie , que le scepticisme a triomphé , le vide profond qui se fait dans le cœur ne laisse plus même de place au combat ; et, l'indifférence croissant , le drame s'évanouit. Sa puissance appartient à cette époque intermédiaire où l'âme, réveillée en sursaut au milieu de la foi , s'efforçant tout ensemble de la perdre et de la ressaisir, partagée entre ces deux impulsions contraires, s'interroge, s'étudie, se divise, pour se donner à elle-même en spectacle et en pâture. L'homme, en ce moment, est véritablement double; l'abîme commence à gronder sous ses pas;l'hymne se brise , et des querelles intestines du cœur humain naissent les dialogues sanglants de la scène. (*) Il ne trouve de limite à cette Hberté que s'il veut sortir de Fesprit de caste pour penser ou agir dans un esprit laïque ; mais alors c'est le laïque qui est brisé en lui, non pas le prêtre. 17

194 t)ES. RELIGIONS INDIENNES. C'est par cette raison que s'expliquent deux choses qui n'ont pas encore été remarquées : premièrement, pourquoi les peuples qui ont une philosophie sont les seuls qui aient un- drame; m second Heu, pourquoi. l'une et Tautre ont partout éclaté en même temps. La tragédie se jouant à la fois dans le cœur et dans la tête des peuples, Sophocle est contemporain de Socrate, Shakspeare de Bacon , Corneille de Descartes , Schiller de Kant ; et cette loi est plus évidente que nulle part en Orient, si l'on considère à quel point la religion est altérée , dans le drame indien, par les libertés réunies de l'art et de la philosophie : le sacerdoce y est éclipsé par la monarchie ; le roi est dépeint comme le maître suprême ; les prêtres courtisans lui paient la dîme ; et ce qui forme le dernier, trait , le .bouffon de la pièce est presque toujours un brahmane. Quelle révolution contenue dans ce seul mot! Sans compter les années, j affirme qu'il y a plus loin de là à Tépoque des Védas que du siècle de Louis XIV à celui de Grégoire VIL On pourrait demander , en général , quelle sorte de drame se concilie avec le panthéisme oriental. Il semble que si Dieu est tout ce que les sens voient , touchent , entendent, il implique contradiction de supposer une querelle , un dialogue de ce Dieu avec lui-même ; d'où il suit qije le panthéisme , pris à la lettre, exclut toute idée cle drame. Quelle tragédie peut éclater au sein de ce Dieu partout présent, en qui tout se meut et respire, et qui est lui-même l'unique personnage? Les dieux ont beau s'incarner, se revêtir de toutes les passions, de toutes les misères de Thumanité, comment nous intéresser à la péripétie d'un drame qui se joue et se dénoue comme un

LE DRAME INDIEN. ' 195 rêve? Evidemment, la conséquence du système oriental serait un éternel monologue de Téternel Solitaire; les siècles passent, le rideau se baisse, la création s'évanouit; la pièce est jouée. Cet univers n'est qu'une décoration de théâtre, un spectacle imaginaire que l'Être suprême se donne à lui-même ; et là nature , la grande enchantresse, qui évoque partout devant nos yeux des images sans réalité , qui étale et qui retire tour à tour les saisons, la lumière et la vie , voilà Tunique tragédienne que comporte une telle religion. De ce principe dérivent les formes même de la scène indienne ; car le temps et l'espace n'étant plus mesurés sur le théâtre du panthéisme, il est évident que la scène ne doit être enfermée dans aucune limite, bornée par aucun horizon ; que l'univers tout entier forme l'unité de lieu, que la comédie divine qui commence sur la terre s'achèvera dans le ciel , et que, dans la même pièce, un double drame pourra être joué à la fois chez les hommes et chez les dieux. Il suit encore de là que les personnages de ce drame, au lieu de laisser sur la scène l'empreinte profonde de leurs pas, seront bien plutôt des fantômes de poésie qui à peine toucheront le sol. La mansuétude de la loi religieuse s'étendant au théâtre, la scène y abhorra le sang ; il ne sera pas permis d'y faire mourir le héros ; mais toutes les pièces devront finir heureusement :: au moment où le drame semblera s'être le plus emparé des personnages, les avoir le plus étroitement enlacés dans l'action, ils s'élanceront sur le char des dieux ; emportés au sein de l'éternelle paix, ils échapperont au règne de la réalité et de la douleur. Ceci nous suffit pour montrer que le théâtre indien

196 DES RELIGIONS INDIENNES. n'offre aucune ressemblance avec celui de l'antiquité grecque; au lieu qu'il présente d'étonnantes analogies de formes avec le drame féerique de Calderon et de Shakspeare. Ce qui rend encore ces ressemblances plus frappantes, c'est qu'il réunit le sérieux et le comique, et que la poésie la plus exaltée s'y rencontre avec l'ironie la plus subtile. Les rois, qui ont conservé le langage héroïque de l'ancienne épopée, conversent avec leur fou, qui est, en quelque manière, le roi du bon sens, de la trivialité, de la prose; tandis que le monarque indien est le roi de l'imagination, de l'héroïsme, de la poésie. On pourrait, à certains égards, dire que le premier est le génie anticipé de l'Occident, tant il excelle à se railler, à la manière moderne, de l'exaltation et de l'enflure du génie oriental. Dans une pièce fameuse (^), le roi dépeint sa bien-aimée en traits magnifiques, dont quelques uns rappellent le Cantique des cantiques. Le fou du roi, qui joue le rôle de la raison vulgaire, l'interrompt par ce sarcasme : — Sire, le vent du midi vient au-devant de vous avec une soumission toute courtoisanesque. LE ROI. Lorsqu'il joue avec les boutons parfumés des plantes du madhavi, et qu'il se balance autour des fleurs du jasmin avec le souffle tiède et le doux enivrement de l'amour, je retrouve l'image de tout ce qui se passe dans mon cœur. LE BOUFFON. La seule ressemblance que je puisse découvrir entre (^) Vicrama et Ourvasi.

LE DRAME INDIEN. 197 VOUS , c'est votre constance imperturbable à Tun ^ t à l'autre. D'autres fois (*), on voit déjà percer une pointe de raillerie contre les dieux, à la manière d'Aristophane. LE ROI. Salut à toi 5 astre nocturne , dont le pâle rayon couronne majestueusement le diadème de Mahadeva ! LE BOUFFON. Assez, sire ! votre grand-père, le dieu du. ciel (sans lequel nous autres brahmanes nous ne jpouvons rien), vous ordonne de vous asseoir, pour qu'il puisse se reposer lui-même. N'est-ce pas là le dialogue éternel de ^exaltation et du bon sens, de la poésie et de la prose ; de Socrate et de son disciple, dans les Nuées ; de don Quichotte et de son écuyer t L'Orient n'a donc pas été toujours enivré de lui-même ; il n'a pas seulement vécu de contemplation et d'extase ; il a connu l'ironie telle que les modernes ont cru l'inventer, telle qu'Aristophane l'avait divinisée. Au milieu du parfum de cette poésie, qui s'exhale comme d'une fleur enchantée, vous sentez l'épine cachée sous la mousse et la rosée. Le théâtre indien n'étant pas né de l'ode, l'action n'y est pas interrompue, comme dans le théâtre grec, par des dithyrambes; l'inspiration lyrique, au lieu d'être exclusivement attribuée à des chœiirs, déborde dans tout le drame. Cependant elle est plus naturellement concentrée dans quelques monologues , véritables hymnes qui rap(*) Vicrama et Ourvasi. Voyez aussi le personnage de Métréya dans le Mritchchakati. 17.

198 DES RELIGIONS INDIENNES. pellent avec plus de prodigalité pittoresque les chœurs d'Œdipe à Colone. Dans un des actes de Sacountala, un jeune prêtre ouvre la scène par cette description des merveilles d'une nuit orientale : . u Le brahmane , revenu de son pèlerinage , m'envoie pour observer les heures de la nuit. D'un côté, la lune s enseveli dans sa couche automnale qu enflamme la pourpre des fleurs de nuit ; de Tautre le soleil commence sa carrière , assis derrière Ârouna , conducteur de sdn char. L^ur éclat est pareil, soit qu'ils s'élèvent, soit qu'ils descendent , et l'homme devrait être > comme euX) égal à lui-même dans la prospérité et dans Tinfortuné'. Maintenant la lune a disparu ; la fleur des nuits a cessé de briller; elle ne laisse après elle que le souvenir de son parfum ; elle penche sa tête comme une jeune fiancée qui, dans l'absence de son époux ^ souffre une douleur intolérable. Le matin rayonne ; il rougit de sa pourpre les gouttes de rosée sur les branches du jujubier ; le paon secoue son aile , il se hâte vers les huttes des solitaires , entourées de gazon consacré ; et voilà que l'antilope s'élance du lieu des offrandes , et déploie ses membreb - gracieux. Comme la lune tombée du ciel jette de pâles rayons ! elle a posé son pied sur le front des montagt^es , et dissipant le troupeau des ténèbres, elle descend dans le palais du dieu. Ainsi, après d'immenses efforts, les grands de la terre s'élèvent jusqu'au faite de l'ambition ; ainsi , en peu d'instant, ils en sont précipités. •* Voilà par quels chants sont marqués ^ comme par des colonnes de diamant, les divisions du drame indien. Au reste , ce théâtre est une continuelle apothéose de l'amour, seule passion qui s'exhale de cette terre d'Atsie;

LE DRAME INDIEN. 199 "et il est digne de remarque que par là encore le génie indien est plus rapproché du nôtre que le théâtre grec , auquel ce genre de sentiment est presque inconnu. Il est vrai que le panthéisme prête aux passions les plus intimes un caractère particulier à l'Inde ; la nature devient Temblème, l'image de la personne aimée, qui est, pour nous dire , cachée sous chacune des formes du monde : l'univers est toujours de moitié dans les confidences et les pleurs des héros. Au plus fort de son désespoir (1), un jeune homme s'écrie : « Dans ces boutons de fleurs , je revois la beauté de mon amie ; son œil , je le retrouve dans celui de la gazelle ; la liane balancée par les vents a sa grâce : elle est morte , et tous ses charmes sont dispersés dans le désert. » De même qu'au moyen âge la Béatrix du poète se confondait , dans le cœur de Dante , avec l'idéal de la théologie catholique, de même la Béatrix indienne finit par se confondre avec l'éternelle amoureuse , la nature immense, Maya, la reine des chimères. La brume qui passe, c'est la robe flottante de l'amie ; la vague couronnée d'écume, c'est son front virginal ; les ondulations des flots, c'est sa marche incertaine; et cette folie de l'amant (2), qui poursuit, embrasse, convoite l'objet de sa passion dans la liane meurtrie du désert, dans le regard de l'éclair, dans le flot rapide qui cache le fantôme adoré , est une source de pathétique qui ne peut appartenir qu'au génie indien. Non seulement l'amour ainsi représenté est (^] Malati et Madhava. (') C'est le sujet des deux pièces citées plus haut : Vicrama et Ourvasi, Malati et Madhava.

200 DES RELIGIONS INDIENNES. tout différent de l'amour grec ou romain ⁹ mais il est essentiellement religieux, puisqu'il confond la personne aimée avec l'idéal du culte , ou plutôt avec l'infini visible. Au sein de ce grand abîme d'amour dans lequel l'homme est plongé , il ne peut plus distinguer sa propre idole de l'idole universelle , et c'est ce qui fait son vertige ; car la nature tout entière , elle-même palpitante et amoureuse[^] sert, avec chacune de ses créatures, à nourrir, à exalter en lui la passion qu'elle ressent. Elle est la confidente , la sœur aînée qui entend les plaintes et porte les messages sur les nuées. Des pluies de fleurs tombent du haut des cieux ; du sommet de l'Himalaya , les jeunes Apsaras protègent les âmes éprises : tout ce qui respire est associé dans la même action; et l'on dirait que la destinée de tous les êtres flotte suspendue aux lèvres de deux créatures humaines. Il est encore , dans le drame indien , une autre source de pathétique dérivée de la même cause : c'est l'émotion qui naît de l'amour de l'homme, non pour son semblable, mais pour la nature vivante. Cette rivalité, cette jalousie muette des choses qui disputent à l'homme son amour pour l'homme , fait, sinon le sujet, du moins la grâce principale du drame de Sacountala. La jeune fille va quitter l'asile de son enfance pour rejoindre son amant, qui est le roi du pays ; les nymphes des bois préparent des guirlandes pour la céleste épousée ; elle part ; elle s'éloigne de la forêt natale. C'est alors que se rencontre cette scène , que je ne sais comment nommer, et où la nature morte joue un des rôles principaux. On dirait que cette scène renferme les brises les plus mélodieuses du golfe du Bengale.

LE DRAME INDIEN. 201 LE BRAHMANE. « O vous! arbres touffus, forêts sacrées dans lesquelles les divinités habitent , Sacountala vous quitte pour aller dans le palais de son époux ; elle qui ne désaltéra jamais ses lèvres avant que vous fussiez abreuvées ; elle qui, par amour })our vous, ne cueillit jainais un seul de vos ra* meaux pour en orner ses cheveux , et qui n'avait pas ^e plus grande joie que de vous'voir chargés de fleurs! CHŒUR DE VOIX INVISIBLES. Que le bonheur l'accompagne dans son chemin ! que les airs lui apportent la poussière parfumée des fleut- s ! que des sources limpides, ombragées de lotus, rafraîchissent ses pieds, et que ks rameaux des bois la protègent contre les rayons du soleil ! UNE COMPAGNE DE SACOUNTALA. Est-ce la voix de la tourterelle qui souhaite un heur.eux voyage à Sacountala t ou sont-ce des femmes des eaux qui, imitant sa voix harmonieuse, célèbrent Thabi-* tant pieux de ces forêts? SACOUNTALA. La pensée de revoir mon époux me ravit , et pourtant mes forces m'abandonnent , au moment de me séparer de ce bois, asile de ma jeunesse. UNE JEUNE FILLE. Ecoute ! écoute ! la forêt aussi gémit quand l'heure de la séparation approche ; la gazelle refuse l'herbe qui a été cueillie pour elle ; les paons ne s'^ébattent plus dans les prairies ; les plantes dans les bois laissent tomber à terre

202 DES RELIGIONS INDIENNES. leurs feuilles pâlistantes :
leur parfum et leur beauté sont passés. SACOUNTALA. I V O mon père !
laissez-moi parler encore à cette fleur da madhavi que je nommais ma sœur,
et dont les touffes rougissantes brillent comme nne flamme dans les bois.
LE BRAHMANE. Mon enfant, je connais ton amour pour cette plante.
SAÇOUNTALA. O la plus belle des plantes ! reçois mes embrassements;
que tes lianes en m'enlaçant me rendent mes caresses! Pe ce jour, et malgré
l'absence, je serai toujours à toi. 0 mon père ! aie soin de cette plante
comme de moimême ! LE BRAHMANE. Je marierai ta plante chérie avec
son fiancé , l'arbre d*amra, qui répand son parfum autour d'elle. Prends
courage , ô ma fille ! poursuis ton voyage. SACOUNTALA. Ah ! qui a saisi
le pan de ma robe , et qui me retient encore ? LE BRAHMANE C'est le
petit du chevreuil , sur les lèvres duquel tuas si souvent appliqué le baume
sacré , quand il avait été • • • » blessé par les aiguillons pénétrants du gazon
; c'est celui que tu as si souvent nourri dans ta main des graines du syamaka.
Il ne veut pas quitter les traces de sa bienfaitrice.

The text on this page is estimated to be only 27.60% accurate

LE DRAME INDIEN. 203 r SACOUNTALA. Pourquoi pleures-tu , douce créature , pour moi , quî dois quitter notre asile commun? Comme j'ai pris soin dé toi (car tu perdis ta mère peu après ta naissance) , de même celui qui m'a servi de père te donnera ta nourriture. Retire-toi , va ; il faut nous séparer. (JE lie embrasse son père,) Arrachée du sein de mon père, comme le jeune arbre de tamala du sol des monts Himalaya, comment pourrai-je croître sur un sol étranger ?» Où trouver ailleurs ce cri des choses , ce dialogue de rhomme et de la nature muet! Dans les pièces indiennes, imbues encore du panthéisme des Védas, les bois, les fleurs, les sentiers, ne sont pas seulement des objets inanimés, ils ont une âme, une voix, une parole, et Sacountala apparaît au milieu de tout ce cortège comme la reine des fleurs. Quelques vers d'Homère, quelques accents de Philoctète en quittant sa grotte, rappellent chez les Grecs un sentiment pareil ; mais combien moins vif, moins intime, moins enraciné! Pour que l'homme soit animé d'intelligence avec la nature, il faut que ses jours se soient écoulés dans le même lieu, et qu'il ait eu le temps de prendre racine à l'endroit où il est né. Le peuple indien, qui n'a jamais quitté ses vallées doit avoir nourri plus qu'aucun autre cette sympathie native avec le sol. Chaque individu végète immobile dans sa caste, à l'endroit où il a commencé à respirer ^ la société, la famille, toujours immuables , y sont une sorte de végétation morale. De là, l'homme a en partie les instincts de la plante, et il était naturel que le cri de l'homme arraché du sol re

204 DES RELIGIONS INDIENNES. tentit surtout dans la poésie indienne. Chez les peuples modernes, chaque homme atrop.souvent quitté son asile natal, pour que les liens de parenté entre la nature et lui aient eu le temps de se former ; trop de fois son cœur s'est promené d'objet en objet, sans pouvoir s'enraciner nulle part. La nature ne crie plus sous nos pas quand nous nous en séparons; chacun de nous, errant loin du toit de ses pères, est devenu plus ou moins cosmopolite. Il n'est plus retenu par les tendres lianes qui entouraient ses premiers pas ; et pour le plus grand nombre d'entre nous, notre tombeau doit ignorer notre berceau. Quoique le théâtre indien compte un grand nombre de pièces de genres différents, politiques, métaphysiques, satiriques, Sacountala est celle qui en reproduit le plus fidèlement le caractère sous Jes formes les plus nobles. En effet, le personnage principal du théâtre indien, celui qui devait le mieux représenter le caractère de la contrée, ne pouvait pas être un autre Agamemnon, déjà chargé de tout le fardeau de l'histoire ; ni un Hamtet, ni un Faust, tous deux plongés dans la mélancolie ténébreuse du moyen âge; ce ne devait pas être un héros entraîné à la conquête d'une autre lliion, ni un docteur qui méditât sur les temps écoulés et la vieillesse du monde. Ce devait être une jeune fille oubliée dans le fond d'une forêt primitive, et dont tous les instincts, sont ceux des fleurs qui ont parfumé son berceau. Des prêtres , au fond des forêts vierges^ l'instruisent dans le culte de la nature ; elle vit dans la hutte d'un brahmane; elle arrose le gazon des sacrifices ; elle a la douceur et la grâce des gazelles qu'elle nourrit de sa main ; elle repose languissammeiit à l'ombre du tamala, loin de tous les bruits du monde. N'est-ce pas

LE DRAME INDIEN. 205 là, encore une fois, tout le caractère et toute l'histoire de la race indienne? J'ajoute que, malgré la polygamie qui est au fond de ces mœurs, les sentiments qui donnent la vie à cette pièce ont une douceur presque chrétienne. Le polythéisme grec ou' romain ne fournit aucun exemple de ces sentiments, qui semblent être nés de l'esprit de l'Évangile, porté, par on ne sait quel aquilon mystérieux, jusqu'à dans le fond des savanes indiennes. Sacountala est une sœur égarée de ce grand chœur de femmes chrétiennes rassemblées par les poètes : Françoise de Rimini, Juliette, Atala. Mais celle qui lui ressemble le plus est Virginie : le même climat leur a donné à Rome et à Tarpe le même air. Imaginez la fiancée de Paul abandonnée peu après sa naissance, et qui aurait gardé l'empreinte du baptême, dans l'ermitage des brahmanes. Cependant, il faut l'avouer, de drame en Orient n'est encore qu'ébauché. La tragédie n'y est pas sérieuse, parce que l'homme, resté fidèle au Dieu des ancêtres, n'est pas encore livré au glaive de l'esprit. Comme il n'a qu'une apparence de liberté, il n'a que l'apparence de la lutte ; son cœur, loin d'être véritablement divisé, ni aliéné de lui-même, se sent en sûreté dans "la main de Dieu, et l'orage ne peut s'y emparer de lui ; il joue avec la douleur comme Sacountala avec l'aiguillon de l'abeille amoureuse. La terre, en paix avec le ciel, exhale par toutes ses voix l'hymne, le cantique, l'harmonie ; mais la tragédie n'est pas née : elle éclatera dans l'intelligence et dans le cœur de l'homme, avec le génie de l'examen, avec la révolte intérieure, le doute, la curiosité de l'amour déjà rassasié. Pour tout cela, il faut attendre la Grèce.

The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate

â06 DES RELIGIONS INDUËS. VI i DE LA PHILOSOPHIE
DANS SES RAPPORTS AVEC LA HINDOË. DU BOUDDHISME.

Après avoir vu comment la révélation des Védas' a été transformée par
l'épopée, raillée par le drame, il reste% examiner rapidement les écoles de
l'athéisme dans leur rapport avec le culte et la force nationale ; peu de mots
suffisant à montrer quel détour prend une philosophie pour corriger,
détruire, et quelquefois recomposer une religion. Au milieu de tout
l'appareil d'une science méthodique, la foi indienne a fini par se glacer -
sous ses propres yeux

The text on this page is estimated to be only 24.42% accurate

LA PHILOBI^{HIE}. I£ BOUDDHISME. 207 pensée indienne
.Car, en même temps que Thomme, éveillé sois r.arbre de la sdence, prétend, comme dans la Bible, devenir non seulement égal à Diea , mais dieu lui-même ; d'antr part, cette arrogance est aussitôt troublée par le sentiment contraire ; etil s'avoue que pour se déifier il faut d'i[^]bord qu'il renonce à la conscience de lui-même ; en sorte qu'il ne parvient à s'adorer qu'après s-être anéanti, et que la consommation du dieu ne s* achève en lui que lorsqu'il n'y reste plus rien de l'homme. Se dépouiller de tous lesr liens de cet univers, se distinguer de la nature (i) pour mieux édiapper à la métem.psycose , se fermer le retour dans l'enceinte des choses finies, s'élancer, hors de la région des sens, dans le domaine de l'immuable ; s-y perdre, s'y évanouir; s'y rassasier d'extase, s'y abîmer à jaratais dans un quiétisme éternel : tel est le but du sage. Par la contemplation passive de l'Être, il devient Brahma lui-même (s) ; d'oùil suit que moinsii-a conscience de ses mouvements internes, plils il est près de son apo[^] théose; et que si le sommeil f) est l'image fidèle de la vie absolue, la mort seule en est le commencement; L'orgueil* naissant de la philosophie orientale se cache ici sous l'excès du désintéressement et de la sainte indifférence. L'Asie dit, la prenrière, le mot.de Catherine' de Grênes : Js ne trouve plus de mot; il riy a plus d'autre moi que Dieu, Pour se couronner, l'humanité commence (').« L'âme doit être connue, dit un passage des Védas; elle doit être distinguée de la nature ; de cette manière elle ne revient plus. »• Colebrooke , On the philosopby of the Hindus, p. 237. — Abel Rémusat, Mélanges asiatiques, iV| p. 353. (') « Celui qui connaît le Brahma suprême, devient Brahma. » Stncara. Windifichmaan. (•) « Quid l'homme dort, il|>os8ède l'être. « Id., p. 182.

208 . DUS BÉLIGNS INDIENNES. par se renier, comme Tâme déifiée (*) des mystiques du moyen âge ; ce qui est précisément le contraire du paï* théisme moderne , dans lequel l'humanité prétend , à visage découvert, absorber et usurper le dieu tout entier. Si tel est l'esprit général de la philosophie indienne y ce n'est pas dans l'antiquité grecque , mais bien dans le monde chrétien qu'il faut y chercher des analogues ; ou-^ tre que là seulement on a revu, comme sur le Gange , la raison humaine aux prises avec un corps d'écritures sa-, créés. Dans ces deux civilisations , le duel de la foi et de la raison a suivi , à plusieurs égards, les mêmes alternatives. Au commencement , la philosophie indienne est tout orthodoxe , ennemie du raisonnement , elle ne s'appuie que sur l'autorité de la révélation de Brahma (^ ; elle ne reconnaît point .d^autres vérités que celles qui sont contenues dans les Védas interprétés par les saints que Ton peut appeler les Pères de l'Église indienne. Plus tard une autre époque s'annonce : la philosophie, entrant dans l'âge de la scolastique» commence à s'estimer quelque chose. Elle admet sans doute encore le fond des dogmes révélés ; elle prétend même les confirmer : la vérité est qu'elle les dénature en les expliquant à sa manière. Bientôt tous ces dieux incarnés qui peuplaient l'univers, ces dieux enfants, baptisés dans des océans de lait, ornés de bracelets, de plumes de paon ; ces vierges immaculées , mères de Christs profanes , et qui baissaient (^] Theologia Germanica. Fénélon, Maximes des saints, xxxv. (*) Nous pouvons connaître Brabroa par la tradition de la doctrine, non par le raisonnement. Sancara, p. 106. —r On connaît Brahma par l'autorité des saints livres. Id., 109.

LA PHILOSOPHIE. LE BOUDDHISME. 2QS la tête par pudeur dans les épopées, se changent, au souffle du Descartes indien ; en abstractions , en catégo[^]ries, en facultés in(»^{^^}ales (*|. La trinité toute matérielle et vivante d*Indra au trois têtes, la trinité plus profonde de Brahma , fondée sur Tidée de l'Être en soi , de son Verbe créateur qui passe sur les eaux , et de la grande âme des choses , deviennent, en se subtilisant encore[^] (2), une pure abstraction de métaphysique, qui ha plus de valeur que dans les écoles. Enfin il est une dernière époque. Armée de tous les procédés du doute, la philosophie s'insurge contre le dogme ; elle met en poudre la tradition , elle peuple lé monde de stériles atomes ; acharnée à tout détruire, elle se dévore elle-même. L'Inde entre alors dans son xvin^{*} siècle \ elle a ses Helvétius , ses encyclopédistes , et sur le seuil des pagodes se fonde la théorie du néant absolu. Qui ne croirait qu'arrivé à ce dernier terme, tout ne soit consommé, que le principe de la société indienne ne soit tari en sa source? Tout au contraire, nous touchons à une renaissance ; et c'est ici qu'éclate le génie propre de rOrient. Au moment où le doute semble être parvenu à sa dernière limite , c'est la foi qui renaît de la mort spirituelle. Une religion nouvelle, cachée sous la cendre , va sortir de ce gouffre d'abstractions; l'Orient, qui paraissait épuisé, se trouve encore si plein de Dieu, que le scepticisme n'y aboutit qu'à enfanter le Nouveau Testarnent de l'Inde. En effet, le pyrrhonisme d'Asie. n'est pas celui ^e rOccident ; en ses plus extrêmes ébranlements-, le ciel ,[^]*) LeSankhya. l*; Col brooke, On tlie pbilosophy, p. 242.

The text on this page is estimated to be only 23.96% accurate

210 DES RELIGIONS INDIENNES. reste peuplé; le doute a encore sesidoies, et l'athéisme se\$ dieux. Le sceptique d'Asie laisse aux siens la puis-* sance plénière sur la nature et sur le temps ; il ne leur conteste que l'éternité durée (^) ; et torsque d'examen en examen , de doute en doute , la philosophie est descendue jusqu'à l'idée du vide, cet abîme' où l'Européen s'arrête en défaillant, n'est pour l'Oriental que le passage à un système de croyance plus épurée. Le néant j pour ainsi dire outre-passé par l'abstraction , devient un néant fécond qui ; renfermant la négation de tout le créé, c'est* à-dire de toute vie , de toute forme , de toute limite particulière , . ne laisse subsister que l'absolu affranchi de toute alliance avec le temps et l'espace (') ; dieu du vide (jui , hors de la limite et des ténèbres , siège , par delà* le monde , sans nul rapport avec lui « aux bornes même » de la pensée , dans ces régions subtiles où l'esprit de l'homme s'évanouit , faute de pouvoir respirer. Jamais le Christianisme , au cœur même du moyen âge , n'a porté contre la matière un anathème si absolu , puisque le monde visible n'est pas seulement , pour l'Oriental , plein de fragilité , d'infirmité ; c'est encore une imposture ; il veut arracher le voile dont l'univers se couvre. Dans ce temps, qui est l'âge héroïque de la philosophie, l'esprit humain combat véritablement à nu. Pour mieux résister à la matière , il commence par se poser en victorieux aux derniers confins de l'idéal. A cette extrémité , et comme aux antipodes de la nature et de la tradition (*, Colébrooke, -p 262'. {*) Schmidt, Ueber einige Grundlehren des Buddhismus, Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg, vol. 1, p,98. — Sketch of Buddhism derived From the Buddhist scriptures of Nipal. By Hodgson, Transactions of the Asiatic Society of London, v. 11, p. 954-888.

The text on this page is estimated to be only 24.42% accurate

LA PHILOSOPHIE. LE BOUDDHISME. 211 tout ensemble , il Mrouve une autre foi , un autre ciel , un autre dieu; et des derniers efforts de la philosophie pour tout renverser, on voit sortir la révélation de Bouddha , qui compte encore aujourd'hui plus de croyants que le Christianisme et l'Islamisme. Las de tout croire,, l'homme se met un jour à tout hier ; par ce chemin opposé , mais suivi jusqu'au bout, il rencontre le même infini dont il ne peut se débarrasser. Comme il avait spéculé sur l'être, maintenant,, par ennui du réel , il spécule sur le rien. Il Tenfle, il le gonfle, il le multiplie, il le multiplie) il le creuse. Arrivé à ce comble du néant, il découvre au fond du Vide une nouvelle immensité ; mais il est vrai que nier^ c'est encore croire. Dans la région de Brahma , il aspirait à saisir , incarner son dieu en toutes' choses ; dans celle de Bouddha , il aspire à le distinguer, à l'éliminer de tout (% ennemi du réel, dégoûté de l'idéal , adorateur de l'impossible. Évidemment le spiritualisme ainsi exalté ne pouvait, à aucun prix , s'accommoder des croyances naïves du panthéisme populaire des Yéda, malgré l'interprétation

212 DES RELIGIONS INDIENNES. rejeter comme une profanation la lettre trop grossière des livres canoniques y et par là provoquer contre lui la haine réunie des peuples et des brahmanes. Combien une doctrine fondée sur la révélation du néant ne prêtait-elle pas à l'accusation d'athéisme ! Le moyen qu'elle y échap-^ pâti le rapport du Brahmanisme au Bouddhisme est celui de l'affirmation absolue à la légation absolue ^ ils se repoussent mutuellement avec la même violence que deux élec* tricités contraires. Dans cette lutte , la doctrine qui cessait de s'appuyer sur la foi populaire devait nécessairement être vaincue par l'autre; et si le Christianisme ^ quoiqu'il soit venu confirmer la loi de Moïse , n'a pu lui-même rester en Judée , > comment le Bouddhisme , qui reniait l'Ancien Testament de l'Inde , aurait-il pu rester sur le Gange? Si les monuments connus étaient plus nombreux , il faudrait ici se donner à loisir le spectacle d'une métaphysique qui y en se. popularisant , devient une religion. Car on ne retrouve pas dans l'histoire des cultes un second exemple ausâi frappant de la manière dont un système philosophique descend dans l'imagination des. peuples , pour y prendre un corps, un visage, jusqu'à ce que, changeant de nom , il s'appelle légende. Qui consentirait à croire que des empires aussi grossiers , ou aussi vastes qu'une partie de la Chine , de Ceylan , de Java , du Thibet , reposent sur cette métaphysique subtile , si l'on ne voyait, jusque dans le fond de la Mongolie, cet être impersonnel , cet absolu impalpable , ce Bouddha , ce grand Christ du vide, s'incarner dans le sein de la vierge mongole (*)., sous sa tente abandonnée au milieu du vide éter(*) Les gestes de Cesser Khan, destructeur de la racine du mat

The text on this page is estimated to be only 28.42% accurate

LA PHILOSOPHIE. LE BOUDDHISME. 213 nel des steppes ? A peine né , ce fils du néant se dérobe à sa mère[^] qui se désole. de ne pouvoir seulement le saisir; sans toucher la terre, il s'enfuit ; il sort de la tente: emporté par l'éléphant bleu, il disparaît, il atteint, il tra* verse les dernières limites de Thorizon ; il s'élance dans les steppes célestes où. rien n'odste. C'est de là qu'il do-[^] mine , éternellement invisible , éternellement impassible, les cieus mongols , que régissent à sa place des dieu[^] mortels aux ailes d'oiseaux de proie. Tous , attendant une Providence , habitent parmi les monceaux de pierres qu* enjtassent mystérieusement les devins , les pèlerins, à l'extrémité des déserts ; et les cieus du Thibet , éternellement vides , pèsent au loin âur des empires aussi videa que leur divinité. Si maintenant on cherche quelles ont dû être les conséquences sociales de. Ce dogme nouveau , - on trouve d'abord que le Bouddhisme est-, à quelques égards, l'opposé du panthéisme, puisque son dieu, loin d'être mêlé à l'univers , est , pour ainsi parler, absent de tout le créé (')• Dans la trinitédes Brahmanes, les troispersonnes com[^] posaient une espèce de polythéisme. Trois dieux, ou plutôt trois religions , d'origine diverse , ennemies les unes des autres , éternisaient l'idée de la différence essentielle des castes dans l'Etat. Au contraire , dans la religion nouvelle , le premier' membre de la triade de Bouddha a seul une valeur réelle , ce qui détruit dans le vif la racine même du polythéisme ; et cette ,unité de Dieu ainsi pro« dans les dix contrées , tradition, héroïque du Mongol. Schmidt, p. 5, 8, 14. {^} Schmidt , Mémoires de VAcadéiiMede Saint^Pétersbourjf; , p. 117, 222, 259» — Creuzer's Symboiik, 1, 558.

The text on this page is estimated to be only 22.22% accurate

214 DES RELIGIONS INDIENNES. clamée dans le dogme a pour conséquence immédiate l'idée de l'unité du genre humain, laquelle entraîne l'abolition des castes. Cette conséquence a été en effet déduite par le Bouddhisme avec une intrépidité- de logique qui semble n'appartenir qu'à l'Occident ('). Le christianisme lui-même, dans sa charité la plus pure, n'a pas proclamé plus irrévocablement l'égalité* de tous les hommes. Le génie oriental veut la faire toucher du doigt.). •• Sans presque changer de mots, c'est le raisonnement que Shakespeare place dans la bouche du juif du moyen âge. 'Telle est la théorie. Mais de ce spiritualisme né du dernier effort de l'homme pour douter, que pouvait-il sortir en réalité, -si ce n'est une morale négative et une société, pour ainsi dire toujours occupée à se dissoudre elle-même. A disputation respecting caste by a Buddhist. Hodgson» Transactions, m, 161-168^ (*) Hodgson Transactions, ii, 266. — Schlegel, p. 202. — W. v. Humboldt, Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java, 79-82.

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

LA ^fOLÛSQPtIE. t£ fiOUDDffISME. 215 loêmet En effet, puisque le dogme exige l'abolition de toute personnalilé privée ou collective , cette croyance livrée à elle-ioême conduit d'abord à la réprobation des idées de Dation , de peuple, d'Etat, de gouvernement (^), tout devant disparaître et s'ensevelir dans le détachement des mœurs cénobitiques ; aussi le monastère est-il la vér ritable cité du Bouddhiâme. Le vrai («"oyant n'a de patrie que le couvent; et comme totiit ce qui rappelle un droit individuel est contraire a l'esprit de sa rdigion , il s'ensuit encore qu.'il ne doit rien posséder en propre. Le boud^ dhiste , de sa nature même , appartient ^x ordres mendiants. De plus , si toute Alliance est fausse , excepté avec l'invisible » voilà le mariage également condamné ; dans cette exagération de l' idéalisme, chaque referme dépassant son but au point de la rendre iaipossiUie , la polygamie ^e <:orrigé par="" le="" c="" f="" la="" propri="" l="" pis="" est="" tgie="" cons="" rigoureuse="" du="" dognjie="" se="" r="" dans="" absolue="" de="" et="" nature.="" .="" on="" reste="" dailkiurs="" confondu="" en="" voyant="" eottiment="" tri="" toutes="" les="" diff="" temps="" lieu="" m="" empreinte="" spirituelle="" a="" produit="" catholicisme="" moyen="" bouddhisme="" haute="" des="" institutions="" singularit="" si="" parfaitement="" semblables="" qu="" crmrailtj="" plagiaires="" bouddhistes="" deceylan="" comme="" chroniques="" monast="" citeaux="" saint-gall="" ce="" ne="" sont="" que="" schmidt="" p.="">) The Mahawanso, Tumour. vol. I. p. 14, 17, 35, 75, 193.

216 DES RELIGIONS iKDIENNfit. fondations de couvents

d*hommes^ou de femmes, missions, chez les peuples étrangers, pèlerinages, bénédictions de reliques, indulgences, prédications, conciles œcuméniques pour combattre les schismes, extirper Thérésie, maintenir Torthodoxie. Le monument d'architecture qui appartient en -propre à cette religion est même un reliquaire colossal ; temple sans issue,, fermé à tout le monde visible , architecture impénétrable (*) , qui entasse des monceaux de rochers, élève et clôt des pyramides pour conserver et cacher à tous des yeux un pan de la robe , UR anneau de la chevelure du dieu incarné, comme SaintJean de Latran abrite dans Rome les restes de la croix du Calvaire. Que reste-t-il à ajouter, si au sommet de cette organisation monastique se retrouve une véritable papaiité , avec cette grande différence cependant, que le chef de la hiérarchie n'est pas le vicaire de Dieu, mais Dieu lui-même, toujours présent , toujours incarné au milieu de son peuple, dont l'histoire est ainsi un Evangile éternel ? Le Christ des Mongols et des Thibétains vit , meurt, renaît dans une suite d'incarnations proclamées* par le conclave asiatique. Des plateaux élevés duThibet, il régit le haut Orient, comme le pape, du balcon de Saint-Pierre, régit la ville et le monde. Pendant qu'en Occident l'extrême ambition du pâtre est de s'appeler un jour Grégoire VU , Sixte-Quint, l'ambition de l'Oriental a de plus hautes visées : il aspire , par la sainteté, à devenir le dieu lui-même (Bouddha) , silencieusement assis au sommet des monts,' sur le trône spirituel de l'Asie. (*) Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java. Will. v. Humboldt. p. 143-170. — Conf. Klein. Alex. Strom , lib. i, p. 305.

LES RELIGIONS DE LA CHINE. 217 Quoi qu'il en soit, si la société indienne a vécu, c'est quelle a eue la conscience profonde de l'Être, même après avoir traversé le scepticisme. Mais cette idée, toute grande qu'elle est, substance et principe de toutes les autres, ne suffit point à l'homme ; individualité, morale, Conscience, activité, liberté, où les trouverons-nous ? Ce n'est pas dans le génie indien, puisque, selon le Bouddhisme comme selon le Brahmanisme, l'inaction, le sommeil éternel, au sein de l'éternelle substance, voilà le bien, la porte du salut, la vertu suprême. Il faut que le genre humain échappe à ce prodigieux enchantement ; il faut que ce premier sommeil finisse, que le travail commence, que l'humanité, comme Sacountala, ait le courage de quitter l'asile de son enfance, pour marcher au-devant de l'avenir, son royal fiancé.

VII LES RELIGIONS DE LA CHINE. LA RÉVÉLATION PAR L'ÉCRITURE. La civilisation des brahmanes, qui emporte le génie de l'extrême Orient aux dernières limites de l'idéal, a près d'elle, pour contre-poids, la civilisation des mandarins, qui l'attache au réel ; d'où il semble que le spiritualisme et le matérialisme, jetés par égales parts dans l'Inde. Et dans la Chine, se font équilibre l'un à l'autre. Suspendue entre ces deux mondes, la balance de la haute Asie reste parfaitement immobile. 19

The text on this page is estimated to be only 29.23% accurate

218 LA RÉVÉLATION PAR L'ÉCRITURE. L'empire du milieu a, comme l'Inde, ses livres sacrés, aussi immuables que les étoiles fixes ('). Mais là révélation s'y manifeste sous une forme extraordinaire qui marque d'abord que ce peuple doit vivre sans alliance avec le geti re hum aih. Pendant que les prophètes du reste de TAsie épient la première aube au sommet des monts, le révélateur des Chinois, Fo-hi, naît d'une vierge (*) qui l'a conçu en marchant solitairement sur les vestiges de Dieu; l'arc-en-ciel est son auréole; il descend dans les lieux bas, au bord du fleuve Jaune. Là il rencontre, attachée au limon du chaos, une tortue monstrueuse ('), dont récaille, couleur du ciel, porte des caractères mystérieux empreints dès le commencement du monde par Téternella sagesse. Cette tortue immobile, voilà l'emblème de l'empire à venir. Ces signes^ ces hiéroglyphes vivants, voilà les tables de la loi du peuple chinois, son décalogue écrit de la main du Créateur sur la dépouille de la première créature. A ces figures, le premier législateur compare les formes générales de ^univers, les grands traits composés dans le livre des cieux par les lignes des étoiles, sur la terre par les sinuosités des fleuves, par les aspérités des monts; et sur ce (*) Sunt (ait præfatio, in ChKsan-king] opéra King ut viginti octo constellationum stellæ fixæ, King-sing. (*) Recherches sur la mythologie chinoise, par le Père de Prémare, chkp. XI. (^) Y-kîDg, antiquissimus Sinarum liber, quem ex latina inter^ pretatîotie P. R&gls edidit Jul. Mohl, p. 1, 3, 60. Dorso monstruos» testudinis ex aqua eitiergentis; p. 61. Une divine tortue. portant sur son dos des lettres* bleues les lui donna. Confucius cité parPrémare, chap. vtit. Les tortues sont sacrées, et il est défendu de les tuer* Le Livre des réc.'ompenses et des peines, tr. par Stan. Julien/p. 500.

The text on this page is estimated to be only 28.28% accurate

LES RELIGIONS DE LA CHINE. 219 modèle, il trace les premiers rudiments des lettres ('). Cette conception gigantesque de l'écriture, formée à l'image de la création, ce miracle d'un art qui tient lui-même de la magie, devient le fondement de la société, puisque c'est le prodige dont elle est frappée au point de négliger tous les autres. En un mot, le dieu qui se révèle aux Indiens par la lumière, aux Persans par la lumière et par la parole, aux Grecs par la lyre, se révèle aux Chinois par le prodige de l'écriture. Dans leurs éléments, les choses divines se réduisent à deux lignes, images des deux principes dont se compose le monde. La première (1), continue, est l'image du ciel, de la lumière, de l'éternel, de l'affirmation de l'infini; la seconde, brisée, interrompue, est l'image de la terre, du temps, de la contradiction, des ténèbres, du fini; et du mélange de ces deux lignes, comme du mélange du ciel et de la terre, de l'ombre et de la lumière, naissent tous les autres signes, dont les principaux désignent l'eau sans bornes, l'éther, le vent, le feu, la montagne, le tonnerre. Ainsi le ciel et la terre, l'infini, le fini, figurés par des barres, c'est Ta b c du premier homme, qu'on se représente ordinairement, occupé dans l'invention de l'écriture, à représenter les objets les plus infimes, selon lequel les lui présente; au lieu que, dans la réalité, c'est l'incommensurable qu'il veut peindre d'abord. Dieu conduit sa main, et l'empêche de s'égarer sur la page encore blanche; dès la première leçon qu'il reçoit de l'instituteur suprême; (*) Il prit garde aux montagnes et aux fleuves qui en sortent; et de tout cela il composa les lettres. Y-king, p. 20. (») Y-king, 1. 1, p. 5; t. II, De physiologia Sinarum générali, p. 383.

220 LA RÉVÉLATION PAR L'ÉCRITURE. le nouveau-né copie la Ifgne du firmament ; dans son alphabet, il prend l'univers entier pour exemple. Triacées sous l'œil du maître , ces lettres merveilleuses sont les types d'une infinité de rapports , de vérités , que la ihéditation découvre. Car cette table révélée doit rester incessamment présente à la pensée du sage, et lui servir de texte (^). Chaque signé est une parabole visible qui manifeste son sens le plus profond à ceux qui la contemplent avec le plus de recueillement ; et tous ces types ensemble forment la représentation, la Genèse figurée dç tous les faits d'ordre physique et spirituel ; héritage de la sagesse incréée, sentences, proverbes (2) des patriarches , politique du chaos gravée en caractères antédiluviens , c'est la substance de l'Y-king, le premier livré religieux duquel découlent tous les autres, qui contient le principe des choses visibles et des invisibles (3). Les peuples s'appliquant incessamment à commenter ces tablettes du dieu, elles sont d'âge en âge détournées à de nouvelles significations. La ligne tracée par l'Eternel est, de génération en génération, interprétée par le roi des patriarches, puis par les empereurs et les docteurs, jusqu'à ce qu'enfin le docteur suprême , Confucius , vienne achever par la philosophie les efforts accumulés de la tradition (*). Construire tout Tordre civil sur le plan de cette géométrie révélée, c'est le but du législateur, d'autant plus que les (M Y-king. Sapiens quidem immorari debetin contemplantislibri Y-king imaginibus. T. II, p. 441. — Quœsunt in Ubro Y-king ab animo abesse nunquam debent< P. &b2. \}\ Marcher sur la queue du tigre. (*} ^erum visibilium et i'uvibilium arcanum. P. 92. — Y-king, parens doctrinæ, parens librorum, origo scientiarum. l*) Commentaire royal de Confucius sur le Y-king.

LES RELIGIONS DE LA CHINE. 221 mêmes signes sont comme les nombres de Pythagore , tout à la fois les archétypes du physique et du monde intelligible ; ce qui montre assez que cette société dans les-
langes s'est déjà instinctivement élevée jusqu'à l'idée de l'unité dans l'univers. Tel caractère (*) ici représente le ciel reposant sur la mer ébranlée est en même temps l'image de l'homme courageux qui doit reposer, sans s'émouvoir, sur des fondements ruinés. La conjonction des deux lignes qui figurent l'harmonie de la terre et des eaux est l'image (^ de la bonne politique qui est fondée sur l'union de deux empires. Au contraire, la séparation de la ligne du ciel et de celle du lac (s) marque quelle doit être la classification graduée dans une société bien ordonnée ; tandis que le signe du feu au sommet du ciel est tout ensemble une des lois de la nature, et le signe proposé (^j à l'imitation du prince, qui doit remplir de l'éclat de ses vertus l'univers tout entier. D'où l'on voit que, dans l'esprit même de l'institution, la conscience est un livre intérieur, et que le Chinois doit se régler sur l'imitation du signe révélé , comme le chrétien sur l'imitation de la croix. Société, religion fondée non sur l'idolâtrie de la nature, mais sur la superstition de la lettre ; car il ne faut pas oublier encore que chacune d'elles a une vertu , un génie qui lui est propre f) ; que l'une , par la disposition (») Y-king, t. I, p. 357. (•) Y-king, l. 1, p. 329. Ex mutua conjunctione existere rectum negotiorum exitum, y. g. inter duo regna. > (>j Y-king, l. 1, p. 357-358. Supra coelum, infra lacus vocatur U, Sapiens inferiora et superiora distinguendo populorum multitudinem coercet. (^) Y-king, p. 432. Cette cinquième ligne représente le prince, t. II, p. 93. V«y Id. t. II, p. 550; 19.

The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate

Si22 LA RÉVÉLATION PA9 LECaiTU[^]. graduée des traits , est
l'image (i) de la modestie ; qu? l'autre , par la rigidité des forioee , a pour
attribut l[^] persévérance ; sans parler des arts d'industrie i qui eux

The text on this page is estimated to be only 26.86% accurate

L^S BËLIQNS ÛË l^ CHIN£.. WS • ■ • traduction,
l'application vivante de cette géométrie éternelle. Sur ce principe s'établit cet état bizarre qui semblait être placé hors de la loi de l'humanité , et qui, au contraire, s'explique da lui-même dès qu'on le compare au dogme qui Ta fait naître. Ce que les modes de la lyre d'Orphée sont pour les Grecs^ les caractères de l'écrit* tur0 le sont pour les Chinois. Ajoutez une corde à la lyre , une lettre à T^Iphabet , voilà une révolution dans les croyances e.t 4ftns l'État. Puisque la source primitive de l'autorité est cachée dans les replis de récriiujce, il s'ensuit que l^ marque de l'élection .divine s'attache ^ celui qui comprend le mieux, qui explique le mieux les mystères des signes ; d'oùl'on voit aussitôt se former une société de scribes 9 de lettrét^, dans laquelle la hiérarchie civile se règle, au concours, suiv.ant le, degré que chacun peut atteindre dans l'interprétation drs types révélés ; ce qui suppose et engendre en effet un gouvernement fondé non sur la théocratie, ni sur la noblesse de. race, ni sur les droits de la propriété et de la richesse , ni sur la souveraineté de la multitude, mais. sur la seule intelligence de la lettre des livrer canoniques. LHnégalité des conditions naît de la seule inégalité des lumières acquises ; Ja puis-^ sance politique se mesure sur la science, et voilà tout un peuple d'érudits qui, d'examen en examen, se distribue en bacheliers , licenciés , docteurs , comme d'autres se partagent en prolétaires, plébéiens, et patriciens. De là l'une des récompenses promises p^r le ciel aux hommes vertueux, est l'assurance que leurs descendants obtiendront le grade de docteurs jusqu'à la troisième génération; Père de Préiûare, chap. xi. Fo-hi fit que dans tout l'univers la justice et la raison se rapportassent aux lettres.

224 LA RÉVÉLATION PAR L'ÉCRITURE. de là le respect pour tout caractère écrit dans une société qui semble uniquement occupée à écrire. Quelques uns pensent même que l'Âme des morts survit dans leurs tablettes. Le sage écrit le soir le résumé de ses bonnes actions, et il les brille à son foyer pour que les cieux en soient plus infailliblement instruits (i); le martyr écrit, en mourant, avec son sang ; les esprits, les génies, dans le haut de Téthér, écrivent éternellement la chronique des mondes. Sur la terre, le monarque écrit la préface des principaux ouvrages ; les princes en corrigent la typographie; un scribe est, jour et nuit, attaché aux pas du souverain pour enregistrer chacune de ses actions , de ses paroles ; car , par une nouvelle conséquence de l'institution primitive, l'histoire est, non pas une œuvre individuelle, mais une véritable magistrature nationale ; et les annales par excellence portent le nom de quadriges comme si elles traînaient avec elles toute la vie de l'Empire. Ajoutez que la véritable originalité de la philosophie chinoise vient de la manière ingénieuse dont elle a subordonné , aux formules géométriques de la révélation, les mouvements les plus libres de la conscience humaine. Comme Malebranche accommodait sa philosophie aux versets de l'Évangile, Confucius a su calquer la sienne sur les figures des caractères sacrés. Par tout cela . il est aisé de concevoir que, dans un peuple où la représentation de l'univers frappe les esprits plus que l'univers lui-même, la nature , descendue au second rang , sera plutôt observée qu'adorée : le temple sera un observatoire. L'homme met son œuvre à la place (*) Le Livre des récompenses et des peines, traduit par Stanislas Julien, 1835, p. 20, 34-40. . («) Frérot, Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XV, p. 504%

L'ÊTRE HUMAIN DE LA CHINE. 225 de celle de Dieu; il se
 sépare de l'univers. Sans entrer dans Tart, il s'égare dans l'artifice. Cette
 source de pensées religieuses que le spectacle de la nature, le besoin même
 d'y résister, éveillaient dans l'Inde, est nécessairement tarie pour la Chine,
 peuple enfant qui, la tête courbée prématurément sur la page où il épèle les
 lettres souveraines, a oublié la voûte des cieux et le reste du genre humain.
 La vie s'étant épuisée subitement, faute d'un lien avec l'infini pour la
 renouveler, cette société, fondée sur le régime de la famille patriarcale en
 quelque sorte pétrifiée, stéréotypée, est, tout ensemble, la plus jeune et la
 plus vieille que Ton puisse* se figurer; semblable à ces mammifères
 antédiluviens dont la nature a éternisé la forme au moment où elle leur ôtait
 la vie. Ce qui, dans l'histoire, est le trait distinctif de ce peuple, c'est que,
 dès le berceau, il a représenté le déisme, ou, pour mieux dire, le
 rationalisme en Orient. Son dieu sans figuré, sans voix, grand empereur du
 néant, est le ciel suprême, habitacle du vide, mais du vide sans profondeur,
 sans amour, sans haine. Il a l'unité; et il est vrai que cela seul,
 conformément aux principes établis plus haut, entraîne pour conséquence
 l'égalité originelle des hommes: point de castes, peu de traces d'esclavage,
 hormis pour l'étranger, et même, jusqu'à un certain point, dans la famille,
 l'exclusion de la polygamie (^]; mais, d'autre part, ce Dieu est sans vie, sans
 personnalité, sans âme. Au milieu de tant de paroles, d'avertissements, de
 conseils qui, dans les livres canoniques f), sortent de la bouche La Chine, par
 Davis, ancien président de la compagnie des Indes en Chine, 1. 1, p. 264.
 Un Chinois ne peut avoir qu'une femme ou épouse. (*) Le Chou-king ou le
 Livre sacré, p. 99, 102, 239..

226 LA RÉVÉLATION PAR L'ÉCRITURE. che. des rois , des ministres , des sages , jamais il ne parle , n'agit, ne paraît. Sans préférence , sans inclination pour personne, son impartialité est celle de la mort. Ce ciel auguste, impassible, insondable, dont les empe^ reurs brisent , quand ils le veulent, les communicationç avec la terre ; lieu commun , fiction politique placée à la tête de la constitution sociale^ qu'est*ce autre chose que le culte des encyclopédistes , ou plutôt la fête de l'Être suprême , inaugurée par un peuple érudit au sortir du chaos? Aussi voulez-vous mesurer tout ce que peuvent faire la terre sans le ciel, la vie sans l'immortalité, l'homme sans le dieu, considérez la Chine. Ce dieu ainsi exténué dès l'origine, ne donne prise à aucune réforme , non pa;^ même à l'hérésie; ce qu'il est au commencement, il l'est à la fin des temps. Faute de progrès, il n'a pas de déclin ; et c'est par là seulement que je m'explique la contradiction étonnante que j'aperçois dans l'histoire de cette civilisation. Nulle part les changements de gouvernement n'ont été plus fréquents ; mais la religion n'éprouvant aucun genre d'altération ou de renouveau, le monde ne passant jamais du scepticisme à la foi, et tous deux s'éteignant dans une indifférence permanente, ces changements, que la croyance et le doute engendrent partout ailleurs, sont ici impossibles. A proprement parler,, le cœur de l'État n'a jamais^ battu. Sur un dieu pétrifié s'est moulée une société pétrifiée. Vous voyez passer avec une rapidité singulière les familles régnantes ; vingt-deux dynasties se renversent (>) les unes les autres, sans que ces changements de puissance; Fréret, Sur la chronologie chinoise. Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres, t. XV, p. 601.

LES RELIGIONS DE LA CHINE. 227

Sonnes entraînent aucune variation dans les choses , les conditions, les coutumes. Vous diriez que ces révolutions qui s'agitent sans idées, à la surface des choses, s'accroissent dans le néant ; et par la suite de ces réflexions vous arrivez à cet étrange et incontestable résultat, que le peuple qui a le plus souvent changé de gouvernements et de maîtres, est celui qui est resté le plus immuable dans son institution primitive. Si, dans l'Occident , le principe religieux venait à s'exténuer de même, qui doute que Ton ne vît les peuples s'agiter non indifféremment, mais convulsivement dans le désespoir, élevant, renversant les princes, changeant, renouvelant à tout propos le nom des chefs, les formes de l'autorité, sans pouvoir réussir à imprimer le moindre mouvement, la moindre amélioration efficace au principe de la société; roue d'Ixion condamnée éternellement à tourner dans le vide? \ , Cela établi , puisque les changements de dynastie ne répondent à aucun changement de principe, il était naturel que les Chinois cherchassent à les expliquer par le contour de la magie (*), qui, chez un peuple enfant, n'est que la déification du caprice. Ainsi chaque dynastie est née, par la puissance d'un élément f). Tune par la vertu du feu, l'autre par celle de l'eau, ou par le bois, la terre, le métal. Les révolutions de ces éléments, qui tour à tour l'emportent dans l'univers, marquent les époques de la nature et les époques de l'humanité. Les gouvernements (•) Le Chou-king, part, iv, chap. iv. Si les grands, les ministres et le peuple parlent d'une manière , et que vous soyez d'un avis* contraire , il est conforme aux indices de la tortue , votre avis» réussira (•)ibid.

228 LA R[^]vÉLATION PAR L'écRITURE. s'élèvent, ils s'écroulent conformément aux (lugures de la tortue. Les devins tirent Thoroscope de l'empire sur les constellations du ciel , sur les fibres des simples de la terre ('), par un pressentiment que l'histoire civile obéit à la même loi que les globes célestes et le brin d'herbe ; leur philosophie de l'histoire est une grande nécromancie[^] dans laquelle dynasties, empereurs, générations, peuples, tout est p^fÉciellement ensorcelé par le 4. livre canonique des sorts. Au reste, la société chinoise a pris elle-même soin de se juger dans un monument plus étrange que ceux dont je viens déparier. Plus de six siècles avant Tère chrétienne, les empereurs ont fait recueillir, comme un tribut, dans tous leurs domaines, les chants populaires, afin de saisir dans le vif la pensée de l'empire sur les lèvres des hommes, avant qu'elle ait été modifiée par la réflexion ou par l'art. C'est sans doute dans ces chants surpris dans la bouche des soldats, des laboureurs, des mercenaires, que doivent se retrouver avec ingénuité les croyances natives qui manquent aux classes lettrées; or, si l'on excepte quelques mots adressés presque furtivement à l'esprit, patron de la famille, on est étonné de voir que le déisme est là aussi populaire que la mythologie du panthéisme Test partout ailleurs dans l'antiquité orientale. Au lieu du ciel peuplé de l'Ôimalaya, qu'on se figure, dans les imaginations du peuple, un ciel dépouillé par le souffle des steppes de Mongolie ; à peine quelques génies inférieurs maintenus ou dégradés par Tempereur, qui les évoque, les destitue à son gré; quelques bandes de Djinns, qui se rassemblent poiir partir au moment de la chute (») Voy. le Chi-kifif?, Riir la divination par le« Bîmple», p. 244.

LES RELIGIONS DE LA CHINE. 229 des dynasties; dans les moments de détresse, une exclamation au ciel bleu (>), cœli ccerulei^bientôt réprimée par une réflexion sceptique f) ; une prière au vide ; le souhait de trouver la fleur d'oubli en cherchant des simples pour l'incantation de la tortue ; d'ailleurs, au milieu des sentiments les plus intimes, nulle espérance, nulle trace d'un dieu qui voit et qui sonde les cœurs. Chacun souffre, se plaint isolément, sans que ces chants de détresse, qui s'élèvent de cette foule d'individus de toute condition, depuis le mendiant jusqu'à l'empereur, se réunissent nulle part dans un centre commun. « Je suis pareil au mûrier dépouillé de ses rameaux : je souffre ; mais qui s'en inquiète ? qui le sait ? » Quis nopsit ? Cet aveu de la solitude intérieure revient sous toutes les formes Ç] ; et il n'est, je pense, aucune poésie qui atteste davantage l'isolement de la créature privée de Dieu. On sent que l'homme, trop enchaîné à la terre, fait effort pour s'élancer vers la nue. L'artisan au milieu de « son ouvrage, le soldat sur la tour, le laboureur en semant le mil, l'eunuque dans le palais, l'ouvrier (4) au pied de la grande muraille, envient la cigogne, la grue, les bandes d'oies, sauvages qui traversent librement l'éther. .«♦ Voilà que (^] Confucii Chi-king sire Liber carminum. Ex latina P. Lacharme interpretatione. Edid. Jul. Mohl. f») Chi-king. Conf. p. 30, 57, 75, 96, 105. Que l'Esprit, s'il en est un, qui préside aux champs, consume tout ce qui peut leur nuire ^/ P. 125. ' (») Chi-king. D'où vient que le gouvernement de l'empire est si dur ! P. 100. — Comment pourrai-je me délivrer jamais de la faim, de la soif que j'endure ? P. 30. (^) Chi-king. L'oie sauvage se repose au milieu du lac ; et nous, nous travaillons sans relâche à construire des murailles de boue, P. 90. 20

230 LA RÉVÉLATION PAR L'ÉCRITURE. \eÈ corbeaux des montagnes fendent Tair de leurs ailes immobiles ; ils semblent se reposer en volant ; et moi, je SUIS rot)gé de èoucis. Qu'ai-je fait au cieU^-quel crime ai^jebommis? « L*homme, captif de la société, jette ainsi Ça et là un cri d'angoisse au milieu de Tempire,comme Toiseau affamé qui. traverse le désert deCobi; mais ce cri, ne trouvant point d'écho dans le ciel ni sur la terre, expire sur ses lèvres sans s'élever jusqu'à la prière , saïis desiôendre jusqu'au blasphème. D'autres fois, c'est Une voix dé malheur, un avertissement funèbre, qui s'êièvè,'oh ne sait d'où, contre un empereur', une dynastie condamnée, et cette voix qui interrjoge le ciel n'est jamais suWie d"âaucune réponse. Cœlum augusturn^ quantus est splendor tuiis! ecquid te no^irî non.capil mûeraïio! Que l'on se représente, si cela se peut, les psaumes hébreux satis Jéhovah. Il resterait dans le malheur un gémississement, un sanglot ; dans la joie, une exclamation, un soupil*. C'est aussi là le dernier effort de la poésie chinoise : privée d'ailes sacrées, il faut qu'elle retombe aussitôt qu'elle s'élance. L'homme appelle, le dieu se tait, ' le silence est éternel. Conformité , complicité de la religion, de la poésie, de la philosophie dans la crainte d'outre*passer la médiocrité dans l'idéal, le juste-milieu de l'infini (

The text on this page is estimated to be only 29.88% accurate

LUS RELIGIONS DE LA CHINE. 231 Il est vrai que plus il y avait de vide dans la révélation des Chinois, plus il était inévitable que les croyances étrangères y affluassent tôt ou tard. Le culte de la raison provoquait, par une réaction naturelle, le mysticisme; et le Jiomme, trop tôt sevré de la foi, ne pouvait manquer d'appeler à son secours les doctrines les plus exaltées qui s'agitaient autour de lui. D'une part, Lao-tseu propagea au bord du fleuve Jaune les théories ascétiques du Gange, et peu à peu la philosophie se changea en légende, le docteur, enfant incarné dans le sein de la vierge bleue (t), devient le Christ de l'extrême Orient. D'autre part, le Bouddhisme, expulsé par les brahmanes, trouve un refuge dans l'indifférence de la Chine en matière de religion ('). Mais ni l'un ni l'autre de ces cultes n'a donné à la société la forme qui lui est propre. Quand ils se sont montrés, l'État était déjà modelé pour jamais sur le dogme des lettrés. Le rationalisme, c'est la religion de l'État; la foi positive, c'est l'Éthérisme; ou est l'esprit fort, là est le pontife. Arrivés à ce terme; il est aisé de résoudre la question qui contient toutes les autres: Pourquoi les Chinois ont-ils vécu isolés du reste des peuples. Car ce n'est pas la grande muraille qui les sépare du monde; mais en fondant leur société hors de Dieu, qui ne voit qu'ils l'ont, en quelque manière, fondée hors de l'alliance du genre humain? Privés d'une religion positive, ils manquent de l'organe par où les peuples pouvaient se lier avec eux d'un lien (') De la doctrine du Tao, traduit par Pauthier, p. 19. (') » Quoique les religions (les lettrés, des bouddhistes et des taoïstes) se différencient entre elles, cependant leurs principes tendent également à rendre l'homme vertueux. » Livre des lés et des peines, traduit par Stanislas Julien, p. 223.

232 LA RÉVÉLATION PAR L'ÉCRITURE. spirituel ; et de là il était naturel qu'ils fussent les derniers à entrer dans la grande communion du monde social. Toutes les civilisations ont commencé à se pénétrer, à s'unir étroitement par l'échange mutuel de leurs croyances; plus une société a été pleine de Dieu, plus elle a servi d'aliment à toutes les autres; mais si l'on suppose un peuple chez lequel la religion soit réduite à n'être qu'une ombre , il n'y aura aussi qu'une ombre de parenté, de solidarité, d'association entre cet état et la famille universelle ; et si Ton allait jusqu'à admettre une société visiblement athée , on s'apercevrait bientôt qu'il serait absolument impossible de la faire rentrer jamais dans la communion des autres. A ses deux extrémités opposées, l'Asie a pour satellites la Judée et la Chine, deux peuples également isolés, ou, pour ainsi dire, également sortis de l'orbite du genre humain. Mais, sous ces ressemblances apparentes, que de différences effectives! La solitude des Hébreux est remplie par Jéhovah ; du sommet du Liban, le Dieu de vie embrasse les rivages du monde habité, la Grèce, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, qu'il doit enceindre dans l'alliance d'Abraham. Au contraire, le stérile Chang-ti de la Chine , tournant le dos à l'avenir, contemple les mers stériles de l'Océanie. Impuissant à rien associer, à peine si, du milieu des flots, il voit au loin surgir quelques îles éparses, comme l'écaille de la tortue marine sur laquelle il inscrit ses énigmes. Perdue ainsi au bout de l'univers, on découvre un jour par delà l'Océan une société qui a pour principe l'égalité de tous ses membres, la seule prééminence de l'intelligence, la seule aristocratie du mérite personnel. Tout y

LES RELIGIONS DE LA CHINE. 233 est exactement mesuré ,
calculé , pondéré, sur les seules lois de la nature humaine ; le bon sens y est
l'unique idole ; et au moment où , sur la foi de ces merveilles, l'admiration
de l'Occident va éclater pour ses antipodes, il se trouve, avec plus
d'attention , que ce chef-d'œuvre ne peut ni se mouvoir, ni respirer, ni vivre,
et que tant de sagesse aboutit à créer un sublime automate. Pourquoi cela?
Parce que l'homme y est privé d'un idéal supérieur à lui-même. La société
hébraïque a gravité vers Jéhovah, la société grecque vers Jupiter ; le monde
chrétien gravite vers le Christ , et dans cet effort de la terre vers le ciel est
renfermé tout le secret de la vie sociale. Mais dans la société chinoise,
l'homme, n'ayant pour but que l'homme , trouve sa fin dans son point de
départ ; il faut qu'il étouffe dans les bornes de l'humanité. En faisant la vertu
trop coïncider, il l'a rendue impossible; car le malheur est qu'il n'est pas fait
pour le milieu; que dès qu'il vise à la médiocrité, il atteint au-dessous ; qu'en
renonçant au ciel , il déchoit de la terre ; que s'il veut braver la vie absolue , il
s'arrête au néant. Dans cette société naine, tout est tronqué par le faîte. A la
morale manque l'hédonisme , à la royauté la muse royale (*) ; aux vers, la
poésie ; à la philosophie, la métaphysique ; à la vie l'immortalité, parce
qu'au sommet de tout manque le dieu. On s'épargne le danger en s'épargnant
la grandeur ; on évite le scepticisme en évitant la croyance; pour n'avoir pas
de Chéronée, on s'abstient de Salamine. Gens éternellement dignes d'envie!
dites-vous, voilà cinq mille ans qu'ils durent ! Je le crois bien. (*) Platon, le
Politique. 20.

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

.1 234 LA BjÊviltATIQN ?AB L iCBITURE. Dans CCS millieri^ d'année , je doute qu'ib aient vécu un jour... Ainsi , sous l'incantation de ses magiciens, Textrême Asie s'est arrêtée des les premiers pa\$ dans Tenceinte de la société civile. Elle repousse loin d'elle l'avenir comme un don funeste. L'humanité , éblouie de la splendeur de la création, ferme les yeux et s^ dérobe au monde réel. Elle a entrevu l'univers; déjà elle souhaite de le quitter. Les hommes sont rassasiés de jours ; nés d'hier, que peuvent-ils regretter! leur-antique sommeil dans l'Eternel. Des XDhrists précurseurs, Boudha , Fo-hi , Lao-tseu , naissent de vierges inconnues dans le& Bethléem de la haute Asie. La nature, mère immaculée, les nourrit de son lait ; elle les berce sur le sein des tièdes océans, et le murmure des forêts impénétrables est le cantique de la Madone de ce Christianisme primitif. On ne sait quels scribes divins écrivent sur l'écorce des bambous les évangiles du chaos. A la révélation des choses succède déjà la révélation des livres : les peuples s'en divisent les pages; ils les épèlent; l'Asie, à ses deux extrémités, proclame le même dogme. Les mers de l'Océanie balbutient entre elles la parole que fera plus tard retentir l'écho du lac de Tibériade. La fleur de la Judée a ses racines dans les Eden du haut Orient; tout se retrouve en germe dans la prophétie païenne, hormis la croix du Golgotha. Eden , paradis , âge d'or, oii vous chercher , si vous n'êtes pas en nous-mêmes! Des voix secrètes nous attirent , les unes vers le passé, les autres vers l'avenir ; lesquelles faut-il suivre! Nous avons revu notre berceau

LES RELIGIONS DE LA CHINE. 235 encore retentissait 4e»
hymnes des premiers hommes : voulons- nous y rentrer? Si ce regret était
un jour écouté , et si l'amer en çfFet, pouvait retourner à spn point de
départ, que^on ancienne demeure lui semblerait changée ! Ella foulerait les
fleirs d'Eden , et n y trouverait plus de parfums ; elle se reposerait sous les
ombrages, et n'y trouverait plus de fraîcheur; elle se pencherait sur les
sources, et ne se reconnaîtrait plus ; elle goûterait Je fruit de vie, et n'en
serait plus rassasiée. Tout lui paraîtrait vide, parce que Thôte céleste qui
autrefois ntri servait de compagnon n y étant plus, le miracle manquerait à
chaque chose. QueMui enseigneraient les voix des océans, lorsqu'elle ne
serait plus occupée que de ses , rumeurs intérieures 1 ie soleil des
patriarches ne dissiperait plus sa i)uit; sur le sommet des monts, elle
appellerait vainement le lever d'un soleil plus puissant. L'amertume, le
dégoût rongeur, le désespoir, la saisiraient à la place des félicités espérées.
Se chercher elle-même dans les sentiers du paradis , et ne pas se retrouver,
serait le pire supplice ! Au milieu de' la nature muette, elle s'écrierait :
Partonad^ici en toute hâte ! Non, jamais ces tristes lieux, ces steppes
désertes, ces mornes rivages , ne furent TEden où m apparut le Dieu des
premiers jours.

LIVRE IV. Ie« rellirioii* tl« TAsIe fiecideiitele et île . l'Èmjptm.
 — Mim liéwéliitloii par lu purole et pur l» Tle ori^niqiiiew I LA REU6I0N
 DES PERSES. Les voyageurs modernes ont retrouvé ces étonnantes ruines
 de Persépolis, çs mille colonnes (•) que les esprits ont bâties au milieu du
 désert. Dans ces débris, ces péristyles, ces portiques enchantés, la gravité
 égyptienne se mêle à un art avant-coureur du génie grec. Une partie est
 recouverte d'inscriptions en forme de coins , de fers de lance; et comme la
 clef en est perdue, vous ^iriez .des formules d'évocations qui font surgir
 chaque jour ces merveilles dans le pays de la magie. Ce qui ajoute à tout
 cela, ce n'est pas tant la grandeur, la majesté colos-^ sale de l'architecture,
 que les sculptures taillées dans le bloc vif des montagnes; car c'est dans ces
 bas-reliefs que se retrouve, avec le tableau des cérémonies religieuses des
 Perses, celui de leurs institutions civUes et politiques; c'est dans ces bas-
 reliefs que Ton voit le peuple entier, partagé selon les divisions des
 provinces de l'empire, défiler devant son premier instituteur, Djemschid, qui
 repose sur le trône et le marchepied dont parle l'Ecri(*) Chardin, Voyage en
 Perse, t II, p. 140-190. — Hyde, Historia religionis veterum Persarum, p.
 ^04.— Herder, Persépolis, «1, 87, 99.

LA RELIGION DES PERSES. 237 • ture. MagesV laboureurs, archers, artisans, portent dans leurs mains les marques de leur condition ; le chariot jdes migrations -se meut sur ses roues; il n est pas jusqu'à la clochette qui ne tinte encore au cou des chameaux de riran (^). Ce n'est plus là l'immobilité des royaumes de Brahma, de Bouddha, éternellement assis dans les sculptures du Gange. Au contraire, tout s*agite, le peuple est debout , la société s est levée, elle marche ; c'est la première procession du genre humain au-devant du Dieu nouveau. Et, il ne faut pas oublier, dispersés dans un vaste horizon, les animaux emblématiques qui ont reparu si souvent dans les visions des prophètes de la captivit^^ et qui là, du haut des monuments ou sous les portiques, à l'entrée du désert , s'agitent, s'élancent, battent de l'aile autour de cet empira naissant comme pour l'inviter à partir : chevaux caparaçonnés (2) (jui frappent du pied le chapiteau des colonnes ; centaures à la barbe pendante ; sphinx aux têtes de patriarches, au front mitre ; licornes, béliers de 4'Écriture (3) , qui encore aujourd'hui heurtent de la tête l'occident, le midi, V aquilon et le pays de la gloire; taureaux chargés du diadème; chérubins des Mèdes ; léopards aux faces d aigle; dragons assis sur le trône, aux bonds rapides, à la voix de tonnerre, aux battements A' é\\^s pareils au bruit d'un camp. Ces monstres mitres semblent régner de droit divin sur toute la nature y i van te. Dans ces sculptures revit la figure de l'empire des (») Travels ia Georgia, Persia, etc. By sir Robert Ker Porter, 1817, 1820, t 1, pi. 42, p. 613. • " . (*) Ker Porter, 1. 1, p. 633. (>) Ézéchiél, xxviii,] 3, 18. Daniel, yiii, 6, 7. Apocalypse, xyiii, 2.

238 LA révélation' par la parole. Mèdes et des Perses ;
accouplement de deux sociétés, constitution raffinée et barbare, la tête d'un
mage sur le corps d'un taureau. Autant l'extrême Orient semble immobile,
autant ces peuples zends s* agitent dès le berceau. C'est avec eux que le
mouvement de l'histoire commence, et que l'humanité sq jette dans cette
inquiétude qui ne ffiira plus. Un vague instinct les pousse à la conquête de
tout ce qui les entoure 5 ils ont besoin d'imposer leur foi, leurs symboles ^
leurs dieux, ils veulent être les apôtres du monde. Descendus des hauteurs
de la Bactriane, ces peuples, hardis cavaliers^ se. précipitent tête baissée
contre la race de Sem, Babylone, la Chaldée, Tempire d'Assyrie, qui, livrés
à l'industi ie, deviennent bien tôt leur proie. Cet empire persan n'a point de
repos qu'il n'ait tout subjugué, depuis lIndus jusqu'à l'Halys. Un peu après,
Cambyse y joint TÉgypte ; mais déjà l'Asie est trop étroite pour la mission
^e ces croyants ; l'Orient soumis, il faut s'emparer de l'Europe, non dans une
invasion furtive, par une colonie qui va cacher son origine sur quelque
rivage désert, mais par une véritable émigration de l'Orient en Occident.
Sans doute la Grèce n'attend que l'arrivée du grand roi pour se courber sous
ses pas; l'éducation de l'Europe se fera sous le joug de l'Asie; les mages
l'ont promis. Après avoir fouetté l'Hellespont , reste à entendre sa plainte à
Salamine. C'est ainsi que cette race d'hommes apparaît dans l'histoire! elle
9'élance, elle bondit dans le passé, comme les lions couronnés contre la
licorne des bas-reliefs de Tchelminar. Les Grecs nous ont fait connaître ses
actions; mais ses pensées, qui les' explique, où iea trouverons"" nous?
Quelles doctrines apportaient eeë apôtres àMara

LÀ RELIGION DES PERSES. 239 ihoti, à Salacnîne, à Platée, à Mycale! Qui nous dit qu'il faille nous réjouir ou nous plaindre de la victoire! Sous leurs cuirasses, quels cœurs battaient? quelle tradition vivait! quel dieu les menait? Si aux monuments de Persépolis on joint le livre sacré qui en est le continuateur, le Zend-Avesta, - on retrouve d'abord les mêmes doctrines que dans les plus anciens Védas. Les Asvins, Soma, Mitra, Aryaman (^), tous les génies de Taube que nous avons vus poindre avec la révélation des patriarches hindous reparaissent ici avec plus de précision, éclairés, achevés par le jour dans sa pleine carrière. Les esprits de Tauroré ont atteint leur midi; à cette heure nouvelle, ils changent de forme et de nature, sans changer de nom (*). La moindre comparaison entre ces deux peuples jumeaux, les Hindous et les Perses ^ suffit pour reconnaître qu'ils ont longtemps balbutié la même parole dans le même berceau. Seulement ceux-ci sont demeurés plus fidèles à la tradition ingénue à leur premier culte : ils ne l'ont pas transformée par la Tart ni par la philosophie (p). Loin de là ils l'ont, pour ainsi dire, éternisée dans une langue lapidaire, le zend, sorte d'ébauche, idiome de Cyclopes, que le temps n'a pu ni polir ni corrompre. Aussi le Zend-Avesta n'est-il rien que la révélation des patriarches du haut Orient, ramenée par les mages à un système de liturgie. La Perse, comme la Judée, n'a point de poésie ni de métaphysique : elle n'a qu'une religion. (*) Zèhd-Avesta, trad. par Anquetil Duperron, 3 vol. 1774* — Yaçna. Comment; par E. Burnouf, 71. (•; Rig-Veda. Ed. Rosea, p. 3, -31, 154, 'Î77, 24. Mitram. Aryamanam, Somam, Asvina. (*; Yaçna. Comment, par E. Burnouf, p. cliii, 79, 342, 345, 349.

240 LA RÉVÉLATION PAR U| PAROLE. • ■ Sa Genèse est celle d'un peuple nomade (') ; les territoires naissent, pour ainsi dire , sous ses pas, à mesure qu'il émigre. Parti de lieux élevés où l'hiver est de dix mois, il descend vers des régions plus chaudes ; son conducteur Djemschid marche à sa tête. Il proT\once dans le monde encore muet la parole sainte. A Técho de cette parole, l'herbe germe sur le rocher, les animaux s'appri-r voient ; aidé des anges persans, des Izeds, il prépare la terre pour le séjour de l'homme. Roi d'une race guerrière, il marque d'avance sur le globe les limites des empires avec la pointe d'un poignard d'or (^). Telle est la première journée iies peuples zends. Ce que Moïse est à Abraham, Zoroastre l'est à Djemschid; le peuple, a quitté les rudes sommets de la haute Asie où il a fait, avec les Hindous, son premier séjour. Il n'a point encore atteint la contrée où il doit s'arrêter. Mais sur les sommets de la Bactriane (j, avant de descendre versPersépolis, il reçoit son enseignement, comme le peuple hébreu dans le désert, avant de toucher le pays de Chanaan. Aux derniers confins de l'horizon s'élève la montagne sainte, le Sinaï du Zend-Avesta (*) ; sur sa cime qui s'accroît de ^ècle en siècle, les astres habitent; avec l'aube ils sortent étincelants du fond des antres ; dans ses âancs d'or germe l'arbre de vie; on entend mugir sous son ombre le taureau éternel des peuples pasteurp ; du haut des rochers se précipite, comme un cheval écumant f), Ardouisour, la source d'immortalité; et la (') Vendidad. Anquetil, t. I, ^64, 270.*Herod. lib. 1, 125. («) Veodidal, p. 273-^78. (*) Yaçnà. Biirnouf, p. CLXXXV. (^) Zend-Avesta. Anquetil, l. 1, p. 22, 364, 425; t. II, p. 244. (») Zend-Avesta. Anquetll, t J, p. 255, 257; t. II, p. 177, J82.

T[^] RELIGION DES PERSES. 241 » révélation elle-même semble jaillir comme une eau de roche, avec impétuosité, des profondeurs de la montagne, lorsqu'au milieu de cette nature prophétique[^] Zoroastre , le prophète, vient demander renseignement, la foi, la loi. Sur cet Oreb, la foudre ne gronde pas ; mais tout y respire la familiarité. Un dialogue ([^]) qui n a pour témoin que la source mère des océans, commence entre le dieu et le prophète. Celui-ci interroge j le dieu répond: Cette céleste amitié entre le Créateur et sa créature, cette confiance faite à l'homme -par son auteur, voilà un des premiers caractères de la révélation persane. Le second est le besoin ardent de louer, de célébrer la création tout entière. Dans ses hymnes, qui ne sont que des évocations p), Thomme appelle l'un après l'autre chacun des objets de la nature, pour qu'ils prient en son nom ; il veut mêler sa voix à celle de l'univers ([^]) ; surtout il célèbre les premiers-nés, il fête la jeunesse des choses, compagne de la pureté. [^] J'invoque, dit-il, le premier des cieux, la première des sources, le premier des rayons, des jours , des flots , le premier-né des esprits. » S'il demande quelle est la pensée la plus pure, la voix d'en haut répond : «• C'est celle qui regarde l'origine des choses ([^]). » En un mot, les premiers-nés sont pour lui ses saints, ses intercesseurs ; d'où il suit que ce culte est, dans tous ses détails, la fête, l'anniversaire de la création. Encore vpsin du commencement des choses, l'homme respecte la nature matérielle qu'aucune souillure n'a pro(*) Zend-Avesta, t. I, p. 189, IM, 271 ; t. II, p. 239. (*) Yaçna. Burnouf, p. 46. {•} Zend-Avesta, 1. 1, p. 84, 92, 234, 2.57. [[^]] Zend-Avesta, t. T, p. 141.

nouvellement parvenu n'ose encore se vanter de la souveraineté ; il ne sait si ce monde sera son maître ou son esclave. Le sentiment de la dignité des éléments à peine sortis de la main de leur auteur, la face immaculée, la chasteté virginale de l'univers vivant, tout lui impose par l'image d'une splendeur primitive, par les traces que le Créateur a laissées sur son œuvre. Dans son humilité, il proclame la nature plus noble, plus belle, plus sainte que lui ; il croit l'effrayer de sa propre (^) impureté, quand il voit à son approche trembler l'eau, l'arbre, le foyer. Delà ces défenses extraordinaires de troubler les fleuves par le bruit des rames, de se baigner (2) sur leurs rives, d'approcher son haleine de la flamme ; complaisance, amour de conquérir avant de fouler sous son char cette terre de bonne odeur (3) ! Mais qu'existait-il au commencement ? demande, le prophète penché sur la source du Bordj . — Il y avait la lumière et la parole incréée, » répond la voix d'en haut (*). C'est-à-dire que, dans cette Genèse, le Fils de Dieu n'a point eu de commencement, que la création paresseuse a jailli lorsque le jour diligent luisait déjà à son midi ; qu'en un mot, nous retrouvons, distinct de l'univers, plus matinal que l'univers, le dieu des bergers hindous se révélant éternellement dans la première aurore. Son culte est déjà raffiné, car il ne se contente pas de la flamme des forêts livrées. En sacrifice, il veut se repaître des parfums des (*) Zend-Avesta, 1. 1, p. 393. (') Ovis ~ P*^ iyatro (2; 'oyr«t , oy^^ oK)) lov ovdiva ivip (op/«) 9(. Herodotus*, lib. 1, 138. — Hyde, p. 137, 140, 44?. — Creuzer, Symb., 1. 1, p. 210. {*) Zend-Avesta, 1. 1, p. 113. (S Zend-Avesta, 1. 1, p. 138, 139, 302; t. II, p. 157, 324. Sine principio lumina ex se data adoramus. Yagna, Burnouf, p. 29.

LA RELIGION DES PERSES. 243 bois de senteur (i)' purifiés par les mages. A l'égard de la parole, nul peuple n'en, a mieux senti, mieux exalté le prodige. Vous-même n'avez-Vous jamais été étonnés de cette puissance qui, comme un être réel, va répandre hors de vous l'amour, la haine, la vie? Aussi prompte que la lumière, elle jaillit du foyer intérieur, et nul ne peut la retenir, ni la renvoyer à sa source, quand son rayon est lancé; mais descendant jusque dans les ténèbres du cœur, elle illumine l'âme d'un peuple comme l'aube une contrée ; même après l'incendie, les mots éteints gardent l'étincelle sous la cendre ; pour l'en faire jaillir, il ne faut que le souffle d'un esprit qui vient à passer, et de nouveau les charbons des séraphins s'allument sur les lèvres du prophète {^}. La parole est la lumière de l'humanité, comme la lumière est la parole de la nature : pourquoi s'étonner, après cela, que des peuples les aient identifiées, qu'à la vue du double miracle qu'ils portaient dans leur sein p), ils se soient pVis à l'adorer? Non seulement la parole dut leur sembler le prodige du monde moral, mais aussi celui du monde physique. La terre ne prête-t-elle pas, jour et nuit, l'oreille à la langue du ciel? La nature tout entière n'écoute-t-elle pas une voix cachée? Ne semble-t-elle pas recueillir dès l'aube un discours divin qui s'accroît durant le jour, et dont le dernier mot expire dans les silences entrecoupés du soir! Les monts sonores (

244 LA HÉVÉLATION PAR hk PAKOLE. Técho, tour à tour g-rondant f gémissant, balbutiant dans le fond des antres, comme l'homme dans le fond de sa poitrine? le désert seul est muet , le silence éternel est son principal attribut; aussi est-ce l'empire de celui qui habite dans la mor/, au lieu que toutes les créatures dévie font* éclater chacune en son langage, dans un rythme particulier, la parole lumineuse qui étuit avant toutes choses. La forêt parle dans le frémissement des rameaux, la source parle (i) dans les flots bondissants^ le feu parle avec les langues empourprées de la flamme; dans la liturgie, il répond ainsi à la prière des mages (*) : « Soyez f heureux et à jamais rassasiés ! que les troupeaux de » Jbœufe se multiplient ! que les^ jeunes hommies se ras* » semblent en foule ! que ce que tous désirez advienne ! » c'est le souhait que je fais pour vous, en échange des H branches sèches que vous m apportez pieusement. » Si l'univers est un verbe, un hosannah prononcé par l'organe des choses, que s'ensuit- il, sinon que la parole est le principe, l'âme même de la création (s) ? Du milieu de l'éternité, le dieu appelle à haute voix chaque jour, chaque heure, chaque chose, en même temps qu'il exorcise la nuit, l'ombre, la mort. Rece^^oir un nom, c'est recevoir l'être, et le monde surgit par la puissance de l'évocation. Prononcée par le Très-Haut, cette parole de vie, qui est en même temps lumière, éclate, jaillit, circule à travers l'infini; de sphère en sphère, de bouche en bouche, d'écho en écho, elle est répétée par tous les archanges du ciel et de la terre, Amschapands, Izeds, Férouers. Au plus {») Zend-Avesta, t. II. p. 177. (»j Zend-Avesta, 1. 1, p. 243. (») Zend-Avesta, t. I, p. 139, 140.

The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate

LASBUGION DES PERSES. ^5 bas degré de la hiérarchie des être?, les esprits des fleurs,, ceux des sourd^ métaux , dés pierres précieuses, la redi* sent encore à demi-voix. Comme elle soutient le monde» si elle venait à s'interrompre, la création (/) se briserait avec elle. C'est pour cela que le peuple perse, s'associant à la nature entière , proclame incessamment dans la liturgie le verbe ôacré^ par la l)ouche du prêtre ; il appelle les êtres au milieu de la nuit: il les réveille, comme une sen* tinelle , pour ^u*ils ne s*endorment pas dans la mort { chaque matin il les salué de nouveau, il les alimente, il les revêt en quelque sorte de la parole pour le travail du, jour. Delà vient que le Zehd-Avesta se compose en grande partie de formules d'évocation , échos de celles qui ont rompu le silence du néant; et non-seulement; Thomme doit mêler sa voix à Tacclamation des niondes , il faut encore qu'il goûte la parole sacrée , qu'il en fasse sa pâ: ture , son breuvage (2) ; qu'il communie avec l'univers tût entier en buvant le suc mysti(jue de Tàrbre de vie dans le vase de Djenischid , qui figure la coupe du monde ; Il faut qu'il mange la-chair divine, le pain^Ormuzd , sur les. tables de la liturgie. Voilà le principe à^e la Gène et de l'Eucharistie païenne, au. fond de tout le rituel persan « Qu'à ce dogme se mêle le génie d'un peuple guerrier, il mettra chaque jour le glaive à la main de son dieu. Lé règne de la parole et de la lumière incréée (3] aura ppur chef celui qui remplit l'orbe du ciel(^), le maître de toute sagesse, Tartisan de toute beauté, Ormu2d. Mais à la l*") Zend-Avesta, 1. 1, p. 141. (*) Zend-Avesta, 1. 1, p. 97, 106| 121, 163, 249 ; t. II, p. 85. ^*) Zend-Avesta. Anquetil, t. XI, p. 324. Yaçna. Buraouf, p; 26. \^j T«y xvXxov iraÉvraTOV «v^ovov Atx xa^iwif \$• Herod., Ub,I, 131;

The text on this page is estimated to be only 15.42% accurate

24é' LA RâréLÀildN PXR la PARIt^tE. taîhifere s'opposer â Tartnéis des mueites téttèbres*, qui ttttoht ^otiHot Ahrimab; enseveli dàrisle cHme, et Tuniters sei*a le spectacle d'un éternel bonfibat. Tout est lutte, conjtiràtion , exopcisme, parce que les créatures, pariaÇées eiîtf e lè& deux empires , idolitiennent chacune à sa mâniëi^ la éause de ison dieu. L'été lutté contre l'hiver (^). Ati dieu bon, tayonnaiit, appartiennent la licorne, l^âigle» qui combatteht potir lui. Au dieu méchant obéissent les bandes de toup^, de chacàld, les légions sourdes des serpenis, des àcbrplbns, des bèiés impures (s). L'épervier (^I à là vub perçante bat de l'aile à l'approche du matin ; il aiguise son bec pour le combat d'Êchem (4). Le cheval blanic-Ke dresse , il frappe du pîfed l'Impur p). t)ans le ciel même , les étoileà se rangent comme deux hordes enneniies ;\|t| sommet du firmament, Toiseau souverain, aux piedft, au bec ii*ot^ plus prompt que celui qui ne fait qtte le ftwn;' Couvre de son aile l'empire dîran («). Sa poitrine reposé sur les astfes propices* Penchant sa iête çà et là, il laisse tombet les gràln's de vie sur les royaumes. A l'extrémité de l'univers, le chièri f) sacré du bergèf veillé pëndaifit la nuit au seuil de la Création ; il gardé lés tnohdes comme un troupeau , et par ses aboieinentfl fifrtnidables il effi-ayte l'éternel ennemi. Ert un rnot, portolit % kimièrè aàsiége de ses Payons l'éhipire dés bitibres. VhA^le fohd dii désert de Cobi vivent dés bahdée de ; (;i Zan) Zend-Avèsta, t. II, 288. !•) Ibid., t. I, 114, 115, 229; t. fi, 17^, (»/ lbid.,t.1,ST7,3T9^f

The text on this page is estimated to be only 9.77% accurate

LA RBLIGION DBS PBBfi«6. 947 grifforid, de ^efntâûfes aux
flaiicâ de laUfiMim, de couleu* Tfesâ dèHi |)ieds; qui Bottffleni te simoun
et portent b ooihbat jusque par d^l& runitrers habité. La même hitlb
acharnée est engagée dans le cœur de l'hônmié; die 6*étènd au delà des
limites que Tceil mortel peut atteindre) çàt chaque objet de la nature (^) a
ton ange gattlten. Une ftme Iflttiilëiise étiiceUe danil les veines des
hiétaux; deè diaihàhts; là moindre fleur à uit esprit ^) 4^i Teille sur elle ;)e
poignard mêihe a le sien ; ou plutôt, ridèàl de àifUKféSé hf^ est !«-mónie
utiè t^ërsdniië ifui phme au^ dessus du mbhde i^l : teUës que lés iing

248 LA RÉVÉLATION PAR LA PAROLE. basaliés de la terre d'Egypte; cette race nègre, que les Ferges, véritables puritains du paganisme, rencontrèrent dans l'Éthiopie» n'étaient-ils pas pour eux les fils favoris des ténèbres, génération impure d'Abrimân Et les expéditions de Xerxès, de Parius contre l'Occident, ces croisades païennes, qui n'en voient pas la cause! Ces froides terres de l'Occident ces rives glacées du Danube, cette Thrace privée des rayons du soleil d'Orient ; n'était-ce pas là une terre livrée à l'ennemi du Jour ! Ne fallait-il pas aller y prendre la défense du pur, du brillant Ormuzd, qui est là à demi vaincu par le roi de la nuit! D'où la nécessité religieuse de s'emparer de l'Europe; d'où la haine invétérée de la Perse contre la Grèce, cette reine de l'Occident. Lisez dans Hérodote le récit de cette grande croisade*; vous n'y trouverez aucun fondement sérieux ; consultez le dogme religieux, toute l'histoire est là. , Un lien plus visible régnait encore entre le dogme et l'État. Le gouvernement de la terre les mœurs publiques, étaient exactement composés sur l'institution des cieux. Comme il y avait sept Archanges ou Amschapands autour du roi de la lumière, il y avait aussi sur la terre sept satrapes autour du monarque, sept castes dans la nation, sept murailles autour de la ville sainte. Ce qui manque à la Cyropédie de Xénophon, c'est, précisément d'avoir vu que l'éducation du prince se réglait sur l'idéal du dieu. Le moindre de ses sujets devait, comme lui, préparer dans son cœur le lever, le règne d'Ormuzd ('). Tout Persan était un soldat du dieu bon , il veillait en lui-même sur les approches de l'ennemi intérieur ; car il fallait que sa (>) Zend-Avesta, 1. 1, p. 250.

LA RELIGION DES. PERSES. 249 vie fût immaculée comme la flamme du foyer, son avenir, son espoir étant de devenir lumière: Bien vivre qu'était-ce autre chose que se purifier? Et ce principe de la morale privée s'étendant à l'administration de la nature, établissait des obligations envers les choses comme envers les personnes ; ce qui faisait rentrer le commerce et l'industrie dans l'enceinte du dogme. Cultiver la vigne, cette fille du soleil ; extirper les plantes vénéneuses ou parasites; ramener au gîte l'animal égaré (

250 LA RÉVÉLATION PAR LA PAROLE. un livre qui s'outre par ces mots : « Au commencement, » la parole était avec Dieu ; c'était en elle qu'était la vie, et la vie était lumière. » Qui parle ainsi? Est-ce le Zend-Avesta de Zoroastre? Non, c'est l'Évangile de saint Jean. Sans chercher à quelle source l'apôtre a recueilli le dogme fondamental de l'Orient, il me suffit aujourd'hui de savoir que les visions des anciens peuples reparaîtront purifiées, divinisées dans le culte nouveau. Attendons encore quelque temps; les obscurs pressentiments du paganisme se confirmeront dans l'Évangile. Cette lumière de Hran n'est que ténèbres; cette parole de vie prononcée par l'ancien monde n'est qu'un bégaiement; mais demain, Tune et l'autre éclateront dans les discours et la prédication du Christianisme. En effet, la lutte entre les deux divinités est flagrante. Scra-t-elle éternelle? La victoire n'appartiendra-t-elle à personne? Toujours la balance sera-t-elle suspendue entre le pur et l'impur, entre la lumière et l'ombre? Nullement; le médiateur viendra, et c'est le nom qu'il faut donner à la troisième personne de la trinité persane, Mithra. Investi d'une double nature, ce dieu mystique, hermaphrodite (1), arrive pour illuminer de sa splendeur interne le dieu des ténèbres. Il le convertit à la lumière. Ahrimah, purifié, racheté, se réconcilie avec Ormuzd (2); il s'unit avec lui pour faire en commun une offrande à l'Éternel. L'enfer réparé chante l'Avesta. La résurrection des morts, la renaissance de l'univers, ferment ce grand débat. Gardé par le chien sacré, le troupeau des (^) KaXcovfft 3t Aff9vp(ot xrtv Aypo^tTviv Mv^itTa» ApaSiotê* Klirra, nipvat il McTpav. Heiod., lib. I, 131. 1«) Zeud-Avesta, 1. 1, p. 164, 168; t H, p.5M.— Goerres, t. I,p.223.

■ La RÊLE GtOK DES PEBSEÇS» 251 âmes qui ont passé le pont Tchinevad SjWït revêtues d'or (^) . Le mar n'était qu'une ombre qui glissait à la surface des choses ; il cède au règne absolu du bien ; et ce qui marque l'originalité de ces croyances, c'est, d'une part, que le Satan persan est ainsi relevé de sa chute; de l'autre, que la résurrection de la matière domine encore. celle de l'esprit f). Loin d'être maudite, la terre^ quitte son lin^ ceul; elle se renouvelle avec Ahriman dans la coupe du. monde, où bouillonnent les métaux embrasés : plus de mort, plus de vieillesse, plus de souillure ; elle renaît plus pure, plus virginale que dans son premier berceau i Un. océan de lumière l'environne, et, comme une île sacrée^ elle se baigne dans la splendeur de la lumière intelligible. Ce dieu Mithra, aux yeux d'or, ce laboureur du désert^ ce fils de la parole, lequel ferme la scène des révolutions religieuses de la Perse , et clôt son Ancien Testament, .apparaît comme le purificateur de la nature, le rédempteur de la création. Le dernier né des dieux de l'Orient, il est aussi le plus grand, le plus- nourri de spiritualité, le moins éloigné de la tradition chrétienne. Ce qui explique ■ assez pourquoi le monde resta quelque temps incertain entre son culte et celui de Jésus. Tous deux .portaient les mêmes noms, avaient les mêmes attributs : soleil de vérité, d'intelligence! soleil nouveau! Leurs fêtes étaient célébrées le même jour ; la nativité de l'un dans l'étable. répondait au lever de l'autre dans l'autre obscur du mont sacré ; tous deux accomplissaient l'Ancien Testament de l'Asie. Mithra transfigurait la loi de Zoroastre; le Christ la loi de Moïse. Jamais plus grande incertitude ne se vit • (*) Hyde, p. 18. («) Zend-Avesta, t, I, p. 417.

252 LA RÉVÉLATION PAR LA PAROLE. sur la terre, ni rivalité mieux soutenue jusqu'au bout. A la fin j le monde se décida : deux fois la Perse avait tenté de se faire Tapôte du monde. En Orient, elle rencontra le Dieu de la Bible ; en Occident, le Dieu de TÉvangile. Vaincue, die a laissé partout sa marque dans le culte triomphant : son Ormiizd , qui plane comme Elohim sur la nature entière sans y être incarné ; ses archanges ar^ mes de lances d'or, et qui couvrent le monde de leurs boucliers; son Ahriman, qui, excepté l'éternité du châti' ment, a tous les traits de Satan; la résurrection delà matière, l'image dé l'arbre de vie dans le jardin du monde naissant, le baptême dans l'eau sacrée, que de traits communs à la Bible et au Zend-Avesta ! Les dragons convertis du désert, né sont-ce pas les chérubins à la face de taureaux (') ? Les animaux couronnés de Persépolis ne sont-ils pas en partie les animaux symboliques des évangéiistes qui les ont apprivoisés, domptés par le miracle du Christianisme t Enfin, les rois mages f) qui de loin aperçoivent l'étoile de l'Évangile, et viennent au-devant du Dieu nouveau-né, ne figurent-ils pas de la manière la plus naïve cet instinct, ce pressentiment chrétien, qui était enveloppé sous chacun des symboles du paganisme de l'Iran? La myrrhe, l'encens qu'ils ont apporté tout fumants du foyer d'Agnis , dlndra , d'Ormuzd, brûlent encore aujourd'Jjui au foyer du Dieu de Bethléem. Diviniser le principe du combat suffisait pour conquérir le monde; c'était trop peu pour le convertir. Il manquait à cette doctrine l'unité que la terre attendait. Au-dessus (*) Herder^Persepolitische Briefe, 173. — Vatke, Die Relig. des Alt. Test., 325. (•) riem Alex. Strom., lib. I, m5

LA RELIGION DES PERSES. 253 du duel d'Ormuzd et d'Ahriman se trouvait, il est vrai, Tête -en. soi^ indivisible, impassible, incommunicable, Ajkerene (*), l'Éternel caché dans les nuages du dogme. Mais cette idée, cette unité mystérieuse, était, pour ainsi dire, accablée par le tumulte de l'univers aux prises avec lui-même. Les créatures faisaient trop de bruit pour que le créateur pût parler assez haut ; et tant que durait la mêlée, ce dieu souverain, spectateur solitaire retiré sur les hauteurs du dogme, comme Xerxès sur la montagne en face de Salamine, disparaissait nécessairement des choses et des esprits. La Perse devait périr -par la lutte qu'elle avait instituée. En effet, ces deux éternels combattants, Ormuzd et Âhriman, se sont détruits l'un l'autre avant que leurs innombrables défenseurs aient pu parer les coups. Les bêtes fauves sont restées leurs seuls adorateurs : le jour de la réconciliation n'a pas eu ; la nature ne s'est pas réparée ; au contraire, elle a été de plus en plus défigurée par la colère de l'homme. Où la parole retentissait dans les villes saintes, le sot du désert a étendu le silence des morts.- -Qu'est devenu l'idéal qui planait sur chaque chose ? Seul, éternellement seul, sans messenger, Mithra dépossédé parcourt les cieux de l'Iran sans pouvoir réchauffer de son regard l'empire des âmes. Alexandre, les Parthes, les mahométans ont jeté l'un après l'autre au vent ce qui restait de la cendre du feu sacré. Voilà comment ont fini les promesses faites aux mages ; et cependant, dispersés, chassés de leur pays, ils ont emporté jusque dans l'Inde le culte de leurs pères; ils marquent au XI^e siècle les heures par les mêmes prières que Cyrus adressait au soleil levant sur l'empire ») ZemV.Vvcsla. 22

The text on this page is estimated to be only 28.14% accurate

254 DES RELIGIONS DE LASIE OCCIDENTALE. des Perses.
Chaque jour, l'aube naissante arrive les mains vides, et loin de désespérer du rédempteur, ils offrent à l'Orient le même miracle, que les Juifs à l'Occident. Aux deux bouts du monde, humains du genre humain, voici les maîtres et les captifs de Babylone, les Mèdes et les Hébreux, ceux qui riaient et ceux qui pleuraient sous les saules, les mages et les voyants, les convives et les flagellés de Bal thasar, également impérissables, également misérables, également obstinés à résister, les uns au Christ, les autres à Mahomet, sans que toute l'inimitié de la terre puisse réunir deux causes si formellement semblables, qu'elles ne diffèrent qu'en Dieu. Qu'une religion ait de peine à disparaître ! A véritablement parler, c'est la partie immortelle des empires, l'âme des civilisations qui survive dans une pensée, un dogme, moins que cela, dans un rite, une image qui s'ajoute à la profession de foi du genre humain. On est étonné de voir combien le Zend-Avesta de la Bactriane se retrouve souvent mêlé à la poésie mahométane d'Ispahan (*). L'Orient subtilise, au moyen âge, avec son passé, comme l'Occident avec le sien. J'en citerai un exemple emprunté à l'un des lyriques persans du VII^e siècle de l'hégire. Le poète est séparé de Zoroastre par plusieurs milliers d'années, mais deux religions qui n'ont rien laissé subsister des créations antérieures. Malgré cela, comment ne pas reconnaître, dès les premiers mots, le culte antique de la lumière épuré encore par le mysticisme d'Islam : " Aussi longtemps que le soleil n'a pas dressé sa tente » de lumière, un seul de ses rayons entr'ouvre le sein (•) Hammer, Geschichte der schönen Redekünste Persiens, S. 187, 194, 347.

The text on this page is estimated to be only 29.10% accurate

LA RELIGION DE L'ÉGYPTE. 255 » de la tulipe. Son glaive flamboyant répand le sang de n Taurore. Ami, relève tes regards vers le ciel. Désaltère- toi au vase de Timmortalité qui déborde* Les y eux apH pesantis par le sommeil terrestre, j'ai dit: C'est encore »» la nuit .Tant que dure le crépuscule, on ne sait si le jour " tombé ou si le jour se lève. Contemplons donc, par »» avance, le soleil immuable des âmes. Son éclat jaillit de » la figure dur sage («). j» Le pôte ne cherche plus dans la Tiature la source in^ créée de, la vie et de la parole ; il la trouve en lui-même : n'est-ce pas là aussi la principale différence de l'Orient antique et de l'Orient moderne , du Zend-Avesta et du Coran? u LA RELIGION DE L'EGYPTE. LA RÉVÉLATION PAB 4.A ' ? > ORGANIQUE. Il est des peuples qui semblent n'avoir jamais eu d'enfance; on croirait qu'ils ont été formés dans la maturité. D'autres sont vieux en naissant; la vérité est qu'ils ont toujours l'âge de leurs croyances. A travers l'Orient, les (*) Si l'on voulait suivre cette tradition du culte de la lumière dans la poésie chrétienne, on pourrait comparer à ce morceau la pièce suivante d'un poète de nos jours , qui emprunte ses inspira-^ tions à la Perse. M Tout jeune, je m'élançai vers le ciel sur les ailes rapides de la » pensée, et je cherchai la source de U lumière. La luneen pâissant " me rép4md)t que la source jaillissait du soleil ; et j'appris plus tard '* que le rayon descendait d'un soleil plus élevé; et chacun des as

256 LA HIVERNATION PAR LA VIE ORGANIQUE. processions' des dieux moins naïfs, plus réfléchis, plus savants, plus tristes, à mesure qu'ils vont plus loin de leurs berceaux) s'avancent de civilisation en civilisation, comme par autant de degrés marqués par le hiérophante^ Ils communiquent leurs caractères, c'est-à-dire celui de leur âge, aux états qu'ils adoptent; à la fin ils s'entrent dans la société égyptienne. Ils s'y arrêtent, immobiles, comme au terme de l'initiation orientale. Nés de l'aurore, après avoir traversé l'esprit de l'homme, ils ont le goût des ténèbres, ils demandent le mystère. Un pas de plus, et ils touchent au sophisme. Que peut être la civilisation de l'Égypte, sinon un mélange du génie de l'Afrique- et de l'Asie, un isthme jeté d'un monde civil entre deux continents^ Elle a, comme son phinx, une double nature, le front pensif de l'extrême Orient, les reins puissants des lions de la Libye; car c'est au cœur de l'Abyssinie, de l'Ethiopie, qu'elle puise incessamment la vie et les rites des tropiques. Là se rencontre avec le plus ancien temple le premier vestige de cette société, qui sort comme le Nil des flancs inconnus de l'Afrique. Elle s'éveille au bruit des cataractes. Une caste sacerdotale apporte dans ses sables le principe de la vie morale. De ce premier établissement dans Méroë partent des colonies de prêtres, des pèlerinages sacrés, qui, suivant le cours du fleuve, descendent à Khébes, puis » très ine renvoya ainsi à un astre suprême; et j'étais environné de la clarté infinie. Enfin, un ange revêtu de splendeur se dressa de** vaut moi, et me dit : Où vas-tu! où t'égaras-tu? Cet océan de la clarté est sans rivage. Un flot y naît d'un autre flot; tous jaillis» sent de la source éternelle; elle est partout présente/ aussi près de toi que du soleil le plus radieux. Pèlerin, rentre en toi-même, » tu y trouveras la lumière et le repos. » Ruckert.

LA RELIGION DE L'ÉGYPTE. 257 de Thèbes à Memphis, et dans le reste du Delta. En arrivant sur ces plages, ils élèvent des sanctuaires qui deviennent des lieux de refuge, en sorte que toute cité y commence par le temple. Autour de ces sanctuaires se réunissent les tribus du désert. Cotaime autant d'affluents, ces populations grossissent le flot des générations indigènes; Nubiens, Abyssiniens, Éthiopiens, Arabes de noires, tous d'origine et de couleur différentes, rouges, blancs, noirs (^), cuivrés, basanés : par où s'explique déjà la permanence des castes dans toute la suite de cette histoire. Longtemps les villes, sans liens réciproques, forment autant d'oasis sociales à l'entrée du désert. C'est dans ce moment de faiblesse 'Y][ue l'Égypte est surprise par l'invasion des peuples pasteurs qui menacent de la refouler jusque dans la Thébaine; mais ces conquérants sont chassés. Son unité nationale s'établit avec celle d'un dieu commun sur lequel se règle son génie, puisqu'elle prend peu à peu les mœurs, la destinée, l'âme même du fleuve, au point de sentir sa vie couler avec l'eau, depuis l'Éthiopie jusqu'à la mer. Toujours d'intelligence avec lui, elle déborde une fois comme lui sur le monde au temps de Sésostri : bientôt elle rentre dans son lit pour ne plus en sortir. Huit siècles avant le Christ, elle est déjà tarie. Quoique l'on n'ait pas retrouvé les hymnes de ses prêtres, les poèmes d'Isis p), le génie de l'Égypte se dévoile de nos jours, en même temps que celui de l'Inde et de la Perse. Il est vrai que sa Bible n'est pas écrite sur des feuilles de palmier. Il semble même que le continent (M Herod., lib. ii, 104. — Plut., De Is. et Ostr., c. xxv. (*) THç Uih^ iroti^fAorra. Plat.» De legib., U,45. 22.

258 LA RÉVÉLATION PAR LA VIE ORGANIQUE. tout entier de l'Afrique ne puisse s'élever nulle part jusqu'au miracle de la tradition par la parole. Il n'est représenté dans le monde par aucun idiome consacré; véritablement il est muet si on le compare aux autres. Qui jamais ouït parler d'une Iliade africaine? Après avoir produit deux civilisations, l'égyptienne et la cartfaagi* noise, il n'a laissé nulle part. un seul monument durable d'une. langue articulée. Comme si la puissance lui était refusée de développer librement la parole humaine (% le silence est chez lui le fondement de la religion (^). A ses dieux cynocéphales manque l'organe du langage. Sa Bible est faite de pierre, et les caractères de l'Ancien Testament de l'Afrique sont des obélisques, des pyramides, des nécropoles, des hypogées, des temples revêtus de lettres de granit, qui s'étendent, comme le livre d'Hermès à tête d'épervier, depuis la Nubie jusqu'au Delta. Pénétrons dans l'un de ces- temples (^), puisque c'est là que subsiste l'esprit qui a fait vivre ce peuple : de l'ion* gués avenues de sphinx au front de bélier précèdent le troupeau divin. Deux obélisques portent la dédicace, et marquent par leur ombre la route du soleil Osiris. Nous avons franchi le péristyle dans lequel est taillée la grande porte ; elle s'ouvre sur une cour bordée de piliers contre lesquels s'appuient des colosses. Les chapiteaux des colonnes s'épanouissent en feuilles de palmiers- sur le sable engraisé des larmes d'Isis ; les acres parfums du désert s'exhalent de ces calices de pierre ; il y en a (M Plut., De U. et Osir., c. lxvii. (*) Jamblic, De mysteriis ^gypt. — Clem. Alex. ^Pædag., Ulr. m, c. 11. (*) Chaïpouion le Jeune, Lettres écrites pendant son voyage en Egypte, 207, 211, 227. — Ottf. MuUer, Archæologie, p. 227.

The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate

LA RELIGION DE L'EGYPTE. 289 en fleurs de nénuphar; leur germe est dans le fleuve sacré. Au delà de cette végétation de granit s'élève un nouveau pylône et un nouveau pylône qui conduisent à une enceinte semblable à la première. Enfin au delà de ces demeures où sont marqués les progrès de l'initiation (i)[^], vous apercevez le sanctuaire. Séparé de la cité par d'infranchissables boulevards, tout vous dit que c'est ici l'habitation d'une caste qui n'a rien de commun avec les dieux avec les autres parties de la nation. La lumière y pénètre à peine par de rares ouvertures ; là est gravée l'égende du dieu, et la grandeur des paroles est faite pour cette architecture ('). « Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, " tout ce qui sera ; aucun mortel n'a soulevé mon voile » le fruit que je porte est le soleil. » D'autres fois, ces inscriptions prêtent une voix au monument lui-même; les pierres crient dans leurs dialogues (a). «« Voici ce que » dit au pharaon Thèbes la conductrice du monde : Nous » t'avons donné l'Egypte, la terre nourricière. « Et le dieu répond : « Nous consentons que ces pierres soient »» aussi durables que le firmament. « Après cela-, lorsque vous arrivez au fond du sanctuaire, et que vous touchez la pensée même de l'édifice, que trouvez-vous ? Des colonnes assises, aux têtes de lions, d'épervier, de béliers ; çà et là, des momies de quadrupèdes, d'oiseaux, de serpents. Ce sanctuaire si bien caché, qu'est-ce donc, sinon l'autel où la nature elle-même ébauche, coïncide, fabrique éternellement les types de toute création animale ? (M Clem. Alex, Strom., lib. v, p. 555. (') Proclus, lib. in Tim, p. 30. — Plut., De Is. et Osir, r. ix. — Apulée, As. aur., lib. X p. 362. (') Champollion, Lettres, p. 93.

260 LA RÉVÉLATION PAR LA VIB ORGANIQUE. C'est qu'eo
 efl'et , ce qui di&ti'ngue l'Egypte de l'Asie , c'est d'avoir cherché surtout la
 révélation dans le miracle de la vie organique. Le culte de l'animal , voilà le
 signe de la race de Cham, le rite de l'Afrique. Ni la lumière ni la parole ne
 pouvaient lui enseigner sa croyance : Tune et l'autre sont trop subtiles pour
 elle ; il faut que son génie inférieur aille chercher les traces divines , non
 dans un prodig^e social, mais dans le cœur de l'épervier et du lion ; liturgie
 de l'intelligence esclave ! , première sanction du Code noir L'homme , en
 s'agenouillant devant l'animal, consacre sa dépendance ; autant qu'il est en
 lui, il fait de l'Afrique la terre nourricière de la servitude; car, outre ces
 simulacres , il y avait des dieux vivants (') dans l'enceinte des temples ,
 crocodiles ornés de pendants d'oreilles , de bracelets d'or ; lionnes couvertes
 de tapis brodés et devant lesquelles brûlait l'encens ; chiens hurlant dans les
 processions ; serpents allaités dans les sanctuaires. Ne voit-on pas de nos
 jours même les Africains, depuis la Libye jusqu'au Sénégal , adorer les
 principaux animaux de leur désert ? Nées de cette race, les tribus qui
 formèrent peu à peu les castes inférieures de l'Egypte amenèrent avec elles
 Tune après l'autre le dieu hurlant , rugissant, glapissant, qu'elles avaient
 aperçu dans la solitude. Lorsqu'elles furent réunies , le sacerdoce qui les
 forma en société régulière adopta toutes ces divinités d'origine africaine.
 Plus tard, ce culte fut relevé par la civilisation, qui, sans renier l'instinct
 populaire, l'éleva jusqu'à un idéal d'où naquit le sphinx. L'Asie en le
 formant mit la couronne de l'intelligence sur le front de l'Afrique. (

LA RELIGION DE L'ÉGYPTES. 26 1 Amour, terreur, adoration de la vie en toutes choses, ardeur, puissance, ivresse de la bête fauve, alors que la nature des tropiques rugissait autour de la société naissante; que la diurnité de l'Afrique passait tout entière dans la civilisation des Pharaons ; que le ferment des déserts inconnus se soulevait dans le cœur des cités, et que l'écho de la patrie des monstres éclatait par la voix d'Osiris ! Pour expliquer le principe de ces rites, il faudrait retrouver le tableau de la vie organique, au temps où ils ont commencé; car aujourd'hui, nous sommes accoutumés à fouler aux pieds la race des animaux; ils sont domptés, subjugués, enchaînés, au lieu qu'alors ils étaient les maîtres. Ils n'avaient senti ni le frein ni l'aiguillon; ils avaient encore leur liberté, leur force, leur fierté premières. Dans tout cela, quelle merveille pour l'homme encore nouveau ! La vie germe, fourmille sous ses pas. Au sein d'une nature violente, qui enfante avec fureur, il est, pour ainsi dire, plongé dans un prodige perpétuel ; il ne peut marcher sans fouler un miracle. Tout s'agite, bourdonne, fermente, depuis la fleur des eaux qui germe dans le mystère, jusqu'à la scarabée, fleur vivante. De quelque côté qu'il tourne ses yeux, il retrouve des êtres sans parents ('), sans ancêtres, poussière sacrée qui se féconde elle-même. A la fin, il rencontre dans la solitude un être plus puissant que lui-, une intelligence qui prévoit et connaît ce qu'il ignore. C'est un serpent, un aigle, un épervier. Ils règnent sans rivaux dans une partie du désert. Leurs mouvements, leur lever, leur coucher, leur migration, sont réguliers comme ceux des astres. Ils sont (•) P.Jut., De Is. et Osir., c. x.

262 LA RÉVÉLATION* PAR LA VIK ORGANIQUE. muets, et c'est ce qui ajoute m mystère, car l'homme ne peujb les interroger. Ils possèdent une science secrète, car ils pressentent le changement des saisons. Ilstrou^ vent dans leurs migrations le chemin qui n*est tracé nulle part. Tantôt ils rugissent, et tout se tait autour d'eux, comme si c'était la voix de la nature même ; tantôt ils sont immobiles comme les hiéroglyphes vivants de la création. Nesont-cç pas eux qui possèdent le secret de Tunivers 1 Que de prophéties attachées à leurs pas ! Souvent le plus infime en sait autant que le plus grand. L'humble scarabée, en se revêtant de sa tunique d'or, ne marque-t-il pas le retour de la saison féconde î L'ibis ne raarche-t-il pas gravement comme un hiérophante audevant des flots du Nil, en lei)r montrant le chemin! L'affreux cynocéphale (^), à la chevelure .semblable à celle des momies, imitateur de l'homme, errant loin des villes, n'est-ce pas le premier-né des flancs de la première nuit D'ailleurs, tandis que l'homme arrive nu sur la terre, il trouve la place occupée par des souverains légitimes qui lui disputent le trône du monde. De génération en génération, le lion n'est-il pas le roi du désert, le crocodile P) le roi du fleuve, l'aigle le roi du cielî Que vient faire ce prétendant de la veille ? et où son droit est-il écrit t J'imagine que l'esclave courbé sous sa tâche a envié plus d'une fois l'aile de l'oiseau (a) ou les pieds des chevaux du désert, pour se dérober au servage héréditaire. Lorsqu'il (* / Ueber den Cynocephalusder^gyptier.Voy.Ehrenberg, 1833, p. 359. ("j Plut., Dels. et Oàir., c. lxxiii, lxxiv, lxxv.— Geoffroy SaintHilaire, Des poissons du Nil, p. 70. (•) C'est ce sentiment que nous avons vu précédemment exprimé tant de fois dans les chants populaires de la Chine.

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

LA RELIGION DE L'ÉGYPTE. â63 levait la tête vers les-pyramides, ouvrages^ de ses mains, qu'il voyait l'épervier de Nubie descendre en souverain, sur leur faite comme dans sa demeure naturelle, n*était-il pas bien près de le regarder comme le messager vivant de rintelligence ailée qui planait sur sa tête ? Que j'oublie pour un moment, ce que je tiens de la civilisation et du Christianisme, aussitôt je m'aperçois combien le prodige permanent de la nature vivante au milieu de la nature morte a dû frapper, étonner, ravir l'homme encore nu de corps et d'esprit^ à la vue de certains animaux qu'il a cru être les dieux ou les rois de tous les autres. Au milieu même du dernier siècle, ne s'est-il pas trouvé un grand esprit, Buffon^ qui, par la force du génie, a retrouvé quelque chose de ces impressions de Thomme^aissant! Dans ses descriptions du lion, de l'aigle, de Téléphant, n'a-t-il pas prêté une majesté surprenante, une sorte de royauté à ces grands représentants de la nature animale ? L'homme n'est-il pas souvent surpassé et comme détrôné dans ces tableaux par ces rois de la solitude, qui semblent seuls libres et indépendants au milieu de l'assujettissement de la société civile ? Au lieu de l'homme de génie aidé de toute l'expérience du passé, figurez-vous au berceau même des choses l'homme égaré dans le désert de la nature : il ne se contentera pas du langage poétique, il attribuera quelque chose de sacré à ces souverains de la création animale. Le serpent mystérieux se déroulera comme le fleuve sacré dans la vallée; ou se repliant sur lui-même, il marquera l'année éternelle. Le bélier de Jupiter Ammon précédera le troupeau des créatures ; il y aura sur la terre comme dans le ciel des constellations vivantes. Les villes du lion ^ du crocodile, se dresseront au seuil

264 LA RÉVÉLATION PAR LA VIE ORGANIQUE. (le la Nubie, et tput le génie de T Afrique indomptée fermentera, mugira dans le sein de son Isis ; car je' vois bien que l'homme a pu adorer Tanimal , mais je ne vois pas aussi clairement qu'il ait jamais adoré l'homme* Idole pour idole, quand il a voulu déroger, iL a mieux aimé, encore diviniser le bélier ou le scarabée, que le grand roi de la Perse^ de l'Egypte ou de lInde. Telle est la partie indigbne du culte de l'Egypte; rituel de l'esclave, c'est par là que cette société porte les stigmates de l'Afrique. Mais le sacerdoce égyptien, qui construisait les temples, qui émancipait ce continent, ne pouvait se contenter de ces liturgies du désert : il y ajouta un sens profond, ilcojaronna par un systj^ne de dogme ces croyances populaires. La Genèse égyptienne,, tant de fois comparée à la Geni se hébraïque (^) , en diffère surtout, parjce que chaque journée répond à une incarnation particulière, ce qui forme autant de dynasties divines que .d'époques dans la création. D'abord apparaît l'être irrév^lé, éternellement insondable , Jupiter Ammon , le bélier bleu, CQuleur du ciel ; puis son épouse mystérieuse, qui tisse elle-même éternellement spn voile de ténèbres ; Athor, la Dame de Nubie f), la mère, qui tient sur ses genoux, qui allaite à ses mamelles le dieu enfant, manifesté, révélé, incarné sous la figure du monde naissant, par lequel se complète la famille éternelle. Sous des noms divers, cette trinité première f), s'incarnant de plus en (') Herder,j£lte8teU£kuiide, 1774,p. 200.— Jablonski, Panthéon iEgyptiorum, lib. i. (■} Plut., De Ts. et O^ir., c. ix, uf, liv, lvi. — Cbampollion le jeune, Lettres, p. 66. (*) Herod.^lib.ii, 43.— Jumblic, Demjsteriis JE^pU sect. viii.

LA RELIGION DE L'ÉGYPTE. S65 plus d'ns l'univers réel, se montre dans toute la vallée du Nil; c'est elle qui habite chaque temple, et qui ccm*. stitue ainsi le principe du dogme égyptien au milieu de toutes leà diversités des croyances locales. Dans chaque sanctuaire se retrouve « comme dans une monstrueuse Bethléem , cette même famille, toujours (i) le père sous des noms divers, Ammon, Osiris, Knef; toujours Tépouse, la nourrice, la mère, Moi;th,bîs, Neith; toujours le dieu naissant, le verbe incarné de cette théologie africaine, Orus,Khohs, Malouli, Tenfant sacré qui tient eiicore son doigt dans sa bouche. Autour de la çionstrueuse famille rôde son ennemi Typhon, le Satan, égyptie», Tespritde mort, celui dont le souffle empoisonné obscurcit la lur mière et tarit les eaux saintes. Ajoutez que le dogme commun à tout l'Orient est jcté ici dans le moule de la vallée d'Egypte ; car il était naturel que le dieu s'incarnât pour les Egyptiens sous la double figure du soleil et du fleuve dans lequel il se mife. C'est lui qui, avec les eaux mystérieuses, a^pporta et retire la vie ; Messie attendu chaque année dans TAncien Testament de ce monde altéré. Il arrive ; la, terre, son épouse, se couvre de fleurs et de fruits. Il ;^e retire f j ; tout meurt. D'où sortent ses ondes lumineuses? Qui le sait? Personne n'en a vu la source. Peut-être elles jaillissent des maipelles de la ténébreuse Athor. D'ailleurs leur retour est. fixé à des époques immuables : en faut-il davantage pour lui attribuer une sagesse, une bonté, une vertu souveraines! Sile sauvage d'Amérique croit entendre la voix du grand Esprit dans la voix de la cataracte du Niagara,, com(«) Champoinon le jeune,, Lettres, p. 82, 89, 106, 119, 148, 157. i«) Plut., Dels. et Osir.î c. xxxix. — Diod. Sic, lib. i, p. 10. 23

The text on this page is estimated to be only 12.78% accurate

MS LA BÉVÉTATION PÂT LA TÊTE ORGANIQUE. idetit le
peuple égyptien fié eroîrait-i! pas l'eritencffé aussi dftffsr cette da flettve
qiii roule en ttiéma temps T ombre des colofinrt et de» obélisques très de
toute dternité, comme autant de plantes sacrées^ sur ses rrvdges?
Théokfgie, poésie née au hotd des flot» ; le Soleil et le fleuve (^), Je ciel et
reati, le firmament et la terre selfnMent s'y qnirer et s'y confondrij
incessamfnefit dans chacun de leurs emMêmes. Le (Ae\ tôte e^ier apparaît
cofnfne un âeiive radietfx, un Nil éChéré, qui roule ses vagues dans be
cataractes du ^rmament. Les astres naviguet)! dans des iiâcelles. d'or (')
remorquées par les génies dé la Nubie. Hermis'Pilote sonde l'aMme.;
d'autres fois, le* dieu tient le gouvernail du vaisseau de l'univers ; il le
éirige à travers lea B/îsants, pendant que les âmes des idis âcccmr^t à sa
rencontfedes deux côtés de labime. Il s'ensuit naturellement que le dieu
doit reproduire dané sa vie teiitesJes. vicissitudes du soleil et du fleuve.
Cbaqiïe atmée, il renaît, il grandit à vue d'œil ; il éclate, déborde dans tes
esprits ; ptiis vient le inament où, après il'être étalé ^ans sa puissance, il tarit
sdus le sable ; et ce A'est pas seulement le fleuve qui se retire en même
lemps que le soteil vient à pâlir, c'est la nature entière qui^ frappée d'une
mystérieuse douleur, se couvre de deuil ; ear plus elle est sptendide dans tes
climats du midi, plut aussi e)te sèmbte dépotriliée pendant son court hiver :
taat s'enfuit ou se meurt ; l'oiseatr sacré disparaît ; le scatabée lui-même
redevient invisibte. Le dieu est frappé; f) Flui», Pe il. et OBir», c. Icxxii,
xlvii.

The text on this page is estimated to be only 14.56% accurate

il se meurt en çciaqx[^] b[^]ose ; son sang cesse de circuler jd[^]ns
Ips vein[^] des planés» desséchées : plus de mur mures , plus d^{*}ess[^]iiiis«
plus de bourdonnement de vie; plus rien de cette ivresse so[^]e dont la t[^]rre
un peu auparavant était encore saisie. Comment, dans cette lanr |i;ueur
répandue sur la &C6 du p[^]onde, ne pas reconnaître la pâleur du diei[^]
mourant? Sans doute, le dieu méchant Typhon (i) a desséché de son souffle
la source vive de la Junière; et comme tout était fondé sur le j[^]rodige
permanent de la vie organique, c'était la foi même qui était penacée, quand
ce miracle, cette révélation venait à di[»] minuer et à -manquer. Une plainte
immense, furieuse, [^]élevait du milieu de ce peuple, privé pour un moment
de 8[^] fête accoutumée. Xi'Egypte tout entière se couchait dans SQ. vallée
comme dans son tombeau, à imitation du Pieu. Les prêtres se frappaient la
poitrine (i) , des pèleri^{*} [^]ages. lamentables allaient de ville e)i [^]ille ; on
enten^{*} dait des Yoix qui criaient : Le dieu est mort ! .Qu^{*}est^{*}c« à dire,
sinon que l'homme s'était mis à adorer la nature, et qu'en la voyant se flétrir
il [^]ait frappé d'épouvante! Il sentait que son idole lui échappait, il ne savait
h quoi l[^]e prendre. Il ne restait qu'à célébrer Tagonie, la passion de cette
divinité défaillante, dont l'univers entier devenait le Golgotha ; [^]t g est là
ce qui marque surtout h prpfpndeur des croyances égyptiennes. Cette
société avait, comme toutes les wtres, célébré l'anniversaire de la création ;
mais elle avait vu mieux que personne, et d'une manière plus saisissante,
s'écouler comme l'eau la figura (') Plut., De Is. et Osir., c. xxxix. [^] lib. II,
61. — Cic[^]r., De nat. deor.[^] m, 2[^],

68 LA RÉVÉLATION PAR LA VIE ORGANIQUE. de ce monde
 tari dans Tirne d'Osiris : aussi les monuments qui le représentent le mieux
 sont des monuments de mort. Outre que les pyramides sont faites
 véritablement pour le désert, qu'elles lui sont entièrement conformes, nues
 comme lui, vides comme lui, sans issues comme lui, sans sculptures, sans
 inscriptions, sans images dévies; que peuvent-elles avoir été dans l'origine,
 sinon des sépulcres de dieux (^)? Au reste, c'est de cette instabilité même du
 dieu que l'Égypte a tiré en partie sa grandeur et son originalité ; car l'homme
 en a profité pour se donner à lui-même sa valeur et sa place au soleil. Dans
 ces moments de surprise, dans ces défaillances de l'Éternel, il a commencé
 à s'estimer quelque chose. Au lieu de se laisser absorber, comme dans
 l'Inde, par son idole, il a cherché souvent à rivaliser avec elle ; et la vertu de
 l'Égypte est d'avoir su accommoder le sentiment naissant de la personnalité
 avec le panthéisme du reste de l'Orient. Cette alliance paraît jusque dans son
 architecture. Les Pharaons élèvent leurs colosses en face des temples ; ils
 s'asseyent tranquillement eux-mêmes (>) pour l'éternité , au milieu de la
 trinité cachée dans le sanctuaire ; sans crainte d'être éblouis, ils écrivent leur
 nom sur l'arbre sacré dans le palais du soleil. Les souvenirs de la vie
 politique, les batailles, les triomphes de l'homme, tiennent une place dans la
 maison des dieux; il semble s'essayer à faire sa propre apothéose. Joignez à
 cela l'idée qui en est la confirmation évidente, la religion pour les morts.
 Que d'efforts pour durer, de la part de ces nations embaumées ! Les
 Pharaons, (•} Diod. Sic, XXII. — Plat., De Is. et Osir., c. X'viii, xx, xxi. (*)
 Herod., Ub. u, 14.3. — Champoll., Lettres, p. 08, 157, 164.

LA RBU6I0N D£ L'éOYPTE. 269. en veiianiau trône,
 commençaknt pat avance à faire creu* ser lear sépulcre parla main de toat
 un peuple ; en sorte que le règne de ces grands fossoyeurs se mesure
 exacte-» ment par la profondeur de leurs tombea^x (^). Ce que faisaient les
 rois, le moindre artisan l'imitait à son tour. Et pourquoi cette manie de tant
 de générations? pourquoi tant de détails, de souvenirs domestiques, gravés,
 sculptés, . peints en couleurs immortelles autour de la momie, si l'on ne voit
 dana cette occupation un effort immense pour sau* ver, murer la vie privée
 au milieu de la vie universelle! Les autres peuples brûlant leurs dépouilles ,
 les laissant dévorer par les vents pu par les oiseaux de proie, l'esprit de
 chacun s'exhalait dans le grand tout; au lieu que l'Egyptien voulait
 conserver son corps comme la demeure de son âme (>)' comme un gage
 d'individualité dans le royaume de la mort. Car il doit rens^ître avec ses
 dieux ; ille sait: d'avance il bâtit pour l'éternité. Si le temple s'écroule il le
 refait au. même endroit, sur le même mo« dèle, afin d'abriter les générations
 ressuscitées , puisque chaque' momie, non pas seulement d'homiiiie, mais de
 serpent , de lion , d'ibis , doit se redresser un jour dans la Josaphat du
 paganisme. Et pour mieux éviter la con* fusion, le dieu Atmou pèse
 individuellement contre une plume chaque âme dans un plateau d'airain. Si
 elle est trouvée légère , elle est refoulée dans les cercles infernaux dont les
 sculptures de Thèbes .ont gardé les empreintes, première forme des visions
 de Dante et de Michel- Ange. Si elle a le poids sincère, elle va se baigner
 dans le Nil («} Ibid., p. m. (*} Herod., lib. u, 123. 7-Tertall. ,De anima, c.
 xxxiil, p. 288. — Creuzer, Symb., 3* éd., 149. F. D. Guigniaut, notes, 883.
 23.

The text on this page is estimated to be only 21.79% accurate

970 LA. RÉviLATIÛV PAB LA VIE ORGANIQUE. céleste,
euaîUir les fruits de i'airbre de vie. Imitant dans ses migrations inysténenses
oelle du soleil pendant les ténèbreSf elle traversaei sous la conduite
d'Hermès, la labyrinthe des formes, jusqu' à ce qa-elie vienne ei^ poindre et
ressusciter aveo le selml tftemel dans Tauba immaculée d'Ammon (i). S'il
ne faot cherobev dans ces raUgions ni la meta* physique de Tlnde, ni l-état
^ la Pefse, l'Egypte remporte sur Tune et sur Tautre par Tinstinet préoea
d'individualité (^). C'est en quoi consiste son principal pio* grès sur le reste de
l'Asie , et ce qui fxit qu'iau point da vue moral elle est, avec la Judée,
TOcident de TOrient. Par ce commencement de foi dans la personne
humaine, elle est toujours restée l'égale ou la maîtresse de ceux qui l'ont
conquise, et il n'est auoun de ses vainqueurs qui ait pu seulement la faire
varier dans son cnlte ; c'est elle au contraire qui leur a imposé ses dogmes.
A qui donc a-t-elle cédé? Au Christianisme. Seul il a pu décomposer cette
civilisation de granit ; car le sentiment profond de l'instabilité, de la
défaillance du m6n.de visible, le culte de la mort , la passion d'Osiris «ur le
Calvaire afHcain , les légendes écrites par Hermès sur Tarbre de vie, tout
i'avait préparé , plus qu'aucun loutre lieu du monde, à recevoir la nouvelle
de la vie spirituelle et de l'immor* talité chrétienne. Depuis Torlgine ,
l'Egypte célébrait chaque année la passion de la nature enfermée dans le
sépulcre du désert , puis sa nativité et sa résurrection dans des pâques
païennes. Comment la vcax de Tange de la résurrection n'aurait-elle pas eu
d*écho dans le grand (^) ÇliampoUion le jeune, Lettres, p. 100, 103, 106.
(*; Bossuet, Du livre «rbltrOt 414.

The text on this page is estimated to be only 7.54% accurate

Tpy^{um}P de h mprt où «voient été d^{siée}É taat d» j|
[^{nér4tiQi})]iî[^] indestructibles qui n attendaient qu'un signe pour renaître ?
Cenoment oetto trinité hurlante que chaque jtfipsple enfeyineit ne ee
eereit^eUe pua émue , pnis eon[^] jrertie bientôt en l^{^^} trinité: inTîsible du
culte nouveau l Aw[^]U h h ppefni[^]re nouvelle du Ch?iat, le[^] nom madeuf
deThèbesv «evNntspn affreux nourrisson, tendit ses m mfinielles à l'enfant
de Bethléem. L*éperviev du templs de Nubie, aujL ailes épl0yées, symbole
(i) oarnàssiér d[^] Saint-Esprit (^) de l'Afrique, «a transferne en la col(M»b|
de Ji[^]ée* h[^] ^acerdoce égyptien ^ qui s'était jusque-là prémuni contre tous
ies autres cvtkes, eède sans défense 9 il se retire, il disparaît de telle sorte,
qu'il estpresqut imppinsible de Retrouver aujourd'hui la traoc de ses d[^]
Dier[^] nioments. A sa place, se montrent subitement lel solitaires chrétiens
de la Théhaïde ; les tetnbeaux des dynastie[^] thébaines, les néeropolea, les
villes ruinées c|e Jlbamsèâ, se peuplentd'ermits, d'ftnachorelea, de cénof
bites, qui purifient par leurs pensées la vallée dés idoles (l); Ils
(îonvertissent la louve, IHbis, le serpent (^); ils ouvrent la paupière aveugle
des lionceaux (§), Antoine du désert; Paul de Thèbes, Athanase,
apparaissent sur le seurl i»l Plut., i>& Ī8, et Q4ir., p, u, (*l Kiioupliia.
JAi[^]blic. De mysteriis, seot viu. o. v. t«vi l[^]fiuu[^] y][^]w ov Kvnf »l
A{]fym[^]\oi npQ79yqpcvaMvqv,[^]U9eb.,PrsBp. eyaQg.,Hb. ui, p. 115, i*i
Oa diseit que les élésieataeux-mêmesplslnmieatlamartde Miint Autoioe. 8-
Hieroayœus, yitssàncU Uilanonis, |i. A3. i[^]l Sulgicius Severu«, Ete
virtutibus moaaci[^]aruin qriëatalium, p 18[^],198,200. ^ - (') Invocatoque Det
i[^]omioe, coutrectavit manu lumina elauia ratulprum, ac «tatim cccilate
depulsa, apertis pcuUsbestiarum diu negata lujj patuiti P, 201. , _

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

272 LA RÉVÉLATION PAR LA VIE ORGANIQUE. des temples, comme si toute civilisation s'était évanouie et rapprochée. Et le moyen de s'étonner si, dans ce voisinage, les esprits de ces hommes sont assaillis d'effroyables visions, si leur conversation est avec les centaures (*), si d'affreux combats se livrent dans ces grandes âmes, lorsque partout autour d'eux, dans les bas-reliefs des temples dépossédés, rugissaient encore les dieux à face de loups et de lions, et que dans toutes les parties de la vallée leurs regards rencontraient les insignes (vivants, les messagers, les triomphes de la nature enivrée des tropiques! C'est dans ces luttes intérieures qu'achève de mourir la religion égyptienne. Quelques années s'écoulaient. Bientôt il ne reste plus que les sanctuaires perdus dans des océans de sable; les centaures terrifiés montrent de la main, en disparaissant, le chemin de leurs grottes abandonnées à quelques hommes qui sont salués du nom de saints, parce que foulant en paix les emblèmes de la matière domptée, ils conquièrent pour jamais la couronne de l'esprit. L'Egypte antique est morte; l'Egypte moderne commence. Au temple a succédé le monastère. . IM ViU sancti Pauli. Hieronymus, p. 12. (*) On aimera à retrouver ici cette belle légende traduite de saint Jérôme : ** Ajitoine, errant dans le désert au-devant de Paul, aperçut un homme uni à un cheval» et qui était de ceux que les poètes appellent hippocentaures. A cet aspect. il frappe son front du signe propice en s'écriant : - Holà, toi ! en quel endroit demeure ce serviteur de Dieu ! Mais lui, murmurant je ne sais quoi de barbare et brisant ses paroles plutôt qu'il ne les proférait, chercha à faire sortir une voix plus douce de sa bouche terrifiée, puis étendant la main étroite, il montra le chemin désiré, et traversant les plaines immenses avec la rapidité de Toiseau, il s'évanouit aux yeux d'Antoine étonné. » Saint Jérôme, éd. Collombet, t. VI, p. 13.

LA KEUGION i)B l'ÉGYPTE. 273 On a accusé ces solitaires-
d'avoir donné le signal de la dissolution sociale en se retranchant du monde.
Je remarque au contraire que rien n'était moins oisif ni plus peuplé que leur
solitude, puisqu'ils avaient partout l'infini pour compagnon. La pensée qui
les poussait vers les lieux les plus sauvages n'était pas un esprit de
destruction ; c'était bien plutôt le désir de retrouver, à la place d'une société
morte, le type de toute société vivante, de toute alliance, dans une
communion renouvelée avec Dieu. Ils renouaient avec lui le contrat social
qui venait d'être rompu. Pendant que la cité humaine s'écroulait, ils
puisaient dans la contemplation de la cité. éternelle l'esprit des lois qui
devait relever les murailles abattues ; on peut même dire avec exactitude
qu'en ces temps le génie de isolement était sur la place publique, et le
principe de la société dans l'ermitage. L'âme du monde civil soufflait du
fond des solitudes ; ce qui me fait penser que le commencement de toute
société se marque par un recueillement semblable de l'homme, qui va
chercher sa loi dans le livre du désert. Moïse au Sinaï, Zoroastre sur le
Bordj, Manou au bord du Gange , Orphée dans la Thrace, que sont-ils,
sinon les anachorètes du monde naissant, comme Antoine, Paul, Atbanase,
sont les anachorètes du monde renouvelé î

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

374 DES REUGIOMS DE l'aSÎE OCCIDENTALE. DU
PRINCIPE DES RELIGIONS DE BABYLONE ET DE PHÉNICIE. LE
KNTIIIIEHT DE LMNPIHI t)ANS L'AMÔOR PAIEK. ^ep^is la preinière
^i^rqr^ (jue l's bargers (le l^ bftute Afiie évoquaient dg^ç Jes hyrpne\$ du
Big-Veda, tout ^ changé, même les cieux, et voici de nouveau le même culte
qui éclate au miliei; de la Chaldée ('), avec les seules différences qu'apporte
l'expérience d'un peuple policé, jBabylone a hérité de la religion de\$
pasteurs de la haute Asie. Dans l'intervalle, ce qui était inspiration est
devenu Sscience, observation, calcul, On n'attire plus les astres naissants par
la promesse d'une offrande de lait. De grands, temples s'élèvent ppur eux.
au mjUeu (Je cités bâties sur le plan (^ de la cité céleste. Au çompet de ceç
temples^ formés de. toijrp étagées les unes sur le\$ autres, on dresse pour
leur sofniieil, au lieu de la natte rustiquci un lit d'or ; et pendant les
évocations ils viennent y achever (3) sijr la pourpre leijrs rêves constellés.
Ces astres d^priciçux qui s'élevaient,, descendaient de leur» chars au gré
des hymnes, sont désormais asservis à ui)p marche régulière. Leur ornière
est marquée. Au lieu de vivre so(^) Berose, apud Clem. Alex., Admonitio,
p. 43. —laaïe, XLVi,l. — Jérémie, 1, 2; li, 44". ' («) Diod.Sic. lib. ii,
p.^96. (*) #a9) il oc auToi ovroi . ifiot /aiv ov nivxa Xiyovxtç , t^v .9e^y
avrlv yoiT^v Tc iç T^y wiovy xa\ àunavtyBxi Iji\ t^; xlinç* Herod., lib* I,
182. Cf. Noctem Auroraroque formosas \n hoc saçrificio invoco , in islo
Dostro stragulo ut considant. Rig-Veda. Rosen, p. 20.

The text on this page is estimated to be only 10.47% accurate

DES RELIGIONS[^] DB B4[^]YL0NB ST DS PHÉNICIG. S?&
titaif[^]s, ils forment désormais une société radieuse qui a sa hiérarchie, ses
satrapes, à son despote. On les voit* bien, on les apparie entre eux ç on &[^],
forme des[^]constellations vivantes[^] idole» lumineuses[^] qui versent le bien
et le mal sur la terre. A mesure que l'homme, l'^{^^} des* migrations, s'est
arrêté dans un» de» icile[^] il a fait[^] aussi les étoiles dans leurs destins
sacrées. Les» de[^]u[^] maisons du Zodiaque (>) s'ouvrent[^] pour recevoir les
douze dieux. A leur suite des animaux ôtés. vont à abreuver[^] dans les
sources. de la voie lactée. Le serpent le poisson, le chien, le scorpion[^]
ont leur premier gîte dans le pur ciel d'Assyrie. Interprètes[^]
de l'univers invisible[^] les planètes[^] errantes Hiontreka A Vaf ennr P)[^] tondie
91' a»* dessous d'elles sont trente étoiles cortaises^{^^} dont chacune d'elles
a[^] une couleur, sa volée[^], son génie. Par delà les astres des vivants habitent
les autres froides, que les nuages seuls peuvent contempler et pour[^]. régir
le monde céleste, le soleil Iïdra'-Bélie)r (^{^^} épandeur du tréMifeaa#
surgit de nouveau sous le nom de Bel. L'homme ne demande plus
seulement aux[^] astres indulgents l'herbe de chaque jour pour la génisse
ou le chenal : d'autres soins> (*j IMod. Sic, lit>. ir, l[^]. 116. —6]?).
L'étrange, sur l'origine du :[^]odta

276 DES RELIGIONS DE L'ASIE OCCIDENTALE. Tobsèdeot; le lendemain commence à Tinquiéter; il laisse le Cantique pour l'astrologie ('). Par tous ces traits, on voit assez que le culte de Ba«bylone n'est qu'un rite particulier du culte de la lumière première. Seulement, en se la rej[>ré]sésentant incarnée sous la iiguredes astres, en renfermant dans Torbe.des corps visibles^ il consacrait l'adoration des images dans les temples ; ce qui formait une opposition tranchée avec le g)énie tout spirituel du Zend-Avesta, véritable protestan* tisme au sein de la grande église païenne ; d^où les guerres de religion entre l'Assyrie eHa Perse C). A cela joignez que dans l'esprit des patriarches de l'Inde et de l'Asie, les dieux nourris de lait n'avaient que les pensées de l'enfance. S'éveiller dans la nuit pour se réchauffera l'âtre dès bergers, aiguillonner lés biches attelées à leurs chars, se rassasier de l'offrande demiel(*), c'était leur félicité suprême. Du reste, nul lien, nul commerce entre eux; nul sentiment commun. La différence et les instincts des sexes n'étaient pas même marqués ; au lieu qu'en retrouvant ce même culte en Chaldée, vous diriez que, dans l'intervalle , les dieux enfants sont entrés avec la nature elle-même dans leur âge de puberté. Le désir (^ est né ; il a grandi dans le sein du seigneur, quelque nom qu'on lui donne (^), Bel, Baal, Adonaï. L'amour divin s'insinuant dans les mondes , la terre a quitté sa robe (>) Isaïe, xLvi, 12, 13. (*) Les rois de Perse enlèvent Les images des temples de Babylone, Herod.^ed. Creazer et Boehr., lib. i , 183.— Isaïe, xlyi, 1, 2. —Daniel, vi, — 26.*G'esenilis, Comm. ûb Isaias, II, p. 100. »•) Rig-Veda, p. 3, 6. Expie iis desiderium tuum,p. 110. (♦) néeoç. PliiL Bybl. ap. Euseb., Prœp. ev., lib. i, c. 10. (") Domino Baali soîari, JOH 7^3 , Régi œterno, qui exaudivit voces Hicembalis. ^ternus reX Baal. Inscriptions phéniciennes.

d'innocence. L'univers, qui dans les premiers Védàs n'avait, pour ainçidire, aucune expression distincte, s'anime; il se remplit de pensées brûlantes. Les étoïTes qui, à l'écho des hymnes, se levaient sans désirs, laissent désormais tomber des rayons intelligents sur la face des choses. Au lieu de l'ancienne nuit assoupie sous les froides lueurs des Gémeaux ou des Asvins, la nuit amoureuse implore les caresses du jour. La tiède aurore du Rig-Véda, sans parfum, sans âme, s'est changée en une vierge nubile qui convoite l'amant éternel. Son sein[^]se gonfle avec là eourbe des nues et des montagnes. De sa ceinture dénouée toin* bent les moissons mûries. Quoi de plus? l'enfance du monde est passée. L*ardente jeunesse s'annonce par le cri de volupté qui s'échappe de Babylone. Dans ses rites brûlants, où s'étaient les mystères de l'enfantement et de la maternité, la grande courtisane des mondes, la nature déployée [^]célèbre ses fiançailles avec le seigneur soleil (i). Assise f j sur un lion hérissé, un diadème de tours sur sa tête, à son cou des pierreries qui reluisent de la lumière des étoiles, elle se précipite çà et là, semant partout dans la saison de vie la cruelle volupté qui la dévore. Emportée par les caravanes {*), son chemin est frayé par' le commerce. A Textrémité de chacune dés grandes voies de communication s'élève son temple, de manière puniques. Voy. Palaeographische Studien über Phœnizische und Punische Schrific, von Gesenius, 1835, p. 76, 80. (') DomJnœ nostrse Tholath (Artemidi s. Mylittœ), et Domino nostro, hero nostro, Baali solari. Gesenius, p. 62. («) Lucian., Dedeâ Syriâ, p. ia'iô; 682. — CY.Selden . De dîis Syris. Syntagm., II , p. 130, 249: — Mûnter, Religion der Kartager, taf.ï, p. 167. (») Isaïe. XiA'i 7 ; i.x, 6. — Diod. Sic.', Hb. il, 99. 24

The text on this page is estimated to be only 24.15% accurate

378 DES BBLIOIONB DB i/aBIE OCCIDENTALB* que tous les sentiers sémMeiit mmener à elle. Partout tm s'étale l'industrie, on retrouve Tamoureude avec rimmor* tel amant. Myhtta et Thammuz (') à Babylone ; Açtarté et Adonis en Phénicie, à Carthage ; Cybèle et Attis en Fhrygie; toujours le mèu^e couple, le mariage du ciel et de la terre i% la fête de la conception de la mère de toutes Cfhoses à l'approche de.l'âé ; toujours le même deuil, les mêmes transports pour le soleil (a) perdu et dévoré (^) par la dent des hivers, retrouvé au printemps; toujours le dieu miort, enseveli (^) dans le sépulcre et ressuscité de son calvaire dans des pâques effrénées. Le commerce de luxe des Babyloniens, en répandant ça et là les pierreries, les psrie» du golle Persique, les parfums et l'encens de l'A* rabie, les tapis de Chaldéeplus doux que le sommeil (\$), était une sorte de rite religieux qui ornait le sein de la tjerre. Que faisaient les Phéniciens lorsqu'ils déployaient de rivage en rivage la pourpre de Tyr! Ils embellissaî^it le manteau de la grande mère des montagnes.; et ces villes industrielles Tyr, Sidon, Carthage, Smyrne, assises i|u bord de la mer, étaient autant de desservantes con«tinuellement occupées d'orner, de réparer, broder le pan de la robe de l'épousée, qui cachait dans la nue son front ohargé de créneaux ; en sorte qu'à bien des égards, les (*) Ezéchiél, — viii, 16. Herod. lib., r, 199. tnixaiUv rot t^i* Mit (*) Dans. le Rîg-Véda , Pita Dyauh, mata pritbtvi. Pater cœlus, mater terra, p. 175. — Diod. Sic, lib. i, p. 11. (*) Adonim, Attinem, Osirin et Horum, aliud non essequam solem. Macrobe, Saturn, c. xxi. . (^) Hiems yelutt vulnus eut solis. Ibid., p. 255, -^ Cf. Miiater, Ba* bylonier, p. 24. (*) Eusèbe, Proep.ev., lib. ii, p. 56. (') Mai>o(x«Tfipot vwvw. Tbéocrite, idylle xiu.

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

DES RELIGIONS DE BABYLONE ET DE PHÉNICIE. 279 arts d'industrie n'étaient qu'une conséquence de son culte. C'est, au reste, dans Babylone, au cœur même de l'Orient qu'elle puise incessamment ses ardeurs insatiables. De là elle enferme dans son vaste giron toutes les sociétés de l'Asie occidentale ; elle leur donne un même esprit ; à la Chaldée elle enlace par sa ceinture la Phénicie, la Phrygie, la Lydie, le Canaan ; on peut même dire qu'elle les consume dans ses embrassements, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien que les noms (^) . La divinité ainsi représentée sous son aspect féminin ne pouvait manquer d'émanciper à plusieurs égards la condition des femmes (

The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate

280 D£8 R£LfOJON8 UË l'aSÆ OCCIDENTALE. culte ; ils ne
le reniaient pas (

DES REUGIONS DE BABYLONE ET DE FHÉNICIE. 281 les lieux sauvages; là il forme des chœurs de Corybantés, de Curetés, de Dactyles , qui , de retraites en retraites , cherchent la grande aïeule (*) des montagnes , éternelle* ment mère, étemellement vierge. Au bruit des sam** buques et de la flûte phrygienne, il porte une torche ardente au fond des cavernes pour voir si elle n y est pas endormie. Partout enivré des émanations de la déesse, il respire d*âpres parfums dans- la chevelure des bois sacrés , et croit sentir s'émouvoir sous les fleurs le sein de la Matrone des forêts. Il s'élève sur les cimes, il descend au fond des gouffres, il appelle : Evohé! Evohél puis quand le soupir des océans lui répond, à la volupté se mêle le désespoir de ne pouvoir atteindre cet infini décevant. Il épuise la coupe de Torgie j sa soif s'accroît encore ; il se déchire de ses mains (*) ; son coips garde d'aflireux stigmates , et toujours il suit la grande Madone amoureuse, qui toujours se dérobe au bout dé l'horizon sur son char attelé de lionnes rugissantes. 1 } voit la trace des roues sur la rosée brûlante; il s'en approche ; il s'obstine, jusqu'à ce que, haletant, éperdu, ne sachant plus de quel côté se tourner pour embrasser I! amante , il la voit un jour monter dans les cieûx épurés de Syrie, sous la figure de la Vierge immaculée du Christianisme ;ccar il fallait qu'il eût visité de sa torche toute l'enceinte de la matière et des corps , avant de consentir sans retour à chercher sa volupté , par delà l'univers visible , dans un amour plus insatiable que Tamour des Ménades. Clem. Alex. ap. Euseb., lib. ii, p. 65. — Seldeh. De diis Syris. Syntag., p. 280. — Creuzer, Symb. trad., 1. 1, 2* partie, p. 59. ('] Littéralement : la mèt^e montagneuse , hpitot» piorcpâi. Euseb., Præp. Ev.. lib. n, p. 58. (*) I Rois, xviii, 28, 24.

The text on this page is estimated to be only 23.40% accurate

LIVRE V. 14» rrllsl^a UiÊmwê^umé I JÉHOVAH. LA RÉVÉLATION PAR LE DÉSERT. Jusqu'ici c'est en quelque manière malgré nous que nous avons reconnu l'esprit; ^e la jiraditipn universelle spus les masques mopstrueux du Paganisme . Maintenant nous ouvrons)e livre qui contient ce qu'il y a de vital dans tous ceux de l'Asie. Mais, en même tpinps qu'il les rappelle tous, il les contredit tous ^ en sorte qu'au mênœ ^noment il les consacre et il les abolit. C'esl même là. au seul ppint de vue humain, le miracle le plus visiblement écrit dans chaque page de la Bible. D'une part, elle recueille le plus pur de Fa substance de l'Orient j de l'autre, elle iparque la fin de son règne. Elle le couronne, elle le maudit en même temps j et comme surtout elle le résume, elle est, pour ainsi dir^, enivrée de l'idée vivante du Dieu (qu'elle puise à chacune des sources saintes du monde naissant. Depuis un demi-siècle, le texte de l'Ancien Testament a été examiné de plus presque jamais. L'Allemagne s'est chargée de ce soin (*). J'^esprit de l'homme veut enfin (M Voy. surtout les ouvrages de Gesenius, He Wette, Evrald, Jiitzig de Boblen, Vatke, etc,

The text on this page is estimated to be only 14.79% accurate

jinovAH. 068 voir clair dans le livre de Dieu. Il reprend, il pèseⁿ ce • moment ch^que sylial[^] ; il s'acharne à ce jeu de hasard ; jamais*![^] rude assaut n-a été donné à la lettre. Que va* t'il arriver? Si Ton ne consulte que les apparences, tout est irrévocablement changé par les découvertes de la edr tique : il faut que Terthodoxie Ip confesse elle-même. 6i, ^^rès ce pi[^]emier éblouissement, on examine les réBultatsr, on les trouve mêlés à tant de eonjecturps et d'hypothèses qu[^] l'on désespère (^) de rien fonder encore sur cette base. !Pst-i) bii»n démmittiré (|ue les eaptiquès seuls du. Penta* lieiiqDe remettent à Moïse ; que le récit entier des cinq preini[^]rs livres de la Bi|)Ie soit l'ouvrage successif et ^onrP[^] du 8fiC[^]fdQCe; que d'ailleurs ils ne renferment pas un oprp[^] de traditions, mais seulement des allégoriesi 4es fiables morales, une Iliade emblématique 1 Estnl cer* ^in que l'histpire ne commence à poindre qu'avec le livre f}ps J||ges pt le personnage de Samuel ; que la Genèse[^] formée de deux monuments d'origine diverse, soit posté? rieure au temps de la paptivité ; que la plupart des psau*» mepisQipiit étraï[^]g[^]rs ^ David; que la moitié d'Isaïe, tout le livre de Josué, ceux de Daniel, d*f[^]sther, d'E[^]dras, 4a Iiîébéf¥)ie, de Job, de Iiutb, 4es Provwbes, soient apneiTyplies f}j? En substituant partout l'aption vagi[^]e du tenips à la place des personnes, en abolissant toute reqomipée particulière, a-t-on ^ssez considéré que ce systèfuey qui s'applique facileoient aux peuples qh[^]s lesquels l'homme disparaît dans la caste, est en contradiction presque con(*) C'est la copcltision d'^vraiden termiuant le quatrième volume de ses Reobercbes sur Tilucieu Testameat. Die poetiselen Budier des Allen Bundes. p. 246, 253. (•I De Wette, Die EiDleitung in das Alt. Test., 1833, p, 191, S04, 210, 218[^] etc. — Qesenius , Comment, ûb. Isaias.

284 LA RELiAiON* HÉBRAÏQUE. linuelle avec le génie de tous les -antres 1 Ce ne sont pas des dynasties héréditaires qui composent leur passé, mais des individus, des figures indestructibles» Pouf mieux flancher Moïse de l'histoire, que ne commencez- vous par en retrancher lé peuple hébreu lui

JÉHOVAH. 285 calte de la parole et de la lumière a jailli du premier hymne; à ce foyer s'est allumé le génie de l'Asie; il a pénétré jusque dans le cœur de l'Afrique. Unis entre eux, vivant de la même vie, ces cuites sont assis, comme sur un trépied, sur le dogme de la Trinité. Mais ici la difficulté commence : où est le lien de la Judée avec tiettè ëglûse universelle de l'Orient profane! Comment ordonner le peuple Juif dans cette vaste unité t A quellesocié té le rat* tacher de ^préférence? Sera-ce à l'Egypte (

The text on this page is estimated to be only 23.73% accurate

286 LA RELIGION IJIBITAIQUE. ' lieu que la nature n'est pas même un vêtem^{ent} pour Jehovah; il peut la refaire, la briser, s'il lui pldt. Les v^{ents} sont pas^{on} souffle; ils sont ses envoyés. Les étoiles ne sont pas ses regards, elles sont ses esclaves. Le inonde n'est pas son image ; il n'est pas son écho ; H n'est pas sa parure; il n'est pas- sa lumière; il n'est pas saparolie. Qu est-il donc! Il n'est rien devant lui. ' Pour trouver une alliance solide à Jébovah, il est nécessaire de remonter jusqu'au principe des cultes de la haute Asie ; il faut s'élever jusqu'à, cette divinité premièrerie» source de toutes les autres, mystérieuse, impénétrable^{le} le Brabipâ des Indiens, le Zervan-Akerène des Persans , celui qui esi par lui-même te père des dieux, Itvapt qu'il eut aucune postérité. C'est avec ce vieillard .étemel, sans épouse, sans fils, sans compagnon, i^{ns} famille, que Jébovah a sa véritable piarenté. Mms dans les autres cultei^{ce} grand solitaire ne se montre qu'à peine ; il s'mnuie promptement de sa solitude; il s'incarne bientôt, il déchoit, et disparut sous la figure du monde; il épuise sa divinité en ta communiquant à tout; au lieu que Jébovah l'accumule, pour ainsi dire , en lui-même , sans la prêter à personne. M^{me} luette Trinité, qui est le fond de tous, les autres /suites, est voilée et comme ensevelie daiis le sien. C'est dans la splendeur de la première aube, dans la religion de la lumière incvée, que son alliance éclate, «urtout avec I^{dra}, Ormuzd, qui, comme lui, planent sur la création (^j, et n'y sont pas enfermés. Il semble même • {}) Rig-Vedâ, Ub. i, éd. F. Rosen. Cujus non cœlum terraque capaces sunt. . Solus canctis alia condidisti omnino gtue pneier te exUtunt, p. 105,— Zend-AvestSi Â.nquetii,î U, p. 324.— E* Bumouf,

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

né dans la lumière, puisque c'est par eHe (') qu'il cotnmence à se révéler à Abraham dans le brandon de fieu, à Isaac dans le bûcher, à Moïse dâtis le bukson ardent 6^ l'éclaif d'où rayonne la loi ; au peuple dârfâ laE colonne qui précède sa marche; àSalomon, à Elie^ dâna la âamme qui dévore l'holocauste. Du milieu dé l'Asie^ sa face lumineuse (2) jaillit ainsi par degrés sur les hauts lieux, jusqu'à ce que, devenant de plus^ plus saisissabief avec le temps, s'accroissant , grandissant de siècle m siècle avec son peuple, il finisse par s'asseoir, vêtu de Un, devant Michée, Isaïe, Ezéchiël, sur son trdneflam* boy ant, semblable à celui de David. Si la rivalité de Bttal et d'Astarté fut surtout dangereuse pour lui, c'est qu'c* tant les dieux incarnés de la lumière corporelle , . ils avaient avec le principe spirituel de son culte uiie analogie extérieiûre que confirmaient les ornements de son^ temple. Les palmes épanouies sur les chapiteaux, les gren'ades, les lis ciselés, par les ouvriers de Tyr, ne sont-ils pas empruntés du temple du soleil ? Les sept broches du candélabre ne rappellent- elles pas les sept planètes ardentes? La nier d'airain, où s'abreuvaient. les douze taureaux du temple, n'est-ce pas l'année éterneUe dont se repaissent les douze mois! Car, à mesure que le dieu grandit, il s'assimile, pour le purifier à soii foyer, tout ce qu'il rencontre de sacré en Orient. Sans craitiûe de sesouiller, il enlève encore pleins des doctrines étrangères

Extrait d'un Comment, sur le Vendjdad-Sade. La lumière sans corn* mancement, incréée, p. 28, 29. (M Genèse, xv, 17; xxi:!. , é. Exode, iii| 2; xix, 18. 1 Rois, xyiii| 38; XXII, 19. . . (•) Herder, Geist der Ebraeiscben Poésie, t. II, 42.

28S U fĒLIÔtOlf HI^DRAIQUË. les vases sacrés non senlemei^t de l'Egypte, mais de la Perse et de la Chaldée. Par la Genèse sortie de la ntiit, il se rattache à TEgypte (') ; par la tradition du déluge et de Babel, aux Chaldéens; par celle des Anges, d'Éden et de Satan, aux Mèdes et aux Perses. Depuis la captivité de Babylone, ks Amschapands f)du Zend-Avesta Tombragent de leurs ailes. La foule des anges lumineux de l'Iran le suivent dans son retour de l'exil, sur leurs chars et leurs chevaux de feu. Même les animaux sacrés, les griffons deà Mages , reparaissent dans son culte sous la figure des chérubins aux faces de* taureaux, aux enver-* gurés de dix coudées f). Convertissant tout ce qu'il touche, jartnais son originalité ni sa personnalité ne paraissent mieux que dans ces raptés divins. Voyez, en effet, -quelle infranchissable barrière il étend autour de lui j et comme il se sépare de tout , en même temps qu'il tient à tout I N'oubliez pas qu'il ne se révèle pas comme Indra au milieu de la nature des tropiques, où tout provoque à l'idolâtrie, à la pluralité des formes ; ni comme Ormuzd sur les monts de la Bactriane , près des sources enflammées d'où jaillit le culte du foyer; ni sur les bords du Nil , de l'Euphrate , où chaque vague peut cacher une divinité murmurante. Où donc a-t-il voulu paraître? Où prend-il en quelque sorte sa forme! Dans- le désert, c* est-à-dire dans up lieu d'où la nature eèt absente, où le monde s'arrête, où il n'est rien qui puisse entrer enrivalifé avec lui, où personne n'habite (*) Il est vrai que la criti(iue de nos jours tend à nier IMnftuence de l'Egypte mêm» sur la Genèse, pour tout rapporter à Babylone. (■) Ezécliiei, ix. i» ; II Chroniq., m, 11.

J^HOVAH. S89 •I que lui-même, où son ombre est son unique compagnon « Il se révèle dans la nudité de l'Horeb , Comme le Christ dans la nudité de Bethléem. C'est la patrie naturelle du dieu jaloux. Partout au loin, la nature déchirée, sacrifiée , Tunivers disparu » ni fleuve , ni source à adorer, ni bois, ni métal pour en faire un simulacre; pas même une voix , hormis celle de la foudre; mais partout la face de Jéhovafa , seule brillante dans le vide de l'immensité, l'Esprit seul debout au milieu de son temple invisible. Et la race d'hommes qui doit nourrir cette révélation dans son cœur, où est-elle née Dans le désert. Les patriarches qui l'ont reçue, quels sont-ils t i)es Arabes du désert. Moïse qui l'a renouvelée , qui est-il t Un berger du désert. Où les tribus font-elles leur éducation de quarante années! Au milieu des pierres d'Arabie , ce peuple grave en son cœur de pierre l'enseignement du désert. Toujours le désert se montre à l'horizon, quand vous prononcez le nom de Jéhovah. Il en est le génie, l'éternel habitant. Remarquez que la nature avait été adorée si longtemps , que lorsqu'elle a dû être détrônée, il a fallu entraîner les peuples loin d'elle, pour les enfermer dans le sépulcre du monde. C'est la raison de cette retraite extraordinaire du peuple hébreu parmi les sables de l'égarement. L'humanité se recueille; au milieu du silence de Tunivers, le miracle du Dieu-esprit se consomme dans son cœur. En vain la critique (^) s'attache à de nombreuses contradictions pour affirmer que la migration d'Egypte n'est rien qu'une fiction morale , une allégorie sans nul fondement réel ; je retrouve en caractères ineffaçables le désert em• • 9 , \ (•) De Wette. S5

The text on this page is estimated to be only 26.94% accurate

:S90 LA RELIGION HÉBRAÏQUE. .preitit dans toute
Tinstitution et jusque dans le tempéra[^]ment du dieu ; car. il en a la majesté
, la nudité , Fimmensité. Les ^pres sillons de ces vallées d'hysope, les
\$cories de ces rocs foudroyés, les menaces de cette terre de colère, qui n'a
jamais souri,, se réfléchissent sur sa face. La terreur est sa loi (^) ; sa vue
donne-la mort. Tous . les autres ont dés sanctuaires, des temples ; lui seul
est errant, sans demeure f). Chaque jour il porte ailleurs sa .tente. Il ne veut
s'arrêter nulle part , pour ne prendre la figure d'aucun lieu. Il n'est pas le
dieu de la montagne ni .eeltti de la vallée : il est nomade comme l'esprit qui
habite .partout au même instant. Ce n'est que plusieurs siècles après sa
révélation qu'il consent à entrer dans un temple, .lorsque son itfiage achevée
dans les intelligences ne peut plus être voilée par l'image du monde. Il se
fixe dans la Judée : c'est le grain de vie qui , poussé par l'ouragan, tombe à
la fin dans une terre fertile. Il s'enracine : au .lieu de hordes errantes, sans
progrès, sans lendemain, voilà le royaume de Juda qui commence à germer.
Et , quand ce royaume a disparu, que le monde veut néan[^]moins se
rengager à la suite de Jéhovàh , il rentre dans les mêmes solitudes. Le Christ
avant de se révéler suit . pendant quarante jours les traces de son père sur le
sable immaculé. Un peu plus tard , le Paganisme se réconcilie avec lui au
fond des Tbébaïdes; enfin , quanti Mahomet . veut rappeler l'Orient au culte
de Un visible , d'où sort-il t . De r Arabie Pétrée; car, encore une fois, il est
dans le (*) Spinosà Ta considérée comme une loi de châtiment. Traetatus
tbeolog. poli tic, c. xvji, p. 380. — Comp. Hegel, Philosophie der
GeschiclitP, p. 20.3. («) H Samuel, vu, 6.

The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate

LES PHOENICIENS. ^1 ^ monde deux figures visibles de réternité , VOcéan et le Désert , qui > tous deux & leur manière , ont laissé leur empreinte sur le génie des religions. L'un s'agite, s'émue, se courrouce, à l'apaise en même temps : chaque jour il efface sa trace. Capricieux , tumultueux , c'est de son sein que devaient surgir les dieux changeants de l'Inde) et de la Grèce. L'autre, sans voix^ sans succès, sans forme apparente, ne peut révéler jamais que le Dieu-»' esprit, immuable, inexorable, incorruptible comme lui' u » . LES PROPHÈTES. I Les griffons qui gardaient le trésor des déserts étaient isolés de toute la nature vivante ; de même, il fallait, pour conserver l'or pur de la tradition, la doctrine de l'unité de Dieu, un peuple qui demeure sans alliance avec le genre humain, puisque c'était dans les moments de trêve>> dans les mélanges de races, que s'accomplissaient les mésalliances entre les cultes» et que s'accroissaient les divisions intestines du polythéisme. Assurés qu'il n'y avait aucune^ alliance possible entre leur religion et celles du reste de l'Orient, les chefs des Hébreux n'ont jamais^ cherché à convertir personne . ils ont détruit, ils n'ont pas soumis. Dans tous les lieux où ils sont arrivés, ils ont fait autour d'eux un désert ; ce peuple devait vivre> seul sur la terre et dans le temps , comme son Dieu vivait seul dans le ciel et dans l'éternité.

292 LA RELIGION HÉBRAÏQUE. Mais dans cet isolement il était sans cesse oppressé par le grand secret que lui seul possédait dans l'univers ; il savait qu'il était le confident de l'Éternel, il prêtait Toreille à ses invisibles messages, il subissait toutes les incantations de la solitude; une voix lui disait qu'il portait l'avenir dans son sein, qu'il valait mieux que sa destinée. A son insu, le travail de l'avenir le tourmentait ; il en était à la fois orgueilleux et accablé : toujours il était sur le trépied, et la prophétie ne pouvait manquer d'être le ton dominant de sa poésie et de son culte. Pourquoi n'avons-nous point trouvé de voyants chez les Indiens, les Persans, les Égyptiens ? Le prophète à la place du prêtre se montre ici clairement pour la première fois. Dans les cultes panthéistes il n'y a rien qu'un éternel présent ; les générations se confondent entre elles plutôt qu'elles ne se succèdent. Qu'attendre de l'avenir dans ces sociétés ! pourquoi l'appeler, pourquoi le redouter ! le Dieu n'est-il pas enchaîné par la fatalité, l'homme par la caste ! Où est l'espérance au milieu de ces lieux où le Christ ne doit venir briser ! A peine si en Égypte on trouve, perdu dans les sables, un oracle, celui d'Ammon, avare de paroles qu'il faut provoquer. Que sont les devins de Chaldée à côté de Daniel (*) ! Ce n'est que dans le sein du peuple hébreu qu'éclate véritablement le génie de l'avenir, car son Dieu est libre : il peut, il veut, il élève, il change, il détruit, il se courrouce, il s'apaise. Ce qui a été cessé d'être la règle inflexible de ce qui sera. Avec la personnalité divine, le miracle de la liberté éclate dans le monde, les vieilles institutions s'ébranlent, les temps (») Daniel, iv, 7.

USB PBOPHÉTBS. 293 jaaqae-là enveloppés se déroulent ;
 l'avenir» comme un livre fermé, s'ouvre enfin ; aussitôt Thoinme se sent
 pressé de le feuilleter, il le dévore par avàïice. De là l'image d'un peuple
 qui^ rejetant un présent odieux, vit toujours hors de lui, dans l'attente de
 l'im^ possible. Le ministère des prophètes est une base essen** tuelle de sa
 constitution, qui .répose sur un double sacer^ doce. Celui delà tribu de Lévi
 est héréditaire ; il maintient, il consacre la tradition, et plusieurs de ses traits
 lui s(mt communs avec le sacerdoce du reste de l'Orient ; mais indépendant
 de cette caste, s'élève un sacerdoce libre, personnel, spontané : c'est celui
 des voyants. Ils ne pui* sent leur autorité qu'en eux-mêmeâ ; souvent ils
 sortent des derniers rangs de la foule ; tribuns du peuple de Dieu, leur
 mission est de réveiller le sacerdoce héréditaire, tou* jours près de
 s'endormir dans les formes.dii passé. C'est par eux que la figure du dieu
 s'éclaire, s'épure, se si»ri^ tuaUse de plus en plus dans les intelligences. Ils
 veillent pour empêcher la confusion de Jéhovah et de Baal ; ils répandent
 incessamment une âme nouvelle dans les rites anciens. Leurs paroles étaient
 d'abord soumises au rythme : elles pouvaient être chantées. Plus tard ils se
 contentèrent de la prose parlée ; mais toujours il eurent une intelligence
 profonde des temps dans lesquels ils vécurent. Les premiers dans l'antiquité
 ils s'aperçurent que le vieil Orient était mort ; ils célébrèrent p&r avance ses
 -funérailles. Dans un temps où les empires d'Egypte, de Babylone', étaient
 encore debout, quand rien en apparence n'en annonçait la ruine, ils eurent le
 sentiment assuré que c'était fait de cette société. Où puisaient-ils cette
 science! le dieu de l'histoire vivait en eux. Du fute 25.

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

394 LA RBUÛION HteRAÏQUE. de l'idée de Tunité divise, oomme du haut d'une tour merveilleuse, il» dominaient tosi l'horizon de r antiquité; ils voyaient d une vue dielâcte crouler les vieux systèmes religieux qui les entour^ienti él avec les divinités surannées tomber les sociétés, les empires, leè États, qu'elles avaient soutenuift jusque*là. C'est dans l'histoire religieuse qu'ils lisaient l'histoire politique et civile; la mort des dieux leur enseignait par avance la mort des peuples. Lorsqu'aucun tempb n'avait encore chancelé , que les sacerdoces orientaux étaient dans une paix preiMide^ qudlee voix étranges interrompent ce silence 1 Prophétie contre Babylanê ! En ^et, l'empire des Mèdes est né i l'écart, il sort de son obscurité ; il vient à point nommé enbjuguer Babylone. Prophétie contre fSgypt^l En effet, Cymy sort de la caiMHie des bergers ; son successeur est au bereeau. Ils se lèvent ; Cambyse fait battre de verges les ossements de» Pharaons. Prophétie contre Damas et le royaume dÉpkraim I E2n effet, ces royaumes vont être enlevés comme des nids d'oiseaux par l'oiseleur de Chaldée. Chacune des paroles des prophètes semble être un. jugement de Dieu, tant l'exécution est prcmipte. Du lieu élevé où leurs esprits habitaient, rapides ambas^ sadeurs de la politique sacrée , ils découvrent le pian de la Providence , pendant qu'il demeure encore caché dans l'ombre à tout le reste de la terre. D'aiUeurs'ils ne s'occupaient pas seulement des peuples étrangers, ils ramenaient surtQut leurs regards sur la Judée ; même le temps où ils parurent fiit celui où se débattit la question de l'indépendance nationale du peuple hébreu. C'est en ce moment suprême qu'ils éclatent, au lieu qu'ils disparaissent également quand l'indépendance est sans

The text on this page is estimated to be only 15.49% accurate

tE6 FBOPHàTBS. S05péril, et quand die est sans avenir. Chacun d'eux, à cet égard, a un caractère particulier : Isaïe avertit de loin, c'est lui qui plane de plus haut; il commence le premier à montrer le danger du côté de la Chaldée ; Jérémie est brisé par l'événement» il se résigne au joug d'Ézéchiel se rend en captivité à Babel; les animaux des cultes de Perse et de Babylone l'emportent sur leurs ailes; il marque le chemin du retour ; il trace le plan du second temple. Mais, malgré les différences de situation. Les prophètes ont tous la même pensée, la même politique la même crainte; en face de l'Orient réuni contre eux, ils invoquent l'unité de Dieu , sur la terre l'unité des peuples la réunion des tribus, la fraternité (^) entre le t

296 LA BBU4ION HiefiiAÏQUB. iU sentaient bien, ^n rrievant la tête vers Jéhovah, qu'ils avaient potir eux, avec la vérité, la force invincible ; et la pensée ne pouvait leur venir, en leur plud extrême détresse, que le peuple qui s'était fait le temple vivant de Dieu fût destiné à périr, puisque c'eût été admettre la défaite de l'Éternel. Aussi, toutes les fois qu'ils remontent à cette idée, le désespoir cesse ; loin de riraindre, ils me* nacent ; ils relèvent le peuple hébreu de la poussière , ils saluent son triomphe, ib le couronnent. Ce mélange de^ douleur et de joie, de dései^poir et d'allégresse, ce sentiment de tout ce qu'il y a de plus faible, la Judée, de tout oe qu'il y a de plus puissant, Jéhovah, cet écho, ce dia* logue de rinfiniment petit et de Tinfinitement grand, voilà le drame divin qui ne se' retrouve que dans le génie hé« bralque. On a demandé si les prophètes avaient une vue claire de l'immortalité de l'fime. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils avaient foi à l'immortalité terrestre du peuple hébreu. Ce royaume était le vase qui contenait l'esprit de l'Etemel ; il pouvait être brisé dalis sa colère ; il devait être repéré pour sa gloire. Lorsqu'en effet le prophète a chanté les funérailles de son peuple, il ne tarde pas à ce* lébrer^a victoire sur le sépulcre. Et ces idées n'appartenaient pas seulement aux voyants; c'étaient celles du peuple entier^ que l'on peut considérer, dans la suite de sa vie, comme un unique prophète qui vit depuis. Moïse jusques aux Machabées. Même dans l'exil, sous le fouet des archers de Chaldée, lorsqu'il est entraîné, les maini^ liées derrière le dos, il va conduit par un songe sacré ; ai vain il marche les pieds nus sur le sable du désert ; rien ne peut lç réveiller. Il descend les tristes degrés de la

LES FBOPH^BS. 297 servitude , il croit monter les degrés du trône du inonde ; tant il est vrai que la seule idée de Jéhovah Va investi d'une royauté que rien ne peut abolir. Esclave dans la Cbaldée, il oe sent, par la puissance deson dogme, le sou* Têrain de la terre. Combien, au reste, ce serait atténuer les prophètes,- da ne voir en eux que des tribuns du désert! Ils ne brisent les peuples les uns par les- autres, Ita Judée par la Chal«dée , la Chaldée par l'Assyrie , TAssyrie par la Perse, que pour faire éclater davantage la puissance de leur Dieu seul debout au milieu de ces ruines ; ils ne heurtent si violemment les empires les uns contre les autres, qu'afin d'en faire jaillir Tange lumineux de Jéhovah. Loin d'être enfermés étroitement danis l'enceinte d'une cité, d'iine race d'hommes, ils sont, comme la tradition les appelle, des orateurs de Dieu qui lisent l'avenir là où il se forme, c'est^ à-dire en Dieu même. Telle est la hauteur de leur trépied, qu'ils embrassent tout l'horizon de l'histoive, et que chaque siècle est compris comme un flot dans cette vision de l'o* céan des temps ; car ils ne prophétisent pas seulement une série d'accidents , d'événements, comme les oracles grecs , ils annoncent un changement social, une cité, une humanité nouvelle. Le règne de David est pour eux un fige d'or quDaétendent à tout l'avenir. Ils voient d'avance, avec la restauration de ce règne idéal , T unité de Qieu s'emparer de la terre, et cette idée réparer le vieux monde. C'est dans ce sens que l'on a dit avec raison qu'il y a plus qu'une république de Platon dans un seul chapitre d'Isaïe. En effet, les prophéties ne se sont-elles pas accomplies t L'unité des Elohim n'a*t-elle pas triomphé? Jéhovah y

The text on this page is estimated to be only 22.23% accurate

298' LA RELIGION HEBRAÏQUE. esclave de Babylone, l'a-t-il pas détrôné le dieu de Babylone? La fraternité des peuples hé succède-t-elle pas à l'antique inimitié? L'Ancien Testament ne renferme-t-il pas le germe du Nouveau, comme le bouton renferme la fleur? La face de la terre n'a-t-elle pas été renouvelée comme l'humanité même? Et si ces choses sont encore incomplètes? Chaque homme, à son insu, ne travaille-t-il pas pour reconstituer l'empire de David suivant le plan divin aperçu à l'origine par ces hommes divins? Car toutes les pensées de Dieu, aussi bien que ses œuvres, sont enveloppées dans une première pensée suprême; et les hommes qui ont les premiers possédé cette idée, ont possédé réellement la science de tous les temps, de toutes les formes à venir. . Après le retour de la captivité de Babel, on s'aperçoit d'une chose extraordinaire. La puissance prophétique est passée; elle s'évanouit dans la bonne fortune. L'esclavage l'exaltait; le tranquille vasselage s'éteint; elle ne reparait qu'un moment sous les Machabées avec le péril d'une lutte désespérée. C'est qu'en reconnaissant la protection de l'étranger, en se pliant à la souveraineté de l'Asie, le peuple hébreu s'est privé de l'aiguillon de l'orgueil et de celui de la douleur. Plus il se fait un présent supportable, moins il sent le travail de l'avenir. Jamais l'âme de ce peuple ne rendit de plus grands oracles que sous les verges de Babel, tandis que la paix, sous l'autorité consentie d'un maître, ne fit que l'assoupir; son âme résignée cesse de dévorer sa chaîne. Au lieu de bondir, on voit les prophètes descendre au ton didactique; les sentences, les proverbes de l'Ecclésiaste prennent peu à peu la place

The text on this page is estimated to be only 17.11% accurate

'la POÉStK tflteftÂÏ^TE. UBd MAUMES. '299 des incantations
dlsaïe et d'Ezé^ei. Cen est fait^ le peuple hébreu ne yit plus ^ue d^s
promesses du pa\$sé ; en pierdant Tindépendanpe) il a peida son trépied . m
DU raiNCmt DE LÀ iPOÉSœ HÉBRAt9t)E. LKS PSAUMES. Le Dieu
supi^ême de TOrient en s'incar^ant dans le juonde se développe et s^accroît
avec lui , ce qui revient à dire que la création continue indéfiniment , et que
,les livres sacrés ae renferment rien qu'une éternelle genèse* Dans le génie
hébraïque, au contraire

WO LA RELIGION HEBRAÏQUE. » dige. Née en même temps que . celle fie la liberté divine, elle entraîne après soi l'enthousiasme , le ravissement , l'action de grâce ; et le psaume, qui résume à la fois tous ces sentiments , est la vraie poésie du miracle. Sous sa verge il &it tressaillir les montagnes , tarir les flots de la mer. Dans ses bonds lyriques , il déconcerte les habitudes de l'esprit, comme le miracle les habitudes de la nature. Que' fera»ce si de plus la langue des psaumes a le caractère, l'accent particulier de Jéhovah ; si elle semble sortir de sa bouche ardente au milieu du brasier, du désert ; si eh elle tout est mouvement , vie, personnalité ; si les attributs sont eux-mêmes des êtres , les êtres des actions l/) ; si les différences des temps^ sont souvent à peine indiquées ; s'ils sont quelquefois pris indistincte* ment l'un pour l'autre ; si le présent tout entier manque d'expression dans le^ verbes , comme un point indiscernable entre te passé et l'avenir! Ne sera-ce pas la grammaire de l'Éternel , ou tout au moins celle d'un peuple qui , privé de la possession , de la conscience de l'actuel, sent, pour ainsi dire, hors des limites précises de la durée? Que l'on cherche dans une langue semblable les formes de l'épopée , celles du drame , on découvrira à leur place un hymne étemel qui s'accroît d*âge en âge, en même temps que le livre de la loi se développe peu à peu avec le génie et l'institution du sacerdoce. Le recueil des psaumes contient des chants qui appartiennent à presque (*) C'est ce que Spinoéa exprime avec une admirable concision dans sa Grammaire hébraïque, p. 54. Infinitiva nihil mihi aliud sunt quam adjectiva subs^ntivata. —Cf. Gesenius, Lelirgeboende der Hebræischien Sprache, p. 190, 326, 259.

LA POÉSIE HÉBRAÏQUE. LES PSAUMES. SOI toutes les époques de l'histoire des Hébreux, depuis les temps de Moïse (^) jusqu'à ceux des Machabées. Écho des générations, ce chœur fondamental du peuple se fait entendre avec plus de force sous le règne de David. Les chants qui appartiennent à cette époque deviennent le modèle sur lequel se forment tous les autres; ce qui explique pourquoi la tradition les^ rapporte indistinctement au même auteur, quoique, avec un peu d'attention, il soit possible de discerner le ton particulier de chaque époque : d*abord, la confiance de l'oint du Seigneur^ l'accent calme, majestueux, pendant l'accord de la royauté et du sacerdoce; puis, après le vin« siècle, l'accent déchirant de la captivité de Babylone; puis l'accent enthousiaste du retour, l'inspiration plus simple du premier temple, le génie plus liturgique du second, etc. De ce trône de poésie qui s'accroît avec le temps., la figure de David s'élève de plus en plus, portée sur les cantiques de la Judée. Il s'assied aux côtés de son Dieu sur la montagne sainte. Il plane sur l'histoire, comme la personnification idéale, le Féroüer d'Israël. Et l'ajpensée de chaque temps concourant à amplifier, à orner cet idéal, il devient l'image de toutes les espérances et l'emblème permanent de l'avenir. Voilà pourquoi ce grand chœur triomphal des psaumes ne cesse de s'augmenter dans la paix comme dans la guerre. Il s'accroît, il résonne aussi longtemps que dure l'existence du peuple hébreu, ils'achève avec elle. C'est à lui que tout se rattache, prophètes, historiens, moralistes; il marque en quelque sorte par son rythme plus ou moins hâté les battements (*) Ps. xc. — Ewald, Die Psalmen, p. 30. . 26

202 À RÉLTOION HÉBRAÏQUE. de la vie dans la suite des
 générations. Tantôt l'accord des voix se brise ; le peuple semble descendre
 dans l'abîme par des degrés sonores. Vous le suivez au loin, qui se perd
 dans les sables ; puis- voilà l'écho qui se meurt sous les saules dans la
 captivité. Tantôt il ne reste qu'une Seule voix qui gémit dans la nuit ; c'est
 celle d'un roi nouvellement oint, d'un prophète, d'un berger, d'un lévite
 oublié dans les ruines : le reste de Juda semble perdu et le concert fini ; mais
 toujours, après quelque temps, le chant de triomphe renaît ; le chœur
 liturgique éclate de nouveau. Le peuple muet sort de la poussière avec
 toutes ses voix ; l'image du roi idéal reparaît plus resplendissante au milieu
 des hymnes qui se tallument ; la porte de la cité de Dieu se rouvre : vous ne
 savez si vous assistez au triomphe du passé ou au triomphe de l'avenir. Au
 milieu de ces sentiments inspirés par le génie du sacerdoce et de la royauté,
 il en est d'autres qui ne trouvaient aucune expression dans le reste du
 monde. Les joies cachées, les pensées cuisantes, les misères dont se
 compose le fond de la vie intérieure, se couvrent de la majesté d'un roi de
 Juda ; car la personnalité de l'homme a éclaté avec celle de Dieu. Partout
 ailleurs, les divinités ne se plaisaient qu'avec les colosses ; elles
 consultaient volontiers les astres dans leurs demeures ; mais elles laissaient
 sans s'inquiéter les pensées privées s'égarer dans la nuit des esprits. Il
 n'était pas même permis d'invoquer en secret les Immortels (*) . Voici au
 contraire un Dieu qui habite par delà tous les mondes, et qui, dans cet livre
 Herod., lib. I, C. 1.32.

The text on this page is estimated to be only 26.12% accurate

LA POESIE HEBRAÏQUE. LES PSAUMES. 303 ^loignement, écouta les plaintes encore muettes au fond du cœur. Il traverse l'immensité, il arrive pour prêt^ l'oreille; il fait entrer l'homme dans l'intimité de l'infini « Ses rapports avec lui sont ceux d'un chef de la tribu pa«triarcale. Il est le père; Israël est le fils (i).. Telle est la sainte famille de l'Ancien Testament, rude famille, ijed^t vrai, terrible paternité sans la Vierge et sans la mère. Le châtimeⁿt n'épargne pas l'enfant. On retrouve par intervalles dans les psaumes. comme une réminiscence du Rig-Véda. C'est un souffle de la haute Asie qui pénètre, on ne sait par quel chemin, dans l'âme de la Judée. Répété sur tous les sommets de la terre, le premier cantique des patriarches éclate dans toute sa puissance sur la colline de Sion, et l'Orient a deux échos qui s'appellent à ses deux extrémités. Quand l'Himalaya dit : Indra 4*), le Liban répond : Jéhovahi Bien que, au reste, la poésie hébraïque soit loin de l'rudesse première de ces cantiques indiens, et qu'elle marque même une société /comparativement moderne^ elle rappelle encore par plusieurs traits l'enfance de la tribu; elle n'a point encore trouvé d'autre artifice pour les vers que de répéter deux fois la même idée; elle balance son rythme, comme David sa fronde, avant d'être lancée. On sait combien ces motifs de l'Heu, D^H/K ^3 > sont fréquents dans l'Écriture. ' (■)

Comparez aux psaumes lxxxix, civ, cxiv, le fragment suivant du Rig-Véda : « Tû as fait la terre pour nous, à l'image de ta force. Tu environnes l'éther, l'air, le ciel. Tu es le tuteur des cieux. Tu remplis tout de ta grandeur. Personne certainement n'est semblable à toi ; ni le ciel ni la terre ne peuvent te contenir » et les torrents de l'air ne vont plus jusqu'à ta borne. Seul, tu as fait tout ce qui est hors de toi. k Rig-Véda. Rosen, p. 104 » 105. -« » Voy. Die Psalmen, Ewald. p. 90, 209, 305. 375.

304 LA' RELIGION HÉBRAÏQUE. cer sa pensée au but. Mais si son vêtement est rustique, elle 4Bt royale par le cœur et par Tâme; elle est faite pour danser en des jours de fête autour du tabernacle ; et sans rechercher ici quels psaumes appartiennent spécialement à David (^), il faut reconnaître que c'est avec raison que Yon a couronné de ce nom une poésie qui. a tous les caractères du berger et du roi. IV LA PHILOSOPHIE HÉBRAÏQUE. JOB. La poésie des Hébreux n'est pas toute enfermée dans la louange ou dans la prophétie. Elle connaît aussi le doute avec le blasphème. Son monument le plus achevé semble même fait pour détruire tout ce que les autres établissent. C'est le poème de Job, sublime défi jeté par l'homme à Dieu au milieu de son temple. Quel est le rapport de ce livre avec le reste des Écritures 1 Comment du sein de la foi a pu naître l'incrédulité la plus prophétique! Est-ce l'inspiration d'un ange révolté et caché dans le saint des saints? Est-ce un jeu de l'esprit, qui s'amuse à déchaîner les forces de l'âme ? Plutôt que d'entrer dans ces contradictions, plusieurs écrivains ont mieux aimé les rapporter à une origine étrangère, quoique, en (^) Voici les seuls psaumes que M. Ewald, par des raisons plus ou moins arbitraires, attribue au temps de David Ce sont les psaumes xi, VII, m, lY, XXVII, XXIII, II, ex, XX, VI, XIII, XXX, XXXII, XXIV, XVIII, LYI, XLVIII, LXXVI, CI, XXIX^ YIII, XIX, XXIV, XV.

LA PHILOSOPHIE HÉBRAÏQUE. JOB. 305 effet, il n'y ait pas dans l'Ancien Testament un livre qui tienne plus profondément que celui-là aux racines mêmes de la religion hébraïque. Plus il paraît s'en éloigner, plus il s'en rapproche, en effet ; de sorte que loin de songer à le retrancher de la Bible, je ne saurais comprendre la foi de Moïse sans le blasphème de Job. Jusqu'ici il a été aisé de concevoir quelle paix l'intelligence humaine a dû puiser dans la révélation de l'unité de Dieu. Reste à voir les contradictions que cette idée apportait avec elle. La première était la question de l'origine du mal, d'autant plus embarrassante, qu'elle n'existait pas même dans les cultes du reste de l'Orient. D'où venaient l'injustice, la douleur, dans la nature et dans l'homme ? Ils répondaient : Le mal vient des dieux méchants, qui luttent éternellement contre les dieux bons. Ahriman combat contre Ormuzd, Typhon contre Osiris, Siva contre Brahma. Delà le triomphe de l'iniquité dans la société civile ; de là les reptiles, les poisons, les monstres dans l'univers organisé. La question ainsi résolue par le fait, l'Orient tout entier put s'endormir sur cette énigme, sans se douter qu'elle dût jamais se présenter de nouveau. Mais, dans la Judée, quand fut proclamée l'unité souveraine, la lutte cessa en Dieu ; elle éclata dans l'homme. Ne voyez-vous pas, avec ce dogme dans le ciel, s'élever contradictoirement cette discussion sur la terre : Si Dieu est seul, d'où vient le mal ? Si il est le maître, pourquoi l'oppression des bons ? Si il a pu façonner le monde à son gré, s'il tient les cœurs dans sa main, pourquoi le triomphe du mal ? Philo Judæus, p. 138. 26.

The text on this page is estimated to be only 21.46% accurate

306 LA I19UOI0N H^BIUÏQUB. phe dea méchants ? Pourquoi Tinnoence persécutée ! Pourquoi l'injustice couronnée 1 En jetant cette énigme dans le inonde, le peuple hébreu devait nécessairement y chercher une solution ; il ne pouvait même manquer de commencer par en rester accablé ; et si le livre de Moïse avait posé le problème, celui de Job devait tenter de le résoudre. Que Ton ne dise donc plus qu'il est étranger aux Ecritures, qu'il est Chaldéen, Idu(néeA(^), Araba; non^il est Hébreu. Il tient au système de la Bible, comme la4*épohse tient à la question ; le blasphème est ici la démonstration de la foi. Voyez comment la question s'engage : il ne s'agit pas seulement du livre le plus poétique (i) des Écritures ; on peut encore y retrouver, sous des formes orientales» Içs arguments qui> en des sens opposés, n'ont plus cessé de tourmenter l'esprit de l'homme. Fondé sur une ancienne tradition , le poème (car il est impossible de le prendre pour un hvre historique) commence dans le ciel. Satan n'est point encore irrémédiablement privé de la présence de Dieu. 11 entre dans ses conseils comme un de ses anges familiers ; il lui propose de tenter l'homme le plus juste de la terre, afin de voir si sa vertu se changera en blasphème. Job , qui doit servir à cette expérience solennelle, est soudainement fra^ppé. C'était un prince puissant « un émir; le (*) Hieron., Præf. inDaniel. — Herder, von Geistder Ebrœischen Poésie, t. I, p. 116. — De Wette , Kinleitung in dasAlt. Test, 963. Hwald, Das Buch Job, 18, 19, 21. (') Les parties du livre de Job que l'on considère ordinairement comme apucry jolies sont le prologue ci l'épilogue, les discours d'Eliliu, les chapitres xxvii, xxviii. — Cf. de Weite, Einleit. in das Ait. Test., p. 358, 361. — Ewdld, p. 297.

The text on this page is estimated to be only 20.35% accurate

% m LA PUaOSOPaiE HÉ[^]AÏQUE. JOB. 30? voilà étendu sur la cendre[^]. Pourtant il n'a jamais fait que le bien. Le sentiment de l'injustice \$e soulève en lui ; il fait le procès à Dieu. Il est juste, et il souffre. Pour* quoi cela J De cette question qu dpute il nVst qu'un pas; seulement je s[^]cepticisme du philosophe oriental n'est pas celui des temps modegrnes. .C'est un doute qui , dorutant .de lui-même, s'arrache avec rémords aux fondeipents d[^] la foi accoutumée[^] c'est uuq incrédulité naissante, mêlée encore à Thymne, à l'adoration, comme un serpent du désert caché au fond du tabernacle. On a trouvé des coor tradictions dans les pensées de Job; d'où Ton a conchii que ce livre est formé de fragments écrits à des époq[^]e[^] différentes. C'est le cœur de Job qui est partagé, cen*9p[^] pas son poème. Il s'effraie dQ ses propres peni[^]é[^]s; avant d'entrer plus avant dans la voie du sceptiçisDMi[^] il voudrait retourner en arrière ; mais il ne le peut; il [^]t engagé dans un chemin qui n'offre point d'issue; ,il se débat contre lui-même. Sous l'aiguillon du désespoir, sous la morsure de l'injustice, il bondit comme un lion, tantôt dans la foi, tantôt dans l'impiété. Il prie, il. adora, il-renie, il chante, il blasphème en même temps. Son âme. dansées mouvements violents, s'est élancée loin de la vieille loi mosaïque ; poussée par un orage intérieur, elle traverse, par intervalles, le Christianisme lui-même. Jamais torture morale n'a fait éclater de semblables orar cles. Ce qui les rend plus sensibles , c'est que Içs amis de Job, encore enfermés dans, l'esprit de la vieille loi, n/e comprennent rien aux transports, aux fureurs toutes divines de cette âme que le désespoir rend prophète. 11[^] n'ont que l'intelligence du passé; ce sont de véritables Pharisiens en présence de ce Christ de l'Anciep Je[^]t[^]

308 LA ABLEGION HEBRAÏQUE. ment. Comme toute la question roule sur l'existence du mal, ils commencent par le nier d'une manière absolue. Sur 'cela, Job montre ses plaies ; il s'écrie qu'il est juste. Ses amis lui contestent son innocence ; ils lui supposent, ils lui forgent quelque crime caché ; ils le condamnent. De degré en degré , cet homme est conduit par la discussion même*à voir disparaître son dernier appui avec le sentiment de son intégrité. Ne se confiant plus à Dieu, ni au monde, ni à lui-même, la dispute achè^ve de détruire ce qui lui reste d'espoir. Mais, dans ce moment suprême, dans cette agonie morale, alors qu'il se roule au plus profond de l'abîme, soudain , par on ne sait quel miracle intérieur, il entrevoit l'espérance de l'immortalité. Vie éternelle, résurrection («) , ces mots, qui n'avaient jamais été prononcés , brillent là , dans cette tempête morale , comme un éclair dans une nuit ténébreuse. Ce n'est, en effet, qu'un éclair qui s'évanouit, pour faire paraître plus profonds la nuit et l'abîme qui lui succèdent ; car les amis battus sur tous les points se retranchent dans une banalité sublime; ils font l'éloge de l'univers, de la belle ordonnance des cieux, des lois immuables des saisons. Qu'est- ce que [^] tout cela fait à la question? Que m'importe que les cieux soient bien ordonnés , si le désordre est dans le cœur? Que me fait le repos des océans, si la tempête et les invincibles aquilons se déchaînent au fond de l'âme de ce juste ? C'est renoncer à la question ; ce n'est pas la résoudre : aussi Job s'empare de cette idée. Las de s'a* dresser à des hommes dont la raison chancelle et[^] fuit devant la vérité, il voudrait jouter de raisonnements avec l'») Job, XIX , 25, 26. — Umbreit, Theologische Studien, 1840, heft I, S. 241, 242. — Ewald, 184-192.

LA PHILOSOPHIE HEBRAÏQUE. JOB. 309 Dieu lui-même ; et • toujours il triomphe amèrement, quand il ramène, avec la logique du désespôir, ces mots qui résument toute la question : Pourquoi donc vivent les méchants, et sont-ils gorgés de richesses? *l'uare ergo impii vimmt et confortati divitiis* ? Les amis sont réduits au silence, puisque Job a pour lui les faits, et qu'ils ne peuvent les nier. En ce moment, la nue s'ouvre ; un nouvel interlocuteur vient se mêler au débat. L'Éternel lui-même descend du ciel, et vient plaider sa cause contre Job. Je me trompe : ce n'est pas une discussion qui continue ; L'Éternel ne s'associe pas aux amis qui ont voulu le défendre ; il renie la sagesse de ces âmes vulgaires ; il repousse leur encens banal et leur foi surannée^ il aime mieux encore l'impiété délibérante de Job , parce que cette incrédulité apparente est pleine du Dieu de l'avenir, et que ce cœur se déchire par une surabondance dévie. Cependant il se retourne contre lui; il l'écrase d'un mot. Vous connaissez cette ironie sublime : « Où étais-tu, quand je posais la terre sur sa base, quand je dis à la mer : Tu li'iras pas plus loin? » Ce n'est plus là une discussion ; c'est la voix du tonnerre, c'est la poésie de la foudre qui jaillit de la nue, et met en poussière la raison mortelle. Elle pleut des cieux comme une pluie d'orage, au milieu d'éclairs et de tonnerres retentissants. Le raisonnement tombe, la logique disparaît sous ce flot de magnificence. Job se tait; il est vaincu, non par la persuasion, mais par la violence que lui fait le sublime ; son œil est ébloui plutôt qu'éclairé par ce torrent de l'éternelle splendeur. Aujourd'hui , à quatre mille ans d'intervalle , dirai-je que ces réponses satisfont à la question ? Loin de là ; elles

The text on this page is estimated to be only 27.63% accurate

âLO LA RBUGION U£BBAÏQU£. la tranchent, elles ne la résolvent pas. En effet, TÉternel vante la sagesse qu'il a montrée dans)a création de la nature extérieure, dans Torganisation de Taigle, du cheval, de Téléphant ; maiiii si Job eût pu se redresser un moment» « < n'aurait-il pas répondu à ce terrible -adversaire : «Pour-* quoi donc ne m'as-tu pas donné les écailles et la cuirasse deLéviathan contre les blessures et les morsures de la pensée? Pourquoi ne m*as-tu pas donn^ la félicité de l'aigle dans la nue? Pourquoi ne m*as-tu pas donné l'indépendance et la joie du cheval dans le désert? Il respire les vents qui passent, et il est heureux; et moi, je fais le bien, et je souffre? Ah! c*estque tu as dépensé ta sagesse dans ces œuvres mortes, et tu n'as plus trouvé pour moi que le désordre et le chaos, que tu n'as pu débrouiller et régir dans mon cœur. Tu as préparé avec soin la pâ« ture de Tépervier; mais tu as oublié la pâture de mon âme ; plus tu as mis de noblesse dans ces créatures d* argile, plus aussi paraissent profonds mon abaissement et ma ruine. Tu as fait la splendeur des cieux pour mieux insulter à ma misère , et tu as donné- aux étoiles leurs couronnes pour mieux te railler.de mon esprit. » Où sera donc la solution des difRcultés apportées dans le monde par le Mosaïsme ? Où elle sera \ dans le Chris* tianisme, £n effet , le drame est né dans le cœur , il doit se dénouer dans le cœur ; et les objections de l'ancienne loi sont insolubles , le désordre du monde moral est fla« grant, tant que, pour rétablir la balance , on n'y oppose pas le poids de la vie à venir. L'immortalité chrétienne peut seule rendre raison de l'inégalité du bien et du mal, dans les termes où elle a été posée par le poète hébreu. Non , il ne me suffit pas , pour que l'équilibre soit con

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

LA PHILOSOPHIE H[^]BttAİQtE. JOB. àll seîrvé, que Job acquière de meilleurs troupeaux de génisses, qu'au -lieu de ses fils ravis avant Tâge, il en retrouve sept autres. Pour absioudre la justice étemelle, il ne suffit pas que ses parents lui apportent une pièce d'argent ou une bague d'or. Il me faut encore que Job ait la possession des cieux de l'Évangile[^] que ses fils viennent au-devant de lui dans les royaumes invisibles , là ou il n*y a plus de contradictions, plus de méchants, plus de ruines ; je veux, non pas seulement quelques années ter* restres, mais des siècles de siècles, pour guérir ses blessures, puisqu'elles sont infinies. Alors le mal est réparé» rinjustice Gorrigée, la question résolue. La tragédie com* mei)cée danp l'ancienne loi s'achève dans la nouvelle ; et si j'ai pu dire ailleurs que le drame de Prométhée n* avait de dénouaient possible que dans le Christianisme , eom[^] ment ne le dirois-je pas du drame de Job t Essayez de découvrir dans Tesprit de l'ancienne loi une solution, à ces énigmes, vous n'y réussirez pas ; lé 9ens du poème restera incomplet aussi longtemps que vous ne l'achèverez pas vous-même à lia lumière de TÉyangile. Car il ne sert de rien de dire qu'il a pour but d'enseigner la patience dans l'épreuve , puisqu'il reste toujours à se demander : A quoi bon l'épreuve, quand le mal souffert surpasse la récompense promise? Ce qui fait la grandeur de ce livre, c'est qu'en dépassant la mesure de r Ancieri Testament, il appelle, il provoque nécessai[^] rement des cieux nouveaux. C'est aussi là ce qui le rend si pathétique. On sent que ces cris désespérés ne trouve* ront de réponse que dans une autre société. Le Christia* nisme vit au fond de ce blasphème, il commence à poin*[^] dre, il se cherche lui-même dans la nuit du pharisaïsme.

312 LA RELIGION HEBRAÏQUE. Le poète est à Tétroit dans Tantiquité sacrée, il tend les mains à l'avenir, il n'embrasse que le désespoir ; car Moïse a posé la question, J.ob là discute, le Christ seul l'a résolue. On en peut dire autant de la plupart des autres parties de la Bible. Tandis que les religions du reste de l'Orient format chacune un système défini , qui se suffit à lui-même, le Mosaïsme, c'e8t'à**dire l'unité de Pieu sans l'immortalité, n'est que la première période d*une religion qui attend d'être consommée par une nouvelle loi. L'Ancien Testament est plein de questions qu'il abandonnera la dispute du monde. Révolutions sur la terre et dans le ciel, égalité, unité du genre humain, question du bien et du mal, sur tout cela il interroge. Le Nouveau seul répond. Dans l'un sont des vides, des abimes, dont l'imagination s'épouvante^ il semble que l'on est errant dans le désert, toujours sublime, mais dont nul n'entrevoit l'issue. Tout est. grand, mais d'une grandeur effrayante; la pensée s'élance; elle tressaille, elle bon* dit, comme si elle cherchait l'avenir. Dans l'autre, tout est calme, tout se suit ; l'homme a trouvé ce qu'il cherchait; l'inquiétude de l'esprit a disparu, le système est achevé; la paix, compagne de l'ordre, respire en toute chose. C'est dans l'esprit du poème de Job que je cherche les niarques du temps où il a été composé. Plusieurs écri-* vains, Bossuet à leur tête, le placent dans les époques les plus anciennes, ou même l'attribuent au génie de Moïse : à quoi il est facile d'opposer que dans aucune histoire le scepticisme n'éclate avec la révélation; qu'il faut pour le connaître avoir beaucoup vécu, puisqu'il est

LA PHILOSOPHIE HÉBRAÏQUE I JOB. 31 3 le commencement de la mort ; qu* ainsi il est toujours plus près du tombeau que du berceau. Combien un scepticisme aussi réfléchi, aussi subtil que celui de Job. ne suppose-t-il pas d'expériences désastreuses ! Le moyen de croire que Moïse, le premier instituteur, soit en même temps le premier blasphémateur ! Est-ce au sortir de la mer Rouge, encore tout trempés des eaux du miracle^ que le désespoir a assailli le cœur des Hébreux ? Non , assurément ; cette philosophie appartient à leur âge mur, sinon à leur déclin ; les tristes ombres de la captivité pèsent sur elle, et tout au plus puis-je consentir à la faire remonter jusqu'au temps d'Isaïe. Il est vrai que ce n'est point là le dernier mot du scepticisme hébraïque. S'il a fallu plusieurs siècles pour descendre de Moïse à Job, peut-être n'en a-t-il pas fallu beaucoup moins pour descendre de Job à l'Ecclésiaste. Dans ce dernier livre, la révolte a cessé, l'imprécation s'est éteinte sous la glace de l'âge. Quelle froideur ! quel amer renoncement, quelle lassitude ! tout marque le doute irréparable d'une vieillesse exténuée. Où est le génie prophétique ! il n'en reste plus une seule étincelle sous cette cendre livide ; c'est la vie qui tarit avec l'espérance. Trop de vœux ardents ont été déçus, trop d'attentes frustrées ; le désir même a disparu ; rien ne subsiste que le dégoût du ciel {') et de la terre. Quand après avoir parcouru, au milieu des incantations des prophètes^ tant d'époques affamées d'avenir ; après avoir vu les uns après les autres, dans un chemin de miracle, les patriarches, Moïse, les juges, les rois, à la recherche de la cité promise ; tout ce (») L'Ecclésiaste. 111,10, 20. — Ewald, Koheleth , 1*80 , 207. — De Wette, Einleit. In (Uns .\lt. Test., 365, 366. 27

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

814 LA RBUGION I[^]RAÏQUB. qu'il y a d'éclatant dans I4 nature et dans la. génie d€[^] rOrient; tant d'enthousiasme, de douleurs, de triomphes, 4e défaites, d'exils si héroïquement supportés dans la pensée du royaume futur ; lorsqu'après avoir suivi ce peuple frappé de verges jusqu'au bout dans sa voie douloureuse, vous entendez, pour dénoûment de tant d'espérances surhumaines, ces mots sortir du temple : Vanité des vanités[^] tout est vanité; rien n'est nouveau sous le soleil. il semble que ce soit là le consummation est de l'Ancien Testament, que le tabernacle se brise, que Jehovah lui-même ait sa croix [^] et disparaisse enseveli dans cette mort de la pensée. Depuis ce moment, le Père, privé de l'avenir, commence sa passion sur un froid Golgotha. Il est temps que le Fils arriva pour recueillir son (l'héritage. L'Orient s'abandonne; il s'affaisse sur lui-* même. L'ancienne loi se meurt : quand viendra la nouvelle? SUITE. COMPARAISON DU SCEPTICISME ORIENTAL ET DU SCEPTICISME OCCIDENTAL. Les pensées déchaînées par Job ne se rendorment plus. P'âge en âge, chaque société ajoute un acte à cette tragédie que l'esprit joue avec lui-même. A peine fermé, l'abîme se rouvre : la discussion recommence. Sans pouvoir l'épuiser, les interlocuteurs, les dieux même se succèdent. Comme de faux amis, les siècles ne cessent de réveiller l'intelligence humaine sur sa couche de cendre.

L'Orient renvoie Téftigme à TOccident, Job à Protnéthée, Prométhée à Hamlet, Hamlet à Faust. Le dénoûment s'éloigne; quand on croit le saisir, il s'ajourne jusqu'à l'éternité. Le génie grée a le premier rencontré la même question qu'avait débattue le génie hébraïque. Comment l'a-t-il traitée? Par le Prométhée d'Eschyle, qui dans les chœurs de ses drames est tout oriental, et va quelquefois jusqu'à rappeler Isaïé. Prométhée, comme le Titfui hébreu, a fait le bien ; il a donné aux hommes la parole, la justice, les arts célestes ; c'est pour cela qu'il est châtié par Jupiter, comme Job l'est par Jéhovah. Voilà le fond de ressemblance entre les deux poèmes; seulement le génie grée conserve jusque dans l'appareil de la torture un soin de la beauté visible, dont ne se soucie guère le désespoir oriental. Prométhée n'est pas couvert de plaies ; il est artistement enchaîné par le dieu du feu au sommet d'un mont sacré, d'où il est donné en spectacle à toute la terre. Des amis viennent le visiter dans son supplice : c'est le vieil Océan ; ce sont les filles de la Mer , aux ailes humi-»des. Ils sont émus d'une pitié plus sincère, plus humaine^ que les tristes amis du Prométhée de la terre d'Uz ; mais leurs conseils sont presque les mêmes. Qu'est le Titan, pour lutter de pensée, de sagesse avec les dieux olympiens t Qu'attendre de cette révolte intérieure contre le maître des cieux? il faut soumettre son esprit; à cette condition cessera la torture. Jusqu'à ce moment, la ^arche des deux drames est semblable. Voici en quoi ils se séparent : Job et Prométhée ont tous deux le sentiment de leur intégrité méconnue; mais l'un s'arrête au doute, l'autre v& jusqu'à l'imprécation ; il porte en lui l'esprit de l'Occident

S16 LA RELIGION ll£BKAmVE« il brave, il menace, il injurie, il provoque les cieux. Dan^ le vertige de la douleur , Job est encore subjugué par le souvenir de Jéhovah. Quand même son intelligence n'est pas satisfaite, il ne laisse pas de s'humilier BOUS la majesté suprême. En Grèce, l'orgueil humain a fait un pas de plus. Que faudrait-il à Proméihée pour être délié du rocher? Un acte de foi dans les divinités olympiennes ; moins que cela , une parole d'éloge , un signe de regret. Hermès , messager, vient lui-même le supplier de cesser un moment sa résistance. N'im* porte, les tout-puissants n*aurout pas une parole de FrométhéQ. Non seulement il les brave sous le vautour, mais il prophétise leur chute ; il Içur renvoie leurs opprobres , et c'est en vain que les dieux eux-mêmes parais* sent au milieu des éclairs, comme l'Eternel dans la dernière scène de Job. Les éclats de la foudre réunis contre la poitrine du Titan ne peuvent le soumettre à la résignation. Les tempêtes, les aquilons infernaux, en consternant la face de la terre, laissent debout cette intelligence rebelle, qui du milieu de sa ruine poursuit encore de sou exécution les cieux d'où pleut l'iniquité. Le blasphème de la poésie hébraïque est un acte de foi en comparaison de. cette révolte implacable de la poésie athénienne ; car voyez quel chemin l'homme a fait dans la révolution religieuse! Le doute, au lieu de chanceler sur un sable mouvant, a désormais la fermeté d'un parti irrévocable. Le génie grec a porté la précision de ses formes jusque dans son scepticisme. Qu'est-ce, en réalité, que cette figure de. Prométhée , sinon l'image de l'esprit hellénique , qui repousse pour jamais les dynasties des dieux orientaux! Plus de sacerdoce ! plus de castes ! plus de symboles aux

LE SCEPTICISME ORIENTAL ET OCCIDENTAL. 317 faces
de serpents et (I*ibis ! Les religions de la nature vont tomber sous le
blasphème de la philosophie. Rien ne pourra faire rentrer sous l'ancien joug
le génie grec, véritable Titan qui ne se soumet qu'à lui-même ; et il n'est
pas de vautour attaché à son sein qui Tempêche d'exhaler dans le monde son
âme de colère. Lorsque Eschyle écrivit son poème, il n'avait pas assurément
la conscience réfléchie de ces idées ; mais elles s'agitaient confusément au
fond de son intelligence ; c'est même de cette demiobscurité qu'a pu sortir
ce colosse de poésie qui , sur le seuil des deux mondes, figure la première
révolte de l'esprit de l'Europe contre celui de l'Orient. L'homme, pour la
première fois, abjure le joug de la nature , vaste idole qui, sous les traits de
l'Asie, s'étale par delà le Caucase. Poursuivons. L'histoire du doute religieux
ne fait que commencer. Des siècles se passent; le Christianisme naît; la
société change , et la même question subsiste. A la fin du moyen âge, se
retrouve parmi les ruines gothiques un personnage de la famille du
Prométhée d'Eschyle. C'est le Hamlet de Shakspeare. L'énigme seule est
semblable; tout le reste est différent : plus de Caucase, de Titan, de chaînes
forgées par les dieux, mais des châteaux féodaux, un cimetière catholique,
le ciel du Nord ; encore une fois / d'un côté une religion puis. santé, de
l'autre un homme qui doute, qui nie, qui souffre ; et de nouveau , le méchant
trionphant, l'iniquité couronnée sur le trône du Danemark, et le gouffre qui
se rouvre pour jeter l'ancienne question* : Pourquoi donc vivent les impies
1 Quare ergo impii vivunt? Maintenant, quelle sera la réponse? Il n'y en
aura point, si ce n'est 27,

318 LA RELIGION HÉBRAÏQUE. un froid sarcasme » pire ce&t
fois que les imprécations de Job et de Prométhée. Il est vrai que le drame a
bien changé ; il s'est agrandi de tout l'horizon des choses invisibles ;
désormais il se joue non plus seulement entre de&ft intelligences de même
nature , mais entre les vivants et les morts. La conversation est entre Hamlet
et Tesprii de son père. C'est le scepticisme du cœur qui fut naître en lui le
scepticisme de Tesprit ; c'est aussi ce qui le rend irrémédiable ; et je ne
sache rien de plus profond que d'avoir fait dépendre le doute absolu de la
nécessité dé douter de sa mère. Depuis le secret révélé dans lé cime** tière
du château, toute croyance a péri dans T âme du jeune prince. Si sa mère
n'est qu'une empoisonneuse , i quel homme, à quelle femme, à quel
sentiment se fier! A l'amour 1 Il pourrait l'éprouver, mais il faudrait y croire.
N'est-ce pas lui qui demande à sa fiancée : Êtesvous belle ^ Ophélieî car il -
ne se fie plus au témoignage de ses yeux. Un fantôme errant sur les débris
de l'intelli* gence humaine, voilà tout Hamlet. 11 a subi les mêmes tortures
que Job et Prométhée; mais il ne s'emporte pas comme eux contre sa
douleur ; il n'a rien de la violence antique; au contraire, il sent le serpent
dans son cœur, et il a froid. Il ne couvre pas son désespoir des symboles
sommptueux de l'Orient, ni des images correctes de la Grèce ; son mal est
trop profond ; il en rit. Froid comme le monde moderne , pourquoi
discuterait-il , quand d^à il a traversé même l'espérancet La cuisante ironie
est dans son âme. Au lieu de lutter avec la justice souveraine, il contrefait la
folio; et il ne l'imite si bien que parce (^u'en effet sa raison est à demi
atteinte. Prophète d impiété au sein du moyen âg^e, il entrevoit déjà tout le

LE SCEPTICISME ORIENTAL ET OCCIDENTAL. 319

scepticisme des temps avenir. A Dante il réunit Voltaire j et pour comble de contradiction , c'est sa mère qui joue devant lui Tancien rôle de Satan. Ces contrastes sont trop violents pour son intelligence; s'il est des par^ ties de son esprit parfaitement saines, il en est d'autres qui domnaencent à s'altérer. Sa raison se divise; elle se perd, se cherche, se retrouve, se perd de nouveau ' vous voyez une grande âme partagée entre la raison et la folie naissante , sans savoir précisément laquelle à la fin prévaudra de l'une ou de l'autre. Terrible tragédie, dont tout homme peut détenir à son tour le héros ! Hamlet s'est penché sur des abîmes qui étaient restés inconnus à l'ah^ tiquité profane et sacrée ; il a entrevu par delà la vie actuelle le royaume des morts. Sur le bord, sa raison a chancelé ; puis le vertige Tentraîne en ricanant ; et si sa vie ne finissait par hasard dans une partie de jeu , on n'entreverrait d'autre issue pour lui que sa chute irrépa^ rable, c'est-à-dire la mort même de son intelligence. En quoi ce drame est sans comparaison d'un effet plus désespérant que ceux de Job et de Prométhée, puisqu'au moins dans ces derniers l'esprit de l'homme subsiste et survit à toute autre ruine. La nature encore si vivante pour Jôb est morte pour Hamlet. Le firmament, la tente azurée de Jéhovah, n'est plus qu'un assembhffe de vapeurs peUilentielles ; le genre humain n'est plus pour le Prométhée du moyen âge que T essence de la poussière. L'Jiomme ne me plaît pas, dit-il, et lafenime non plus. Ce qui fait paraître sa chute si effrayante, c'est que son point de départ est dans les croyances les plus populaires de la société chrétienne. Il croit encore aux revenants et ne croit plus à l'immortalité. Du sommet des croyances

320 LA RELIGION HÉBRAÏQUE. catholiques, comme du haut d'une tour, il s'est jeté (la tête baissée dans le gouffre. Par tous ces traits, il représente» au début du monde moderne, la société du moyen âge, encore jeune en apparence, quoique déjà vieille par le cœur. Elle habite dans la foi des ancêtres; et déjà elle n'embrasse plus qu'un fantôme du passé; l'idéal du moyen âge se brise avec un sarcasme que répète chaque peuple à sa manière, par la bouche de Rabelais, d'Arioste, de Michel Cervantes; mais dans Hamlet, ce sarcasme est froid comme l'éclat de rire d'un spectre dans une tombe. Y a-t-il encore un pas à faire dans la poésie sceptique! Oui sans doute, puisque le préambule de Job est aussi celui de Faust. Au milieu des cieux catholiques, Satan vient proposer à Dieu de tenter l'homme qui par son intelligence s'est le plus approché de la vérité suprême. Le sujet est semblable. Il faut voir comment, à travers quatre mille ans, quand tout est changé, religion, lois, mœurs, climat, la même énigme a été tranchée par la poésie. Faust n'est pas un patriarche qui, comme celui de la terre d'Uz, puise sa force dans la vertu. Il est grand, non par la vertu, mais par l'intelligence; non par le cœur, mais par la tête. C'est un docteur; il est savant comme la société moderne. Il ne vit pas sous la tente de l'Iduméen, mais dans un laboratoire. Médecine, jurisprudence, philosophie, théologie, il a tout embrassé; et pourtant il rencontre la fatale question que Job a rencontrée dans le désert, à la clarté des étoiles d'Asie. D'ailleurs, ce n'est pas seulement la soif du savoir qui le dévore; l'orgueil de l'homme exhaussé sur la science de quatre milliers d'années se joint à l'ancienne curiosité d'Adam; il voudrait posséder le secret des choses pour devenir

lui-même. Que fera ce Job d'Occident? Ses livres sont muets; rien n'est resté dans son creuset qu'un peu de cendre, au lieu de la vérité qu'il attendait. La science l'a trompé, il rejettera la science; il se confiera aux moyens déçus par la raison, aux fiévreuses imaginations; il s'abandonnera à la magie. Dans une nuit solitaire, à la lueur de sa lampe qui décroît, il évoque l'esprit des mondes. Cet esprit apparaît, revêtu d'une lumière souveraine; mais, ô misère! humiliation de l'intelligence humaine! Faust, le docteur, le sage par excellence, le prince des intelligences, a été contraint de baisser la tête devant un rayon de cette vérité qu'il a lui-même évoquée. Si ses sens mortels ne peuvent en supporter la splendeur; si son oreille en est brisée, si son cœur ne peut la contenir, que lui reste-t-il à faire, sinon à se délivrer de ces organes imparfaits? Puisqu'il sent en lui le Dieu enchaîné, emprisonné dans une poitrine trop étroite, il faut affranchir la divinité intérieure, c'est-à-dire il faut mourir. Descendu à ce degré, Faust est conséquent avec lui-même: il prend une fiole de poison formé des sucres les plus puissants de la nature; il salue ce breuvage céleste, qui, comme une magie supérieure, doit révéler à son intelligence le secret qu'il poursuit. Il approche le poison libérateur de ses lèvres: dans son ravissement, il va le tarir d'une seule fois. Cependant, pourquoi s'est-il arrêté? Il vient d'entendre le son des cloches de Pâques dans l'église voisine. Le chœur des anges qui célèbrent le Christ ressuscité a retenti dans les airs. Ces chants sont descendus comme une rosée dans cette âme sépulcrale, et ils l'ont rajeunie. Faust renonce au poison; mais cette impression sainte ne peut durer, car

32â LA RELIGION HÉBRAÏQUE. il n'eât plus chrétien. Les liens qui rattachaient Hamlet à la religion de ses pères n'existent plus pour Faust ; il ne tient au Christianisme que par le Ken de l'enfer : il ne croit plus au Christ, il croit encore au démon. Que sont tous les blasphèmes du passé, en comparaison de ce dernier cri : Maudite soit la croyance ! maudite soit l'espérance ! maudite surtout soit la patience ! La science , la nature, la religion même, le goût de la mort, ont été éprouvés. Que reste-t-il ? A traverser les régions de la mort même par le suicide de l'âme et de la conscience , au moyen d'un pacte fait au delà du tombeau avec le chef du mal, avec Satan lui-même. Il reste à aliéner sa raison et sa volonté : les esprits infernaux célèbrent ce dernier acte de la tragédie. Au milieu de la ronde des sorcières, Faust boit jusqu'à la dernière goutte le breuvage de Tenfer. La vérité est qu'il n'y a là de magie que dans les orages que l'intelligence de l'homme peut , quand il lui plaît, déchaîner en lui-même. C'est l'incantation de l'humanité actuelle tout entière, qui, infatuée de sa science, est devenue fataliste, et, au milieu des tourments de tant de questions irrésolues, fait son apothéose dans ses larmes. Le genre humain est aujourd'hui un grand docteur, qui s'admire dans ses livres, s'adore dans ses œuvres, et ne se fie qu'à lui-même. Cependant quelquefois cette prétendue divinité se trouble ; elle rencontre des vides qu'elle ne peut combler et qui la déconcertent. Pleine d'une vie fébrile , elle approche de ses lèvres, au lieu de la fiole de poison le scepticisme qu'elle ne peut ni rejeter ni accepter, et souvent des cris de douleur désordonnée s'échappent de la poitrine du nouveau dieu, au moment même où il se couronne par ses mains.

LE SCEPTICISME ORIENTAL et OCCIDENTAL. Mais Ainsi, la vie du genre humain, dans ses moments d'épreuve, peut se résumer dans ces figures principales, Job, Prométhée, Hamlet, Faust. C'est là tout l'histoire du cœur de l'homme aux prises avec la religion. Il est aisé de voir que, depuis le premier jusqu'au dernier de ces livres, le scepticisme n'a cessé de s'endurcir de plus en plus. Job pose la question, puis il se repent de son doute. Prométhée se révolte, l'éternité tout entière ne le soumettrait pas. Hamlet ne discute même ; il ne croit pas seulement qu'il y ait une question, tant il est loin d'espérer la réponse. Faust, pour trancher le problème, se divinise. Ce sont là jusqu'ici les diverses alternatives de la lutte entre la sagesse de l'homme et la sagesse de Dieu. Quels que soient la douleur et le désordre que respirent ces poèmes, pourquoi y prêtons-nous si avidement ? Nous aimons à suivre dans le gouffre les intelligences orgueilleuses qui s'y précipitent ; Nous voudrions les appeler, leur demander : Que trouvez-vous, qu'entendez-vous, qu'apercevez-vous dans les régions insondables ? Mais ces voix de l'enfer répètent elles-mêmes nos questions dans un écho éternel ; et le retentissement de ces grandes intelligences des prophètes, d'Eschyle, de Shakespeare, qui tombent les unes sur les autres, ne sert qu'à nous faire mesurer la profondeur des problèmes qui les ont enloutés. D'ailleurs, il n'est pas vrai que tout scepticisme soit stérile ; il est un doute fécond, comme il est une douleur féconde. L'Ancien Testament, dans ses chants de désespoir, contenait le Nouveau. Le livre de Job a eu pour réponse l'Evangile. Le poème de Prométhée enfermait implicitement le platonisme des Pères grecs, et il a prouvé

3^4 tA kELfGtON HEBRAÏQUE. sa solution dans le monde moderne. Qui sait quelle ri^ponse T avenir prépare aux énigmes proposées de nos jours! Ne nous effrayons pas trop de ces abîmes qui s'entr*ouvrent tout à coup sous nos pas ; il en sort quelquefois d'éclatantes lueurs, qui ne sont pas celles de Tenfer. Ni la croyance, ni le scepticisme ne sont épuisés : l'une et l'autre enfanteront des joies et des douleurs nouvelles. On verra d'autres Job, d'autres Prométhée, d'autres Faust, qui ne cesseront de chercher d'autreâ cieux, en entrant plus avant dans les régions désolées; car le doute est aussi un instrument de la vérité, et c'est pour cela qu'il est indestructible comme elle. VI L^ESCLAYAGE DANS SES RAPPORTS AVEC LES RELIGIONS ORIENTALES. Avant de sortir de TOrient, si Ton veut saisir la dernière conséquence de ses dogmes , on finit de degré' en degré par rencontrer , loin du jour qui luit pour tous , au-dessous de la caste la plus infime , où se conserve du moins une ombre d'association, par delà les derniers confins du monde civil, un homme sans nom, sans parents; sans enfants ,. sans alliance , qui , éternellement seul nu milieu de la foule, supporte agenouillé tout le fardeau social , comme les colosses de pierre qui supportent la frise des temples. Il est, pour ainsi dire, muet, n'ayant point d'art, de poésie, de loi, de droit. Ce n'est ni un

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

LESCLAVAGE ET LES RELIGIONS ORIENTALES. 325

homme ni une chose'; et cependant s'il cesse d'être, le monde antique ne peut subsister- un seul jour; car c'est un néant nécessaire, duquel tout part, auquel tout vient aboutir dans la société païenne; Il n'appartient pas à une cité en particulier, il se trouve dans chaque cité; il fait le lien commun de l'Orient et de l'Occident. Persépolis, Athènes, Héliopolia, qui diffèrent en tout, ne se ressemblent que par l'esclave. Les empires, les institutions changent; lui seul demeure inaltérable. Le temps passe sur sa tête courbée Sans l'atteindre; exclu des principaux rites de la religion, relégué tout ensemble- hors de Dieu et de l'humanité, il ne peut ni vivre ni mourir. Mais cette destinée, qui la lui a faite! Lorsque Montesquieu assigne pour première cause la tyrannie et le climat énervant de l'Orient, il est trop aisé de répliquer que la liberté des États grecs était fondée sur l'esclavage aussi bien que le despotisme de l'Asie; que d'ailleurs, l'esclave se trouve dans le Nord comme dans le Midi; qu'il a vécu partout où l'homme peut vivre. Lorsque Rousseau, après Hobbes, cherche cette origine dans la guerre, il est d'accord avec les jurisconsultes de l'antiquité qui, pour s'appuyer, comme eux, sur une fausse étymologie; seulement il s'arrête au fait, sans remonter au principe, et toujours il faut se demander où: était la sanction de cette inégalité, et comment, pendant des milliers d'années, la société humaine a pu l'accepter sans que nulle objection éclatante s'élevât contre elle, (*) Servus de se valuit. Justinian. Institut. 1-3-8 «- Scaliger » Remendationes, 5. — Blicke auf die Sklaverei im alten Rom. F. Creuzer, p. 19, 20. (*) Au temps d'Aristote quelques protestations commencent à 28

The text on this page is estimated to be only 24.58% accurate

326 LA BELIOION HéBRAIQUE. non pas. même en théorie, ni de la part du vainqueur, ni de la part du vaincu* Le philosophe avait sur ce point la même opinion que le j)euple ; le sophisme qui renversait tout ne respectait que l'esclavage; par oir il est aisé de voir qu'un pareil assentiment reposait noii pas seulement sur la violence, mais sur la consécration d'un principe : c'est ce principe que je voudrais 'découvrir. Point de polythéisme sans esclavage; j'en conclus qu'un certain rapport doit exister entre l'un et Taiitre* De cette première idée, si je passe à l'examen plus atten** tif du Paganisme, je m'assure bientôt que la servitude originelle y est écrite en caractères ineffaçables. Lespeu^ pies orientaux et grecs admettaient entre tes hommes des inégalités natives telles^ que les uns étaient de droit divin les serviteurs des autres. Je ne m^en étonne plus. Pour fondement de -cette opinion, ils adolettaierit des dieux esclavBs. Comment échapper à la servitude î ils l'avaient consacrée dans le dogrtie. Levez lès yeux' vers le ciel du polythéisme : que voyez-vous! De sphère en sphère, une hiérarchie de divinités différentes de races (*) et qneU quefois de couleurs, qui relèvent les unes des autres par un éternel vasselage. Au fute de cette organisation, un Osiris, un Jupiter Tyran, semblable à un Pharaon, à un Agamemnon terrestre; ,au*dessQUS de ce maître, une oligarchie de grands-dieux oisifs, satrapes, patriciens immortels, qui ont accompli leur tâche quand ils ont respiré Tencene et vidé leur coupe d'ambrosie ^ à leurs pieds, un s'élever. Tevro Sî x^ êUmw iro^eltMV^ h rôti vôfAoeç, S;nt^ ^v)rop«, Xpotfovrac irapavôu»*. Arist., PoUt., I, C. II, 16. (*) Hérod., II, 145 — Diod. Sic, I, p. 12. — Plut., De I8. et Os., 97(11.

The text on this page is estimated to be only 23.14% accurate

L*E8CLAVA6B ÇT LES BOUGIONS ORIENTALES. 327
peuple de démons inférieurs, véritables prolétaires q[^]i se consomment en
stériles travaux, loin des. clartés du jour. Ne sont-'ce pas des esclaves
diligents, ces Titans qui, les fers \$tux pieds et aux midns, sont enferm[^]e
pêle-mêlç ditns les tén[^]res, .comme dans ,un ergastule dit Tartare» ces
rameurs célestes qui remorquent les planètes dans leurs nacelles d'or, c[^]
CycLopes qui, dans un atplier de géants, forgent nuit e[^]jour les flèches
ardentes du soleil « le trident de Neptune, sans compter cette .tourbe de
Telchifies, de Oabires phéniciens, qui polissent le& métaux et réparent
l'univers vieillissant î Taht d'ouvriers infati

The text on this page is estimated to be only 27.32% accurate

328 LA RECTGION HEBRAÏQUE. Cyclope, ni le rameur du Nil moins que le pilote delà nef d'Osiris, ni le berger moins que le -Faune errant sans abri dans les forêts JL.a philosophie même n'avait rien à corriger dans une institution, qui ne pouvait ni cesser d'être, ni se modifier, que tout le reste ne croulât avec elle. Polythéisme, esclavage, ces deux systèmes s'appelaient (i), s'engendraient l'un l'autre. En acceptant le premier, l'antiquité se condamnait à maintenir le second. Que fallât-il dont; pour remédier à ce mal î Détruire la société antique, non pas la réformer. Pour effacer la servitude sur la terre, il fallait commencer par. l'effacer dans le ciel, en rendant àDieusonindépendance,salibertéplénière» ou, ce qui renferme tout, son unité. A peine ayez -vous affranchi rÉtemel, que vous en voyez sortir, comme conséquence nécessaire, l'affranchissement et l'unité du genre humain. Si Dieu est partout égal à lui-même, l'homme fait à son image (s) est partout l'égal de l'homme. Non seulement le principe des castes disparût^ mais la servitude perd sa sanction. Elle peut encore continuer en se déguisant sous d'autres noms ; m^is sa base est rui* née : il y a dans le ciel uile sainte famille ; il y aura sur la terre une famille de peuples. Sur ce principe, on voit naître en Orient une émanci* pation progressive, à mesure que l'wn s'éloigne du polythéisme. Le peuple qui, dans l'antiquité, représentait la doctrine de l'unité de Dieu, avait en théorie aboli l'esclavage au moins pour ceux de sa race : dans la loi de Moïse, (*} Aliquos otiosos deos præficit qui a -te, Balbe, innumerabiles explicati sunt. Cic, De nat. deor., III, 15, 18. (^ Vetuit inscribi faciem servéruro, quia faciès hominis ad pulcbritudinem cœlestem est figurata. Cod. Theod. IX, 40.

l'esclavage et les religions orientales. 329 on ne pouvait ôter la liberté à un Hébreu .pour plus de six ans , ce qui équivaut à un véritable affranchissement. Si ce commandement, qui revient dans l'Exode, dans le Deutéronome, dans les Prophètes (

The text on this page is estimated to be only 21.12% accurate

330 LA RBLIOI0V «aÎBRAÏQUB. Chanaan, maissuir tout l'Orient profane. Aussi impatient de se commaniquer à tous les< peuples* qu'il l'était aupa^ ravant de se renfermer dans le talieimaeie de Juda, il faut ^qu il rendre dans la souveraioeté de la terre» qui lui a été «nlisvé^ parle Paganisme; et puisqu'il n'a point de Verbe jKmr convertir les Gentils « c'est le glaive qui sera aon médiateur. La guerre est son apostolat ; sa loi se révèle dans l'éclair des batailles ; les mouvements des armées au^ prises lui servent de figures et de paraboles (') ; ses .cérémonies préférées sont les rites des combats. Qui ne croirait que de cette nécessité, de la guerre sacrée va sortirine monstrueuse inégalité, ou tout au moins un système de castes pire que celui de Fantiquité Au ccmtraire, la guerre , que l'on dit être le principe du servage , ne fiert iqi qu'à l'abolir. La rapidité de la eonquête s'explique par l'égittlitéoivile (^ promise à tous les convertis. Il n'est pas de faiéraipchiies si pi'ofbndément enracinées que le Dieu dûs armées ne fasse tomber devant le sacerdoce de Tépée. La vieille Asie se nivelle sous le cimenterre ; comoae jamais imité religieuse ne fut plus absolue, jamais aussi on ne vit dans Tordre civil moins de privilèges de races ou de «aissance : même, ee reste de^^astes que MdïseAvait mam* tenu dans la tribu de Lévi , disparaît sous le niveau de Mahomet. Ce n'est pas Umt : l'Islamisme finit par abou* tir à une société qui affecte si peu de mépris pour les esclaves, que, non contente de^ régénérer par eux, c'est entre leurs mains qu'elle résigne Fautorité et le gouvèr(M LeKoran, c. viii. (*) Gr. Sale, Observation sur leMabotnétisme, section vi.— Conde, Hist. de la domination des Arabes en Espagne, I, 477.

The text on this page is estimated to be only 26.94% accurate

l'esclavage et les religions orientales. 331 nement. Étrange aristocratie(*), qui, de peur de se mésallier, ne cesse d'acheter ses fils de fanûlle sur les marchés de Circassie ! Pendant cinq cents ans, on voit, comme un défi jeté à l'ancien monde, sur la terre la plus accoutumée aux castes, régner de droit divin la dynastie de l'esclave. Allah' venge Jéhovah, et l'Orient moderne «'écrit par la bouche d'un croyant i^j : Ma noblesse , c'est ma lance ! I*) Les Mamelouks. Voy. Volney, Voyage en Egypte et en Syrie, I. 84, 85, 91. — De Hammer, Hist. de l'empire ottoman, IV, 270. (*) Ck>nde, Hist. de la domination des Arabes en Espagne, 11^ 1&.

LIVRE VI. Immortalité des créatures* I DE L'ASPECT DE LA NATURE ET DES RUINES. Et ego in Arcadia! Et moi aussi j'ai cherché Jupiter dans la forêt du Lycée (*). J'ai entendu en Arcadie résonner les chœurs de Pan, tandis que la double mer d'Ionie, de Corinthe, se balançait à l'harmonie des roseaux. Les traces des pas des Faunes m'ont conduit par de menus sentiers à l'entrée du sanctuaire de Phigalie. Je suis descendu vers l'Alphée, où s'est brisée sous mes pas l'écaille de la tortue dont Hermès a fait la première lyre. J'ai bu au bord des précipices du Taygète la coupe des invisibles Ménades; et une prière païenne s'est échappée de mes lèvres en atteignant la cime de Paros. De tant de dieux que je croyais alors saisir, j'appelle ici la seule vérité. Sur l'impression des lieux, si je juge des traits par lesquels les écrivains grecs ont eux-mêmes peint leur pays, il est évident que la plupart d'entre eux se sont renfermés dans l'horizon d'Athènes. Platon, dans l'introduction du *Phèdre*, a reproduit la sérénité radieuse. De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité, 1829.

LA. NATUAS ET LES RUINES. 333 qui respire 14 en toutes choses. Sophocle, dans le grand chœur d'Œdipe , célèbre les rossignols de Cokne , l'ombre du bois d'olivier, et chacune des paroles de cet hymne s'applique encore aux^mêmes lieux. Les chants des rossignols ont survécu aux chants des hiérophantes. Les grâces jroyales-^de la langue de Sophocle, de Platon , sontjrépandues dans les harmonies du paysage; là, chaque jour la nature continue de murmurer l'écho des strophes desonpoète. ^ Mais ce caractère n'est pas celui de toute la Grèce ; et Içs modernes qui , sur la foi des descriptions classiques , cherchent partout cet atticisme dans la nature^ ne man^ quent pas d'être déconcertés à la vue de montagnes abruptes , de rivages escarpés , où ils ne peuvent placer aïlcun des songes de Tantiquité : c'est que les Grecs ont choisi autour d'eux, dans leur pays, les traits qui rassemblaient le mieux à leur génie. Tout ce qui , dans les flancs hérissés de la Cybèle^ dans les anfractuosiés de ta terre, demeurerait étranger à un certain type idéal , et ne souriait pas d'uq sourire .olympien , ils l'ont oublié domine une matière qu'ils ne pouvaient ramener aux conditions de l'art humain. . Ce ne sont plus ici les golfes , les vallées de l'Orient , ni, dans la végétation, les bananiers^ les baobabs du Gange. Ta royauté de Ménélas est à l'empire de Sésostris ce que le laurier est au. palmier. Si les poètes ont exagéré les fleuves au delà de toute proportion avec la réalité , il faut dire d'autre part que ces ruisseaux ont tous leur eo^bouchure dans la mer ; que chacun d'eux commande un système particulier de vallées ; que dans chacune de ces vallées est un État particulier, qui a sa

The text on this page is estimated to be only 26.48% accurate

S94 LES REUNIONS GRECQUES. conslitation , son dialecte, son dieu; que l'humble source qui a été le centre de réunion d'une société souveraine a pu être agrandie par la poésie, sans mentir à la nature des choses. Puisque Agamemnon, chef de bandes, est le roi des hommes , pourquoi Tlnachus ne serait-il pas le r(À des fleuves I D'ailleurs, le véritable fleuve de la Grèce , c'est l'Océan : c'est la mer qui , circulant , pén

The text on this page is estimated to be only 27.76% accurate

LA KATraS ET LB8 KUINBS. Mft asseoir à Mëgalopolis , Argos, Épidaure. Au lieu des chœurs ()es poètes tragiques^ on a le spectacle de tout l'horizon, des cimes bleuitres; des nuages qui passent et qui emportent dans leurs plis la gloire des peuples. Quelquefois, comme je l'ai vu près d'Épidaure, des bo8-« quets de myrle^ ont grandi à travers les interstice» des degrés» Au moindre souffle , ils murmurent ainsi qu'une assemblée de spectateurs. Mais, au-dessus deces débris^ au-dessus des vallées, des plaines, s*élèvent les princi^ paux des temples sur les cimes les plus hautes qui leuv servent de piédestal. La plupart des sommets- étaient marqués ainsi par des sanctuaires qui, à de longues dis* tances, se regardaient les uns les autres à travers les escarpements des vallées et des golfes. A leur pied s'amassaient les tempêtes delà nature, celles des hommes, qu'ils paraissaient régir du haut des cieux immuables. Les terrasses des collines , éternellement purifiées par les sources sacrées » formaient autant de degrés pour monter jusqu'à l'enceinte. Au lieu d'être ensevelis sous des bt>tt<> levards comme ceux d*Égypte, ils provoquaient au loin les regards de chaque créature vivante. Tout dans l'horir zon s'accordait avec eux : Tazur du ciel, des golfes, des cimes lointaines avec l'azur des frises, des corniches peintes; la ligne horizontale des montagnes, des promon» toires, des mers avec la ligne de l'architecture qui se prolongeait à l'infini; et ces monuments de l'art, bâtis «ur le plan de la contrée tout entière, faisaient en quelque manière partie de l'édifice de la nature , achevée , cou* ronnée par l'esprit et par la main de Thomme. Qaand ils s'élèvent dans les villes, ils montrent encore à nu l'esprit démocratique des religions grecques ; car le «sanctuaire

336 LES RELIGIONS GRECQUES. n'a plus rien de l'aspect redoutable de ceux d'Égypte; il a remplacé la terreur par la grâce. Ces salles, ces cours, ces

LA NATURE ET LES RUINES. 337 monuments funèbres
rasséiriblés dans le même lieu, les tombeaux, les tirnes, les sarcophages, ne
parleraient pas si haut que le champ où croit l'herbe sauvage du Palœo-
Chorio. Sparte a laissé la vanité des ruines à sa fivale, Messène, la ville des
esclaves. Là un peuple de laboureurs et de serfs a semé en abondance ses
fats de colonnes, gerbes de marbre qui jaunissent encore au mi-' lieu du
sillon. En Italie, les ruines du polythéisme sont presque toutes devenues des
monuments chrétiens. Les pierres même se sont repenties ; elles demandent
grâce pour la sensualité. romaine. Le Panthéon expie sous la croix la
splendeur passée du Paganisme. Au contraire, en Grèce, tout est resté païen.
Le ï)ieu de saint Paul, n'a pu convertir les temples au culte nouveau. Sous
leur ombre s'inclinent obscurément Içs petites églises du Christia-> nisme.
Elles sont déjà délabrées, pendant que les colonnes profanes sont revêtues
d'une éternelle jeunesse; comme si sur cette terre légère aucun autre culte ne
pouvait s'enraciner que celui de la beauté visible. Quand, loin*âes villes, sut
les sommets déserts , vous voyez encore debout , au lieu de la croix , les
colonnes des sanctuaires, il semble que le^ anciens dieux soient restés
possesseurs légitimes de cette nature rebelle. On dirait, au premier rayon du
jour^ que leur cortège va reparaître dans les bois d'oliviers ; du fond de la
mer s'élève "une haleine ambrosienne ^ comme celle des divinités
rassasiées de hectar. Au lieu des tristes Maremmes de la campagne de Rome
, la nature athénienne s'orne encore pour des jeux olympiques. Le soleil
levant redore les 29

The text on this page is estimated to be only 26.18% accurate

388 iiES Religions grecques. chapiteaux de Néméej^on entend le chœur (^) altéré -^des cigales, «ur les parvis de la Cella, appeler Jupiter Pluvieux ; Vhyznne des diaux souterrains ^'exhale des voûtes même des chapelles byzantines qui , formées de tronçons de sculptures païennes , seipblent n*être converties qu'à demi a la pensée du Christianisme. H LE DIVIN DANS L'HUMANITÉ. LEB RELIGIONS GRECQUES DANS LI^UR RAPPORT AVEC LA POÉSIE ET LES ARTS. Le dieu du Paganisme ne s* est encore montré que dans la nature. Après avoir, en quelque manière, épuisé tous les mondes, Thomme s'avise un jour de le chercher en lui-même. Cet infini qu'il embrassait dans la face des déserts, il le retrouve dans l'harmonie des traits de son visage ; il reconnaît dans les proportions de son corps le type de la beauté étalée dans le reste des choses. C'est un hiéroglyphe pensant qui veut déchiffrer son mystère. De ses yeux jaillit un feu plus pur que cplûi des branches de my rte^ offertes en sacrifice ; en se multipliant , le bruit des sociétés couvre pour lui le bruit des éléments; an lieu de s'effacer devant la majesté de l'univers, il s'écrie avec la pythie, eri sentant son cœiir battre : « Voici, Toici le Dieu. ♦♦ H devient la mesure ^*), la règle, le terme (') T« Twv TiTTcywv x«p?. Platon. Phædr., p. 286. (•) Plato, De leg.,IV, p. 716. — Theæt., p. 152. nmw xpn^ioitmv fiitpov M^nof iTvat. — PrDcIi Institutio theotogica, p. 172'.

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

LE DIVIN DANS l'hUMANITÉ. 339 de tout ; cest le premier pas du Paganisme au-devant de la révélation du Dieu fait homme. Les religions orientales achevant de s'expliquer par leur chute, il faut savoir ce^qu'en a fait le génie de la Grèce. Avant Homère, c'est à peine si elle existe ; après Alexandre, elle cesse d'être ; par delà ces limites, qui la renferment comme un chatr dans le cirque, elle dépend de l'Asie; mais dans, 6et intervalle, adoptant tout pour tout changer, elle combat, elle ruine l'Orient par la pensée autant que par l'épée. Je cherche sans le trouver nulle part ce premier théologien , cet Orphée qui a dû résumer dans ses hymnes les mystères des sacerdoces asiatiques. Plus on se donne de peine pour le découvrir, plus il reste évident qu'il a laissé peu de traces. Oà sont les vestiges Je ces révolutions par lesquelles ont passé les croyances orientales (<)\ avant de prendre la figure des Olympiens! Monde ense* veli, on ne peut ni le ressaisir, ni le nier. Puisque les monuments des époques où la Grèce était la néophyte de 4'Orient ont sitôt disparu , il faut conclure qu'ils repugnaient à la nature de son génie ; nul ne peut la sur^ prendre au berceau. Quand elle se montre, son esprit ft déjà sa pleine indépendance. Sa religion étant une œuvre d'art^qui éclate dans un récit , on ne voit pas ses dieux commencer à balbutier obscurément dans les langes d'un hymne ou d'un véda hellénique. Au rhoment ou ils sfe (*) d piv irt 3co; (Jçircp xat o itaîlatoç Xo'yoç) àpx^v xt xaù tcXcutyjn xaî filvof. tS» &»twv àiroévTMv tx^v. Plato, De leg IV, p. 128 («) Platoa, Tiinéç,p. 70 — Briefe ûber Homer und Heslo^us, von Hermann und Creuzer, p. 16^46, 146. — Lôbeck. Aglaopba^us, sive de theologise inysUcœ Grœcoruro caasis Ubri ires, 1829^ p. 255, 351, 501.

340 LES RELIGIONS GRECQUES. révèlent, ils portent l'empreinte de siècles inconnus ; nés du matin, ils racontèrent des souvenirs éternels. L'originalité de la Grèce est d'avoir brisé ses ébauches; de l'abîme du passé , cette fille du chant surgit toute parée de sa beauté , le corps et l'âme déjà achevés , le temple* rament formé , la mémoire comblée , comme sa Vénus qui sort nubile du fond des eaux. Quelque' opinion que l'on se fasse de ses relations avec l'Orient, il est hors (le doute que plus réfléchi,, plus élevée, plus policée à ses origines que les sociétés asiatiques, elle appartient à une époque postérieure dans le développement logique de l'esprit humain. .Entre le Rig-Véda et l'Illiade est l'in* tervalle de plusieurs civilisations; c'est la différence de l'enfance à la puberté . Le nom d*Homère (^) ne figure pas seulement une grande époque de l'art; il représente encore la première révolution par laquelle la foi du monde s'est changée en poésie. Le premier, il a osé porter la main sur les divinités immuables du passé ; il les jette dans le moule de l'humanité ; il les estime à cette seule mesure, changeant, altérant les anciens dogmes avec d'autant moins de scrupule qu'il ne se soucie plus de les comprendre (^); c'est lui qui soulève le voile de la vieille Isis, et qui traîne au grand jour les figures mystérieuses que les prêtres d'Orient osaient à peine saluer par leurs noms. Peu à peu il fait passer toute l'âme des peuples dans le sein des immortels. Quand cette œuvre fut achevée , au lieu des muets emblèmes de la nature première , on aperçut un aréopage de dieux sociaux, policés, éloquents, qui dis(*) V. De répopée grecque; AUemagneet Italie, t. II» p. 95. (*) Hermann, Briefe über Homer, p. 79, 139.

LE DIVIN DANS l'hUBIANITE. 341

cutaient dans la nue- la politique sacrée. La croyance devint art, l'antique religion fut perdue; mais la terre se sentit pour un moment délivrée d'un immense fardeau. La crainte attachée au mystère se dissipa; les di« vinités circonscrites dans la sphère de l'humanité ne pesaient plus à rimagination des peuples ;. elles répandirent sur le monde une longue sérénité » d*où naquit la civili« sation grecque. De là, si ron recherche en quel temps l'homme a vécu le plus satisfait de la terre., il est aisé de voir que ce fut pendant le règne dé cette religion de poètes^ Il avait renoncé à creuser les anciennes questions ; (m il trouvait un abime , il plaçait une divinité qui en cachait ks profondeurs sous la pourpre. Ces divinités indulgentes, toujours près de lui, jeunes, imprévoyantes comme Jui, nées de rhymne, le rassuraient constamment sur sa propre destinée : il s'^endormit sous leurs regards. Pourvu que la terre vînt à .sourire au lever du soleil, qu avait-il besoin d'en demander davantage? C'est^ là qu'il avait attaché son âmeet ses désirs. Il y eut un moment de trêve pour lui. Nourri de nectar, sa sérénité fut même si profonde, qu'à peine elle fut troublée par la chute de la société grecque. Les villes tombaient en ruine , .qu'il refusait encore de s'inquiéter. Pour Je réveiller sur les roses, il fallut que le Christianisme vîni déchmner en lui une ambition sans limites. Depuis cette heure, il a regardé la terre avec dédain. Les plaisirs mêmes des souverains de rOlympe lui ont paru indignes de ses convoitises.- Ces prodigieuses contradictions dont parle Pascal sont entrées dans son cœur. Que sont le nectar et Tambroisie pour celui qui a soif de la vie de l'esprit! La vallée de 29.

The text on this page is estimated to be only 20.02% accurate

S4& LES RELIGIONS GRECQUES. Tempe ert devenue une vallée de lannes; par uq contrat héroïque, l'homme a conquis l'infini au prix de Tinfinité douleur. En ramenant les croyances de l'Orient aux eonditione seules de la beauté, Homère avait marqua d'avance le caractère et la destinée de la Grèce; d'où il est arrivé que «es poèmes ont été la Bible, le livre de la loi {^ des peuples helléniques, et que lui-même a été pour les Grecs oe que Moïse a été pour les Hébreux. On ne. re verra pas pour la seconde fois une société s'ordonner sur le plan d*ane épopée, -comme sur son institutionfondamentale. Lycurgue,6olon, I^isistrate, font rentrer Fun après Tautre la cité dans ce -plan harmonieux. Avant de se réaliser sur la place publique d'Athènes, Tesprit de la démocratie avait déjà éclaté dans les discussions, les harangues, les délibérations des -Olympi^is assis sur les murd des Cycippes. Alexandre se règle sur le modèle d* Achille; Agésilas f) sur celui d*Againemnon ; les légendes des héros sont pour Tantiquité ce que sont les légendes des saints pour les temps chrétiens y elles fournissent des patrons sur lesquels on cher«che à conformer sa vie ; en sorte que l'Iliade et l'Odyssée sont un grand idéal vers lequel la société grecque tend par une approximation constante. Lorsqu'à lafin elle croit avoir réalisé son poème, elle ^é veille dans la ^oi de TE van.gile. On pourrait a étonner que' les pensées les plus hautes des peuples se trouvent dans leurs premières années, s*il n'en était ainsi dans la vie de chaque homme en particule) Hérodote, VII, 159, 169; IX, 26, 37. - Aristot., f oUt., III, c. IX, p. 294. (*) Xénopbon, Hellen, III, c rv.

The text on this page is estimated to be only 20.28% accurate

LE DIVIN OALiS hujaMAimé, 843 lier. La révélation pure du vrai rayonne au matin de la vie lorsque les besoins corrupteurs n'ont point encore été sentis. Alors un idéal de poésie, de vérité, une Iliade, une Odyssée intérieure, édatent dané l'esprit de tout homme qui vient en ce monde; glorieux s'il la suit[^] pù.ml* l'âme et médiocre «'il la renie». La Grèce en a pu en partie renier l'image qui lui a été révélée ; au contraire, elle a fait du poème une, vérité, de la fiction une "réalité, du pressenti»ment une histoire. D'accord avec elle-même, dans son commencement et dans sa fin, elle s'est réglée sur le rythme de la lyre du rapsode; lors même qu'elle retourne à la barbarie, elle retourne à Homère. Après l'épopée, il n'est rien qui ait plus influé sur la sculpture que la révolution religieuse. Les images de dieux furent longtemps aussi éliminées qu'elles l'avaient été en Orient ; les statues de Jupiter à face de bélier portaient avec elles leur propre signification. Il suffisait qu'elles fussent conformes au culte de la nature ; mais quand l'art commença, et qu'on substitua à la tête de l'animal celle de l'homme, qui devint pour lui-même le représentant du Dieu» ce fut le signe éclatant de l'ère nouvelle. La Grèce eut son moyen âge pendant lequel se débrouillèrent les formes qu'elle devait plus tard élever à la perfection ; et ce qui me frappe ici, c'est que l'art grec débuta d'une manière tout opposée à l'art chrétien; puis que dans les statues de l'antiquité les corps sont déjà admirables, quand les visages n'ont encore d'autre air qu'une sorte d'imbécillité radieuse (j'au lieu que dans la statuaire moderne, c'est par la physionomie, l'expression, la pensée, que l'art commence à se produire. Voyez les (>) V. les marbres d'Égine.

944 LSS REUGIONS OBBCQUES. mosaïques des églises byzantines ! Quelles formes grossières, quelle anatomie barbare f pourtant un esprit saint respire dans tout cela ! En un mot, l'art grec commence par rimitatioh de la nature, l'art chrétien par l'idéal; c'est Tâme qui, chez lui, se fait pour ainsi dire son corps ; Vun va du dehors au dedans, l'autre du dedans au dehors. Celui-ci achève d'abord la tête, et celui-là le corps. Cette seule différence ne marque-t^elle ^as tout l'intervalle du Paganisme au Christianisme! Ce qu'Homère est aux poètes , Phidias l'est aux sculpteurs. C'est lui qui fiait passer dans Le marbre et dans l'airain la révolution religieuse dont Homère «a été le législateur. Il fait toucher au doigt les visions du poète. Avec la même liberté dont avait usé le vieux rapsode à l'égard des dogmes et des croyances, il recompose les anciens types de la statuaire. Réformateur en même temps qu'artiste, il créexm Olympe palpable^ Si de nos |ours on a reproché à Raphaël d'avoir -altéré la tradition religieuse du moyen âge, combien une accusation semblable aurait pu être élevée avec plus de raison au point de vue grec contre les innovations de Phidias 1 II fut, dans la mesure des choses humaines, un véritable révélateur, d'autant plus que les sentiments de grandeur, de majesté souveraine que son peuple avait éprouvés sur le seuil des temples, il les incarne^ dans la pierre, en ne prenant conseil que de sa propre pensée. Dans l'œuvre de ses mains les peuples grecs apprirent à connaître la figure, les traits de leurs divinités , comme s'ils }es eussent vues de leurs yeux. L'intervalle mystérieux qui les en séparait encore acheva de disparaître ; c'est là ce qui confirma pour toujoursla sérénité naturelle de Leur génie. Aujourd'hui, que

LE DIVIN DANS l'hUMANIT[^]. 345 reste-t-il de cette vision de l'Éternel dans le buisson ardent de TOlympe? Les bas-reliefs des temples de Thésée, du Parthénon, peut-être aussi la Vénus de Milo; et si Ton demande quel est le cai[^]actère de ces[^] œuvres qui de notre temps ont été remises en.himière, je dirai que c'est un mélange de Tingénuilé d'Homère» de la correction de Sophocle, de la majesté de Platon ; la beauté .physique portée au comble, et telle qu'elle a cessé d'être sensuelle[^] le naturel dans la sublimité, un idéal qui, répandu non seulement sur les visages, mais sur les moindres détails du corps, enveloppe les divinités d'une sainte yapeur d'encens[^]. Je dirai encore que c'est la grandeur sans effort, la liberté de la nature même relevée par l'intelligence, beaucoup d'effet avec très peu de moyens , le calme, la gravité des cieux olympiens , non pas l'immobilité, mais la vie mêlée de nectar et d'ambroisie, la paix, l'harmonie entre la matière et l'esprit, c'est-â-dire le repos àfi l'ordre souversUn; après tout cela, j'ajouterai que la parole ne rend pas la perfection, et qu'il faut contempler de ses yeux, toucher de sçs mains, le marbre de ces images qui peuvent encore être sacrées pour iious, srnpus sj[^]vonsy voir une expression du beau, immuable comme une vérité mathématique. On ne demande pas si elle est païenne ou chrétienne ; elle est belle, elle est vraie, elle appartient à l'Éternel. Les dieux de Phidias concilient tout ensemble les traits de l'homme et la face inaltérable de la nature ; la sérénité des cieux d'azur qui n'ont encore été troublés par aucune tempête, le calme des océans au premier jour du monde, habitent dans leur poitrine. On dirait que l'âme dé l'univers rayonne sUr leurs fronts, impassibles , et que sans

346 LES RBLtaiONB GRECQUES. I désirs ils se repaissent intérieurement de la méditation des lois immuables des êtres. Au contraire , depuis cette époque de l'art , ils subissent de plus en pfus le joug des passions /des idées sociales i^), jusqu'à ce qu'enfin dans \es derniers temps l'homme ait tout envahi , et qu'il ne reste plus rien du dieu. Scopas et Praxitèle succèdent à Phidias ; ce changfçment est marqué par les groupes de Niobé { le calme antique des Olympiens ttâi place à une douleur inguérissable. Les lèvres qui ne connaissaient que l'ambroisie et lé doux breuvage de la voie lactée appréhennent à goûter les poisons de la terré. Praxitèle est fiuivipar Lysippe et l'école de Rhode»; la Niobé, par THercule Farnèse et le Laocoon. Qui oserait médire de cette statuaire! Elle semblerait parfaite si l'on ne connaissait pas celle qui l'a précédée ; mais qu*il y a loin déjà dç cette beauté un p'eu théâtrale dans' sa magnificence , qui d'ailleurs se connaît et s'admire , à cet art souverain

The text on this page is estimated to be only 17.80% accurate

I) des sculpteurs, imprime à Tart un dernier caractère. Descendue pour toujours de la région des anciennes croyances, la sculpture sert k ri^Qthéose des rois ^ des empereurs. Prenant h la lettre la doctrine d'Evbémère f)., die se fait ht courtisane des dieux politiques ; elle avait commencé dans le ciel par les figures de Phidias, Unissant la gravité des religion^ orientales au sentiment de personnalité qui échite dans celles de rOccident; elle finit par Tapothéose du^favori d'Adrien. m SUITE. DU DRAME DANS SES RAPPORTS ky%C LES REUGIONS GRECQUES. H^cniière a changé les dieux de VOrient; A kur toûf, les po^es lyriques, dramatiques, diiangent left dieux d*Homère. En apparelice, le plus païen de tous est Pin-* dare, puisque adorateur du duaht, de la parole mesorée, son idole est la lyre ; c'est même là ce qui exf^ique àa popularité chez on peuple qui comptait ses années par ses jeux^ Partout divisée, la Grèce ne se sentait «nié que dans l'éclat des jeux olympiques, pythiens, néméenâ^ et le poète qui chantait ces journées était véritablement le prêtre de l'alliance; Enx^élébraill la fête de l'art, il t'I Voyez plus haut, p. 107,108.— Jupilerpîympieu, Qua«femère de Quincy, p. 335, 336.

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

348 LES RELIGIONS GRECQUES. célébrait la fête patronale de la Grèce. Aussi, lorsque ce nom est prononcé /oubliez tout ce que l'on a pu dire de la simplicité helle et rapide de l'antiquité. Dans ce style splendide , Tor se mêle à l'ivoire comme dans la statue de Jupiter Olympien. Au milieu de la pompe d'une cérémonie religieuse et civile , figurez-vous la Grèce vêtue de la pourpre de Tyr, c'est l'image de Pindare. A l'égard de ses croyances , ce David hellénique annonce l'avènement (^) d'un maître plus puissant que Jupiter; des anciens dieux de chair il fait des dieux esprits ; il peuple le vieil Olympe de vérités morales, de sentiments, d'idées qu'il personnifie au même titre que les anciennes puissances de la nature. Les hymnes couronnés de myrte sont les rois de la lyre ; ils ébranlent sur les gonds leurs portes sonores f) ; l'Enthousiasme , la Sagesse , la Loi , ces divinités nouvelles sacrées par le poète, vont s'asseoir au fond du sanctuaire. Cette révolution est continuée par le drame. Dans (Edipe), le héros est plus savant que le prêtre ; il déchiffre par sa seule raison (^ l'énigme qui reste impénétrable au sacerdoce. Dépouillant de plus en plus les traits de l'homme (^) , le dieu personnel d'Homère reçoit de vagues attributs métaphysiques .r Oh Tévoque par les formules de la philosophie. Quel qu'il soit y il est \zl cause suprême (

LE DRAMK. 349 panthéisme oriental (*}, reparaissent à nu. Le Jupiter d'Eschyle est l'espace éthéré, la terre, le ciel (*), et je ne sais quoi de supérieur à tout cela. Comme les attributs deviennent de moins en moins distincts, il arrive que souvent les divinités sont prises Tune pour l'autre p); cette confusion même est un progrès veTs l'unité future. Non seulement les poètes tragiques décomposent les croyances àe Tantiquité , mais ils ont des pressentiments tout divins, et je ne puis m'empêcher de les considérer comme les prophètes païens du Christianisme. I^ans le drame des Suppliantes, les femmes repoussent le joug[du mariage oriental ; leut condition est relevée par le sentiment presque évangélique de leur dignité intérieure. C'est l'aube du Christianisme qui commence à luire dans la profonde nuit d'Argos. Quant à Sophocle, la spiritualité croissante de la poésie a déjà passé tout entière dans sa langue. On peut la comparer au dessin le pluâ pur d*un vase antique. Ce n'est souvent qu'un trait; maisi^e irait est la ligne même de la beauté. Il né pourrait être différent sans cesser d'être beau ; cette pureté incorruptible de l'art vous ferait déjà goûter quelque chose de l'impression prématurée dû Christianisme, si même l'âme d'Antigone n'y mêlait son parfum. Qu'est-ce donc lorsque la pensée athénienne se rencontre avec la poésie des Psdumes et le Verbe de saint Jean! On exagère tout, lorsqu'on affirme que les Grecs res(') Siow àxTT»«ç. jEschyl. Pers., v. 477» (•) Zivrj fatH aie^ip, 2iwî ê\ y7i\ Zivç ^'oipw^;, Ztvç TPI ri tr«VTa| x*^» *** "tw»^* viripxipo». .fechyl. Fragm., p. 600. (») Cf. Lobeck. Aglaophamus, p. 81. 30

dSO LES RELIGIONS ORECQUEâ. taient aveuglément courba
 sous le joug de la fatalité. Dans tés iragédies, le chœur proteste .presque
 toujours contre la force , et ce que nous appelons aujourd'hui la religion du
 succès. Pendant que les événements se passent sous ses yeux, il représente
 la conscience vivante du geVire humain. Au milieu des violences de la
 sc^ne, il conserve les droits de la lijberté intérieure* Il appelle la colère du
 ciel contre le crime heureux ; il renvoie le méchant'couronné au châtiment
 du lendemain ; il annonce dans les conseils souverains un secçnd
 dénoiiment meilleur que celui auquel on assiste en effet; il garde en réserve
 les derniers traits de la justice éternelle (*) j par où Ton voit que ce qui fait
 la puissance du drame grec est précisément ce qu'on y a le plus méconnu ,
 jq yeux dire la lutte naissante de la fatalité et de la.providence; il est lui-
 même partagé entre elles. Outre que les poètes plaçaient leurs
 pressentiments « leurs prophéties morales dans la bouche du chœur, sa
 fonction , au seul point de vue de Fart, était, de calmer les esprits, alors que
 l'im-» pression devenait trop poignante. Conformément à l'es*prit de leurs
 dogmes .beureu^ , ces hommes ne voulaient pas que, dans aucune
 circonstance, civile pu politique, la douleur se prolongeât sans être embellie
 bientôt par Tespérance. Aussi, quand l'action s'était développée, que ces
 âmes athénienni^ , si faciles à émouvoir , corn* mençaient à être
 oppressées, le drame s' arrêtait pour laisser respirer ce peuple de poètes. 'Au
 milieu de son (1) Ceci est surtout frappant dans le chœur de l'Againemnoa
 d'Eschyle. Voyez les dernières scènes. (*) Pindar. Isthm., vu. Dépouillant un
 deuil inutile, réjournssousnous avec le peuple, après le temps de la douleur;

LE DRAME. 3⁵¹ angoisse, des chat^{ts} harmonieux se répandaient dans Tair comme une rosée. Les nobles larmes qu'arrachait le dialogue étaient rafraîchies par Tes hymnes. Ainsi se reposant, s'élevant toujours, le drame antique arrivait au dénouement ; Cette douleur contenue , tantôt déch^{ée}, tantôt convertie en pieux dithyrambes , s'augmentait de sa modération même. C'était la douleur de la statue de Niobé. Chez les modernes , malgré réclatante^{xception} de Racine , les chœurs n'ont pu s'emparer du théâtre. Nous n'aimons plus assez la beauté toute seule pour souffrir que Taotiôn, en s'arrêtant, nous donne le temps de \é, contempler et d'y accoutumer nos esprits. Jamais à notre gré elle ne court assez vite. Se précipitant sans repos Ters son objd; , la scène moderne change incessamment de lieu, d'intérêt, de décoration comme la société même ; rien ne la suspend jamais; une sollicitude ardente là pousse au dénouement, et le poète qui, à l'exemple des. anciens, voudr^{iit} la tempérer ça et là par un souffle lyrique, aurait peine à lutter contre cette inquiétude dti monde qui cherchera paix dans le changement. Longtemps trompé par la fausse imitation qui s'est attachée à ces modèles; je ne savais que les accuser de frødeur, surtout si je lès comparais à l'ardente soif d'émotions dont le monde est désormais possédé. Shakapeare me faisait alors oublier Sophocle; mais lorsque je considérai ces œuvres de plus près, je vis bien clairement que rien n'a surpassé jamais l'originalité , la vie, la grâce de Cet art souverain, et que plus les imaginations de nos jours sont impatientés, haletantes, plus il leur conviendrait de se reposer par intervalles dans la méditation de

362 LES RELIGIONS GRECQUES. cette beauté qui doit sa supériorité sur toutes les autres & sa sérénité même. La tragédie grecque finit par la comédie divine ..Homère bouffon , Aristophane, referme dans son épopée la parodie de tout le système social de l'antiquité. Je4»rois voir sur le fronton d'un grand temple le masque colossal d'un satyre qui, le front chargé de lierre, se raille la création tout entière. Ce qui donne à cette figure son véritable sens , c'est que dans la société orientale que nous venons de parcourir , dans ce vaste berceau du genre humain , il n'est pas un seul monument consacré de l'art comique. Jusqu'ici tout, dans le passé, a été pris au sérieux, choses, hommes^ croyances. La candeur du monde naissant exclut l'idée d'ironie. Combien la moquerie ne suppose-t-elle pas d'expériences intérieures, et qu'il faut avoir été trompé de fois avant de consentir à se jouer de tout ! L'homme commence par les pleurs, non par le rire; mais il arrive en Grèce » et c*

LE DRAME. 393 topbane croyait assurément aux divinités patronales d'Athènes[^] il a bâti la mort de Socrate en l'accusant d'impiété ; et cependant cet inflexible croyant , qui ne souffre pas que l'on attaque les vieilles doctrines par la discussion sérieuse , ce poète fanatique qui d'une main ferme présente la ciguë au sceptique grave et raisonneur, ce même homme se croit tout permis dès qu'il ne s'agit que de l'arme du ridicule. Il bafoue dans son esprit les divinités auxquelles il sacrifie. Il achève l'hymne par une épigramme. Il invente pour ses comédies de petits dieux espiègles qui se moquent des grands. Au lieu des divinités que la Grèce a empruntées de l'Orient (% aux têtes d'épervier, de loup, de lion , il invente une Diane chardonneret, une Cybèle autruche, mère des dieux et des déesses. Il promet à un roitelet le sacrifice solennel d'un moucheron. Prométhée, cette figure jusque-là si austère, se cache sous un parasol pour que Prométhée perçant de Jupiter ne soit aperçu pas. Neptune se promet l'héritage de Jupiter. Il discute par avance les termes du testament du maître suprême. Quant à Hercule , il vend son -droit divin pour un repas. Ce n'est pas encore assez. Pour couronner cette ironie olympienne , Aristophane se moque de la nuit , du tombeau, des abîmes peuplés par les dieux souterrains. Il parodie l'enfer. Une de ses pièces doit même son nom au chœur des grenouilles du Tartare, qui, dans une poésie effrayante et burlesque , mêlent leurs coassements aux chœurs sublimes des âmes errantes des initiés dans les mystères d'Eleusis. Vous frémissez jet vous riez à la fois. Voilà ce que se permettaient Aristophane (^) Aristoph. Av, 30,

The text on this page is estimated to be only 29.91% accurate

364 LES RELIGIONS GRECQUES. et le peuple athénien, alors que > les croyances étaient encore- vives, et sans se douter seulement que ce jeu pût avoir son à-mgev. Au sortir de la représentation de ces pièces, ils ne laissaient pas de s'assembler pieusement autour des temples. L'encens recommençait à fumer. Les hymnes résonnaient; les cérémonies s'élevaient à leur gravité; la foi s'alliait au sarcasme dans une ingénuité malicieuse; et c'est là sans doute une des plus vives originalités de l'esprit grec. Car si, dans le moyen âge, au sein de la foi la plus fervente, la sculpture catholique a essayé de prendre quelques libertés semblables, si dans les sculptures des cathédrales il est des figures grotesques qui semblent se railler de tout édifice, je ne vois pas cependant que l'art vraiment chrétien soit allé jusqu'à parodier le Christ. ' ' - Ce qui fit tolérer l'ironie d'Aristophane, c'est qu'elle était universelle. Rien de moins systématique que cet esprit qui sur les ailes du rire s'élève au-dessus de tout le créé. Il se moque de Sparte comme d'Athènes, de l'aristocratie comme de la démocratie, de Cléon comme de Platon, d'Eschyle presque autant que d'Euripide; il ne respecte pas même Homère. A l'égard du peuple athénien, sous la figure d'un vieillard facile à tromper,* à berner, il le foue avec ses dieux. Qu'épargne-t-il donc? Rien, en vérité, puisqu'il ne s'épargne pas lui-même \ mais cela même était cause que les hommes se consolaient d'être raillés, puisqu'ils l'étaient avec la nature entière. Malgré les dures morsures du poète, la Grèce ne pouvait s'empêcher de se sentir sa complice; puis il faut surtout se hâter d'ajouter que cette moquerie est corrigée dans les poèmes par la poésie la plus haute, la plus héroïque, la

LE DRAME. ' 355 plus religieuse, et qu'ainsi Tâme est aussitôt relevée que •frappée. Après le dialogue burlesque, vous entendez éclater des hymnes enthousiastes qui partent du seuil embaumé des temples. Le comique et le sublime, la parodie >et lé dithyrambe sacré , lé démon et Tange , quel autre poète a su les réunir dans "un art qui semble être celui de la nature même? Imaginez Tode de Piridare purifiant le génie de Rabekîs , vous mesurerez ainsi l'envergure du poète qui a pu embrasser de Taille les deux régions opposées -de Tintelligence. Après lui, Tironie 'continue de s'envenimer au sein de la société grecque , mais Bans plus être relevée par l'enthousiasme. A la fin , dans les dialogues de. Lucien , il ne reste que la partie inférieure, et comme la lie de la coupe d'Aristophane. C'est ainsi que le Paganisme grec, que Ton se représente ordinairement &Xe et immuable dans sa formé , a toujours été mobile et changeant comme la Grèce ellemême. L'épopée, la statuaire, la poésie lyrique, le drame, métamorphosent Tun après Vautre l'ancien culte de la nature, lequel, privé de l'autorité du sacerdoce, se trouve livré à toutes les fantaisies de l'art. Mais au milieu de ces variations continuelles , n'est-il rien de permanent? Au contraire , cette histoire est celle d'un peuple qui , avide de la beauté infinie , la cherche , la poursuit sans jamais y renoncer, de siècle en siècle, dans la pierre, dans l'airain, le chant, et les trésors de la parole. A peine l'a-t-il rencontrée sous une formé, qu'il la poursuit sous une autre; dans çUstcuT^e-d'elle^s, toujours il va du culte du beau physique au culte du beau moral. Il s'élève, il retombe, et jamais cet idéal souverain n'est entièrement voilé pour lui. Il arrive au bien par le chemin

356 LES RELIGIONS GRECQUES. du beau-. D'abord il se fait des dieux qui plaisent à ses regards. Il commence par les orner au dehors, puis il les enrichit au dedans de ses propres pensées ; puis il les détruit par le scepticisme, pour contempler de plus près cette splendeur dont il les a revêtus ; les yeux fixés sur l'idéal, il s'avance, sans, se lasser ni se déconcerter, à travers les débris des religions positives. Aussi, lorsqu'à la fin saint Paul apparut dans l'aréopage pour annoncer non plus seulement la beauté fragile du poète, du statuaire, du potier, de l'architecte, mais la beauté vivante et éternelle, vous savez comment tous les yeux se tour-

l'histoire. , 357 soit pris au sérieux, il faut que le monde réel garde, le silence ; au lieu que pour passer du sentiment de la poésie à celui des faits, de la légende à la chronique, il faut au contraire que le bruit des choses ait ébranlé les esprits, que le spectacle d'-événements encore récents leur ait donné l'impression et la mesure du vrai. Chez les peuples chrétiens, le sentiment du réel est né de l'émotion des croisades; chez les Grecs de la vue des guerres médiques (^). En ce moment, une société encore bercée par les traditions de l'épopée et de la mythologie est attaquée par deux millions d'hommes. Un choc si violent ne pouvait manquer, de réveiller en sursaut les esprits suspendus aux chants d'Homère. On avait jusque-là vécu de vagues traditions. Des événements incertains se résumaient dans une mythologie incertaine. L'histoire politique n'existait pas encore, ou plutôt elle était renfermée dans l'histoire des dieux. La vérité et la fiction ne se démêlant pas avaient même langage, celui des vers ; mais lorsque Xerxès vint mettre le feu aux temples d'Athènes, l'histoire commença à apparaître toute nue. On avait vu de grandes journées qui devinrent des époques» Le nom des peuples confédérés fut inscrit au pied de la statue du Jupiter de l'alliance; c'est-à-dire que la réalité fut mise sous la protection du dieu. Le vers céda à la prose , la tradition à l'écriture, la mythologie à l'histoire. Homère et Hésiode eurent pour successeurs Hérodote et Thucydide. Comment a-t-on pu un instant ne voir dans Hérodote (M. Hecataei historici graecorum antiquissimorum (fragments). Fr. Creuzer, 1806, p. 39, 41, etc.

366 LES RELIGIONS GRECQUES. qu'un Froissard dloivie (•)!

C'est enfermer une statue du Parthénon dans une châsse féodale. Il ne raconte pas seulement les actions des hommes, mais aussi les œuvres de la nature, ce qui fait que son histoire tient plus encore de la genèse orientale que de la chronique du moyen âge. Sa curiosité s'éveillant à la fois sur tout ce qui Tentoure, il trace le cours des fleuves en même temps qu'il suit les migrations des peuplés. Avec un étonnement candide, il sort de son pays ; il va toUcher de ses mains les peuples, les objets étrangers qu'il mêle dans son récit où se mirent les peuples naissants dans un inonde naissant. Et ce qui donne à son oeuvre le caractère de l'épopée, ce n'est pas tant cet accord de la nature et de l'humanité que la marche et le plan qu'il suit à son insu. Quand les ^modernes se vantent d'avoir inventé la philosophie de l'histoire, ils oublient de dire que le désordre d'Hérodote (SdLche un enchaînement d'autant plus profond qu'il se dérobe en partie à l'écrivain D'abord il n'est rien qu'un voyageur, un pèlerin païen qui va errer de temple en temple. Il pénètre au sein des sociétés orientales où il redonnait les traditions de ^on pays. Quoique très pieux , il y a déjà autant de curiosité que de religion dans le fond dé son esprit ; quoique Dorien par l'origine, il s'orne des fleurs du dialecte et de Tordre ionique. Partout il visite les prêtres, mais il ne se contente pas comme eux de prier et d'adorer; Il les interroge; partagé entre la crédulité et une sorte de scepticisme inné , souvent il n'admet qu'une partie de leurs récits. Il les pèse , les juge. C'est le génie de la criti |ue {') qui, avec toutes les (') V. ta préface de P.-L. Courier à sa traduction d'Hérodote. {«) Hérod., VU,137»m.

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

L HISTOIRE. 359. apparences dQ la candeur, s'introduit pour la première fois dans les sanctuaires orientaux. Les vers des oracles (^) qu'il mêle çà et là à sa prose proclament eux-mêmes une religion politique toute pareille à la réforme de Pindare et d'Eschyle. D'ailleurs aucun plan ne semble encore régler sa marche* Longtemps il vous promène dans la Perse et dans Babylone, dont il décrit la splendeur fabuleuse. Il vous fait monter avec lui sur les vastes murailles de brique, et jusqu'au sommet du temple de Bel. De là il vous ramène dans la vallée d'Egypte. Vous entrez dans le labyrinthe, v

S60 LfiS REU) Uérod., VU, 123, 159, 169; IX, 96.

l'histoire. 861 guerre de Troie, que la politique et les traités se fondent en partie sur l'Illiade, que les figures des héros d'Homère ne cessent d'apparaître à l'historien comme les génies, propices des guerres médiques! Supposez la réflexion la plus savante : se serait-elle mieux accordée avec le plan, l'art de la Providence si Hérodote a composé son œuvre car la divinité cachée compose l'histoire. Sans montrer son but, sans le proclamer d'avance, il l'atteint; le développement explique ce qu'il y avait d'obscur dans le point de départ. Sans doute il n'a pas la marche sententieuse de Bossuet; il ne dogmatise pas, il n'aperçoit pas distinctement la Providence. Pourtant, à chaque pas il s'en rapproche. A la fin, il l'embrasse sans paraître la Voir; et c'est cet instinct de l'ordonnance générale, joint à l'innocence, non seulement de la diction, mais, de la pensée, qui fait sa grandeur et son originalité. Chez les historiens, plus encore que chez les poètes dramatiques, l'esprit du Paganisme se transforme; l'enthousiasme du combat fait violence à la fatalité. La Grèce commence sa vie politique par désobéir (^) à ses prophètes. Avec une subtilité héroïque ('), elle convertit l'oracle et le dieu de Delphes, qui, ne calculant que la force, annonçaient la victoire de l'Orient ('). Couronnées de guirlandes, aux chants d'opéra, après le sacrifice aux Muses, les armées, dans leurs danses guerrières, semblent, au plus vif des batailles, célébrer la fête de la volonté humaine. Jusqu'au dernier moment, les historiens vous laissent incertains du dénouement, sachant bien que sou» (») Hérod., VII, 149. (•) Ibid., 142. (») Ibid., 147, 168, 220. ^ 31

The text on this page is estimated to be only 23.64% accurate

362 LES REUQI0K8 ORECQUEd. vent il suffit d'une pensée pour faire pencher d'un autre côté la balance des choses. Voilà surtout l'esprit des harangues mêlées à l'épique récit. Ces discours ne sont pas, comme on la si souvent répété, un simple ornement de l'art, ou tout au plus le résumé d'un système politique; ils sont l'expression de cette liberté des grandes âmes qui, planant au-dessus de la nécessité, commandent aux événements et aux hommes. Us sont dans l'art des historiens plus que les chœurs sont dans les drames. Au milieu du tumulte du monde, ils proclament l'indépendance de la pensée qu'ils maintiennent. Ils relèvent les droits de la justice, de la raison, de la conscience; ils tiennent à la nature même des choses, puisque toute histoire est en soi une tragédie où luttent ensemble la liberté et le destin. Quand les âmes sont fortes, c'est la nécessité qui plie; et c'est ce que l'on a vu dans l'antiquité grecque, alors que la voix de ces grands cours protestait, se roidissait contre le joug même des événements. Dans les temps vraiment chrétiens, l'homme dépossédé se résigne en silence. Il se tait devant la parole «qui éclate dans les faits accomplis. Dieu seul fait entendre sa voix dans le silence de Bossuet. Son discours remplit tous les siècles. Par une raison opposée, de nos jours où les âmes sont muettes, la fatalité parle haut. Historiens, hommes d'Etat, philosophes, n'estiment plus et ne comprennent plus, ne comptent plus que l'éloquence et la force des faits. Chez eux les choses parlent, l'homme se tait; la résignation devenue inertie, le danger est d'aboutir à un fatalisme chrétien, comme les anciens aboutissaient à une providence païenne. Autant l'histoire chrétienne tient de l'épopée, autant

The text on this page is estimated to be only 24.29% accurate

l'histoire. d63 celle-de Thucydide tient du drame, Tu racontant comment l'unité de la société grecque s'est formée à Salamine, l'autre comment cette unité s'est brisée dans la guerre du Péloponnèse. A l'expérience des affaires, à la précision savante du génie moderne, se mêle un dernier rayon des croyances héroïques. C'est Un plan de campagne gravé sur le bouclier d'Hercule. On.e«%t ençerè pccupé des souvenirs de l'invasion deà Perses (

364 LES RELIGIONS GRÉCOQUES. chez les Ioniens le scepticisme philosophique, la profane nation des temples, des caprices sanglants, et de sublimes contradictions qui n'appartiennent qu'à eux. Rappelez-vous (c'est peut-être le plus beau jour de l'antiquité) ce peuple de Mitylène (^) qui vient de trahir les Athéniens*. A la première nouvelle, ceux-ci condamnent le peuple parjure à périr jusqu'au dernier homme ; la ville a été prise, le décret ^le mort est rendu, une barque l'emporte; il est conforme au droit antique. Cependant la nuit se passe; Athènes n'a pu dormir. Elle est tourmentée non par le sentiment de l'injustice, mais par celui de sa sévérité. Elle se repent. Le jour naît ; l'assemblée se reforme. JJB peuple revient sur la décision de la veille ; il pardonne; il pardonne à la ville. qui Yk trahi, il rend un second décret. Rappelez-vous cette barque rapide qui emporte à son tour cette loi de grâce, et le récit de l'écrivain, en ce moment aussi rapide que cette barque remplie de rameurs; enfin le pardon qui arrive plutôt que le châtiment, et tout ce peuple condamné / déjà rassemblé les mains liées sur la place publique, et sauvé au moment où il croit périr. Ce jour-là appartient-il à la religion de la force ? Cette lutte des croyances, des races, des ^ coutumes, est surtout marquée dans Thucydide par les proclamations, les harangues de tribune, les messages des ambassadeurs, les plaidoyers des peuples suppliants. Quelquefois Q elle s'annonce d'une manière plus énergique encore par un véritable dialogue entre deux villes. C'est dans cet historien plus que dans Hérodote que le destin (>)TliUcyd..III. 36. 49. ' (•) Thucyd., V,85.

L*HISTOIBB. 365 oriental est vaincu pour toujours ; puisque, au milieu de la confusion de» partis, du bruit des combats de terre et de mer, de jour et de nuit , du chant guerrier du peean et du grand chmur des affaires civiles

366 LES RELIGIONS OHECQUES. sociétés ardentea, ils avaient besoin surtout de la sérénité que Ton épuise dans les plus hautes régions de Tâme. Leur principal effort était de se posséder eux-mêmes. Delà cette parole mesurée, impassible de Périclès, ce front serein , cette absence d'émotion apparente , cette froideur de la pierre de Paros, cette poitrine assurée au milieu des orages civils. Quand le cheval de guerre se précipite de lui-même dans la mêlée, ne faut-il pas que le frein le retienne! C'est le secret de cette éloquence propre à tous les orateurs dans les premiers temps de la vie politique des Grecs, et que Thucydide a consacrée au milieu des trophées de la guerre du Péloponnèse. Plus tard, au temps de Démosthène, tout était changé. Les peuples étaient las ; ils doutaient d'eux-mêmes. Leurs forces s'étaient détruites les unes par les autres. Us étaient impatients non plus d'activité, mais de repos. Sparte et Athènes, épuisées par la lutte, ne demandaient, n'invoquaient que la paix. Comment une si grande révolution ne serait-elle pas entrée dans le discours politique! Exciter, réveiller, éperonner le peuple haletant, ce fut la mission de l'orateur. Alors Démosthène lâcha les rênes. La parole eut des aiguillons; des morsures , des flagellations; elle devint passion, transport, colère, menade. Tout ce qu'elle peut contenir de venin , il fallut le répandre pour enflammer des esprits attiédés. L'orateur dut se précipiter lui-même au loin dans l'avenir pour entraîner après lui les démocraties paresseuses ; la passion ardente de Démosthène fut à celle de Périclès ce que dans la statuaire le groupe pathétique de Laocnôn est aux marbres harmonieux de Phidias. Pourquoi diffère cette éloquence politique de celle des

l'histoire. 367 modernest Je n'examinerai pas si de nos jours les peuples ont besoin d'être excités ou retenus. Je dirai seulement que les orateurs modernes semblent avoir renoncé à cette lutte de l'âme avec les événements et la société. On veut être l'expression de son temps ; on n'aspire plus à le dominer] on craindrait d'être seul, et la royauté de la parole semble ne devoir plus exister pour personne: Si l'opinion fermente, l'orateur est violent ; si le peuple s'incline, l'orateur s'agenouille. Au contraire, la parole du Jupiter d'Athènes descendait de la tribune comme l'air pur descend des nues de l'intelligence. Dans cette solitude solitaire , on reconnaissait comme un héritage de la royauté héroïque des premiers temps ; et c'est dans Thucydide le plus grand spectacle que l'on puisse se donner que celui d'un peuple qui, toujours grondant, toujours retenu par le seul frein de la parole sévère de Périclès³, inaugure chez lui la tyrannie de la raison. Quoique Thucydide ait écrit son histoire dans l'exil, vous ne trouveriez pas dans les huit livres de son récit une parole de plainte ou d'apologie. Ce cœur était trop fier pour laisser voir sa blessure. Dans sa Iliade, faite des débris de la lance de Minerve, tout respire une âme d'airain , Cependant, malgré cette aspérité, je crois reconnaître l'exil dans chaque ligne, et je ne doute pas que la nécessité où il fut de se contenir toujours n'ait ajouté au naturel austère de son génie. La torture a donné un tour pareil à celui de Machiavel. Voyez si de nos jours la même épreuve n'a pas trempé du même acier la plume de Napoléon à Sainte-Hélène. Qu'il y ait loin de la sévérité de l'historien de Waterloo à la splendeur orientale des prophètes Thucyd., I. 60, 63.

368 LES RELIGIONS GBECQUES. claiïkations du général d'Italie et d'Egypte I Plus les âoies Ae cette famille se compriment au dedans, plus elles régnt au dehors ; la pensée» irritée par la blessure, laisse dans chaque mot ht trace d'une vie tout entière. Quand la démocratie et l'aristocratie se furent entredétruites, Alexandre acheva la victoire de l'Occident sur l'Orient. L'esprit grec triompha, mais il n*y eut plus de Grèce. On^ vit errer solitairement de grands hommes à la place des peuples. Thèbes fut tout entière dans Êpaminondas. Pour répondre à cette révolution, quelle forme nouvelle l'histoire pouvait-elle revêtir! Celle de la biographie, qui, exaltant l'individu jusqu'à l'apothéose, était d'accord par là avec la dernière Constitution du Paganisme. C'est le temps de Plutarque. Dans^on récit, surgissent» l'une après l'autre, de grandes figures isolées, Bans nulle relation les unes avec les autres, comme si le fondement religieux qui les unissait d'abord s*était évanoui. Plus d'Etats, de peuples, d'institutions, plus de continuité dans le récit. Vous sentez à chaque ligne que la société qui liait ces vies éparses a cessé d'être : nobles statues qui toutes ont pour piédestal commun le tombeau de la Grèce. LA PHILOSOPHIE DANS SES RAPPORTS AVEC LA RELIGION. CHUTE DU POLYTHÉISME. Quand les philosophes grecs ont cherché les causes des révolutions civiles el politiques, je m'aperçois qu'ils n'ont

LA PHILOSOPHIE. 369 rien oublié que la religion (') ; ce qui les a nécessairement entraînés à substituer au principe général autant de motifs secondaires qu'il y avait de villes dans l'État et d'États dans la Grèce. À proprement parler, il n'est qu'une seule révolution dans l'antiquité : c'est celle qui presque partout en même temps a fait succéder la république à la royauté, l'élection à l'hérédité. D'où est venu un changement si frappant, si unanime, qui affecte au même moment le tempérament de toute une race d'hommes? Si j'ouvre les historiens, la question est à peine indiquée; si je m'attache aux variations de la religion, on a vu précédemment que celles de la politique en sortent d'elles-mêmes ; car aussi longtemps que le culte a consisté dans l'adoration de la nature première, le fondement de l'autorité est resté enveloppé de ténèbres; époque qui a marqué le règne du droit divin dans le Paganisme. Des rois héréditaires qui tiennent du chaos f] leurs sceptres encore verdissants sont les conducteurs des peuples. Leur légitimité repose sur celle de Saturne. Plus tard, lorsque l'humanité se fait son apothéose sous la figure des Olympiens, elle met en quelque sorte sur son front la couronne du Dieu. Sacrée de ses propres mains, pourrait-elle à la fois s'adorer et se soumettre à un pouvoir qui ne viendrait pas d'elle! Non, évidemment. Déifier dans la société religieuse la raison générale, c'est consacrer dans la société politique la souveraineté de tous, ou, en d'autres termes, fonder le gouvernement républicain à la place de la constitution des monarchies orientales. Devenu autocrate, l'esprit humain s'octroie à lui-même sa constitution. Ce n'est (*) Platon. Rep. VIII, p. 188. — Arist. Polit. VIII. c. vi, p. 398. («) Hom. niad. IV. 101. — Piaf. Eutyphron, 139.

370 LES RELIGIONS GRECQUES. plus le prêtre qui est le législateur , c'est le philosophe («). Pour la première fois, la fiction du contrat social se réalise; Taréopage succède à la dynastie de Thésée. Mais sitôt que le Paganisme eut subi une troisième révolution, quand les dieux dégénérés ne représentèrent plus que d'anciens rois immortalisés par les peuples^ cette dernière doctrine, qui éclate sous Alexandre, devint la sanction religieuse du despotisme macédonien. La Grèce se couvre de dieux mortels, postérité menteuse des Olympiens. Alexandre est le fils de Jupiter ; Démétrius est le frère de Minerve; pour palais il a le Parthénon. La république est devenue tyrannie. ^ De la mobilité perpétuelle du dogme, il est résulté qu'on n'a pas connu en Grèce ces débats violents qui , dans le monde chrétien , ont divisé la science et la croyance. Les premiers philosophes semblent même enfermer sous leurs systèmes l'âme des religions éteintes (*) ; ils résument quelquefois dans une parole toute une civilisation antérieure. Est-ce l'âme humide de l'Égypte qui revit dans le monde de Thaïes? Est-ce la flamme de l'esprit de la Perse qui se rallume dans l'esprit d'Héraclite? Assurément le souffle de la grande Cybèle d'Asie respire tout entier dans les vers cyclopéens d'Émpédocle (*). L'âme lumineuse des dieux de l'Orient brille dans les théories de Pythagore ; l'harmonie de ses nombres est un écho de la lyre d'Apollon , coryphée des mondes. (') SoIoD, Parménide, Aristote, etc. vvy. Arist. Mo^Uiph., p. 254, éd. Brandis. (>) Sext. Empiricus adv Matbem., p. 367.

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

D'ailleurs, s[^]ôt que la philo9ophiç est ennbarassée de la religion-, elle la confond [^]vec l'art; toujours elle peut condamner impunément dans le poète f) ce qu'il lui fliut respecter dans le prêtre. Elle châtie Homèi;e des erreurs d'Orphée. Bientôt, désespéi'ant de ramener aux conditions dp là vérité l[^] çxoyaxiQen nationales , elle ne lei[^]r accorde rien ; elle les oublie , ou , ce qui est pis[^] elle s'en fait un ornement P). Comuie s'il n'y avait jamais e]& dan[^] le monde ni révélation ni doctrinei[^], ni disciplines antérieures y elle se met à disposer à sa fantaisie du monde de rihtçlligence. Pour un moment, la voilà reine absolue de l'abîme* Une pareille liberté, qui ne s*était pas encore vue, ne s'est pas retrouvée. D'abord la raison humaine eut (je la peine à porter froidement ce pouvoir absolu. Elle en fut infatuée dans le temps des sophistes. Couronnée d'hier, ses vices tiennent encore dii parvenu « Elle s'abandonne à ses fantaisies tyranniques, persuadée que, puisqu'elle est m[^]tresse, elle peut tout en effet; c'est-à-dire, élever et détruire[^] affirmer et nier, soutenir le pour et le contre ([^])) créer et abolir, sur son bon plaisir, la nature des choses par la seule autorité du raisonnement. Cette souveraineté trop subite l'enivre, et l'on remarque cette différence entre les commencements de la philoso.phie païenne et cbrétiépne , que la subtilité des scolastiques du moy[^] âge n^{^^}uit de l'excès de leur dépendance, et celle de\$ sophistes de Texcès de leur liberté. Socrate, qui ramena l'ordre dans ce chaos, est à la philosophie ce que Phi4ias est à la statuaire. Chacujn de C[^]) Plat. Rep. n, p. 247 ; III, p. 263. -- Sext, Emp. a[^]y. Matbem., p. 310, 321. (*) Plat. Phileb., 237. Phœdr., 310, 312. [^] (») Diaç, Uert. jx, \$1.

872 LES RELIGIONS GRECQUES. ses disciples devient entre ses mains une ébauche qu'il forme, corrige, jusqu'à ce qu'il mette en relief avec l'homme universel la divinité intérieure. D'une part, il perd la sérénité d'Homère dans les abîmes de l'esprit; il se promène en jouant au milieu des problèmes dont s'effraiera l'avenir; de l'autre, ramenant tout à l'homme (^), jugeant tout sur cette mesure, il réduit en système le caractère principal des croyances grecques; et sous ces deux aspects, il résume le génie de ces religions qu'on ne peut accuser de détruire. Le Verbe du Paganisme s'incarne dans l'esprit de ses disciples; la philosophie athénienne confirme l'apothéose de l'humanité dans la mythologie. Isolant la philosophie de la religion, il n'est pas étonnant que les historiens modernes aient méconnu la grandeur originale du scepticisme grec. C'est dans cette école qu'éclate avec le plus d'évidence la différence de l'antiquité et du monde chrétien. Loin de chanceler dans le doute, le philosophe païen s'y retire en paix, comme dans sa demeure naturelle. Il le proclame dès l'origine même, il le cherche par toutes les voies; autant nous regrettons la foi que nous n'avons plus, autant il supporte avec impatience le peu qui lui en reste. Sa croyance n'ayant jamais été immuable, pourquoi s'effraierait-il, comme Pascal, en tombant de la foi dans le doute? Sans secousse, il passe de la religion à la poésie, de la poésie au pyrrhonisme; loin d'être meurtri par la chute, il triomphe. Le front assuré, il s'avance au milieu des fantômes de l'opinion, comme Énée avec le rameau d'or au milieu des ombres du Styx; il les brave, il les disperse. Dans chaque («) Piaf. Phædr., 287. (*) Diog. Laert. Xenophan. ap. Sext. Emp. adv. Math., p. 280.

LA PHILOSOPHIE. 373 a espoir qu'il foule aux pieds, il s'applaudit de déconcerter renchamment du sophisme , de briser la servitude des vaines terreurs. Parvient-il enfin à se dépouiller de toute croyance, il respire. Dans cette nudité profonde, il jouit solitairement de la liberté du Vide ; il s'écrie qu'il goûte les plaisirs du dieu (*). Jamais le décri des sens ne fut porté si loin que dans cette société sensuelle. Et cō n'est pas le rire amer d'un esprit désabusé; c'est un scepticisme héroïque qui , sentant que la monde repose sur "une illusion , refuse obstinément d'y «cquiescer^ et sUr le» ruines de toute certitude conserve un inaltérable équilibre; c'est un doute prophétique , enthousiaste , qui exorcise (>) les vains spectres de l'intelligence, affranchit le mofide païen, prépare sans impatience l'avènement de l'ordre futur. Le sceptique païen ne nie rien, n'affirme rien; il fait mieux , il attend \^). \ . Le fond de la philosophie N^comme de la religion grecque, étant l'identité de la raison humaine (^ et de la raison divine, il s'ensuit que toutes les écoles, malgré leur différence , avaient nécessairement un but commun , qui est le calme, l'immutabilité, le repos imperturbable des Olympiens. Toutes semblent avoir formé leur sage sur le modèle des marbres impassibles de Phidias (^). Sceptiques, épicuriens; stoïciens, prétendent au même repos; et plus le monde se trouble et chancelle, plus les esprits cherchent leur équilibre dans l'indifférence; depuis le temps (*) e«ov Tp^irov. Diogen. Laert. IX, 65. {■) Lucrèce, De nat. rer. I, v. 147. Les mêmes vers se retrouvent dans le second livre, v. 60. (*) ZviTovffti i\ o\ Zxiirrtxot. Sext. Empir. PyrrhoQ., p. 1. (^) T^y xoiv^y Xoyov xa) 3c?oy. (') Sext. Emp. Pyrrlion., p. 3. 32

The text on this page is estimated to be only 23.59% accurate

LES iunuoiNs orbques. d'Alexandre, c eat lé eride^toutes les écoles. Voilà ponr* ijaoi le sublime de la morale antique a quelque chose de théâtral; il faut que Thomme joue en passant le rôle de Dieu. SoUs ^quelque manteau qu'il se cache, il faut qu'il accepte la douleur comme si c'était l'ambroUie. Elevé .Bur le piédestal , il joue, de son mieux la félicité suprême ; il. 4égttise sa misère sou^ Tapathie ; il se roidit à l'exemple d'He^Ctle (^). Voulant par avance ce que veut le destin , il- a -imagine en triompher; subtil jusqu'au bout, il revêt 4e dieu avant d'avoir dépouillé l'homme (^). . Cet Hercule spirituel , qui par ses travaux se divinise flâna perdre sa persfonnaalité, est le patron , l'image des grandes écoles d'Occident. Elles se règlent sur Ijii, comme sur Timita^ion d'un CbriM païen. Lorsque dan;s les écoles 4' Alexandrie iWmme aspïi'a au contraire à ^engloutir dains lé sein de Dieu , ce fut le terme de l'esprit grec et la première renaissance du génie de TOrient. C'est la gloire du stoïcisme en particulier, d'avoir re« cbnftu d* abord-un seul Dieu sous les masques différents du polythéisme ; et cette idée pénétrant peu à peu le dogme, on croyait encore avoir une religion , quand depuis longtemps on n'.avait pbis qu'une philosophie ; elle s'assied peu à peu dans le sanctuaire à la place du prêtre. Rien ne montre mieux à découvert cette révolution inté* .rieure du Paganisme que les Jbymnes attribués à Orphée. Jlefaits de siècle en siècle, corrigés^ transformés suivant Tesprit de chaque époque , ceux qui subsistent ont été (1) Xenophon. Memorab. II, c. i. Le surnom de Cléanthe était le second Hercule. — Diog. Laert. VI, 2; VII, 170. Diogène est représenté avec la massue. (*) Diog. Laert. IX^ etf.

The text on this page is estimated to be only 19.36% accurate

LA PHILOSOPHIE. 376 recomposés à la dernière bcture du Paganisme. -Poésie toute liturgique, empreinte encore des parfums des temples d'Alexandrie, quel est l'esprit de ces hymnes? Par où se distinguent-ils de ceux d'Homère? La différence est immense. Ces chants du testament d'une religion mourante, sont encore adressés individuellement à chacun des dieux du polythéisme. Mais lorsque les tributs, les personnes qui autrefois se distinguaient si aisément, se confondent désormais dans une même divinité vague, formée de leurs débris; à grand-peine pouvez-vous distinguer l'un de l'autre Jupiter, Apollon, Neptune, le Soleil, Junon, Cybèle, la Nature (c'est-à-dire les mâles ou féminines, grandes ou petites; ces puissances reçoivent toutes mêmes invocations, mêmes prières & mêmes noms). Dans le sein de chacune d'elles, vous découvrez l'infini qui s'étend pour envelopper et absorber toutes les autres; la poésie se perd dans la théologie de Plotin et de Proclus (s). Dernier songe du polythéisme sur le trépied, -il touché à la pensée chrétienne, c'est-à-dire, il se renie, il embrasse, en défaillant l'unité qui va lui survivre. L'Orient avait développé le dogme de l'incarnation dans la Trinité divine; la Judée avait ramené cette Trinité à l'unité; la Grèce y joint l'idée du Dieu dans l'homme. Ainsi s'achève l'Ancien Testament du monde sacré et profane. • (*) Orphie. Hym. x. (*) Les plus généraux reparaissent le plus souvent : &px^ «ayt^v, ^i&>y ^xTep ^Ic xa(ay

376 LES RELIGIONS GRECQUES. Au reste, les religions grecques étaient faites pour des jours de pompe ; elles ornaient la vie sans la fortifier ; quand arrivèrent les jours de détresse, cette société se délia comme elle avait vécu, sans déchirement ni douleur. La voix qui allait criant autour des îles : le Dieu Pan est mort ne fut suivie d'aucune lamentation. On entendit, comme auparavant , la grande sirène bercer le monde de son chant emmiellé Ne demandez pas à ces temps ce que les époques sceptiques du Christianisme ont appelé la* poésie du désespoir, Depuis Théocrite jusqu'à Longus, les écrivains assistent à. Tagonie d'une Religion, Qui le conviendrait ont la tristesse^ l'angoisse dans ces âmes heureuses? Le Paganisme n'a plus que quelques jours à vivre ; tout rit encore dans l'églogue de son dernier poète. La Grèce tombe* ; elle ne croit plus à rien , pas même à sa gloire, et dans ce moment suprême elle ne veut pas être enlaidie par la douleur. Elle meurt comme Socrate, en souriant; sans amertume contre ses dieux qui s'évalent*, elle lègue aussi un coq à Esculape. Et quand tout est fini , voyez comme la terre lui est légère ! Les fleurs croissent de toutes parts sur ses ruines. La sérénité s'attache à ses restes, afin qu'aucun peuple ne soit couché dans un plus riant sépulcre. Chaque jour, au lever du soleil , la grande Cybèle orne son tombeau. La cime de marbre de ses montagnes, c'est là sa pierre funéraire, l'ombre des bois, des myrtes, son inscription , et j'ai vu l'aigle de Ganymède se perdre encore en glapissant dans le sein éternellement azuré de son Jupiter. Cependant il est une résurrection pour les peuples comme il en est une pour les individus. Après que la société grecque a disparu , que tout annonce qu'elle ne

LA PHILOSOPHIE. 317 comptera plus pour rien dans le monde, voici le miracle qui éclate : après quinze siècles la Grèce ressuscite. On ne sait comment elle brise son sépulcre. Ce qu'il y a de certain , son âme reparaît dans le monde. Elle quitte le linceul , c'est-à-dire dlë dépouille tout ce qu'elle avait de faux, de mortel, pour ne rien conserver que ce quelle avait de phis pur, sa poésie, sa philosophie, son art, sa beauté incorruptibles. Ame affranchie de son corps, elle reparmt au milieu du xvi* siècle. Dès ce moment , tout change. Le miracle pénètre au fond de chaque esprit. Les cathédrales que le moyen âge achevait de Construire sont soudainement interrompues; comme si le dieu antique reparaissait plein de vie, les ouvriers achèvent dans la pensée et la forme païenne ce qu'ils avaient entrepris dans la pensée du moyen âge. De même que Phidias avait exprimé l'idéal de la Grèce et de ^l'Orient , à son tour Raphaël embrasse le Dieu dans lequel s'unissent la civilisation moderne et la civilisation antique. Des cantiques évangéliques s'exhalent de lalyife de son Apollon; Michel- Ange élève le temple du Jupiter chrétien. En se divisant entre deux religions opposées, entre Homère et l'Évangile, l'âme du Tasse se brise d'abord dans ce partage. Mais les cieux s'étendent pour embrasser le passé. Macérée ou, pour tout dire, baptisée dans le tombeau, la Grèce fait sa paix avec le Christianisme; c'est le signe de, cette ère nouvelle justement appelée la Renaissance , dans laquelle se consomme le règne du Fils par le règne de l'Esprit. 32.

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

LIVRE VIL Ié^m reljçionii romaliieiii LA RELIGION ET LA POLITIQUE. Un nouvel âge comvience dont 1b6 sibylles prédisent (') déjà le terme. Rom[^] est ibndée ; pour la première fois dans Tantiquité , la société nouvelle n'apporte pas , en naissant, un principe religieux qui lui[^]soit propre. Elle yit du fond commun des cultes antérieurs; elle emprunte[^] elle concentre la traditioji universelle du paganisme ; elle n[^]agrandit pas les cieus païens. S(s croyances ébauj;[^]ées s'effacent au.premier souffle devant les croyances plus éclatantes du leste du genre humain. Maître[^]e des Autres nations dans la politique, cette société leur est asservie dançf la religion. Nul souvenir inspiré du monde jiaissant; nulle empreinte du commenceineut des choses ; le murmure des temples couyert par le bruit de la vie civile et par les orages du Forum ; l'homme accoutumé. déjà au prodige de Tunivers; la nature, dans sa majesté première, domptée, bornée par l'industrie et par l'agricul(«) Flut., Syll., W. — Micjïelet. Histoire romaine, 1. 1.

The text on this page is estimated to be only 23.75% accurate

LA RELIGION ET LA POLITIQUE. 379 ture ; la loi révélée-, non plus dans l'immensité de l'Océan, mais sur la glèbe du sillon ; des dieux sans Olj'mpe, sans amour ni postérité, faits pour mourir ensemble, qui, sous le visage de l'enfant, montrent déjà (t) une prudence de vieillard, comme s'ils avaient hérité de l'expérience des époques précédentes ; plus de familiarité avec les puissances célestes ; plus de mariages des mortels et des immortels ; la raison d'État i surtout la peur, ce sentiment sénile, succédant au besoin natif d'adoration, à l'hymne, à l'extase, à l'ivresse, à la volupté ; tout annonce que l'âge des Religions de la Nature se refroidit et s'épuise ; l'âme de l'antiquité commence à dépérir. Le principe qui tant-mait ne se renouvelant plus), on pressent, dès lors , que la cité romaine qui vit et s'alimente de la substance de toutes les autres, sans presque y rien ajouter, sera la dernière société et la Révolution suprême du monde païen . L'originalité des Romains est dans les rapports nouveaux qu'ils établissent entre les Religions et l'État politique. Quand ils parurent dans le monde , leurs Dieux incultes se trouvèrent si inférieurs à ceux de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie, que jamais l'idée ne put leur venir d'imposer leur culte au monde, et de faire des progrès de leurs Divinités la marque de leurs conquêtes. Ils firent tout le contraire P) ; ils s'asservirent aux Dieux des vaincus , car ils commencèrent par avoir peur de tous ceux f») Tâches, puerili specie, senili prudentiâ. Cic, De divin. II, 23. (*) Ceux qui «ont hors de toute société, les Cyclopes n'adorent ni Jupiter ni les autres Dieux. (») Servius ad l'Énéide. II, p. 59a. — Maorob. Saturnal 111, 9.

380 LES RELIGIONS ROMAINES. dont ils ouïrent parler dans l'univers; et même, ceux qu'ils connaissaient le moins leur inspiraient le plus d'effroi, ce qui d'abord les décida à ne se commettre avec aucun d'entre eux; ils les placèrent, sans discuter, dans le Capitole. En même temps, ils firent tout ce qu'il fallait pour brouiller les Dieux étrangers avec les sociétés qui les adoraient. C'est-à-dire qu'ils changèrent (^) tout le droit divin de l'antiquité ; si l'on veut y prendre garde, on verra que la suite de leur histoire est sortie de la révolution, qu'ils produisirent , par là , dans le Paganisme oriental et grec . 'Dans le temps qu'ils assiégeaient Véies, l'un d'eux s'approcha de la déesse nationale des Véiens , et lui dit : ** Veux-tu venir à Rome , Junon (2) 1 >* La déesse étrangère fit un signe d'assentiment, et répondit : •« Je le veux. i> Elle fut portée dans l'enceinte de Rome; son peuple l'y suivit; il y reçut, après elle, le droit de cité. Cette histoire, qui fut répétée cent fois , est celle de chacune, des conquêtes des Romains. Sur tous les points de l'univers connu , il s'est trouvé un fécial , la tête couverte d'un voile, ou un consul , qui, avant de franchir le territoire ennemi , ou avant de livrer l'assaut , a répété la formule sacrée (') d'évocation : M Si'il est ici un dieu (4) ou une déesse qui ait sous sa tutelle ce peuple et cette cité, nous les prions, supplions, nous adjurons de quitter, abandonner, délaisser, ces

(1) Minutius Félix, Octav.. 6. (*) Visne Romam ire, Juuio? TH. Liv., V, 22, (*) Evocationem luminu in discessionemque. Macrob. Saturnal. III, 9. (4) Si deus, M dea est. Macrob. Saturnal. III, 9.

The text on this page is estimated to be only 27.75% accurate

LA RJSLIGION EJ LA POLITIQUE. 381 »' pies , ces sanctuaires , de sortir de ces murailles , d*y n inspirer la terreur, Toubli, et de venir à Rome, près de » moi et des miens.; afin que nos autels, nos sanctuaires, » leur étant plus agréables et plus précieux, ils se. prépo* » sent à la garde du peuple romain et de mes. soldats , n étant convenu et entendu de tous que nous leur vouons H de& temples et des jeux. » C'est avçç cette formule que la terre a été CQoquise. Les Dieux, de Rome sont d'abord des Dieux de proie (^); elle les attire de tous les bouts dç l'univers par T appât (3) des dépouilles; comme on n'oserait les faire prisonniers 0, on commence .par les gagner, pour niieux gagner les peuples. Dans une ville ainsi désertée par les Dieu%, que devenaient les. vaincus auxquels il ne restait que les murailles nues (*) et les portes à adorera ils ne pouvaient retrouver la possession entière des choses sacrées qu'en entrant dans la cité romaine. De là, le désir qui s'allume chez eux de faire partie de la citd viotorieuse où dédormais leur religion a son foyer. S'ils obtiennent par grâce d'y entrer à la suite de leurs divinités irritées, ils ne font pas leur paix avec elles, en un moment . Rejetéspar elles, ne leur sont-ils pas odieux (s) ! (*} Fythice-ApoUo..., tibique Jbiuc decimaiA part^m prædœ ve* veo. TU. Liv., V,v21. (*) Irruimus ferro ; et divos ipsumque vocamus In paitem prædamque Joyem< (Virg. JEn., III, 222). (>] Nefas æstimarent deos habere captivos. Macrob. Satura. 111,9. (^) Parietes postesque nudatos qoos adorent. T. L., XXXVIII, 43. (

S82 LES RELIGIONS ROMAINES. Eux-mêmes se sentent frappés d'interdit ; ils deviennent ce que l'on appelle des plébéiens. Et comme ils ne peuvent se réconcilier avec leurs propres Dieux que par la médiation du peuple romain, vous voyez naître de là le droit divin de tutelle et de patronage que le vainqueur exerce sur le peuple des clients. Les Romains[^] étant détenteurs des Dieux des vaincus , ceux-ci n'ont plus d'autel[^], plus de culte public ; ils n'ont plus de sacrifices. Comment pourraient-ils être les prêtres des autels qui les ont reçus ils ont besoin d'un patron pour faire agréer leurs offrandes. Dans l'interdit qui a suivi la défaite, même la puissance des prières leur a été enlevée ; à plus forte raison , ils ont perdu l'intelligence[^] des signes divins-; ils se croient maudits. Tout cela s'exprime par un seul mot sacramentel : « Les plébéiens ont perdu le droit des Auspices, n • Tel est le fondement de l'Aristocratie romaine ; elle repose sur le principe de la déchéance païenne , ou sur l'inégalité des classes devant les Dieux. Le principe qui avait fait les castes en Orient reparaît au bord du Tibre ; et tant qu'il subsiste , c'est-à-dire aussi longtemps que le peuple croit que les patriciens ont seuls les mains assez pures pour toucher aux choses sacrées , il est évident qu'aucune loi , aucun changement , aucune révolution ne peut donner à ces hommes l'égalité qu'eux-mêmes regarderaient comme un sacrilège. Dans cette cité où les immortels refusent de lui parler, un secret éternel enveloppe le plébéien. Tout lui est fermé par une main invisible, loi civile, fastes, histoire («), (' j Si non ad fastos, non d' commentarios pontificum admittimur. Tit.Liv.,IV.3.

The text on this page is estimated to be only 24.11% accurate

LA RELIGION ET LA POLITIQUE. 388 fonctionnalité juridique, es, passé, présent. Après avoir percé ses autels, il est égaré et aveugle (') légalement. Malheur à qui soulèverait le voile qui Tenvironne ! le duumvir l'illius est cousu dans un sac et plongé dans le Tibre pour avoir divulgué les formules des rites civils. Le sentiment de l'interdit est entretenu par le culte systématique de la Peur, que je trouve partout au fond du génie romain. Que sont, à l'origine ces collègues de- prêtres

384 LES RELIGIONS ROMAINES. la chfdne de fer du débiteur dans Tergastule du créancier î Lorsque la pensée de Tégalité des hommes devant les Dieux rentra , êniifi , dans le C(ieur du plébéien , il arriva que de longs scrupules l'assaillirent avant que son droit lui parût assez clair pour qu'il osât le revendiquer; d*où le caractère tout nouveau des révolutions démocratiques dans Tanciëne Rome. Les prolétaires ne s'insurgent» (') pas contre l'autorité de la noblesse. Comment oseraient-ils lutter contre les familles des prêtres 1 Ce serait rengager 1er combat contre les Dieux euxmêmes. Le comble dé l'audace, c'est de se retirer sur l'Aventin ou sur le Janiculç. Leur émeute est une fuite ; ils sentent que la terre manqife sous leurs pas, dans Tenceinte de cette cité où tout leur est refusé par la main des Immortels. Ils ne combattent pas, ils se retirent. Les historiens voient l'effet dé la modération d'esprit dans les isécessions plébérennes, qui ne sont que l'effet de l'interdit et du terrorisme religieux. D'autre part, la noblesse, en faisant dépendre toutes les fonctions civiles, politiques, sociales du droit des auspices, pouvait faire une multitude de concessions sans rien perdre, et le peuple, d'innombrables conquêtes, sans rien gagner. Il faut voir la subtilité prodigieuse avec laquelle l'Aristocratie défend ('), comme son fort, le privilège des choses saintes. Quand elle est menacée, elle accorde tout à la plèbe, hormis une chose, la réforme re* ligieuse. Ce point unique écarté, elle sait qu'elle peut * (») App., Civ. I. (*) Sigonius, De antique Jure civium Romanorum, 1, 19.

LA RELIGION EX LA POLITIQUE. 385 tout donner, parce
 quelle, peut tout reprendre. Après chaque révolution, elle cède un droit qui
 n'a aucune application, que par son bon plaisir. Le peuple satisfait
 «conquiert le mot, l'Aristocratie garde la Chose. Quand le peuple s'aperçoit
 de la méprise, l'Aristocratie fait une nouvelle concession également
 chimérique. Ainsi toujours abusé, que restait-il au peuple que le désespoir!
 C'est alors qu'incapable de reconnaître où est la source du mal, il se décide
 à fuir une cité où les plus grands biens sont stériles pour lui seul. Dans un
 Etat où l'existence entière était enveloppée par la Religion, celui qui était
 maître du droit religieux était maître de tout ; réciproquement, celui qui ne
 possédait pas ce droit possédait inutilement tous les autres. Qu'importait
 qu'il pût nommer des consuls, si l'augure pouvait toujours annuler l'élection
 par son veto? Coûment, d'ailleurs, investir de la magistrature suprême un
 homme auquel les Dieux refuseraient de parler ? Qu'importait que le
 mariage fût autorisé entre les deux classes! La première Romaine d'origine
 noble, qui eut le front d'épouser un consul plébéien, fut arrachée, comme
 impie, du temple de la Pudeur patricienne. Que servait au prolétaire de
 posséder le sol, s'il était incapable d'orienter son champ ? Dans un pays où
 l'on ne pouvait (*) , sans faire intervenir le droit augurai, ni bâtir une
 maison, ni relever un mur ou un four, ni fixer une porte sur ses gonds, ni
 planter une borne, il est plus clair que le jour que celui qui se réservait le
 monopole (*) Feslus, Utiuales. 33

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

360 19» RBLtQIONS ROM^tMBS. religieux (^ restait le maître de tout après avoir tout donné ; et si nous hq voyions ce qui se passe encore chez les modernes , dani la plus grande partie de FEurope , il serait incompréhensible qu'il ait fallu aux plébéiens romains trois siècles pour découvrir une chose si simfde , et p}us d*un siècle encore pour la changer, quand ils Teu^ rent découverte. La révolution démocratique qui donna le pouvoir aux décemvirs ne fut qu'une illusion de plus (^ ; c*est la rait> son pourquoi elle entraîna avec leur chute une révolution nouvelle. Ils avaient été choisis pour rédiger une constitution populaire. Mais les Douze Tables, cette charte de libertés» en maintenant le privilège sacré, n'apportait dans l'application aucun changement réel dans la oondi* tion des personnes , ni dans l'état des propriétés Encore une fois, le peuple se cent trompé, saïs savoir comment. Il renverse les réformateurs qui se jouent de leurs réformes. C'est le fond de l'histoire de Virginie. Dans toutes ces révolutions , le peuple s'agite à l'a* vçugle ; il n'aperçoit pas l'obstacle qui les rend Ulusoirçs (il ipord le frein , et il ne sait pas que le frein le retient. Sans se remuer, la noblesse le tient en bride par cette clause qu'elle laisse subsister dans tous les changenoents de constitution : «« Que les auspices soient incommunicables au peuple. » Le désespoir, aveugle des uns , la majesté tranquille des autres , tel est le tempérament de Rome , tant que dure ce secret de l'empire. (^) Pênes quos igitur sunt auspicia more majorum nempe pènes patres. TU. Liv., VI, 41. (') Lœta enim principia magistratûs ejus nimis luxuriavêre. TU. Liv., ni, 33.

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

LA RBL1GI0N ET LA POLITIQUE. 387 L*histoire romaine met ainsi , mieux qu'aucune autre, eette vérité dans son jour : qu'aussi longtemps qu'un peuple n'a pas porté l'esprit démocratique dans la con-* stitution de sa religion , il essaie vainement de s'éman-» ciper de la tutelle de l'Aristocratie. Ses révolutions les plus hardies sont de% leurres ; ses lois les plus humaines, une lettre morte. Pour annuler toutes les concessions faites à l'esprit nouveau , il ne faut que le bâtoifi d'un augure, qui déclare^ au nom d'une caste, que telle inno^ ¥ation est illégitime, telle nomination caduque, parce que les auspices ont été mal observés (^). Avant d'avoir porté la révolution dans la. religion , quels droits les plé« béiens n'^vaient-ils pas conquis! Des tribuns, des cou-" sula; l'aGCéssion à presque toutes les magistratures; la réforme des dettes ; la pudicité dans la famille avec le mariage solennel des patriciens ; tout cela était écrit dans la loi, et tout y restait enseveli sans entrer dans la pra«* tique. Tant de rogations populaires demeuraient frappées de stérilité. Les plébéiens , faussement émancipés , ne nommaient que leurs^ ennemis. Quand ils avaient le droit, ils n'osaient l'exercer i quand ils l'osaient , toujours à point nommé il se trouvait un patricien pour annoncer qu'il avait entendu gronder la foudre ; aussitôt se mon^ traient les divinités de la Pâleur et de l'Epouvante f) ; la plèbe se retirait la tête basse ; et sous une émancipation apparente se perpétuait fa servitude réelle. Le vrai jour de l'émancipation fut celui on le ^ plébéien Publius Décius réclama ouvertement l'égalité des (*) Contra auspiciaesse latas. lit. Liv(•) Pallor, Pavor.

383 LES RELIGIONS ROMAINES» droits religieux : quel était le droit des patriciens à s'arroger le privilège de comprendre seuls, dans les éclats de la foudre, le langage de Jupiter Conseiller? Avait-on ouïdire qu'ils fussent descendus des cieux ? fallait-il que toute supplication passât par leur bouche 1 Pourquoi les plébéiens ne sauraient-ils aussi faire entendre leurs prières, et communiquer avec les Dieux! Ne les croyait-on faits que pour se plonger dans le gouffre ? Si déjà ils avaient (') les couronnes murales, les chaises curules, pourquoi seraient-ils éternellement incapables de porter le bâton de r augure î Ce jour-là, une lumière terrible brilla dans Tantiquité, con)me chez les modernes, le jour où Luther brûla les bulles du cape ; le principe de Tancienne autorité se trouva renversé. A ces questions, les patriciens répondirent (^ qu'il s'agissait non de leur cause, mais de celle des Dieux i que Tégalité religieuse, c'était le renversement de la société divine et humaine ('] ; qu'eux seul3 savaient lire dans le ciel, qu'eux seuls possédaient le secret et la science incommunicable des auspices ; que ce qu'ils faisaient, d'ailleurs, était pour empêcher que les religions ne fussent polluées par la prêtrise du peuple; qu'ils sauraient garantir de la souillure et delà promiscuité des autels plébéiens leurs divinités de famille. Puis, avec l'ironie qui est la dernière arme des classes élevées, ils ajoutaient qu'ils voulaient bien, après tout, qu'un plébéien, un prolétaire, fut (M Tit. Liv., X, 6. («)Tit.Liv.,X,7. (*j Omnis bumana societas toUitur. Tit. Liv.

LA RELIGION ET LA POLITIQUE. 389 prêtre, augure, pontife, pourvu du moins qu'il fût homme f). Sous ces discours perçait la terreur ; comme il arrive souvent dans les causes perdues , on trouva le moyen d'ajourner de^ quelques heures la loi qui renversait un monde» A force de subtilités, le vieux génie de Rome fut heureux de gagner même un jour. Le lendemain /la ques-^ tion reparut^ il fallut se résigner; la loi {^} de Tégalité fut votée avec un immense applaudissement, ingenti con^ sensu f). Cette révolution est celle quichangea tout dans Rome, et vous vous en convaincre^ par ce peu de mots : Avant cette réforme , tous les progr-ès de la Démocratie sont illusoires ; «lié ne peut s'emparer de Favenir ; après cette réforme, tous les efforts de T Aristocratie sont vains; elle ne peut ressaisir le passé. Avant ce changement, c'est la Démocratie qui n'ose l'exiger; quand il est accompli, c'est la noblesse qui n'ose l'abolir. Toutefois il lui restait encore une chance. Après leâ premiers échecs des* magistrats plébéiens , la noblesse s'écria que l'on voyait bien que ceux-ci étaient odieux aux Immortels qui se vengeaient sur l'État de la prospùcuité des sacerdoces. Gè dut être uwe grande tentation pour le peuple ; s'il se crut rejeté de nouveau par les Dieux, ce moment fut de courte durée. En retenant , malgré les revers, le droit des auspices, le plébéien eut foi dans le plébéien et tout fut alors consommé. (M Dummod6 homo sit. Tit. Liv., VI, 41. (•) Tit. Liv., X, 9. (*) La loi Ogulnia décida qu'il y aurait , à l'avenir, quatre pontifes et t;inq augures plébéiens. Tit. Liv*, X, 9 33,

The text on this page is estimated to be only 25.47% accurate

S90 LB8 RBUIOION8 BOaiAIMBS. Ce fut une révolution analogue à «elle qu'à, chez les modernes, en établissant la liberté des cultes, détruisit le principe du droit divin. Quand le privilège des auspices eut été attaqué une fois, il fut impossible de le sauver) et quand il eut été détruit, il fut plus impossible encore de le remplacer. La Démocratie déborda par cette brèche; ce fut fait du moyen âge de Rome. La révolution religieuse n'ayant pu être vaincue, rien au monde ne fut capable d'empêcher la transformation de la propriété, de la cité, et de tous les rapports sociaux. Ce qui n'était jusque-là qu'apparence, se changea par degrés en réalité.' Après l'égalité religieuse, vint l'égalité civile, par la publicité des lois, par l'extension du droit de cité, par l'application des lois agraires. Rien n'arrêta plus le torrent. Depuis ce jour, il y a deux classes qui ne meurent plus et ne cessent d'ébranler l'ancienne société : le triebun dans le droit politique, le préteur dans le droit civil. . Malgré les fureurs de l'Aristocratie > elle ne peut parvenir à trouver un seul point immuable pour fixer l'État dans la forme ancienne ; tant il est vrai que les révolutions qui changent l'ordre religieux sont les seules sur lesquelles il vous soit permis de compter. Car, de même qu'il semblait d'abord impossible que vous fussiez de telles conquêtes, il semble ensuite impossible que vous les perdiez; et ceux qui croyaient auparavant qu'elles ne leur seraient jamais arrachées en arrivent bientôt à ce degré d'abattement qu'ils n'entreprennent plus rien pour les ressaisir. C'est alors que l'Aristocratie romaine se sentit atteinte

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

ROBIE BT L£ MONDE. 391 mortellement, et commença de se démoraliser. Au contraire^ sitôt que les plébéiens eurent réformé la constitution religieuse, ils ne songèrent plus en aucune circonstance à se retirer de Rome. Ils avaient dans la cité tout ce qu'il fallait pour lutter et pour vaincre; les sécessions ne se reproduisent plus, parce qu'il n'y a plus d'objet. Avec le mystère des religions, le peuple possède le mystère de la loi; avec les lois, le moyen de profiter de sa victoire; il sait les formes sacrées par lesquelles il peut enraciner chaque révolution en se partageant les terres du domaine public. Pourquoi quitterait-il de nouveau la cité! il n'a plus que des hommes à combattre; les Dieux aussi sont avec lui.

II ROME ET LE MONDE. ' De ce que les Romains avaient fait leurs conquêtes en évoquant les Dieux étrangers, ils tiraient une conséquence singulière: c'est que le moyen d'être invincibles était de cacher au monde le nom de leur Divinité nationale. Au lieu de l'imposer aux autres nations, ils ne permirent à personne de l'invoquer («) de peur qu'on ne l'attirât, par de meilleures offrandes, hors de leurs retranchements^ Le secret fut en effet si bien gardé, que là où (S) Ipsi Romani et Eteum, iacujus tutelâ urbs Romaest, ut ipsius urbis Qomen ignotum esse voluerunt. Macrob. Satur.

III, 9.

382 LES REUOIONd ROMAINES. part des Romains moururent sans savoir au juste com[^]ment s'appelait la divinité nationale de Rome. On parle (!) d'un tribun mis en croix seulement pour avoir prononcé son nom. Des religions, le mystère passe dans la politique et devient la raison d'État. Dans les époques les plus libres, il resta quelque ombre de cet interdit. Les historiens latins eux-mêmes, ne connaissent que la face extérieure des événements ; le secret de l'empire leur échappe. Tout dit^{*} posé qu'il est à se flatter, Cicéron avoue (3) qu'il n'est pas dans le secret des prêtres, et qu'il n'a rien à dire du droit pontifical, ni de la religion, ni des cérémonies. Sans le vouloir, Virgile fait cet aveu à chaque page. Je crois sentir en toutes choses que l'aristocratie ne s'est jamais confiée même aux princes de ses écrivains ; le Dieu leur reste caché. Ce qu'ils me disent ne contente qu'à demi ma curiosité sur les choses sacrées ; j'attends toujours une parole plus intime, plus profonde qui lève le voile. Mais en vain ; il me semble qu'eux-mêmes ignorent, presque autant que moi, ce que (^) je voudrais le plus savoir. Je cherche chez eux l'âme des choses, je ne la trouve pas ; ils ne laissent en dehors du temple (^). Voilà la vraie différence d'avec le génie grec si expansif, si impatient de prêter sa religion à toute la terre. [^] Verum nomen numinis quod urbi Romæ præest, sciri sacrorum lege prohibetur ; quod ausus quidam tribunus plebis enunciare, in erucem est sublatus. Servi us ad ^neid. I, 447 ; U, 198. (*) Nihil loquor de pontificio jure, nihil de religione, cœremoniis. Non di⁸imulo me nescire ea. Cic, pro domo, 46. (*) nia intertota, Jom vestra sunt. Ib. (^) Non sum in exquirendo jure augurim curiosus. Ib., 15.

BQMB ET LE MONDE. 393 Lisez chez eux l'histoire de leur Hercule ou de leur Apollon ; vous savez , en partie, l'histoire des peuples qui les ont adorés • Interrogez l'ancien Dieu des Lutins , sous la figure d'un fer de lance ; il n'a rien à raconter de son peuple ; il n'a point de voix pour livrer le mystère de la Raison d'État divinisée. Sur ces deux principes opposés, s'ordonnent deux sociétés distinctes : Les Grecs , établissant partout où ils s'arrêtent un Dieu national puissant, laissent partout derrière eux un foyer de civilisation.' Chacune de leur colonie porte en soi un germe sacré et devient une société indépendante* Au contraire, la cité du Tibre , enfermée dans ses murailles tous les germes religieux de l'univers, il n'y a qu'un point vivant dans le monde romain» c'est Rome ; ses colonies ne sont que des camps ou des marchés. * • Ce fut, si l'on y songe, une chose toute nouvelle dans le monde , que tant de conquêtes purement matérielles , auxquelles ne se joignait aucune ambition de domination morale. Dans les sociétés qui avaient précédé, les Dieux s'opposaient et luttaient entre eux comme les peuples; c'est encore le fond d'Homère dans l'Illiade. Les Romains, au contraire, n'osèrent jamais faire acte de souveraineté dans le monde religieux. Comme il n'y avait plus ni vainqueurs ni vaincus entre les Dieux , cela produisit des conséquences sociales* toutes nouvelles ; il arriva un moment où il n'y eut plus ni vainqueurs, ni vaincus entre les peuples : ce moment fut la fin de la cité antique. Tant qu'ils ont vécu , les Romains se sont persuadés qu'ils se servaient des Religions comme d'instruments de

The text on this page is estimated to be only 14.75% accurate

894 LES ROMAINS ROMAINS. conquêtes 9 et ils n'ont pas
Vus qu'ils ont été continuellement dominés par l'esprit même des ennemis
dont ils croyaient se jouer. Ce qu'il y a d'étonnant, l'illusion des anciens 4
cet effort dure encore. Polybe (

The text on this page is estimated to be only 16.76% accurate

des cuites, <1^ Retigionà et de Tesptit dé Tétranger. Ils 88
donnent pour mission de Commander au monde ; le résultat de chaque
victoire eât, au contraire, de diminuer l'esprit romain , et de faire entrer dans
Rome une fime hostile. Ce vide religieux est lé gouffre qu'aucun Curtius
n*était capable de combler ; il fallut que tout l'univers allât s'y «Mmer. Tous
ces DieuK que l'Aristoorétie romaine fait entrer dans son Panthéoh, c'est le
cheval de hois dans les murs' dfis Troyens. A la fin, l'emiemi sort de cette
savante maeUne; T ancienne dté est renversée. ' CftF ces Religions
àtnuigères, c'était bien rfime ,> là pensée, le gâiie natimuil,
l'espéraneciéterndle des Étrangers ; où ébBiii leur Dian^ là était leyr droit.
Et comment renoncer pour tottjxmrs à la vie sociale, comment se Gr

396 LES. RBUOI0N8 B0IIAINE6. çore chez les Samnites. A peine la hache de Sylla s'est reposée, l'esprit des morts est debout; le massacre de tout le peuple samnite ne peut empêcher le Samnium de conquérir le droit de Cité. Qu'est-ce donc que cette histoire, où toujours les vaincus triomphent des vainqueurs (*)? La vérité est que les Romains, qui ont tant détruit, ont ignoré l'art de l'extermination morale, la seule qui fasse mourir. Leur matérialisme ou leur indifférence les trompa. Persuadés qu'il suffisait de briser les corps, ils ne voulurent combattre que des forces physiques. Ils s'épargnèrent ainsi la moitié de la lutte; mais ils ne se donnèrent qu'une moitié de victoire. Les Tarentins, étant avisés de sculpter les statues de leurs Dieux dans l'attitude de combattants (1), Fabius n'osa prendre sur lui de les enlever; il jugea prudent de laisser chez l'ennemi des Divinités si irritées qu'elles semblaient lutter encore. Jamais ils n'ont su où frapper le coup mortel pour tuer un esprit, un être moral tel qu'un peuple, et s'assurer contre les représailles. Malgré le déluge de sang qu'ils ont versé, c'est à peine s'ils ont su se débarrasser d'un seul de leurs ennemis. J'en excepte Carthage, la seule dont ils aient rejeté le joug moral, en rejetant ses rites insociables. Mais partout ailleurs dans leurs conquêtes, ce ne sont que révoltes, soulèvements; après de nouvelles victoires, de nouvelles exigences des vaincus. Toujours les Dieux triomphants dans le Panthéon romain (2) App., Civ. I, 61. (■; In modo pugnantium formati; dicitur Iratoti Tarentiniis relinqui Junii. Tit. Liv., XXVII, 16.

The text on this page is estimated to be only 28.57% accurate

HOME ET LE MONDE. 397 tendent la main à leurs peuples et les relèvent. Auroit-on de ses victoires, Scipion rencontre dans le Forum les peuples qu'il croyait avoir exterminés ; on connaît sa réponse à ses interrupteurs ; ** Ceux que j'ai amenés ici enchaînés ne me feront pas peur, depuis qu'ils sont sou»»» verains. » • Ils n'ont pu même régner en paix sur l'Esclave, parce qu'ils n'ont pu l'annuler moralement, ni lui ôter ses autels, ses dieux mânes serviles (^)^et son jour de saturnales (>}. A^issi l'esclave, partout ailleurs si muet, si complaisant, ne cesse de se souvenir chez eux qu'il est homme; il s'agite, il conspire ; à l'abri de la déesse de Syrie, il les inquiète presque autant que le monde des hommes libres. . . . ' Même après la guerre sociale, c'est-à-dire, après des siècles de carnage, les historien^ ne savent comment la conscience de la vie sociale a pu survivre à tant de meurtres. Dans l'embarras d'expliquer une pareille impossibilité de mourir, et n^ voyant pasque. l'âme des nations subjuguées se conserve et se perpétue avec le Dieu national., ils prennent le parti de nier les faits, les traités les plus certains. Il en est de même de la promptitude que tant de peuples mirent à se confondre dans une même cité.. Cette intime alliance d'hommes si divers par la race, par la langue, reste, en effet, incroyable p), si l'on n'y joint l'idée de l'alliance intime des cultes dans le Panthéon (*) Diis manibus servilibus. Varr. L., L. V, p. 51. («) Macrob. Saturn. 1, 10. (*) DUst mili lingua, alii alio more viventes, incredibitc mémoratu est quam facile coaluerint. Sali., Catil.^ VI. 3/i

The text on this page is estimated to be only 23.87% accurate

398 LEd RELIGIONS ROMAINES. romain." Mais, cette unité de religion une fois reconnue, quoi de moins extraordinaire que l'unité sociale des populations ? C'est le contraire qui serait une énigme. Ce n'était point ainsi que les Orientaux s'assuraient la possession tranquille de leurs conquêtes. Avec moins de meurtres peut-être, ils ont infiniment plus détruit ; et ce qu'ils détruisent ne se relève pas. C'est qu'ils commencent par dégrader les croyances des vaincus, c'est-à-dire, par les dompter jusque dans la conscience. Et, chez eux, le plus souvent, un seul coup suffisait, parce qu'ils savaient où est le point vital. C'est là qu'ils frappent une large blessure faite au Dieu ennemi dispensait de renouveler trop souvent la lutte. Avec le culte dégradé, tombait de toute sa hauteur le peuple au rang d'une caste sans mémoire ; sans conscience. Le vaincu reste enseveli vivant sous la chute de son Dieu ; après cela, le silence se fait pour des milliers d'années. Nulle tentative de représailles de la part de ceux qui ont reçu ces sortes de blessures. . Quand je vois un homme tel qu'Annibal ne pouvoir entraîner dans sa cause un seul des peuples de l'Italie, je ne puis m'empêcher de croire qu'il a trouvé dans les Religions insociables de Carthage un obstacle invincible > A Tullius. Le culte anthropophage de Baal, déjà rejeté par la conscience de l'Occident, c'était, sans doute, ce qu'il appelait avec amertume la fortune de Carthage. Une chose peut surprendre : c'est que l'aristocratie romaine ait été si lente à s'apercevoir que la constitution religieuse, se transformant par l'introduction des cultes étrangers, transformait aussi la constitution politique et sociale.

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

BOMÈ ET LE MONDE. 393 Des Rois aux Consuls, des Consuls aux Déceravirs, des Décemvirs à Sylla, Varistocratie a toujours poursuivi 1« même but, sans oser s'arrêter à la seule mesure décisive, qui pût la faire réussir. Dans le vrai, elle se proposai)^ deux choses contradictoires : d'un coté, elle voutaitimpo-. ser^la société romaine l'immutabilité sociale des peuples de 1 Orient ; de 1 autre, pour agrandir l'empire par ies' conquêtes, elle consacrait le principe même des change«> . ments dans les nouveautés religieuses : c'est ce qui ia > perdit. Que servait de* proscrire des races entières, si l'pn n'osait proscrire leurs Dieux ? C'est la même faute^ * ou plutôt la même nécessité qui pèse sur les aristocratieait modernes, lorsque, se proposant de conserver le passée i elkâ n'osent abolir la liberté de conscience, qui est la négation même de ce passe'. \ Pendant les guerres civiles , la force de la passion semble avoir éclairé un moment tous j') les partis; il ny a pas alors une révolution politique qui ne s'appuie sar une révolution religieuse. Le parti de Marius fit , pour 'asseoir la Démocratie ^ une chose nouvel le. et parfaitement raisonnable; il porta la Démocratie dans la religion, en donnant au peuple le droit de nommer les prêtres. S}'lla fit le contraire : il abolit la loi de Marius ; il rendit au collège des prêtres le droit d'élection. Je ne. sais pourquoi l'on ne parle pas davantage de cette contre-révohtion dans le sacerdoce ; elle fut la base de tout lesystèrae de Sylla. (») Cic. II, De leg. Agr., VU. — Vell. Pateic, U. 12. — Suetoji.,* Nepo, 2. — Dio. Cas8iu»«^XXXVII, 37: — Sigon», De aatiq. jur. Civ. Rom., I, 19. . ^j. .

400 LES RELIGIONS ROMAINES. Ce n'était, au reste , qu'une demi-mesure ; elle n'allait pas jusqu'à étouffer dans Tâme le droit des plébéiens , ei leur ôter Tespoir. Aussi fut-elle effacée au premier souffle contraire, et le .droit du peuple rétabli dans la religion, sitôt que la Démocratie reparut avec César. La logique de Sy lia est plus apparente que réelle. En vain il égorgeait les Athéniens ; comment aurait-il vaincu r^sprit de nouveauté grecque ! Il pillait , il est vrai , le temple de Delphes; mais il emportait (

BOMB ST LE MONDE. 401 reparaissent. Les proscrits deviennent proscripteurs ; les morts tuent les vivants* Car, dans les temps corrompus qui précèdent la chute des sociétés, la mort joue un grand rôle ; c'est la seule divinité que les hommes prennent encore au sérieux; et si vous les délivrez trop aisément de cette crainte, aussitôt ils vous méprisent. Au reste, rien de plus rare dans tous les partis que la hardiesse de Tesprit jointe à la hardiesse du caractère. Peu d'hommes osent ce qu'il faudrait pour surmonter un péril mortel! Une seule chose pourrait sauver Catilina; c'est la seule qu'il n'osera pas : armer les esclaves. Toutefois les patriciens ne périrent pas sans avoir eu le pressentiment que , pour conserver l'ancienne société , il fallait se débarrasser des cultes- nouveaux. Mais cette pensée que la force des choses révélait par intervalles ne prit jamais chez eux l'autorité de l'évidence. Après un effort d'un moment, ils rouvrent leurs portes à des puissances qui, après tout, n'étaient depuis longtemps que des superstitions illusoires pour les classes élevées. Le peu de prix qu'elles mettaient à leur religion fit qu'elles se laissèrent envahir par les religions des autres ; après avoir été dupes de leur terreur^ elles le furent de leur in» différence/ Au commencement , la noblesse avait trop de peur des Dieux étrangers pour oser les proscrire (*j ; quand elle cessa de les craindre, il était trop tard pour les chasser. C'est ainsi qu'ils évitèrent de se brouiller avec aucun des trente mille Dieux de l'antiquité, tant qu'ils en craignirent un seul. Mais dès qu'ils cessèrent de croire à leur (*) Le sénat défendit les réunions nombreuses dans les Bacchanales ; il n'osa interdire le culte. 3^.

The text on this page is estimated to be only 18.59% accurate

403 LES RBUGIONB fïOMAINBS. religion , ils. ne craignirent plus de réprimer celles qui les contrariaient. C'est seulement dans les temps d'incrédulité, sous les empereurs , qu'ils eurent le courage d'esprit de proscrire le culte des Juifs (i) ^ celui de Sérapis «t des Druides ; en sorte que chee eux c est la foi. qui fut .to}érante et rincrédulité qui fut exclusive. On en vit bien la. preuve f\ quand il fallut renverser, sur Tordre du sénat , le temple égyptien de Sérapis. Les ouvriers romains no* saient mettre la main ai œuvre; ils croyaient d^à en* tendre les aboiements d' Anubis dans le sanctuaire ; il fallut qu'an esprit fort donnât le premier coup de mar* teau. C'est que ces hommes si intrépides pour verser le sang furent longtemps les plus timides de tous dans le monde des Esprits. De Virgile jusqu'à Stace , il n y a qu'une voix là^dessus. L'accent (^ de Lucrèce perce les murailles des temples ; c'est le eri d'une âme qui étouffait sous fat terreur, dans l'enceinte d'un monde de convention, et qui soudainement se trouve libre dons l'infini. Plus je consi*dère les témoignages de l'antiquité , plus je m'assure que le fond de la rdigion d'un Romain était la peur de l'unir vers intelligible. Ses Dieux lui ont été révâés par la foudre; il est resté , l'esprit courbé et lié (') sous le poids (>) Pomi^ée, en eprantdans Jérusalem, avait respecté le temple. Voy. Cic, pro Flacco, 28. (•) Valer. Max. Mem., 1, 3.* (>] Difflugiunt animi terrores, mœnia mundi ' discedunt. De Ter. nftt. (^; la définition de Serviua c st assez claire. ^ La religion, c'est» à-dire, la crainte, est ainsi nomniçe parce qu'elle lie l'esprit. » Heligio, id. est mettis. Abeoquod mentem religet, di

The text on this page is estimated to be only 20.28% accurate

RQWà £T LË.MONDîî:. 408' de la menace. Voijà pourqu(H, dans
^^tte.sorte île panique : spirituelle qui ne distingue rien , ne mesure rieif , il
adore sans choix toutes leâ puiss^ces dont il entend parler, les . méchantes
autant que lea bonnes, la mauvaise Fortune* la Fièvre (^j^ la déesse des
Cloaques, et la Terreur elle* même. Je lis sur le to.oibeau d un Scipion qu*il
a dédié' des temples aux Teoipêtesi^). Que fiillait^il pour jeter l'effroi dans
ces cœurs 4' ai* > rain! Un coup de tonaerre, un éclair, qui le croirait! la»
chute d'une cigale (^) faisait pâlir les maîtres du monde. ' Combien de lois
souhaitées avec passion , délibérées. a vec: maturité^ ont été soudainement
abandonnées paf pe qu'une corneille avait traversé l'horizon ! Chose étrange
^ la pa-, nique survit chez eux à la proyançç. Quand la foi a -dis^i para , il
reste un fond de stupeur, qui se montre d^ns toutes les affeûresoù la religion
est mêlée. La bienséan

404 LES RELIGIONS ROMAINES. les représûlles du monde ; car, de chacune des cités que Ton croyait mortes , sortit non une plainte , mais un commandement. Longtemps avant César, les Dieux étrangers passent le Rubicon; ils inaugurent le droit, la nationalité de l'étranger ; à la fin , chacune des provinces conquises se choisit son César , c'est-à-dire , un maitre à ses vainqueurs. Ce ne sont pas les proconsuls qui traînent après eux TAsie ; c'est la bonne Déesse , c'est Sérapis , c'est Mithra. D'autre part, Mercure Tentâtes ouvre aux Germains la porte de la voie Flami* nienne. .

"^ Alors on vit que Rome n'avait vaincu que pour ses enriemis ; c'est l'immense méprise qui se découvre clairement> au temps des Empereurs. Voilà comment, dès que les Religions ne furent plus qu'un instrument de politique, elles s'usèrent avec une prodigieuse rapidité. Pour suffire à une telle dépense morale, Rome eut besoin de puiser à toutes les sources du monde païen. Les Dieux romains (i) sont les premiers dont Rome se dégoûte. Leur autorité ne dare guère plus que celle des rois f). Après eux, viennent les Divinités grecques ; elles président à l'établissement de la Republic. Déjà le premier des Bru tus méprise l'autorité des sibylles d'Italie; il va demander au dieu de Delphes le secret que les autels itt^Iiens ne connaissent plus. A son tour, Delphes s'épuise; l'oracle se retire en Egypte, dans les sables d'Ammon. Dès la seconde guerre punique, (*} Nunc vix nomeo notum pàucis. Varr. L.,L. V, p. 50. (') Nec jam iu secreto modo atque intra parietes ac postes contemnebantur Romani ritus, sed in publico etlà m ac foro. Tit. Liv.,XXV.

ROME ET LE MONDE. 406 tous les Dieux (ionnus ont pelrdu leur crédit. Pour échapper à Annibal, Rome (') se précipite dans le culte de la bonne- déesse de Pbrygie : avec lui commence le règne des Dieux orientaux. Ils remplissent de leurs génies monstrueux' l'époque de Tempire, et finissent par traîner après eux la constitution impériale que Ton vit paraître avec Diocétien. Il vint un moment où il ne se trouva plus dans le monde, un temple, un sanctuaire, un culte, un oracle, un autel, un dieu païen qui n* eût servi à la politique romaine, et qui ne se fut ruiné dans cette alliance. Rome avait dévoré (*) la substance entière du Paganisme; la Cité païenne dut disparaître avec lui. Entre la foi professée éri public, et l'incrédulité déclarée dans l'intimité {^), la contradiction était devenue trop flagrante. Tout le monde voyait qu'un pareil jeu ne pouvait durer. Dans une situation aussi fausse, leà Romains tremblaient au milieu de la prospérité. Comment sous le mensonge officiel ne se seraient pas ouverts desabîtnes? On sentait au fond de . chaque chose un mauvais présage. ' Enfin, une nouvelle se répand en pleine paix. On rapporte (*) qu'un bruit sourd s'est fait entendre avec un frémissement d'armes, dans lé territoire latin. Le peuple romain s'inquiète , il s'effraie. On interroge solennellement les Aruspices. Ceux-ci répondent que ce bruit sourd (M Cic, De arusp. responsis, 13. (') Cum Dii quoque novi ad opem ferendam dubiis rébus accesserentur. Tit. Liv., IV, 4. (») Si qui est qui curet Deus. Cic, ad. Attic, t. IV, 416. (^) Quod in agro Latioieosi auditus est strepitus cum fremitu. Cic, De arusp.

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

406 LES RELIGIONS ROMAINES. annonce (') que la forme de la société est menacée de xJuvnger. C'était, en effet, peu d'années avant l'effondrement de la République ; on entendait déjà craquer l'édifice. III LES CÉSARS. LA RELIGION DU RÔLE. UN DE LA CÎTE ANTIQUE. Dans la manie d'inventer des auspices au gré de leur politique, les partis avaient fini par ôter toute religion au peuple et comme, chez lui, Religion était synonyme (') de Peur , il se trouva débarrassé de ces deux freins à la fois, et ne se confia plus qu'à la force, ce qui devait nécessairement amener le régime des Empereurs. Le Forum fut au milieu des armées ; personne ne s'étonna quand Yalère Maxime dit à Tibère, dans la préface de son livre : •• Les autres Divinités ne sont que dans l'ombre ; mais ta Divinité , nous la voyons, nous la touchons eh toi. Nous avons emprunté au monde le reste I» des Dieux, nous lui avons donné les Césars (s) . » Il ne faut pas tant s'étonner qu'un si grand nombre d'Empereurs aient pu se croire de la famille des Dieux, ou Dieux eux-mêmes. Cela tenait à l'idée que les Romains (*) Providete ne reipublicæ status commutetur. Cic, De arusp. resp. p 826. (*) Religione patrum, timoré, et est reciprocum. Connexa enim sunt metus et Religio. Seryius, ad l'Eneid. II, p. 652. I*) Deos et reliquos aorepimos» Omnia Mares dedimus. Ad. Tiber., Prol.

The text on this page is estimated to be only 13.96% accurate

LES CÉSARS, rm 9E hk ciré AinriQuË. 407 matns avaient fini par se faire dei religions pi|ieiuiies. Dès les. temps d^Ennios, les patriciens étaient d'avis que les Dieux .n'étaient tien que de grands hommes. Cette doctrine admise, il ne se vit bientôt personne, chezlea Césars, qui ne se sentît Tégal de Saturne (*), d'H«rciile ou de Quirinus. Si Jupiter n'a été qu'un petit roi de Crète, pourquoi , après tout ; le maître du monde romain ne serait-il pas là Divinité de soii temps t Qui empêchait de prendre au sérieux l'apothéose î L'imitation des CHym^piens explique seule l'état monstrueux dans lequel ont vécu la plupart des empereurs , état dont l'équivalent ne se retrouve dans aucune histoire. Des honmies qui perdent la raison en contre&isant les Dieuit ! A lemrs pieds le genre humainv , de moitié dans cette folie , leur ,âève des temples, leur assigne des collèges de prêtres ; eux-* mêmes sactifient à leur propre divinité! Qui croirait pou^ voir jouer longtemps impunément ce jeu! . Le raison de César y résista ; mais le âélire cocœikiennee avec Antoine : il ehftnge de nom , il s'appelle te père Bâccbus. Le thyirseà la main, il est le premier qui s'enivre à la coupe de nectar. Caligula dit à Jupiter : « Tuè»* moi ouje te tuerai. » Qui saura Ce qu'il y avait de vrai dans ses lEunourB nocturnes avec la lunel Domitien signe ses décrets : « Vôte Seigneur et votre Dieu (^ . »^Entrè tous ces illuminés de l'Êvbémérisme , le plus insensé n'éthit pas Héliogabak qui voulait qu'on l'appelât (*) le seigneur Soleil. (*) Hoc dermone ostendit etiam Satornum virum fuisse. Servius, ad JEneïd. VIII, p. 1319. (■) Suétone, Domit. 4*) Gabftius etiatn îraperator RomaAus sol^m se dici voltiit. Ser^ vius, ad JEneïd. VII, p. U60,

406 LES RELIGIONS ADHAINES. Ce qui semblait devoir rendre régalement universel fut précisément ce qui sauva la raison humaine. De la confusion de tous les Dieux dans le système romain , on tira cette conséquence, (^) qu'ils différaient seulement par les noms , et que tous se réduisaient à un seul. Cette idée de l'unité une fois entrée dans le Paganisme , il est vraiment incroyable avec quelle autorité elle s'imprima dans les lois et les institutions sociales. L'égarement des Empereurs ne put y faire obstacle; au contraire, ils la servirent malgré eux: et l'on vit dans le même moment (Dut oe qu'il y a de plus effréné , et tout ce qu'il y a de plus raisonnable , le délire des douze Césars et l'âge d'or du droit romain. A côté de chacune de ces dynasties d'in* sensés se trouve l'un des hommes qui représentent ce que l'on a nommé la Raison écrite, et qui s'appellent eux-mêmes f) les prêtres du droit. Gains se rencontre avec Commode , Papinien avec Caracalla , Ulpien avec Héliogabale. Les Césars, qui semblaient autant de barrières vivantes à l'innovation , en deviennent les instruments serviles. Tel de ces farieux traîne, en rugissant, le char de l'Humanité. « Nous avons jusqu'ici parlé du Prince, dit Suétone ; maintenant parlons du Monstre. •» De [même dans Tacite. On ne remarque pas assez chez lui , qu'il y a deux personnages dans chaque César, le prince et le législateur : les actions de l'un sont infâmes'; les constitutions civiles du second sont presque toujours libérales et humaines. C'est que dans les uns, ils obéissaient à leur (M Cic , De nat. Deor., II, 24, 25. [*] Cujus meritô quis nos sacerdotes appellet; justitiam nam^ue colimus. Ulpien, Dig. I, Tit I.

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

LES césABS. F|K DE LA C1T£ ANTIQUE. 409 génie particulier, et dans les autres, à l'esprit général tles Religions transformées par les stoïciens. Quelle singulière préoccupation pour les misérables et les faibles chez ces hommes gorgés de sang ! Ce sont, leurs mains exécrables qui corrigent ce qu'il y a de barbare dans l'an-* cienne famille patricienne. C'est par leurs édits(^)* que sont relevés r affranchi, la femme, le mineur, l'esclave. Combien de fois a été^ répété sous leurs règnes, ce mot de l'un d'entre eux: -Permettez que je nourrisse la plèbe, ti Le prescripteur Octave assure la liberté, la dignité des femmes ; c'est Tibère (') qui établit, au nom de l'État, le crédit foncier f) sans intérêt; Néron rend la justice gratuite (^), et propose d'abolir les impôt^, «« présente plus beau, dit Tacite, qu'il pût faire à tll'univers. » 0 est lui^ui réprime le droit de la lance contre les pauvres ; il prend en main contre la noblesse la cause des affranchis, c'est-à-dire, de presque tout le monde. Domitien leur assure l'égalité avec les chevaliers. Quel est celui qui rend inviolable la vie de l'esclave f) autant que la vie de l'homme libre t Qui défend le principe d'égalité contre le privilège, l'esprit novateur (•) contre l'esprit de routine! C est l'imbécile Claude. Où l'époux de Messaline a-t-il puisé cette commisération toute nouvelle pour (*) Gaius, Instit., p. 76. (*) Factumque mutuandi copia sine usuris. Tacit. Aon. VI, 17. (*) Publiée munificentiam bis omnino exhibuit. Proposito millies tertio gratuito triennii tempus Sueton., Tiber., 48* (^) Mercedem pro subsecutis nullam omnino darent, præbente ærario gratuita. Sueton., Nero, 17. (*) Quod si quis necare quem mallet, quam ejaponere, ceadis crimine teneri. Sueton., Gland., 25. (•) Tacit. Ann. XI, M. 35

The text on this page is estimated to be only 16.51% accurate

410 LpS'A^UaiONS Res enfan^ ? Adrien,. Coiumpd^, Alex^dre
protégeai Tesclave contre I4 prostitution, contre r^b^ndoD, et même contre
Tinjur^ ; c'est déjà presque un (lomme. Que) est le nom qui se trouve au
l^as de ce re\$Kîfit magnanime : «« Si tu 49 4onné la libetrté à qui ^ tu ne la
devais p

LES CÉSARS. rtK DE LÀ CÎTÉ ANTIQUE. 411 qui ruinent le privilège du père stir le fila, derhomme sur la femme, du noble sur le plébéien, du plébéien sur l'étranger, de Rome sur les Latins, des Latins, sur les Italiotes, des Italiotes sur les provinciaux, deâ provinciaux sur les Déditices , de la Cité sur les Coïbnies j des Patrons sur l'es Affranchis , de la Propriété romaine «ur la propriété provinciale , du vieux Droit quiritaire sur TÉquité naturelle. Aprfes cela, qiè reste-t-il deë inégalités sociales , des embûches juridiqties dé l'ancienne société ? Oft Caton potlrtrait-il reconnaître la Rome implacablede âon temps' î Sans le savoir < ces ouvriers aveugles ont élevé la Cite universelle des stoïciens. Tel est le spectacle que donne le Droit roimain. Le Principe d'égalité sociale, sous là forme païenne du stoïcisme, s'organise dans la Loi, en dépit du législateur lui-même. Là Conscience humaine semb n*être pour rien dans ce travail, et la justice descendre dans les institutions civiles, comme une géométrie sacrée. Cette fprce indomptable^ qui éclate, pour ainsi dire, d'elle-même, et à laquelle se plient en esclaves les Empereurs , sans jamais songer même à la contrarier, est le dernier miracle de l'antiquité. Parcourez une à une leurs constitutions , c'est à peine si vous découvrez une différence entré les Blarc-Aurèle et les Héliogabale. Tous sont asservis à une sorte de mathématique du Droit , qui se poursuit impassible de règne en règne, et les enchaîne également au même tiiveau. Une Société se recueille avant de disparbitre pour laisser au monde un testament de justice qui le régit encore. Vous diriez que le dogme des stoïciens, Tâme du monde , pénètre le corps social et s'y développe par l'humanité, indépendamment des individus.

412 LES RELIGIONS ROMAINES. Vous voyez cette puissance se servir des plus mauvais princes, une suite d'hommes sanguinaires devenir les instruments passifs de Téquité naturelle , les plus barbares poser les règles de l'Humanité, la conscience se manifester par ceux qui ont perdu toute conscience, et les plus insensés concourir à Tœuvre de la Raison par excellence* La transformation sociale qui s'accomplissait dans le Droit romain était la même que, celle qui éclatait dans lo Christianisme; tou);es deux allaient au même but, à Tégalité de la race humaine. Aussi ces deux révolutions purent-elles subsister ensemble, et après là chute du Paganisme, le Droit romain, qui en était l'expression la plus haute, continue de régir les peuples chrétiens. C'est ce qui fait que l'époque monstrueuse de l'Empire reste dans la mémoire des Italiens du moyen âge , comme un idéal populaire (') de félicité. Dante est encore sous cette fasci* nation. Si l'on étudiait, à Ce point de vue, les édits des plus méchants empereurs, on serait étonné de voir la langue latine se plier à upe foule de néologismes devenus nécessaires pour exprime; une sollicitude toute nouvelle en faveur de^ faibles, d^s petits, des misérables, c'est-àdire, des classes sans nom, que la loi des Douze Tables ne connaissait pas.- Il s*agit principalement (*), dit Dio»* clétien, de Tintérêt de la classe des plus pauvres qui *t souvent est opprimée par l'intervention des plus riches. •• Qu'est-ce que ce langage tout nouveau? et que reste-t-il de Kancieime Loi? L'intérêt de la nouvelle es>t maintenant (*) Voy. les Révolutions d'Italie, t. i («) Cod , II, 14, t. I.

LHS CÉSARS. FIN DE LA CITK ANTIQUE. 413 pour, le
pauvre contre le riche, pour ^^ misère du débi-^ teur contre la voi^aciié (

The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate

414 L&8 HbLigions romaines. les nouveautés sociales Teurent emporté, indé)endafnmeni de toute question politique, il se trouva que Ton avait détruit l'ancienne Cité, qu'on en avait élevé utie nouvelle , qu'oti avait fait dVxcellèntes lois , mais qu'il n y avait ptiis personne dans l'État à qui les âpli* quef. Il hie semble qtië cette histoire peut se résumer ainsi. Quand la lutte ôé pi^olotigé trop Idn^emps, il arrivé que tout ce que l'homme est obligé de faire pour réussir le déprave; eh sotte que bien âouvent , lorsqu'il achevé de vaincre , il a cessé d'être digne de la victoire : témoin la Démocratie rbmaine. Royauté, aristocratie, plêbe, sénat , république , empire , tout semblait ne servir qu'à l'établisseient de l'égalité, de l'imité sociale, qui éclate, au dernier moment, avec une puissance invincible. Le char est alors si bien latlt^é (^u'il arrive au but satis qu'on puisse en faii'e hdnneur à pei'sohne. Il va, il se pirécipiteà travers des générations maudites, poussé par la seule force des idéeâ ; qiiand ft ta Ati il touche au but , il n'y a plus personne dans l'Ëmpirë pout* profiter de tes lois. Un motide nouveau survient qui en hérite. Il échapfpe à Vellélus Paterculus , danâ ses hymnes à Tibbre , deâ bhdses qui f hohtrent à nu quelles étaient les illusions deâ classes élèvéed. Ëlle\$ coirràient au-devant de là défvitudë de l'Empifë, parce qu'elles en attendaient le rëtâbliâsëmënt des privilèges de la noblesse et du sénat, la restauration des anciennes fbrmes aristocratiiiues et de tout le vieil bfdre de choses (^ ; et ces familles devaient , (M Restituta fenatul majettas , Imperiuiii magittratum ad pristinum redactum modum , prisca illa et aatiqua reipublicœ forma rtvocata. Vell. patiTC, p. 249.

The text on this page is estimated to be only 24.86% accurate

L'9 CÉSARS. PIN DE LA Cité ANTIQUE. 416 au contraire ,
être e^tteirninées jusqu'à la derniè*e t5nr lé' système impérial. Elles
s'agenouilleRt devant leprince, qui leur promet la paix dans la jôuiâsatice du
passé. Au lieu de tous les biens espérés , elles reçoivent le fer dans la gorge.
De Cous les projets que Ton attribue à Catilina, incetl^ die de Rome,
proscription deâ i*iches, tneurtre de I4 noblesse, anéantissement de toute
supériorité booiate , iln'en est point qui n'ait été repris pM l'un des
Ettiperenrâ. La conspiration contre l'aticien ordre de choses s'était d'abord
cachée (1) sous les aigleë de Mariu^. Elle ëe consomme par les Gésarë ; la
vieille société périt ainsi par les mains appelée^ k la léauver. Unité des
Dieux par lé Stoïcisiitie ; unité du inonde social par les Empereurs : la cité
païenne ne pouvait alief plus loin. La conscience flétrie et le droit adoré ,
cefa prouvait •ilêtre l'état permanent et la Religioh du genre humain?. Dans
la justice de ces hommes injustes, il y avait une monstruosité par où le
monde ancien devait périr ; c'était chez lui le défaut de la

416 LES RELIGIONS ROMAINES. et Honorius eurent ordonné la destruction des monuments païens (^j), on entendit les esprits du Paganisme s'enfuir, et l'Empire romain s'engloutit avec les fondements du dernier temple. La multitude de nationalités hostiles les unes aux autres, dont se formait l'ancienne Cité, n'avait pour lien moral que la alliance des Dieux. Dès que ce lien fut rompu, le faisceau se brisa. Le Paganisme disparu, il se fit un vide immense dans l'Empire; les Barbares n'eurent guère que la peine d'y entrer. Quand ils furent Chrétiens, cela leur mit fort à leur aise. Leur religion nouvelle ne fut longtemps que la condamnation de l'ancienne. Ils ne se présentèrent plus comme alliés, ni comme suppliants pour demander des terres; ils se firent leur part dans le nouveau droit des gens, c'est-à-dire qu'ils entrèrent sur les terres romaines, comme dans un monde qui leur appartenait. Tandis que ce qui restait de païens était désespéré (>], plusieurs des Barbares crurent qu'ils étaient les exécuteurs d'une mission de vengeance céleste contre l'ancien culte; ils s'appelèrent le Marteau de Dieu et s'efforcèrent à renverser les temples, en épargnant les Églises (>). Ceux-là pensèrent qu'ils arrivaient des extrémités de l'univers, pour décider la victoire divine. Ce fut une force morale incomparable; elle donna aux dernières irruptions l'énergie d'une Révolution de la nature..

Après avoir essayé de tous les * * (*) Cod. Theod. (*i Zozitn, Hist. rom., I, i; II. (*) Nec locis sanctorum in aliquo penitus injuriam irrogari patiuntur. Jornandes, De rebus geticis, XX, XXX.

LES CÉSARS. FIN DE LA CITE ANTIQUE. 417 Dieux de l'univers, Rome fut renversée par le seul qu'elle avait oublié d'évoquer, dans le sac de Jérusalem. De même que chaque province de l'antiquité a porté dans le Christianisme un esprit particulier, l'Orient le culte de l'Incarnation, la Grèce le Platonisme, il est arrivé que Rome y a porté avec l'esprit d'Unité, la Religion de la Peur, attachée à ses murailles. Dès les premiers temps des Empereurs, on avait vu le Sénat, érigé en conclave, décider souverainement en matière de Religion, entre tous les sacerdoce du Paganisme. Le pontife de Jupiter Capitolin était le prêtre de l'univers; il n'y avait pas loin de là au principe du Catholicisme romain. Il est frappant que ce soient des Empereurs chrétiens qui rétablissent l'inégalité des classes devant la loi (*). Théodose punit de mort Thémistocle du peuple pour le crime qu'il punit de l'exil chez l'homme de cour ou chez le prêtre. Déjà l'Évangile fait place au Catholicisme, l'antiquité au moyen âge. La forme de la nouvelle société existe, en principe, dans la hiérarchie et les inégalités féodales du nouveau sacerdoce \ les peuples barbares n'ont plus qu'à déborder pour remplir ce nouveau moule social. C'est ici que finit la Cité antique et que commence la nouvelle; je m'arrête sur les confins de ces deux mondes. Dans les bas-reliefs tumulaires, on trouve un Génie (») Tacit. Ann. m, p. 62. (*) Flamen dialis quia universi mundi sacerdos. Festus. (*) Eum autem, qui hoc facere ausus fuerit, si plebeius est, ultimo subdii supplicio; si clarissimus, vel curialis, vel miles, vel de* ricus, proscribendum deportandumque. Cod., II, tit. xvi.

The text on this page is estimated to be only 24.23% accurate

416 LES RELIGIONS ROMAINES. funèbre qiii, a uhe main ,
éteint son flambeau, et de l'autre conduit dans les Enfers un cavalier mort et
voilé. C'est le Grénie 4^ Religions mortes : il conduit par la main dans
l'abîme le peuple romain voilé de ténèbres et d'Esclavage. FIN.

The text on this page is estimated to be only 19.71% accurate

APPENDICE. I[^] L[^]UNITÉ ^{^f>}HIJ[^] W& ?EWI[^] IIWPKNSS in
Si Tatliance des pei;ples repose sur Tunioii ^{^pjriit^f flj^} j si en apprenant à
se connaître ils apprennent à sç respecter, à s'aimer, à s'aider mutuellei[^]nent
; §i déirujifisi parmi eux un préjugé, ç est détruire une inimitié, e| avec elle
une cause de violence et d'oppression pp[^]r tous , il faut considérer
l'établissement des chaires de lit|érat\;r[^]9 étrangères comme une institution
libérale par sf Qflt^{^r^'} même ; et pour ma part, je déclare pbéir en ce
moimx\\ 4 mes convictions les plus vives [^] lorsque je yiei^{^^} f[^]ry[^]F ici
d'organe à une pensée qui a fait[^] jusque ce jouft l'une des occupations les
plus cqnstantes de \^^ vie ,9 [^]t comme ma religion littéraire et politiçue , j§
yeux ^{^if^} l'unité des lettres et la fraternité de9 peuples mod^{^r^}çts. Après cet
hommage rendu à l'institution dç cette chaire, le premier sentiment que
j'éprouve en arrivant danscet[^]a (*) Discour* prononcé à Li-on, Iç 10 avril
1839. On place ici ce morceau parc[^] qu'il a fexyi çle point [^] 4[^]P4rt au
ooucs dans le** quel a été çbauciiéc la première idéç de cet ouvrable* .

420 APPENDICE. enceinte , est le besoin de saluer cette ville hospitalière qui, ayant subi, depuis un demi-siècle, tant de fortunes diverses , se relève toujours plus noble et plus sérieuse de chacune de ses épreuves. Ce n'est point sans raison que ceux qui en ont posé la première pierre la considéraient par avance comme la reine de la France méridionale ; elle n'a point menti à ces augustes présages. Son règne pacifique s'est accru pendant toute la durée du moyen âge; elle a répandu l'abondance autour d'elle ; et son histoire q'est écoulée sans bruit , comme les ondes de ses deux fleuves généreux, qui, images de sa propre destinée, s'unissent dans son sein et fertilisent leurs rivages, sans jamais les dévorer : règne fondé non sur le sang , mais sur la sueur des hommes ! Elevée d'abord sur sa colline , Comme un éamp retranché, au milieu du tumulte des armés, il semblé qu'après cette éducation elle aurait pu, comme une autre , tenter la carrière de la force et de la violence. Mats , qjuoique fille \$ie Rome , l'exemple de sa mère ne l'a point éblouie , ou plutôt, par son application constante aux conquêtes pacifiques de Tindustrie, elle est entrée dès l'origine dans la voie et dans la destinée des peuples modernes. Terré consacrée par le travail des hommes , les générations s*y sont succédé , et chacune d'elles, en naissant, a retrouvé ce peuple fidèle à son ancienne tfiche. On dirait que cette ville s'est proposé , dès son commencement , de fournir le type accompli de l'industrie réglée et transformée par le Christianisme ; car, sous Tapparence des intérêts matériels, elle a toujours conservé la tradition des pensées les plus hautes ; le commerce s'y est anobli de bonne heure dans le sang des martyrs. Depuis ce jour, deux principes habitent dans ces murailles :

APPENDICE. 4|21 d'une part, l'esprit industriel du Midi; d'autre, la spiritualité du Nord ; et c'est ce double génie qui fait encore aujourd'hui la grandeur et l'originalité de Lyon entre toutes les villes de France. Aussi , quelle que soit dans ce pays la puissance des intérêts matériels, je n'ai jamais douté qu'il n'y eût une large place pour les intérêts de la pensée. Dans le vrai c'est ce que cette civilisation native que l'on a voulu établir de nos jours entre les arts de l'industrie et les arts exclusivement appelés libéraux, comme si ce titre de noblesse ne s'appliquait pas. également aux uns et aux autres \ Les anciens ne connaissaient guère ces artificielles distinctions. Pour eux, le dieu du commerce était aussi le dieu de l'éloquence, et sa première industrie fut d'inventer la lyre. En effet , les découvertes accomplies dans le monde matériel , depuis le vaisseau des Argonautes jusqu'à la boussole, jusqu'à l'invention de l'Amérique, ces grandes trouvailles de l'esprit de l'homme sont sorties des mêmes instincts qui ont produit les découvertes dans le monde idéal. On pourrait considérer l'industrie comme un artiste immortel qui, depuis les jours de Triptolème jusqu'à ceux de Watt, change, transforme incessamment le globe terrestre. C'est un Titan qui façonne de sa main toute-puissante l'argile sacrée sur laquelle il veut imprimer le sceau et la marque de son intelligence. Il creuse des canaux ; il change le cours des fleuves ; il fouille le rivage des mers. Mais qu'est-ce que tout cela , sinon soumettre le monde visible à l'idéal, et le créer, en quelque sorte , une seconde fois ? Défricher les forêts, édifier des cités, marquer l'enceinte des empires à venir ,. comme on le fait aujourd'hui dans l'Amérique du Nord, c'était là 36

423 APPENDICE. • autrefois là mission des Orphée et de Linné de Thrace. Remarquez, en outre, que l'industrie n'est pas plus que l'art son propre but à elle-même. Le navigateur qui traverse les mers pour échanger le produit de ses travaux a sans doute pour but prochain le port où il doit aborder ; mais, par delà ce port il en découvre un autre avec le repos et l'immuable récompense de ses sueurs. Nul ne travaille pour le simple plaisir de travailler. Il y a au fond de toute industrie, de tout effort d'homme, une pensée vers laquelle il tend sans cesse. Or ce rivage lointain et radieux, c'est aussi celui vers lequel tendent l'artiste, le poète, le philosophe, en sorte qu'ils se ressemblent tous par le but; ils ne diffèrent que par les moyens». De là, les cités les plus industrielles ont souvent été les plus passionnées pour les arts ; je me contenterai de citer, chez les anciens, Athènes, Corinthe ; chez les modernes, Florence, Venise; et de nos jours même, où le poète par excellence s'est-il montré Goethe, au milieu des banques de Francfort; Byron, dans la grande fabrique de l'Angleterre; M. de Chateaubriand, au milieu des arrivages de Saint-Malo ; tout près de nous, M. de Lamartine, parmi les pressoirs de la Bourgogne ; et dans l'enceinte même de ces murailles, M. Ballanche, le plus spiritualiste des écrivains de nos jours. Loin donc de penser que les arts du commerce excluent les arts libéraux, et que toute parole qui tombe sur ce sol laborieux soit nécessairement perdue, j'entre avec confiance dans ce grand atelier de l'industrie française, persuadé que, si mon enseignement y reste sans fruit, j'ai du moins, pour ma part, beaucoup de choses à apprendre dans un pays où s'agitent tant de faits et tant

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

APPENDICE. 423 d'intérêts divers[^] d'espérances» comme aussi tent de profonder des douleurs. Après cette première question s* en présente une seconde. Que viens-je faire ici? Quel espoir, quelle pensée, quelle doctrine m'y conduisent? Viens-je tenter ici, au cœur des provinces françaises en à l'imitation de nos pères, je ne sais quel libéralisme dans l'art ou dans la philosophie! puhien., viens-je à tout en toutes choses l'infailibilité de Paris, (çf; me ranger sans réserve à ce capricieux empifet. Fermettez-moi à p'expliquer sans détour. Le moindre dégoût à ce); égard serait aussi indigne de vous que de moi. Si le caractère des provinces françaises n'eût commencé à changer que depuis la révolution de 89, il eût été sauvé sans doute, il y a moins d'un demi-siècle, par l'héroïsme de cette ville martyre, l'ais c'est depuis la fin même du moyen âge que ces originalités puissantes des provinces ont commencé à se perdre et à se fonder dans l'organisation homogène de la France moderne* Évoquons-nous donc aujourd'hui des fantômes de (Gruienne, de Normandie, de Bourgogne, de Franche-Comté, pour chercher les éléments d'un art nouveau, et rangerons-nous en bataille ces morts glorieux contre le génie de notre temps! A Dieu ne plaise] les barrières qui séparaient les intelligences les unes des autres dans ce pays sont tombées : qui pourrait, qui voudrait les relever? Une même âme une même vie, une même souffrance, parcourent aujourd'hui la France entière. Un même sang circule dans ce grand corps. Au lieu de nous renfermer dans l'enceinte des opinions, des préjugés, les sentiments de une partie quelconque de ce pays,

424 APPENDICE. il faut donc travailler à penser en commun avec lui. Du sein de nos traditions locales, élevons-nous avec lui jusqu'à la conscience de ses destinées ; c'est de ce point de vue seulement que nous pourrons, comme du sommet d'une haute tour, embrasser tout l'horizon moral de notre temps. Hommes de province, la France a grandi sur nos ruines. Ce sont nos débris qui ont fait son marche pied. Resterons-nous ensevelis dans le regret d'un passé qui n'est plus et qui ne doit plus renaître t ou plutôt, ne nous convierons-nous pas tous les uns les autres à nous associer à ce génie formé du génie de tous, et qui couvre nos discordes passées de ce grand nom de France t Cette question , il me semble , est résolue pour nous. En effet , dans cette assemblée je cherche des provinciaux, je ne trouve plus que des Français. Mais si la conscience de ce pays, dans la suite de son histoire, s'est élevée paf degrés de la commune à la province , de la province à la France, je dis de plus que cette progression ne doit pas s'arrêter en ces termes. En effet, toute belle qu'elle est (et je vous supplie de ne pas vous méprendre sur la parole que je vais 'prononcer), toute resplendissante qu'elle est dans la famille des peuples, la France n'est pourtant qu'une province de l'humanité, et si nul d'entre nous ne consent à s'enfermer dans les habitudes d'esprit d'une fraction de ce territoire, par une raison semblable , ce pays tout entier aspire d'un même effort *à sortir de ses propres liens pour connaître ce qui se passe hors de lui; et se confondre ainsi avec le génie du genre humain lui-même. Combien, à ce point de vue, l'esprit de Londres, de Paris, de Berlin, de Pétersbourg, de Philadelphie , n'est-il pas encore provincial ! Visitez

APPENDICE. 425 ces grands rassemblements d'hommes ; interrogez- les les uns sur les autres, vous verrez combien ils se connaissent mal , et combien , en vertu de cette ignorance, ils se décrient mutuellement. Querelles de districts et de cantons dans le grand empire de la civilisation moderne ! Par là, je suis ramené aux littératures étrangères, qui doivent être l'objet principal de ce cours ; et ici je regrette d'être obligé de me servir de ce mot étranger^ comme si rien pouvait nous être tel dans le spectacle des passions , des douleurs, des croyances de l'homme, représentées par la parole humaine, et comme si nous n'étions pas tous concitoyens dans la même cité de la beauté, de l'art et de l'immortalité. Oui, c'est par une impuissance de langage', que je suis obligé d'appeler de ce nom ceux qui, depuis Job et Homère jusqu'à Dante et Shakspeare, ont souvent fait palrer le mieux nos sentiments les plus intimes , et vécu le plus familièrement dans le secret de nos âmes. Mais enfin, puisqu'il faut s'en tenir à cette expression indigente , où est celui d'entre nous qui n'a pas d'avance gardé une place à son foyer pour tant d'hôtes immortels qui frappent aujourd'hui à notre seuil ? Il est des siècles solitaires qui , uniquement occupés d'eux-mêmes, vivent de leur propre substance. Détachés de tous les autres^, ils les dédaignent ou les ignorent. J'apprécie comme je le dois le génie de ces époques. Je sais qu'elles rachètent par des qualités plus indigènes l'esprit d'étendue qui semble leur manquer. Mais quand ces temps sont passés, tous les regrets du monde ne les feraient pas renaître. Ebloui par sa propre splendeur, le siècle de Louis XIV a pu, d'une manière toute royale, mépriser ou méconnaître le génie des peuples modernes. 36,

426 APPENDICE. Racine a pu ignorer jusqu'aux noms de ses deux grands précurseurs, Dante et Shakspeare. } 1 y avai[^] encore des Pyrénées entre les peuples, lorsqu'il n'y en avaij plus entre les rois. D'ailleurs, toutes l[^] nations modernes ont passé à leur tour par cet enchantement; chacune d'elles s'est considérée en son temps, et non sans quelque raison, comme la fille unique de la Providence. Ce genre d'idolâtrie a même servi à montrer dans une complète indépendance leurs instincts et leur caractère natif. Le malheur est que cet esprit ne peut plus rien produire de grand ni de fécond, l[^]n se voyant, se touchant, se mesurant de la tête, tous les peuples ont perdu quelque chose de la sublime infatuation de la solitude. Désormais, nous pouvons nous haïr, nous pouvons nous aimer, mais non rester indifférents les uns à l'égard des autres. Que si nous voulions imiter l'incurie superbe dans laquelle se complaisait le siècle de Louis XI V, nous ne retrouverions ni sa sérénité, ni son majestueux repos. Sans acquérir ses qualités, nous perdrons celles de notre temps ; nous ne serions ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Où donc serions-nous t Dans le / É • faux, c'est-à-dire, dans le néant. On n'a pas laissé cependant d'élever de sérieuses objections contre l'étude des littératures étrangères ; on a pensé d'abord que le génie national ne peut nian

APPENDICE. 427 que rignoraice volontaire est up mauvais moyen d'atteindre à Toriginalité ; que plus nous apprenons de choses, plus s'agrandit pour nous le cercle de l'inconnu, et qu'ainsi cette crainte de tout savoir, qui semble préoccuper e^ enchaîner beaucoup d'imaginations, est un scrupule sur lequel il est facile de les rassurejp. Bien ma] conseillé paf son génie serait celui qui, dans la crainte de perdre son instinct et son inspiration native, se frustrerait de toute correspondance avec)e pionde extérieur, et fermerait les yeux à |a lt|rnière du jour. Une inspiration qui serait si facilement détruite vaudrait-elle la peine d'être conservée? 4'^?^ doute fort. On raconte que pour rendre la voix des rossignols plus mélodieuse, il faut leur crever le\$ yeux : je ne sais si le moyen est assiiré ; mais le fat -il, j'aimerais^ toujours mieux la mélodie de ceux qui, dans le fond des forêts, peuvent épier le jour pour saluep ses premiers rayons. Loin de croire que l'imagination des homnies s'accommode ainsi de réticences calculées et d'ignorance préméditée, je suis au contraire persuadé que si nous pou* vions nous représenter quelque part un Homère de nos jours, il posséderait toute la science de nçtre temps, c'est-à-dire, Tesprit des questions principales qui se dé« battent dans la religion, la philosophie, la politiquç, l'industrie e^ l'histoire naturelle, et que de plus il connaîtrait^ les tempéraments divers des peuples modernes, de la même manière que l'Homère de l'antiquité connaissait les arts, les métiers, les caractères et les dialectes de toutes les tribus helléniques. En effet, on n'imite servilement que ce que Ton connaît mal, et le plus grand joug pour l'homme sera toujours celui de son ignorance. On ne domine une doctrine

428 APPENDICE. qu'à la condition de s'en faire une idée juste ; nous ne régnons que sur ce que nous connaissons ; nous sommes esclaves de tout le reste. Un génie étranger que nous sommes incapables de mesurer, d'apprécier, de juger, exerce sur nous une sorte de puissance magique ; il nous arrache à notre propre existence pour nous revêtir de la sienne, et nous ne pouvons lutter contre cette fascination qu'en approchant de ses œuvres pour les interroger et pénétrer jusque dans le mystère de leur composition. Quand a-t-on vu paraître en Europe le plus d'imitations fausses et banales de l'antiquité grecque ? Dans le temps où cette antiquité était le plus mal connue, dans le dix-huitième siècle. Le nôtre n'a pu se délivrer de ce vain spectre qu'en étudiant le génie grec dans sa simplicité divine et dans ses profondeurs les plus cachées. De même, jamais notre pays, tout superbe qu'il est, n'a été courbé sous le joug de l'imagination étrangère plus que dans les années qui ont suivi le blocus glorieux de l'empire. Alors l'image confuse de ces littératures qui se révélaient, en quelque sorte, pour la première fois, exerçait une puissance presque invincible ; au milieu de ce débordement de pensées et d'emblèmes étrangers, la France ne s'est retrouvée elle-même que depuis qu'elle a commencé à examiner attentivement cet univers nouveau pour elle. Un peuple comme un individu n'achève de se connaître qu'en connaissant le monde. Il suit de là que le débat de la prééminence absolue d'une nation sur les autres ne nous occupera pas longtemps. Cette question ainsi posée est aussi insoluble que l'a été, dans le dix-septième siècle, celle des anciens et des modernes. Qui l'emporte du génie allemand, ou anglais, ou

APPENDICE. 429 italien, ou espagnol i Question déclamatoire qui ne contient point de réponse. Que diriez -vous d'un naturaliste qui se poserait gravement la question de savoir lequel a la supériorité métaphysique du cèdre du Liban ou de l'olivier de TAttique, du pin d'Italie ou du chêne des Gaules? Le vrai naturaliste ne procède point ainsi: il étudie chaque objet de la nature pris en soi ; puis, le com-parant avec son analogue, il déduit de là les lois générale^s de l'organisation. De même, celui qui ne porte dans les lettres que la passion de la vérité, considère chaque objet de l'art comme un objet de la nature même ; il en étudie la formation, en le comparant avec les monuments d'un même genre ; 'ù n'aspire pas au plaisir futile de briser les uns par les autres et au profit d'un seul ces produits immortels de la nature humaine ; mais il déduit de cet examen la science suprême des lois qui régisseiît les arts selon un ordre aussi immuable que celles qui s'appliquent au développement des corps organiques et inorganiques dans tous les règnes de la nature. Remarquez avec moi combien la France est heureusement placée pour entrer dans ce système de critique comparée, qui semble lui appartenir par la nature même des choses. La variété de ses provinces ne correspondelle pas à celle des littératures modernes, et quelle que soit la diversité des instincts de l'Europe , n'a-t-elle pas autant d'organes pour en saisir le caractère? Par le Midi et le golfe de Lyon ne touche-t-elle pas à l'Italie, à la patrie du Dante? de l'autre côté, les Pyrénées ne la rattachent-elles pas comme un système de vertèbres à la contréed'où sont les Calderon, les Càmoëns, les Michel Cervantes? Par les côtes de Bretagne ne tient- elle pas

430 APPENDICE. intimement au corps entier de la race gallique, qui a laissé son empreinte dans tout le génie anglais? Enfin, par la vallée du Rhin, par la Lorraine et par l'Alsace, ne s'unit-elle pas aux traditions comme aux langues germaniques, et ne jette-t-elle pas un de ses rameaux les plus vivaces au cœur de la littérature allemande? Les provinces de France sont ainsi, en une manière, les membres et les organes par lesquels ce grand corps atteint toutes les parties de l'horizon et saisit les objets et les formes qu'il veut s'assimiler. Il résulte aussi de cette diversité, qu'étant en communication avec l'Europe entière par sa circonférence, la France n'a point à redouter une influence exclusive, que le Nord et le Midi s'y corrigent l'un l'autre, et que chaque pays, appelé à tout comprendre, peut s'enrichir de chaque élément nouveau sans jamais se laisser absorber par aucun. D'ailleurs, en même temps que les littératures modernes sont devenues une partie essentielle de la critique et la science de l'antiquité a pris une figure toute nouvelle. Longtemps on n'avait étudié que la partie, pour ainsi dire, visible et extérieure du génie de la Grèce et de Rome ; de nos jours, on a pénétré jusqu'au sanctuaire (même de cette double civilisation, au sein de ses religions, de ses dogmes, de ses cultes ; et c'est son âme même qui nous est peu à peu dévoilée jusqu'en ses derniers replis. Ajoutez qu'au delà de la Grèce et de Rome, un monde inconnu commence lui-même à surgir. Je parle de l'Orient. Il n'a pas suffi aux théologiens, aux philologues de notre temps de porter dans l'étude des monuments hébraïques une liberté d'esprit qui a créé, pour ainsi dire, une nouvelle science, l'exégèse. Quelque chose de plus extraor-

APPENDICK. 431 dinaire se rencontre eh ce nhonnent . Sur les bords du Gange et de l'Indus à été retrouvée toute une civilisation avec une langue sacrée, des hymnes, des épopées, une philosophie, une théologie, une scolastique ; monde encore enveloppé de ténèbres, dont quelques contours ont été seuls explorés, mais qui, dans tous les cas, recule notre horizon et semble vieillir le genre humain de tout un cycle ; en sorte que , de quelque côté que nous jetions les yeux , le cercle s'agrandit , et l'esprit de la province cède place en chaque peuple à l'esprit de l'humanité même. Je sais qu'en récompense , on se plaint que les esprits visent aujourd'hui à un idéal de grandeur exagérée , que nul ne borne plus son ambition à ces formes gracieuses et tempérées qui manquaient , au dernier siècle , presque toutes les tentatives dans les arts et dans les lettres. J'admets là justesse de ce rapprochement. Mais à qui s'adresse-t-il ? A notre temps même. n'est-il pas vrai que depuis un demi-siècle, depuis le commencement de la révolution française, il est passé quelque chose de grand et d'inouï dans le monde ? N'avons-nous pas assisté à des destinées colossales ? N'avons-nous pas vu de nos yeux des jours gigantesques ? Et quoi de plus démesuré que le drame qui, commençant par Arcand , a fini par Sainte-Hélène ? Depuis que la paix est rentrée dans le monde, les événements ont changé de caractère ; mais ils se sont toujours développés sur une vaste échelle. L'Europe et l'Orient ne se pénètrent-ils pas de mille manières ? Le commerce lui-même n'est-il pas établi sur d'immenses proportions ? Les voies de communication , qui détruisent aujourd'hui les distances, n'ouvrent-elles pas à l'industrie un avenir qui tient du prodige ? Lyon, Alexandrie, New-York, ne se

432 APPENDICE. touchent-ils pas! Et lorsque l'histoire, les faits, le commerce, l'industrie, atteignent ainsi des mesures colossales, comment voudrait-on que l'imagination des hommes, la critique littéraire, l'art, en un mot, assistassent tranquillement à ce spectacle, et que la poésie, qui, de sa nature, amplifie le vrai, n'aspirât pas, de son côté, à des formes qui puissent répondre à la grandeur des choses! Jusqu'à ce moment, je n'ai envisagé les littératures que dans leur rapport avec le génie des arts. Quant à leur relation avec la sociabilité en général, il ne me serait pas difficile de démontrer que l'étude des littératures comparées sera désormais, une partie nécessaire de notre éducation civile. Après un demi-siècle de luttes dont l'issue a été de rapprocher les peuples, après que cette union de tous a été cimentée par les larmes et par le sang de deux générations, que reste-t-il à faire, si ce n'est à resserrer cette alliance par les lettres et à marier les esprits que le baptême des combats a déjà marqués d'un même signe! Dans un âge héroïque, et qui pourtant est bien près de nous, n'avons-nous pas vu des bulletins immortels rapprocher et réunir des noms et des distances étonnés de se trouver ensemble! Lodi, Aboukir, Austerlitz, Moscou, Waterloo! Notre imagination n'a-t-elle pas été accoutumée, dès notre berceau, à voyager d'un climat à l'autre? Or ces lieux, ces peuples, ces climats, ces génies divers, que la gloire nous a montrés au pas de course, n'est-ce pas aujourd'hui une nécessité pour nous d'apprendre à les estimer autrement qu'à travers la fumée des combats et les évocations de la colère! Après avoir régné sur l'Europe, la France la jugeant aujourd'hui sans passion et sans haine, c'est là le spectacle qu'il nous reste à con*

APPENDICE. 433 naître , après avoir épuisé tous les autres. Le glaive a réuni les peuples au lieu de les diviser. En les frappant Tun après Vautre , il a fait paraître en chacun d'eux une même religion politique et ^giociale. Après que Tépée a ainsi rapproché les esprits qu'elle semblait partager, Tart, Tart tout seul , continuera-t-il la guerre, et sera-t-il donné à quelques gens de plume de jeter dans la balance du monde leurs petits systèmes, leurs aigres antipathies, et de tacher d'encre le grand contrat d'alliance des peuples européens ? Non, sans doute. Quand la guerre serait dans toutes les autres parties de la société moderne , je dis que Tart resterait désormais un terrain sacré où viendraient s'amortir toutes. les haines, pour ne plus laisser paraître que l'unité d'un même esprit de famille. Au«dessus de la région de nos passions, de nos luttes intérieures et extérieures, au-dessus des grands champs de bataille de nos pères, planent désormais, comme un choeur unique , les Dante , les Shakspeare , les Racine , le» Comeillct, les Voltaire , les Calderon , les Goethe , qui , environnés de leurs créations immortelles comme eux , s'unissent dans un même esprit ; et , quelles que soient les querelles^ de l'avenir, tous ensemble se tenant par la main , ils seprér senteron^ toujours entre les rangs ennemis , coitime les Sabines entre tes armées du Latium , pour rappeler aux peuples décharnés les uns contre les autres qu'ils font partie d'une même cité , d'une même famille , que leur parenté ne souffre plus de divorce, et que c'est une guerre impie que la guerre des frères contre les frères. Est-ce à dire qu'il faille tout admettre sans discussion^ pour ramener tous les monuments dp l'imagination huf maine au niveau d'une même égalité forcée et menson-»

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

4SI ÂPfmme. gërel Loin de là , ce que je voudrais conclure de ce qui précède, c'est que l'art est un sanctuaire dans lequel il ne faut entrer qu'après une sorte d'épreuve intérieure. Laissons sur le seuil nos passions, nos préjugés, nos idées, si nous le pouvons. N'aspirons qu'à la lumière, à la beauté, à la vérité, à la liberté suprême. Partout où elles se trouveront, soyons sûrs que là est la patrie immortelle de notre intelligence. Au lieu de rejeter la critique, je voudrais, au contraire, que chacun de nous avant de l'appliquer ici, commençât par l'exercer sur lui-même. En effet, les monuments des arts sont le dernier effort de l'homme pour s'élever au-dessus de sa condition terrestre; c'est, après la religion, son aspiration la plus haute. Pour l'observer et le juger dans cette sublime occupation, ne convient-il pas de nous souvenir nous-mêmes de nos propres misères; et avant de faire comparaître devant notre propre conscience les plus pures imaginations en genre humain, ne devons-nous pas chercher à nous orner intérieurement de cette beauté morale que chaque homme peut toujours découvrir en lui-même? Travaillons donc y comme dit Pascal, à bien penser, ce sera là toujours la mesure des rhétoriques. . Confucius est esprit, ce cours, si le temps et les idées nécessaires pour l'achever me sont accordés, devrait être une histoire de la civilisation par les monuments de la pensée humaine. La religion surtout est la colonne de feu qui précède les peuples dans leur marche à travers les siècles; elle nous servira de guide, laissez la religion marcher environnée de la poésie et suivie de la philosophie: je ne l'en séparerai pas. Cultes, légendes, arts d'imitation, littératures, systèmes de philosophie.

APPENDICE. 435 phie. industrie même, ces choses sont désormais indivisibles. Joignez à cela que les plus nobles pensées des peuples ne sont pas toujours celles qui ont été exprimées par les lettres. Les traditions orales s'élèvent souvent à une hauteur où les monuments écrits n'atteignent pas. Enfin il est des peuples qui n'ont laissé aucun livre, et qui pourtant ont été grands par la pensée. J'essayerai de retrouver les traces de leur intelligence ; et, de la même manière que l'esprit d'un auteur s'éclaire des détails de sa vie privée, je chercheW à montrer la concordance du génie religieux , littéraire et philosophique des peu* pies avec ce que Y on peyt appeler leur biogr§phie> c'ciatà-dire avec le caractère général de leur histoire et les formes dominantes de la nature dont ils ont ressenti l'influence. Dans notre vie rapide, un moment à peine nous est accordé pour nous informer de cet univers , après quoi il faut mourir. Donnons-nous donc à la hâte le spectacle de ce que les hommes ont pensé, inventé, cru, espéré, adoré avant nous. En rattachant tout ce passé à notre courte existence, il semblera que nous nous agrandissions nous-mêmes, et que, d'un point imperceptible, nous fas« sions, nous aussi, une ligne infinie.

The text on this page is estimated to be only 9.60% accurate

ERRATUM. Page 221, au- lien de : au physique, lisea : du monde
phy tique.

The text on this page is estimated to be only 20.26% accurate

438 TABLE. IV. Gomme on a envisagé les religions de
TantiquaiM. 71 V. Les révolutions religieuses dans leurs rapports avec les
révolutions sociales 79 VI. Les révolutions religieuses dans leurs rapports
avec rbistoire de Part 87 LIVRE TROISIÈME. LES R&LIGI01(9 ^k lÀ
ÀaUTE ASIE. Chap. I. La révélation par la lumière. Des Védas, de la
religion des patriarches • • 106 II. La Genèse indienne. "De II révélation de
Tinfiai par rOcéan 1 23 III. La religion indienne dans ses rapports avec la
poésie épique..... .., • • ^•••r #«••»#»»• • 136 iV. te panthéisme indien dans
ses rapports «T«c rinstî« tûtion dé la famille et des castes 175 V. Le drame
indien dans ses rapports avec la religion. 193 VI. La philosophie dans ses
rapports gvec la religion. Du Bouddhisme 206 VU; Ui leligloni de la Ghhie
..i. ...;\$.;. 217 LIWBM QUATR1ÈMB. LES RBLIGÎONS'DB l'aSIË
OCCjDENTAtÊ ET DE t'éGYPTB. , , , . . • • CiAP.I. La religion de
)«?«ri0.:UrdréUlloD par Ipsidiê... 236 II. Lf religjoq df Vtsfj^t U réYilatto
par la fiq orga* nique 255 III. Du principe des religions de Bahylone et de
la Pbénide. Du sentiment de TioAnl dans TaDiour païen. 274 LIVRE
CINQUIÈME. LA RELIGION HEBRAÏQUE CiliP. I. Jéhovah. La
révélation de Pinflol par le désert 282 U, Les prophètes* • • , »••»*• 291

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

TABLE. 439 III. Le principe de la poésie hébraïque. Les
Psaumes. . . 299 IV. La philosophie hébraïque. Job 304 y. Suite.
Comparaison du scepticisme oriental et du scepticisme occidental ^ 314 VI.
L'esclavage dans ses rapports avec les religions orientales 824 LIVRE
SIXIÈME. LES RELIGIONS GRECQUES. Chap. I. De l'aspect de la
nature et des ruines 332 II. Le divin dans l'humanité. Des religions grecques
dans leurs rapports avec la poésie et les arts 338 III. Suite. Le drame dans
ses rapports avec les religions grecques 347 IV. L'histoire 356 V. La
philosophie 368 LIVRE SEPTIÈME. LES RELIGIONS ROMAINES.
Chap. I. La religion et la politique • • • • • 378 n. Rome et le monde. 391 ni.
Les Césars. La religion du droit. Fin de la cité antique • 406 ArRNMCB •
419 FIN DE LA TABLE. ■'«•

The text on this page is estimated to be only 5.67% accurate

■9 0 » » I « » • 843055